



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

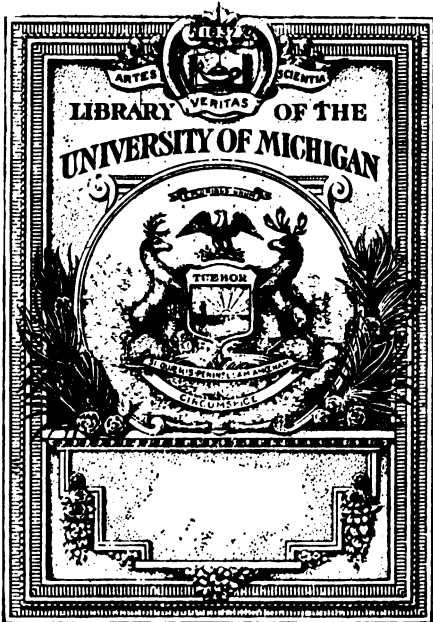
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

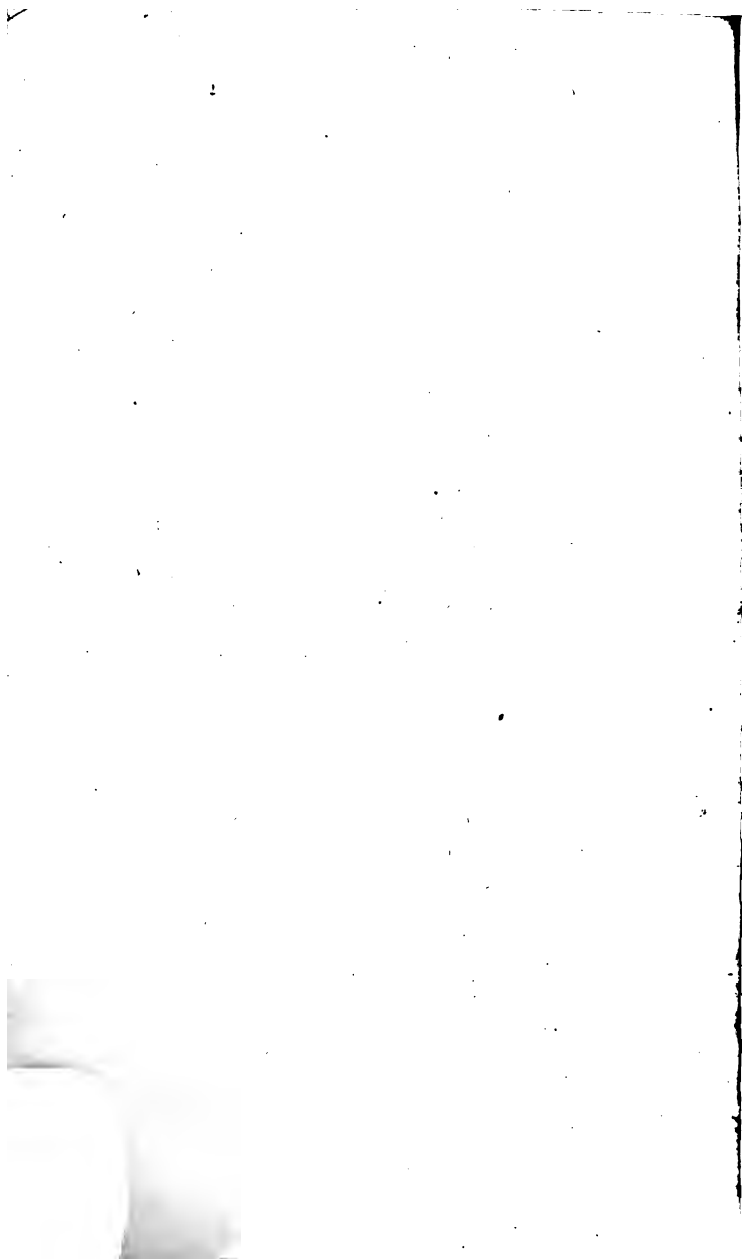
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





2 Vol

SB
453
.S29



LA PRATIQUE
DU JARDINAGE.
PREMIERE PARTIE.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO
LIBRARY
540 EAST 57TH STREET
CHICAGO, ILL. 60637





J. Robert Inv. et Sculptor.

TUNATUS ET ILLE DEOS QUI NOVIT AGRESTES.

1793. Georg.

LA PRATIQUE DU JARDINAGE.

Par M. l'Abbé ^{jean} ROGER SCHABOL.

Ouvrage rédigé après sa mort sur ses Mémoires,
Par M. D***

Avec Figures en taille-douce, dessinées & gravées d'après
nature. Du prix de 7 liv. 4 s. relié.

P R E M I E R E P A R T I E.

*Nihil est Agriculturâ melius, nihil uberius,
nihil homine, nihil libero dignius,*

Cic. de off. lib. 2.



A P A R I S,

Chez DEBURE Pere, Libraire, Quai des
Augustins, à Saint Paul.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Privilèges du Roi.

Nyhoff

6898

Landscape

2 vols.

6-9-1922

gen



A MONSEIGNEUR
L'ABBÉ TERRAY,
MINISTRE D'ÉTAT,
CONTROLLEUR GÉNÉRAL DES FINANCES.

MONSEIGNEUR,

*LES bontés dont vous avez honoré
feu M. l'Abbé ROGER Auteur de cet
Ouvrage, m'ont inspiré la confiance de
vous l'offrir. C'est entrer dans les vues
d'un Oncle qui y a consacré la plus*

401599

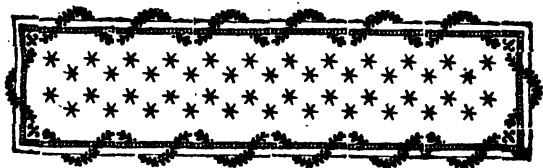
*grande partie de sa vie , que de le
dédier à un Ministre qui connoît ,
comme Vous , MONSEIGNEUR , le
prix de l'Agriculture , & qui se plaît à
l'encourager. Je me croirai fort heureux ,
si la Place importante que vous occupez ,
vous permet de donner quelques momens à
la lecture d'un Ouvrage à la tête duquel
je suis trop flatté de pouvoir mettre
votre nom.*

Je suis avec respect ,

MONSEIGNEUR,

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur ,

DE LA VILLEHERVÉ.



PRÉCIS DE LA VIE
ET DES OCCUPATIONS
DE M. l'Abbé ROGER SCHABOL.

JEAN Roger Schabol naquit en cette Ville en 1691, de Roger Schabol, Fondateur & Sculpteur, né à Bruxelles & mort à Paris en 1727. Destiné de bonne heure à l'état Ecclésiastique, il reçut une éducation supérieure à sa naissance, & fit ses études avec distinction dans une Communauté célèbre par le nombre des élèves estimables qu'elle a formés. Il prit des degrés en Sorbonne, & se mit en état de servir l'Eglise; mais il ne s'éleva pas plus haut que le Diaconat : des obstacles qui lui furent communs avec de très-bons sujets l'éloignèrent toujours du Sacerdoce.

Ses lumières, sa prudence & un grand amour de ses devoirs lui méritèrent par la suite l'estime du Cardinal de Noailles, qui le fit Supérieur des Clercs, Préfet des Catéchismes & Directeur des Ecoles dans une des plus grandes Paroisses de cette Ville. Il l'appliqua particulièrement à l'instruction des Protestans, & lui donna la conduite de la Communauté de Sainte Marthe, Fauxbourg Saint Antoine, où il avoit établi un Séminaire de Filles, pour être Maîtresses d'Ecole dans les Villages de son Diocèse. L'Abbé Roger y faisoit des conférences deux fois la semaine,

avec le zèle & l'exactitude qu'on pouvoit attendre d'un Ecclésiastique éclairé. Bien tôt le Cardinal lui confia le ministère public de la parole dans Paris, ordinairement & extraordinairement dans les villes, & ordinairement dans les villages. L'Abbé eût continué à se distinguer dans cette carrière épineuse, si la fatigue de toutes les fonctions pénibles dont il étoit chargé ne l'eût obligé à la quitter.

Le jeune Roger étoit né avec un goût dominant pour le Jardinage. Cette espèce de passion, si digne d'un sage, lui avoit fait dédaigner dès son enfance les jeux frivoles de cet âge inconstant. Il consacroit déjà ses momens de récréation à l'étude de la Physique & à l'Histoire Naturelle des plantes considérée du côté de l'économie champêtre.

Un assez beau jardin qu'avoit son père dans un des faubourgs de Paris fut le théâtre de ses premiers travaux; le livre de la Quintinye devint sa lecture de préférence. Il fit par la suite connoissance avec le Frere François, Auteur du *Jardinier solitaire*, le plus fameux Cultivateur de son tems. Les préceptes de ces Maîtres furent fidèlement pratiqués dans une maison de campagne à Sarcelles qu'il acquit quelques années après. L'Abbé se crut bien tôt un grand jardinier; il n'étoit que l'esclave de la coutume & des préjugés. Un Particulier lui fit connoître qu'il marchoit à tâtons dans des routes incertaines: *allez à Montreuil*, lui dit-il, *vous y verrez des gens qui ne déferent point aveuglément, comme vous, aux usages reçus dans le Jardinage.*

L'Abbé Roger ne tarda point à s'y rendre: les travaux & l'industrie de ses habitans lui dessillèrent les yeux, il entrevit le principe de leur méthode, & parvint heureusement à faire expliquer ces laborieux Cultivateurs, plus consommés dans la pratique que dans la théorie de leur Art. Ses relations assidues avec les Girardot & les Pepin, le déterminèrent à réformer entièrement sa méthode. Accoutumé à travailler de ses propres mains, il pratiqua bien tôt leurs opé-

rations , & évita constamment de s'en rapporter à d'autres témoignages qu'à celui de ses yeux. Aussi, dut-il se féliciter souvent d'avoir pris la Nature sur le fait dans des momens où il lui auroit été impossible d'y parvenir , en ordonnant seulement & en prescrivant. Je ne parle point de ses essais multipliés sur les différentes parties des végétaux pour en connoître le mécanisme & l'organisation , ni des arbres sans nombre de tout âge & de toute grosseur , qui furent sacrifiés pour des expériences.

L'Etude approfondie qu'il fit de l'Agriculture & de ses différentes branches lui donna l'idée d'un Ouvrage sur *la Théorie & la Pratique du Jardinage* ; Ouvrage immense qu'il avoit médité , pour ainsi dire , dès son enfance , & auquel pendant cinquante ans il rapporta toutes ses études. Il eût employé à le rédiger une partie du tems qu'il mit à l'augmenter , si trop entier dans ses sentimens , il eût déferé aux avis qu'on lui donnoit à cet égard. Ce ne fut qu'un an avant sa mort qu'il se détermina enfin à en commencer l'impression. Le premier volume qu'il a publié , & qui renferme l'explication des termes du Jardinage , ne doit point être confondu avec ces Dictionnaires alphabétiques propres à nourrir l'ignorance. L'Abbé écrivoit en homme très-instruit & plein de son sujet.

Quoique ses études & ses travaux lui eussent facilité les moyens de reculer les bornes du Jardinage , il n'avoit point fait de cet Art l'unique objet de son application. Beaucoup d'autres occupations relatives aux Arts & aux Sciences partageoient son tems , & lui ont été d'un grand secours pour pénétrer dans le sanctuaire de la Nature plus avant que ceux qui jusqu'à présent ont couru la même carrière.

Embarassé à résoudre quantité de problèmes qu'elle lui offroit sans cesse dans les végétaux , & à rendre raison des phénomènes de l'intérieur & de l'extérieur des plantes , il prit le parti d'étudier l'Anatomie humaine. La relation intime qu'il aperçut entre l'or-

73
ganisation de l'homme & celle des plantes, lui inspira ce dessein. Il s'adressa donc au célèbre Verdier qui voulut bien l'admettre au nombre de ses disciples, & il étudia son excellent Traité. Plusieurs Maîtres consommés dans l'Art l'aidèrent aussi de leurs lumières ; avec leur secours, il parvint à expliquer ce qui jusqu'alors avoit été inintelligible pour lui.

Il emprunta bien tôt de la Pharmacie, de la Chirurgie & de la Médecine, les opérations & les remèdes usités pour la guérison de nos maladies & de nos blessures. Les appliquer aux végétaux, rien n'est plus extraordinaire en apparence. Mais si elles sont aussi aisées qu'utiles, si l'expérience, seul juge en pareil cas, décide en faveur de leur adoption, ne doit-on pas les admettre, afin de participer aux bienfaits qui en résultent ?

Les connoissances que l'Abbé Roger puisa dans l'étude de l'Anatomie, le conduisirent à faire pratiquer aux arbres la diète & l'abstinence, à les saigner & à les scasifier. Il appliqua des cautères aux branches & aux racines, & il usa envers elles de topiques, de cataplasmes & d'appareils pour leurs plaies, soit qu'elles fussent l'effet du hasard, soit qu'elles le fussent de l'Art & de l'industrie. Il employa aussi, à l'imitation des Chirurgiens, des éclisses, des bandages, & des ligatures. Il en sera peut être de ces inventions, comme il en fut probablement lors de l'établissement des greffes. Transporter un bouton & des rameaux d'un arbre sur l'écorce, la souche ou sur les branches d'un autre, a sans doute été regardé d'abord comme une folie & une absurdité. Mais lorsque la réussite de ces greffes eut fait revenir de leur préjugé ceux à qui cette opération avoit semblé bizarre & ridicule, ils n'hésiterent plus à la pratiquer. L'Auteur a eu la satisfaction de voir une personne très-connue dans le Jardinage, adopter & vanter la courbure des branches,

* Le Chevalier Girardot l'aîné, à Bagnolet.

comme un moyen sur de faire fructifier les arbres en espalier ; pratique qu'elle avoit tournée en ridicule avant que d'en connoître les effets merveilleux.

A l'égard de la saignée des arbres, elle est heureusement pratiquée à Montreuil depuis plus de cinquante ans. On la trouve aussi proposée dans les Ecrits du Chancelier Bacon, & dans les Actes Philosophiques ^a de la Société Royale de Londres.

Les succès qui couronnèrent les travaux de l'Abbé Roger, rendirent son nom célèbre dans la capitale. Il fut, durant une longue suite d'années, renfermé dans un cercle d'amis & de connoissances, & résista aux sollicitations des Grands empressez de le connoître. Il céda enfin à leurs instances, & ne fréquenta plus que les personnes du premier rang, les Prélats & les Princes même.

Ses talens parvinrent bien tôt aux oreilles du Roi qui lui fit à Choisy en 1762, l'accueil le plus gracieux. SA MAJESTÉ eut la bonté de le suivre dans les jardins & de s'entretenir avec lui. Un logement, & l'impression de son Ouvrage au Louvre lui furent promis. L'Abbé enflé de ces distinctions honorables s'imagina que la Nature, de concert avec lui, feroit des miracles en faveur d'un grand Roi, qui avoit agréé ses services. Pour cette fois elle refusa de s'y prêter. L'Envie & la Jalousie le traverserent & le firent ex-closure de Choisy.

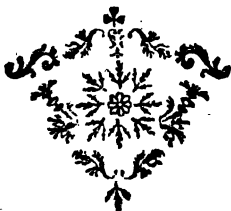
Notre Agriculteur vivoit d'un patrimoine modique que ses pere & mere lui avoient laissé. Son désintéressement lui fit toujours refuser les protections des Grands, dont il dirigeoit les potagers, & les graces qu'on lui auroit aisément accordées. Il fut constant dans ces sentimens jusqu'aux deux dernieres années de sa vie. Des affaires de famille le forcerent alors de présenter au Roi & à M. l'Évêque d'Orléans des mémoires pour demander une pension sur quelque Bénéfice,

^a Février 1669, Tome IV., page 514.

moins comme une récompense de ses travaux tant dans l'Eglise que dans l'Agriculture, que comme un moyen de se dévouer au Public, en formant des élèves pour perpétuer sa méthode après lui. Il mourut sans voir la réussite de ses demandes le 9 Avril 1768, dans la 77^e. année de son âge. Une défaillance de nature fit périr en trois jours ce Naturaliste estimable, dont le nom doit être cher à tous les amateurs du Jardinage & de l'Agriculture. L'építaphe qu'il s'est faite m'a paru lui convenir si parfaitement, que j'ai cru pouvoir la placer ici.

*Cy gte qui fit tout pour autrui
Et jamais rien pour lui.*

L'Abbé Roger avoit beaucoup de littérature, & faisoit joliment des vers François, mais avec un peu trop de facilité surtout dans le genre badin & plaisant, parfaitement analogue à son caractère. Sa franchise & sa vivacité rendoient sa conversation amusante. Un peu prévenu en faveur de son mérite, il dispensoit volontiers les autres de le louer. Du reste, c'étoit un fort honnête homme, rempli de sentimens de religion, généreux, charmé de rendre service, & digne d'avoir des amis.





PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

PAR l'exposé que nous venons de faire des travaux & des recherches de M. l'Abbé Roger Schabol, on voit que cet Ouvrage n'est point la production d'un Auteur novice dans l'Art de cultiver les végétaux, qui s'est laissé séduire par le succès douteux de quelques essais passagers. C'est au contraire le fruit d'une pratique d'environ cinquante ans, durant lesquels on s'est fait un principe d'interroger la Nature, d'apprendre d'elle seule, & de la choisir en tout pour guide.

La nouvelle Méthode que l'Abbé Roger propose de substituer à l'ancienne, est, comme on l'a vu, moins à lui qu'à un Peuple entier de Cultivateurs réunis dans plusieurs Villages, qui, depuis plus d'un siècle, excellent dans la culture des arbres fruitiers. D'après,

^a Montreuil, Bagnoler, Vincennes, Charonne & autres Villages adjacens.

ces industrieux Jardiniers, l'Auteur découvre des secrets que jusqu'à nos jours ils se sont réservés, & embrasse des routes nouvelles qui conduisent à l'abondance. Ses principes & ses pratiques ont pour but de tirer des arbres plus de profit qu'ils n'en donnent ordinairement, & de les faire durer beaucoup au-delà du terme fatal où l'impéritie des Jardiniers a jusqu'ici borné le cours de leur vie, surtout de celle du pêcher, auquel ils attribuent une courte durée dans nos climats. Nombre de fouches de cet arbre existent à Montreuil; hôtes antiques de ses Jardins, qu'aucun de ceux qui vivent de nos jours n'a vu planter. On y trouve plus d'un pêcher de 40, 50 & 60 ans, dont l'étendue est aussi prodigieuse que les fruits en sont abondans.

L'Auteur apprend de plus à hâter le tems auquel les arbres commencent à devenir fructueux. En l'abrégant, il diminue la dépense & la difficulté du travail, en ce que si sa méthode exige plus de soin, d'attention & d'assiduité, on en est bien dédommagé par l'utilité & le profit qui en résultent. Enfin il démontre les abus de diverses opérations jusqu'ici généralement reçues; il détruit les fausses idées établies par la coutume, & qui n'ont que l'usage pour principe; il fait voir les préjugés, les erreurs & les méprises palpables sur quantité de points les plus importants du Jardinage. Tels sont les fondemens de son Ouvrage destiné à faire prendre à cet

Art une nouvelle face ;¹ en établissant une réforme universelle dans ce qui concerne la végétation considérée du côté de l'industrie humaine. Il y auroit de la part de son Auteur plus que de la témérité d'avoir tenté une si haute entreprise, s'il n'eût été autorisé par la longue expérience d'habiles Cultivateurs.

Je ne conçois pas qu'un ^a Moderne ait pu avancer que la réussite de leur méthode partout ailleurs qu'à Montreuil, est au moins très-douteuse. *Les essais, dit-il, faits dans plusieurs jardins tant de Paris que des environs par des Jardiniers de Montreuil même, n'ont pas répondu aux espérances données par eux, & conçues par les Propriétaires, & prouvent que cette taille ne doit point sortir du lieu de sa naissance, & que personne ne la transportera dans un terrain différent, sans préjudice de ses arbres & de son utilité.* Il faut que cet Académicien n'ait jamais vu les jardins de Madame la Princesse de Conty à Louvecienne ; de M. l'Archevêque à Conflans ; de M. le Maréchal de Biron à Paris, de M. Millin, Secrétaire du Roi, au Perreux, près Nogent-sur-Marne ; de M. le Marquis de Brunoy, à Brunoy ; de M. l'Abbé de Malherbe, à Livry ; & d'une infinité d'autres qu'il seroit trop long de citer ici, dans lesquels la taille de Montreuil est suivie avec un succès qui ne laisse rien à désirer.

^a Traité des Arbres fruitiers.

Les Maîtres font ordinairement beaucoup de dépenses pour planter leurs jardins. Leur but est d'avoir des arbres bien formés, qui plaisent aux yeux, & dont la santé parfaite soit le gage d'une longue durée. Ils desirerent également des fruits abondans & exquis, mais ils ne sont que trop souvent la victime de l'impéritie de ceux qui pratiquent le Jardinage. Quelle peut en être la cause, sinon la maniere vicieuse de traiter les arbres sans autre regle que la coutume & l'usage ? C'est pour instruire les Jardiniers par le canal des Maîtres que cet ouvrage a été entrepris. Convaincus de la nécessité de changer de méthode, ils guideront eux-mêmes leurs ouvriers, en leur rendant raison de tout, & ils seront à portée de juger à l'inspection des ouvrages, de la façon dont ils auront été faits.

On traite d'abord dans ce volume du Jardinage en général, de son origine, de son établissement & de ses progrès. En le considérant du côté de l'esprit & des mysteres impénétrables de la Nature, nous sommes convaincus que notre intelligence est très-bornée, & forcés d'avouer qu'il est impossible d'arriver à aucune découverte, avec le secours de notre seule imagination. Ces idées nous conduisent à reconnoître la nécessité d'une Physique instrumentale & expérimentale pour être Jardinier. Elle n'est dans la plupart qu'une sorte d'instinct machinal de la connoissance

de l'anatomie des plantes , telle que celle de l'anatomie humaine , requise dans les Chirurgiens de campagne pour les opérations les plus communes de leur art. On examine ensuite la profession de Jardinier du côté de ses fonctions , en faisant l'exposé de quelques-uns de ses exercices les plus pénibles , & on remonte à l'origine des diverses pratiques de cet Art , dont on rapporte les principales.

Dans le Discours sur Montreuil , l'Auteur prouve que le produit immense des terres de ce Village est moins l'effet de leur bonté que de l'industrie de ses habitans. Il dit comment le goût de cultiver le pêcher est né à Montreuil , & il a recueilli à ce sujet quelques anecdotes curieuses.

Le Traité suivant a pour objet le pêcher & les autres arbres considérés dans l'enfance , la jeunesse , l'âge formé & la vieillesse , ce qui le partage en quatre parties. Dans la première , il ne s'agit de rien moins que de leur création , pour ainsi dire , dans la pépinière , afin de leur former un tempérament robuste. Ensuite , pour perpétuer leur force & leur santé , il faut leur procurer une terre convenable. On passe de-là à la plantation , & on prescrit ce qui doit être fait devant , pendant & après.

La seconde partie concerne les treillages , les différens abris du pêcher , la façon de le former , les divers ordres de ses branches & leur distribution proportionnelle , d'où naît

l'équilibre & une sorte d'égalité entr'elles. Elle renferme des maximes pour conduire le pêcher durant ses premières années, afin d'en tirer tous les avantages possibles.

Le sujet de la troisième partie est le plus intéressant. La taille, le tems de la faire, la manière de convertir les gourmands en branches fructueuses, & divers expédients pour former les arbres & les mettre à fruit, y passent successivement sous les yeux du Lecteur. L'ébourgeonnement & le palissage terminent cette troisième partie; l'Auteur en donne les règles, & entre à leur égard dans le plus grand détail, pour ne rien laisser à désirer sur ces deux objets essentiels.

Dans la quatrième partie, qui a pour objet le régime des arbres âgés; l'Auteur s'applique à examiner leurs défauts de conformation extérieurs & apparens, & les internes, qui dépendent des organes ou instrumens de la végétation. Il fait ensuite l'exposé des maladies du pêcher, & de celles qui lui sont communes avec les autres arbres; il propose des médicamens & des préservatifs; il emploie des moyens surs & éprouvés heureusement par d'autres personnes; il donne des armes pour les défendre contre les ennemis nombreux qui les attaquent. Enfin, après s'être proposé la multiplication des fruits, leur production, leur belle figure & leur excellence; il finit par prescrire des pratiques pour les cueillir, les transporter & les conserver

conserver , & par faire l'énumération des diverses espèces de pêches.

Le but du Traité suivant est d'établir une analogie entre les plaies des végétaux & celles des animaux. Dans cet écrit qu'il ne faut pas regarder comme une spéculation stérile , tout est relatif à la pratique. La prudence apprend à se défier de ses idées. L'Abbé Roger soumit donc les siennes au jugement de plusieurs Médecins & Chirurgiens célèbres , dont les suffrages le flatterent infiniment. M. Andouillé , Premier Chirurgien du Roi en survivance , parla de ce Traité à SA MAJESTÉ , à qui l'Abbé eut l'honneur de le présenter. S. M. , après l'avoir parcouru , ordonna qu'il fût envoyé à l'Académie Royale de Chirurgie , qui nomma le sieur Bordenave pour lui en faire le rapport. En conséquence , cette Académie fit délivrer à l'Auteur , par M. Morand , un certificat honorable , que voici.

Extrait des Registres de l'Académie Royale de Chirurgie , du 19. Mai 1763.

» M. Bordenave qui avoit été nommé Com-
 » missaire par l'Académie , pour examiner
 » un Ouvrage de M. l'Abbé Roger Schaböl ,
 » intitulé *Suite de la taille des arbres , Traité*
 » *des plaies des arbres. . . .* en ayant fait son
 » rapport , l'Académie a jugé que son Ou-
 » vrage étoit rempli de connoissances relatives
 » à la pratique de la Chirurgie , & qui font

» voir que la science & la pratique du Jar-
 » dinage ont beaucoup d'analogie avec elle ,
 » qu'il est fondé sur une doctrine éclairée par
 » l'expérience , & qu'en tout il mérite d'être
 » accueilli. A Paris, ce 20 Mai 1763. *Signé* ,
 » MORAND , Secrétaire perpétuel.

Ce volume entierement consacré à la Pra-
 tique , renferme des Traités de l'Oran-
 gerie , des Choux Fleurs , Cardons d'Espa-
 gne, Melons, Couches à Champignons, Frai-
 siers , & de la culture de la Vigne , le tout
 est terminé par un projet de multiplication
 universelle des végétaux. Les Planches de ce
 volume ont été , à l'exception de la der-
 niere , tirées du Dictionnaire du Jardinage ,
 où elles étoient inutiles. On a été obligé de
 les placer à la fin pour la commodité du
 Lecteur.

Tel est le plan que je me suis proposé de
 remplir dans cet Ouvrage , qui eût été im-
 mense , si j'eusse suivi les vues de l'Auteur.
 Son projet étoit , selon l'annonce insérée
 dans l'*Encyclopédie* , tom. 17 , de donner sept
 volumes in-12 , sur le Jardinage , y com-
 pris un Dictionnaire des termes de cet Art , &
 un catéchisme complet par demandes & par
 réponses. J'ai entrepris de refondre entiere-
 ment les manuscrits nombreux de mon Ami ,
 que je connoissois parfaitement , pour les avoir
 lus plusieurs fois , & y avoir fait des remar-
 ques. Par un travail aussi pénible qu'assidu ,

je suis parvenu à donner à son Ouvrage une forme toute différente , à le réduire au moins à un quart , & à rassembler une multitude infinie de remarques éparées dans des Traités où elles ne devoient pas être. Je ne dissimulerai point que j'ai toujours travaillé sur des manuscrits extrêmement prolixes , remplis de répétitions & de digressions , peu analogues au sujet , rédigés par demandes & par réponses , & écrits d'un style dénué de correction & d'élégance. Le fond de l'Ouvrage très-bon en lui-même m'a fait surmonter ces difficultés , & employer avec plaisir des matériaux dont j'ai désiré la propriété dès que je les ai connus.

Je ne donne , quant à présent , que la partie de l'Ouvrage relative à la Pratique du Jardinage. Si elle est goûtée du Public , la Théorie se fera peu attendre. On y traitera de la terre en général , de l'air , de l'anatomie des arbres , des graines & de la sève , ce qui fera la matière d'un second volume , du même format que celui-ci.





T A B L E

DES CHAPITRES ET TITRES .

C HAPITRE PREMIER. <i>Du Jardinage en général ,</i>	Pag. 1
CHAP. II. <i>Du Jardinage considéré du côté de l'esprit ,</i>	24
CHAP. III. <i>Du Jardinage considéré du côté de l'opération ,</i>	44
CHAP. IV. <i>Des diverses pratiques usitées dans le Jardinage ,</i>	52
DISCOURS <i>sur Montreuil ,</i>	93
LE PÊCHER , & les autres arbres considérés dans leur premier âge.	

PREMIERE PARTIE.

C HAPITRE I. <i>Description du pêcher , son gouvernement commun aux autres arbres ,</i>	116
CHAP. II. <i>De la greffe du pêcher ,</i>	121
CHAP. III. <i>Des terres propres au pêcher , & des moyens de corriger celles qui ne lui conviennent point ,</i>	127
CHAP. IV. <i>De la plantation des arbres fruitiers ,</i>	138
LE PÊCHER , & les autres arbres considérés dans le second âge , ou leur jeunesse.	

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE I. <i>Des Abris,</i>	164
CHAP. II. <i>Des espaliers & des expositions,</i>	169
CHAP. III. <i>De la façon de former le pêcher & des divers ordres de branches,</i>	175
CHAP. IV. <i>Diverses pousses du pêcher, durant ses premières années,</i>	191
CHAP. V. <i>De la distribution proportionnelle des branches,</i>	196

LE PÊCHER, & les autres arbres considérés dans leur âge formé.

TROISIÈME PARTIE.

CHAP. I. <i>De la taille,</i>	229
CHAP. II. <i>Suite de la taille, du tems de la faire, & des buissons,</i>	240
CHAP. III. <i>De la manière de convertir les gourmands en branches fructueuses,</i>	254
CHAP. IV. <i>Divers expédiens pour former les arbres & leur faire rapporter du fruit,</i>	273
CHAP. V. <i>De l'ébourgeonnement,</i>	291
CHAP. VI. <i>Du palissage,</i>	305

LE PÊCHER, & les autres arbres considérés dans leur vieillesse.

QUATRIÈME PARTIE.

CHAP. I. <i>Des moyens de renouveler les vieux pêchers,</i>	320
CHAP. II. <i>Des défauts naturels du pêcher,</i>	334
CHAP. III. <i>Des maladies du pêcher qui lui sont communes avec les autres arbres,</i>	341
CHAP. IV. <i>Des ennemis des arbres, & des remèdes pour les détruire,</i>	385

CHAP. V. *Des autres ennemis des arbres, & du pècher en particulier,* 405
 CHAP. VI. *Des différentes espèces de pêches, & de la façon de cueillir les fruits & de les conserver,* 417

T R A I T É

Des plaies des arbres. 440

T R A I T É

De la culture des Orangers. 480

CHAP. I. *De la serre des orangers,* 481
 CHAP. II. *De la terre propre aux orangers,* 486
 CHAP. III. *Des orangers de pepins & de leur greffe,* 491
 CHAP. IV. *Des orangers Provençaux ou Genoïs, & de leur gouvernement,* 494
 CHAP. V. *De l'encaissement & demi-encaissement des orangers,* 497
 CHAP. VI. *De l'arrosément des orangers,* 503
 CHAP. VII. *Du gouvernement des orangers dans la serre,* 506
 CHAP. VIII. *Des orangers hors de la serre, & de leur gouvernement au printemps,* 510
 CHAP. IX. *De l'ébourgeonnement des orangers,* 517
 CHAP. X. *Des fleurs & fruits des orangers,* 520
 CHAP. XI. *Des maladies des orangers, & de leur cure,* 525
 CHAP. XII. *Des ennemis des orangers, & des moyens de les en délivrer & de les en garantir,* 532
 CHAP. XIII. *Liste des orangers que nous cultivons,* 538

DES CHOUX FLEURS, 551
 DES CARDONS D'ESPAGNE, 565
 DES MELONS, 573

ET TITRES.

xxj

DES COUCHES A CHAMPIGNONS ,	588
DES FRAISIERS ,	593

T R A I T É

De la Culture de la Vigne.

CHAPITRE I. <i>Du gouvernement de la Vigne ,</i>	609
CHAP. II. <i>Du fond de terre , du climat , & de l'exposition propres à la Vigne.</i>	609
CHAP. III. <i>De la plantation de la Vigne ,</i>	612
CHAP. IV. <i>Des perchées ,</i>	626
CHAP. V. <i>De la taille de la Vigne ,</i>	631
CHAP. VI. <i>De l'ébourgeonnement de la Vigne ,</i>	644
CHAP. VII. <i>De la façon d'attacher & d'effeuiller la Vigne ,</i>	653
CHAP. VIII. <i>Du labour de la Vigne ,</i>	660

DE LA MULTIPLICATION DES VÉGÉTAUX ,
664



APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit, intitulé : *la Pratique du Jardinage, par M. l'Abbé Roger Schabol*. Je crois que cet Ouvrage sera d'autant mieux reçu des Amateurs du Jardinage, qu'il est du à une main habile, exercée dans cet Art si intéressant; qu'il est le résultat de ses observations & de sa pratique heureuse & conséquente aux usages suivis par les Jardiniers de Montreuil; je crois donc cet Ouvrage, digne à tous ces titres, d'être imprimé. Ce 30 Janvier 1770.

GUETTARD.

PRIVILÈGE DU ROI.

LOUIS, par la grâce de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres, nos Justiciers qu'il appartiendra. SALUT : Notre amé GUILLAUME-NICOLAS DESPREZ, Libraire-Imprimeur, nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public : *La Théorie & la Pratique du Jardinage par principes d'après la Physique des végétaux, ou le Jardinage & l'Agriculture démontrés, précédé d'un Diction-*

naire sur le Jardinage, par M. l'Abbé Roger Schabol,
s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilège
pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorable-
ment traiter l'Exposant, Nous lui avons permis
& permettons par ces Présentes, de faire imprimer
ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera,
& de le vendre, faire vendre & débiter par-tout notre
Royaume pendant le tems de dix années consécuti-
ves, à compter du jour de la date des Présentes.
FAISONS défenses à tous Imprimeurs, Libraires, &
autres personnes, de quelque qualité & condition
qu'elles soient, d'en introduire d'impression étran-
gère dans aucun lieu de notre obéissance. A LA
CHARGE que ces Présentes seront enregistrées tout au
long sur le Registre de la Communauté des Impr-
meurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la
date d'icelles : Que l'impression dudit Ouvrage sera
faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon
papier & beaux caractères : Que l'Impétrant se con-
formerà en tout aux Réglemens de la Librairie, &
notamment à celui du 10 Avril 1725, à peine de
déchéance du présent Privilège : Qu'avant de l'ex-
poser en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie
à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même
état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains
de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de
France, le Sieur DE LAMOIGNON, & qu'il en sera
ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothè-
que publique, un dans celle de notre Château du
Louvre, un dans celle de notredit sieur de LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal
Chevalier, Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de
France, le Sieur DE MAUPEOU : le tout à peine
de nullité des Présentes. DU CONTENU desquelles
Vous MANDONS & enjoignons de faire jouir ledit Ex-
posant & ses ayans-causés, pleinement & paisible-
ment, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble
ou empêchement. VOULONS qu'à la Copie des Pré-

sentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajourée comme à l'Original. COMMANDONS au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre Permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: Car tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le trente-unième jour du mois d'Août, l'an de grace mil sept cent soixante-sept, & de notre Regne le cinquante-deuxième. Par le Roi en son Conseil. Signé
LEBEGUE.

Registré sur le Registre XVII de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n° 1052. fol. 272, conformément au Règlement de 1723. A Paris ce 5 Septembre 1767.

N. M. TILLIARD, Adjoint.

JE soussigné, reconnois avoir cédé & transporté à M. Debure père, mes droits & Privilège que le Roi m'a accordé pour l'impression du livre intitulé *Dictionnaire & Pratique du Jardinage*, fait & composé par feu M. l'Abbé Roger Schabol, pour en jouir en mon lieu & place, comme chose à lui appartenante. Fait à Paris ce 29 Novembre 1769. DESPREZ.

Registré la présente Cession sur le Registre XVIII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n° 100. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris, ce 4. Décembre 1769.

BRIASSON, Syndic.

E R R A T A.

PAGES	11, ligne 8	, Maraischer, <i>lisez</i> Maraget.
	14	14, <i>Maraischers</i> <i>lis.</i> <i>Maragers.</i>
	30	15, à tout le nombre, <i>lisez</i> à tout le monde.
	56	32, ne pouvoient, <i>lis.</i> ne pouvoient,
	60	15, pepins muscats, <i>lis.</i> pepins de muscats.
	113	25, produisoient, <i>lis.</i> produisoit.
	133	17, que je piétine, <i>lis.</i> que je foule.
	160	17 & 18, & ne la jamais piétinez, effacez ces mots.
	168	32, Maraischers, <i>lis.</i> Maragers.
	170	32, brache, <i>lis.</i> branche.
	177	3, premiere, <i>lis.</i> premier.
	195	11, le autres, <i>lis.</i> les autres.
	218	28, <i>Planche VII.</i> , <i>lis.</i> <i>XVI.</i>
	227	28, à l'écorce ou d'une branche, <i>lis.</i> ou à l'écorce d'une branche.
	318	25, je le Pincline, <i>lis.</i> je l'incline.
	<i>Ibid</i>	26, blanche, <i>lis.</i> branche.
	413	13, l'ojet, <i>lis.</i> l'objet.
	474	22, écortées, <i>lis.</i> écourtées.
	476	17, entravalée, <i>lis.</i> extravalec.

L'abondance des matieres qui composent ce Volume a obligé de le diviser en deux Parties , pour le rendre plus commode & plus portatif.

LA PRATIQUE



LA PRATIQUE DU JARDINAGE.



CHAPITRE PREMIER.

Du Jardinage en général.



L'ART du Jardinage, portion la plus noble de l'Agriculture, se borne à cultiver dans un espace particulier de terre, les arbres fruitiers, les plantes potageres & usuelles, les arbres de simple ornement, les fleurs & les plantes curieuses. Il se propose moins le plaisir d'avoir un terrain fourni de légumes & de fleurs, bien planté & orné de quantité d'arbres chargés de toute espèce de fruits, que l'utilité qui naît du travail & de l'industrie à les faire fructifier.

A

Le Jardinage réunit toutes les opérations de l'Agriculture ; mais dans des vues bien plus relevées. Le Jardinier ambitionne plus la jouissance d'un terrain bon, bien dressé, favorablement exposé, & fourni de tout ce qu'on peut désirer en chaque saison, que la possession d'un espace de terre immense : il suit en cela le conseil d'un Poëte.

Laudato ingentia rura,

Exiguum solito.

Il y a cette différence entre le Jardinier & le Laboureur, que celui-ci n'a pour but que l'abondance, & qu'il ne cultive la terre que pour le seul profit, sans se mettre en peine d'orner & d'embellir son ouvrage. Son travail, quoique d'une plus grande importance pour le bien de la Société, est néanmoins fort borné. L'art & l'industrie y ont moins de part qu'une certaine routine & l'usage des lieux. Ses terres une fois ensemencées restent dans la situation où il les a mises, sans requérir de sa part que de légères attentions, & son ouvrage bien ou mal fait ne peut être réformé. Toujours il travaille au hasard, & le succès est moins le fruit de ses peines que l'effet des saisons & du tems. Le Jardinier au contraire, outre l'utilité & cette abondance qu'il se propose de tirer des différentes façons qu'il donne à la terre, observe de plus l'ordre, la symétrie, une méthode réglée & raison-

née, ainsi que la propriété. Il consulte le plaisir des yeux ; ses soins & sa vigilance influent du moins autant sur le succès de ses entreprises que la Nature & la disposition du tems. Il se rend maître jusqu'à un certain point des saisons, par les divers moyens que lui suggere l'industrie, & toujours en garde contre l'intempérance de l'air, il brave pour ainsi dire les orages, il les prévoit & pare leur maligne fureur. Au milieu des stériles hivers il fait briller les charmes du printems, & goûter les délices des fruits & des légumes de l'automne.

Le Jardinier differe du Vigneron, en ce que celui-ci, lorsqu'il plante, raille & ébourgeonne, n'envisage qu'une ample récolte, au lieu que celui-là, s'il cultive la vigne dans ses jardins, c'est uniquement dans l'intention de lui faire produire une certaine quantité de raisin, dont les grains gros & cassans, jaunes & dorés, viennent d'abord s'offrir à la vue, puis flatter agréablement le goût. Il a grand soin que ce coloris tendre & délicat, que la Nature d'une main légère y a placé, comme avec un pinceau, ne soit aucunement terni. On ne voit point les pampres de ses vignes grossièrement rassemblées, présenter des groupes informes de feuillages, ou ramper, ou pancher négligemment vers la terre. On les considère au contraire relevés avec art, & leurs pampres allongés, attachés régulièrement sur la mu-

raille & chargés de grappes agréablement dispersées.

Si le Jardinier plante des pleins bois ou des arbres de haute futaie, c'est pour procurer un ombrage, & former de riantes promenades.

Les arbres fruitiers en plein vent, & les vergers, il les dispose en quinconces, dont les allées, aussi variées que les faces, partagent en tous sens, coupent & varient agréablement le terrain. S'il sème des graines, c'est en observant les formes de carrés, de planches, de rigoles, en bordures & toujours avec symétrie. En un mot, il met tout en œuvre pour réunir l'utile avec l'agréable dans les diverses opérations de son art.

Ainsi, le Jardinier enchérit sur tous les Ouvriers qui travaillent à la terre, & qui donnent plus à la Nature qu'à l'Industrie. Il réfléchit sur tout ce qu'il fait, il imagine, il invente, & fait se retourner en tant de façons différentes, qu'ils n'entreprend rien qui ne soit dirigé suivant une méthode toujours soutenue, & relativement à des règles & des principes. Il n'est rien par conséquent dont il ne doive rendre raison. Il est tout à la fois le secrétaire de la Nature, le dépositaire fidèle de ses secrets & de ses oracles, l'économé & le dispensateur de ses trésors, son conducteur & son guide. Toujours entr'elle & lui regne un heureux concert. Comme la Nature se plaît à se concilier avec lui; jamais il n'entreprend rien sans la consulter,

DU JARDINAGE.

sans l'interroger , sans en être avoué. C'est d'elle qu'il attend le succès de ses entreprises ; de même que de son côté , elle veut bien se montrer docile à ses intentions. Sans la coopération de la Nature , tout l'Art imaginable échoue , & sans le secours de l'Art ; la Nature brute & grossière n'offre plus dans nos jardins qu'un spectacle hideux. Si dans ses productions libres elle nous plaît , si les prés , les bois touffus , les sombres vallons , les montagnes escarpées , les lieux les plus délaissés ont pour nous quelque attrait , ce n'est qu'autant que la Nature s'y joue en variant à l'infini ses ouvrages. Par tout l'œil y rencontre des objets qui font une agréable diversion , & un contraste charmant avec la pompe éclatante de nos jardins. Telle une Beauté négligée nous ravit par sa modeste simplicité , & obtient la préférence sur celle que relève l'éclat de la parure & des ornemens.

Je compare le Jardinier , par rapport aux phénomènes de la Nature , à nos Astronomes appliqués à étudier les mouvemens des astres & les moindres événemens qui surviennent dans l'hémisphère pour les recueillir , les suivre & les approfondir. Le Jardinier non moins exact , ne laisse rien échapper de nouveau , de singulier & d'extraordinaire. Mais il y a cette différence entre celui qui observe les phénomènes de la région supé-

rière des airs , & le Jardinier qui contemple la Nature dans le sanctuaire obscur du sein de la terre , ou dans le mécanisme des plantes , que le premier n'a souvent pour motif qu'une simple curiosité très - louable en elle-même , au - lieu que les observations du second tendent toujours à l'utile & à la pratique.

L'Agriculture naissante réunissoit les diverses fonctions & les travaux champêtres. Tous les hommes vaquoient indistinctement au labour des terres , à la culture des arbres , des vignes , des plantes potageres , & même des fleurs. Ce ne fut que long - tems après que naquirent les professions de Laboureurs proprement dits , de Jardiniers particuliers , de Vignerons , & des autres. Cette distinction n'est marquée dans aucun endroit de nos Ecritures.

J'apperçois bien la différence des terres de simple labour d'avec les Jardins , celle des fruitiers d'avec les potagers ² , *hortum olerum*. J'y trouve les enclos , les plants d'arbres , les vignes , les pâturages , les bestiaux ; mais il ne paroît point que les fonctions en fussent attribuées à des particuliers plutôt qu'à d'autres. Il faut en excepter les bestiaux qui furent dévolus à certaines per-

² Nomb. Chap. 24. v. 6. Deut. 11 , 10 , Liv. 3 des Rois 20. 2 , Eccli. 2 , 4. Isa. 61 , 11 , &c.

sonnes , parce que le soin de ces animaux les occupoit tout entieres. Il n'est qu'un seul endroit où il soit fait mention d'un Jardinier pris dans un sens particulier ; savoir , au chapitre 20 de Saint Jean , v. 15 , où il est dit , en parlant de la Madeleine , *existimans quod hortulanus esset.*

Dans le très-élégant ouvrage des Géorgiques , qui renferme de grands détails de la vie champêtre & de l'Agriculture , nous n'apercevons point non - plus cette distinction. Le Poëte y attribue aux mêmes Ouvriers les labours & semences , la culture de toutes sortes d'arbres fruitiers , les pépinières , les vignes , les bois , les prés & les herbages : sous le nom de Laboureur , *Agricola* , *Colonus* , il comprend ceux qui vaquoient à quelque fonction que ce pût être , relativement à l'Agriculture. Il faut donc remonter au principe , & examiner comment se sont établies les différentes sortes d'Ouvriers qui travaillent à la terre.

Il en est de l'établissement du Jardinage & des subdivisions de cette profession , comme de l'Agriculture elle-même , dont il est un démembrement. Deux sortes de Laboureurs exploitoient les terres ; les uns prenoient soin eux-mêmes de leurs propres fonds , comme les Fabius , les Caton , les Cincinnatus , & tels sont parmi nous beaucoup de Gentilshommes dans les Provinces ; & les Particuliers qui font valoir des fonds acquis en vertu

de quelque privilege que ce soit. Les autres cultivoient ceux d'autrui , à titre de bail à ferme , ou de loyer en argent. Tous exerçoient l'exploitation des terres & les divers travaux décrits , tant dans les Géorgiques que dans les ouvrages des Anciens sur l'Agriculture. Le tout étoit tellement dépendant l'un de l'autre que , Cicéron (*de off.*) faisant le détail des occupations champêtres , réunit dans l'Agriculture les diverses fonctions de cet Art. Il dit , entr'autres , en parlant de la taille des arbres & des greffes : *Nec consfitiones modò delectant , sed etiam insitio- nes quibus nihil invenit Agricultura solertius.* Les greffes , comme on le verra , étoient du ressort de l'Agriculture en général.

Quant à l'époque & à l'établissement des pratiques qui en ont été distraites , & qui ont fait par la suite des professions distinctes & séparées , nous n'avons rien qui puisse nous fixer ; nous ne pouvons parler que d'après des conjectures fondées sur le fait même. Voici de quelle maniere je conçois que cette séparation a pu avoir lieu , en suivant la Quintinye qui a effleuré ce sujet.

Les fonctions de l'Agriculture étant si multipliées , si diverses & si étendues , il n'étoit pas possible que les mêmes personnes réunissent en elles tous les talens propres à autant de parties si dissemblables , & que les ouvriers de campagne pussent y vaquer. Chacun se décida donc suivant son goût & ses talens.

Le labour proprement dit, & tout ce qui en est une suite nécessaire, fut le partage de ceux qu'on nomma *Laboueurs*, & tel qu'il est maintenant assez universellement établi parmi les diverses Nations policées.

Quoique les bestiaux fussent de son ressort, je les néanmoins soit dans l'Écriture sainte, soit dans les ouvrages faits sur l'Agriculture, qu'il y eut toujours des gens que nos Anciens nomment *Pâtres*, *Pastoureaux* ou *Pasteurs* de troupeaux. Ils étoient tellement dévoués à les nourrir, les conduire, les garder, les panser, en élever de jeunes, les tondre, & en faire trafic, qu'ils s'y consacroient privativement à toute autre occupation. Cette profession séparée du labourage fut, durant plusieurs siècles, le partage des Patriarches. On voit dans Homère, des Rois & des Princes travaillant de leurs mains, se nourrissant des fruits de leurs terres, & du produit de leurs troupeaux. Caton préféroit à tout les avantages du labour des champs, la nourriture des bestiaux, & le produit qui en résulte.

On fit encore distraction des vignes, dont la culture forma dans la suite une profession aussi considérable qu'étendue. Du tems de Cicéron, de Virgile & d'Horace, elle dépendoit encore du labour des terres. Mais je ne vois nulle part, comment elle en fut séparée.

L'exploitation des bois fut de même un démembrement de l'Agriculture. Des Particu-

liers s'adonnèrent à la plantation , à la semence , à la culture , au débit des bois , soit pour les bâtimens , soit pour la construction des vaisseaux , le commerce de mer , & les autres ouvrages auxquels ils peuvent être propres. Alors , ils les fendoient , les coupoient de longueur , & les dispoisoient à être employés par les divers Artisans auxquels chaque sorte de bois convenoit. Il ne faut pour toutes ces opérations qu'une légère teinture de l'Agriculture. Des hommes robustes , sans doute , & assez dépourvus de talens , se bornèrent à ces occupations grossières & pénibles.

Enfin , le Jardinage fut totalement séparé du corps de l'Agriculture , & devint aussi étendu , tant pour la multiplicité de ses fonctions que pour leur importance ; je ne pense pas que le Jardinage chez les Anciens fût aussi chargé d'occupations différentes & détaillées , qu'il l'est à présent. Ils avoient bien la pratique de ^{tailler} les arbres , dont nous lisons les principes dans Caton & ailleurs ; mais ils ne connoissoient ni espaliers , ni contre-espaliers , ni l'Art des divers compartimens , ni celui de varier les parties d'un jardin. On ne peut disconvenir que dans les tems les plus reculés , il n'y eût des Jardins très-artistement dressés. On en trouve des exemples & dans nos Ecritures & dans les auteurs profanes. Les jardins de Sémiramis furent une des sept merveilles du Monde. Qui ne fait

† greffer

l'histoire de Dédale , auteur du fameux labyrinthe , où lui-même fut enfermé suivant la fable ?

Tous ces démembremens successifs arrivés dans l'Agriculture , ont eu lieu par la suite dans le Jardinage. Un Jardinier dans l'origine étoit Fruitier , Fleuriste , Pépiniériste , Botaniste & Maraîscher. Ceux qui se sentirent du goût pour les arbres fruitiers , portèrent de ce côté-là leur industrie , & formèrent des enclos. Sans doute qu'ils les entourèrent de haies sèches ou vives , de larges fossés , & ensuite de murs de terre , comme ceux de nos maraîchers autour de Paris , & peut-être aussi de murailles en forme. Ces Jardiniers que j'appelle *Fruitiers* , cultivoient aussi des légumes , ce que nous nommons *graines* ou *grenailles* , & d'autres herbages ; les fruits n'étant pas suffisans pour occuper une seule personne dans les différens tems de l'année.

Qu'on ne s'imagine point qu'en construisant des murailles on se soit apperçu des avantages qui en pouvoient résulter , & qu'on y ait planté des arbres fruitiers , pour en avoir des productions belles & prématurées. Il faut faire à ce sujet quelques observations importantes.

D'abord , on n'auroit pu profiter de ces murailles , & y placer des arbres suivant notre usage , que dans des climats tempérés ou dans des pays froids ; car dans les pays chauds les arbres auroient brûlé. De plus ,

les anciens jardins étoient fermés de murs fort bas en dedans , & très-élevés en dehors , parce qu'ils ne servoient qu'à soutenir la poussée des terres. Les Châteaux flanqués de tours & de bastions étoient destinés à se mettre à couvert des incursions des Peuples barbares , & des attaques des voisins avec lesquels on étoit continuellement en guerre , & l'on s'occupoit moins des ornemens des murs que de leur solidité. Lorsque ces raisons cessèrent , on ne pensa point à profiter des avantages résultans de leurs expositions favorables ; les yeux étant accoutumés à les voir dénués de verdure.

Les jardins fruitiers étoient ou joints aux maisons ou en étoient séparés. Il n'a jamais été trop possible que des Particuliers dans l'enceinte des Villes , eussent de grands jardins , des vergers ou des parcs. Il fallut donc chercher au - dehors des lieux commodes , pour y former des habitations riantes & des jardins spacieux. Ceux qui n'en eurent point les facultés , ou que leurs affaires rappelloient incessamment à la Ville , pratiquèrent dans leurs remparts des jardins , où ils firent construire de petits réduits ; on en voit quantité dans beaucoup de Villes de Provinces , qui ne sont point Villes frontieres. La déposition de leurs plus anciens Habitans fait foi , que de tems immémorial il y eut dans ces endroits de ces sortes de jardins privés & isolés , où l'on cultivoit des arbres fruitiers

pour l'usage de la maison. Telle est, à ce que je crois, une des premières origines des Jardins en général.

On voulut bientôt y pratiquer des promenades agréables, & s'y procurer un ombrage frais. On travailla de génie, l'émulation fit des curieux. L'art & les règles multiplièrent beaucoup les ouvrages, & par conséquent les Ouvriers, qui y consacèrent leur tems & leurs talens.

Je pense que les vergers eurent d'abord la préférence; les arbres qu'on y planta furent apportés des bois dans les enclos. Il est à présumer que par la suite on destina des cantons particuliers pour les y élever. On forma sans doute des plants provenant de pepins, de noyaux, de boutures, & l'on coucha ceux dont l'expérience fit connoître la facilité à prendre racine, tels que la vigne, le figuier & le mûrier. On greffa ces arbres transplantés dans les jardins, sur les fruits qui semblèrent les meilleurs. Divers espaces de terre furent consacrés à des pépinières. Des Jardiniers en firent commerce, & telle est l'origine de ceux que nous nommons *Pépiniéristes*.

Le plus grand nombre des légumes & des herbes potageres, est originaire des bas prés, des fonds & des terres grasses ou fortes. Ce sentiment est fondé sur ce que les légumes qui sont maintenant dans nos jardins, se trouvent encore épars aujourd'hui dans ces lieux. Les différentes contrées se sont réciproque-

ment communiqué les divers légumes qui croissoient chez elles. Il n'y a pas plus de quarante ans que les laitues de Silésie & de Batavia ont été apportées dans nos climats , ainsi que la chicorée d'Espagne & celle d'Italie , qui ne sont connues que récemment parmi nous. Presque tous nos légumes conservent encore les noms des lieux qui furent leur patrie , tels que les cardons d'Espagne , les choux de Milan , la civette d'Angleterre & autres. Des Particuliers desséchèrent des marais , & défrichèrent des terrains bas & enfoncés , d'où leur est venu le nom de *Maraischers*. Ils préférèrent ces lieux non-seulement à cause de l'humidité du sol , mais encore parce que les puits sont plus proches de la superficie de la terre , & que le transport des fumiers y est plus facile. Ces jardins sont aussi anciens que les vergers.

Lorsqu'Achab , Roi d'Israël , demanda à Naboth sa vigne , l'Écriture dit que ce fut pour en faire un potager , *ut faciam mihi hortum olerum. Reg. L. III. 21. 2.*

Les Jardins fleuristes & les parterres sont d'une date bien plus récente. Les premiers hommes , tels que nous les dépeignent les Écritures , & d'après elles la fable & l'antiquité , ne s'amusèrent point à la culture des fleurs. Pourvoir à leur nécessaire , fit tout leur objet. L'époque de l'établissement de ces jardins n'est point connue. Je les trouve dans les Auteurs & dans Cicéron (*de Sénec.*)

confondus encore avec le labour, les moissons, les vignes, les bestiaux, les abeilles, lorsque ce dernier décrit les plaisirs champêtres, *tum florum omnium varietate.*

L'origine de la culture des fleurs se perd dans les tems éloignés. Elles furent particulièrement employées au culte de religion dans les solennités & dans les fêtes publiques. De tout tems elles servirent à la parure des personnes du sexe. Il est croyable qu'on les cultivoit conjointement avec les arbres fruitiers, & que dans les pays chauds où celles que nous élevons sur couches viennent naturellement, on alloit les chercher dans les prairies & dans les bois. L'exemple des lys qui croissent d'eux-mêmes dans les champs, peut être cité en preuve de ce que j'avance.

La Nature qui se plaît dans la diversité, forma les fleurs, & les plaça non dans les endroits où la terre est la meilleure, mais dans les lieux les plus délaissés, comme pour leur servir de parure. Les premiers fleuristes les découvrirent le long des ruisseaux, dans les forêts sombres, & dans les friches. La nature du terrain qui les produisit régla leur culture. La saison propre à les semer & à les élever, fut ensuite étudiée, & leur soin devint une profession fort étendue.

Ce fut alors qu'on vit la terre des jardins superbement ornée en chaque saison par un assemblage symétrisé de fleurs de différentes nuances. Elles surprirent d'autant plus, que les

premieres payèrent de leurs peines avec usure , ceux qui les élevèrent ; & qu'elles acquirent ce coloris brillant & ce volume dont elles sont privées , sans le secours de l'Art. Leur culture devint une sorte de passion , comme toutes les choses de la vie dont le plaisir est l'objet. Les Fleuristes voulurent avoir des fleurs étrangères ; ils en firent venir de tous les endroits de l'Univers , & les cultivèrent à grands frais. Encouragés par d'heureuses tentatives , ils se livrèrent à cette seule partie du Jardinage.

Je pense encore que la science de la Botanique fut anciennement fort bornée , & que les jardins de plantes curieuses n'ont été formés que très-tard. Ils étoient sans doute fournis des plantes usuelles , mais éparfes de tous côtés. On alloit chercher les médicinales , les potageres & les fleurs , pour les placer pêle-mêle , ou dans un canton séparé du jardin. Mais on ne pouvoit les avoir ni en aussi grande quantité , ni dans toutes les saisons. En voici la raison. On ne connoissoit point les couches chaudes , les cloches , les chassis , les serres , les étuves avec des poëles ; inventions récentes , filles de la délicatesse & de la volupté. Elles ont forcé la Nature à donner prématurément & contre son gré des fruits dont elle ne nous fait jouir que beaucoup plus tard.

Dans les premiers tems , on se contentoit des plantes ou nées sur les lieux , ou qui pouvoient

puvoient y croître naturellement. Les grasses & exotiques, ainsi nommées, parce qu'elles viennent des pays étrangers, & qu'elles demandent un régime particulier, ne furent recherchées que les dernières. Leur culture est différente. Accoutumées à respirer dans d'autres climats un air entièrement opposé à celui de nos régions; elles ne doivent, parmi nous, leur conservation qu'à des soins infinis. Nos Jardiniers ordinaires sont peu propres à les gouverner; il faut des connoissances particulières & une étude toute différente pour entendre la pratique de cette subdivision du Jardinage, qui en forme une classe séparée.

A l'égard des jardins de propreté & de simple ornement où l'Art semble vouloir asservir les beautés de la Nature; je les crois fort anciens. Les Historiens & les Poëtes des tems les plus reculés, nous les représentent très-ornés, & décorés de figures, d'obélisques, de vases précieux, de perspectives, de cascades naturelles ou artificielles, de canaux, de jets d'eau & de portiques. Tout ce qui est du ressort des Beaux-Arts, se ressentoit assurément de leur enfance. Les Princes, pour déployer leur magnificence, & les riches Particuliers, pour faire éclater leur somptuosité, plantèrent dans tous les tems des jardins uniquement consacrés au plaisir des yeux, & à l'agrément de la promenade. Les Hommes illustres, que leurs ouvrages en ce genre im-

mortalisent, ne doivent point être compris dans la classe des Jardiniers; leurs talens pour le dessin & la distribution des jardins, les rangent dans celle des Architectes.

Après avoir parlé de l'établissement du Jardinage, & de ses divers Ouvriers, il est naturel de dire un mot des outils connus de nos peres, & de ceux employés de nos jours.

Les instrumens du Jardinage ont été ou empruntés de l'Agriculture & du labour des terres, ou trouvés par succession de tems, comme ceux des autres Arts. Je compare encore ici les premiers Hommes, quant à l'établissement de toutes ces choses, aux Habitans des Pays nouvellement découverts, & aux Sauvages. Ces derniers travaillent à la terre, sans les outils en usage chez les Peuples qui ont le secours des Arts & des Sciences. Ils se servent de pierres fort aiguës, d'os d'animaux & de poissons, avec lesquels ils fouillent la terre, fendent le bois & font quantité d'ouvrages pour se procurer les choses utiles, comme des arcs, des flèches, des nasses & des filets. Je parle des Peuples sauvages qui ne sont pas en relation avec les Européens & les autres chez qui les Arts sont connus, tels qu'un grand nombre de Sauvages à la Louisiane & ailleurs.

La description que nous lisons dans Virgile, des instrumens servans au labour, nous fait croire qu'ils ont beaucoup de rapport avec les nôtres. Nous nous sommes contentés de

les perfectionner , à en juger par les descriptions que nous en ont laissées plusieurs Auteurs , & sur-tout Caton qui entre dans le plus grand détail sur ce qui est du ressort de l'Agriculture ; il est probable que les Peuples anciens & les Romains particulièrement , qui ont porté les Arts à un si haut degré de perfection , n'auroient pas moins excellé en ce genre. La différence qui peut être entre nos outils & ceux des Anciens est la même qui se trouve entre ceux des diverses Régions. Nos Couteliers de Paris , par exemple , font des serpettes qui ne ressemblent point à celles de Châtelleraut. Dans ces derniers tems , on les a perfectionnées. On fait des demi-serpettes (*planche I. figure 1.*) pour les moindres ouvrages , & des serpillons (*fig. 2.*) à long manche , à lame courte & à petit bec , très-commodes pour l'ébourgeonnement & le palissage. Ils servent à aller entre deux branches trop voisines , & à couper quantité de brindilles. Il y a aussi des serpettes renforcées (*pl. II, fig. 1.*) propres à toutes sortes d'ouvrages. Je dirai à ce sujet que pour opérer sûrement avec ces outils , il faut avoir la main gauche au-dessus de la branche , quand on coupe en en-bas , & au-dessous lorsqu'on fait sa coupe en-dessus. On fait aller la serpette en coulant d'un côté ou d'un autre , toujours en-dehors , quand on retranche une branche sur le devant.

Les scies à mains que j'ai rendues plus com-

modes , sont de différentes sortes. Les unes sont à manche de bois, non-fermantes (*pl. III. fig. 1.*) & les autres à virolle (*fig. 2.*) ou à ressort qui ferment (*fig. 3.*) Il y en a une que j'appelle un passe-par-tout destinée à ôter les branches en fourches, où la largeur des autres scies les rendroit inutiles, & à faire une coupe moins grossière, eu égard à la finesse de ses dentelures. Ces passe-par-tout sont faits avec des ressorts d'acier de vieilles pendules, & ils ont huit à neuf pouces de long sur un pouce par en-bas. Tout jardinier doit avoir autour de lui une trouffe semblable à celle des Tapisseries, où il y ait plusieurs poches pour placer ses différens outils, avec un marteau à tête fendue : sur le côté de cette trouffe on met un gros bouton destiné à suspendre les scies à main.

Je joindrai ici l'explication des autres figures de ces trois planches. La 3. (*planche I.*) représente un échenilloir. A, est la partie tranchante par en haut. B, le croissant tranchant par-dessus seulement. C, autre croissant non tranchant, qui casse en tordant les branches pendantes qu'on ne peut couper. E, trou pour recevoir une vis. F, (*fig. 4.*), vis qui entre dans le trou E de la douille.

La *fig. 4.* (*planc. III.*) offre le greffoir. B, manche arrondi en-dehors plus commode pour le travail. C, le morceau d'ivoire en forme de petite spatule, pour ouvrir la peau en greffant, & y insérer l'écusson.

(*Pl. II. fig. 2.*) Fourche vue par sa partie convexe nouvellement introduite dans le Jardinage , pour fouiller la terre , & lever les arbres sans offenser leurs racines. (*fig. 3.*) La même fourche vue par sa partie concave.

Je ne puis me défendre de joindre à ces outils de Jardinage un instrument d'Agriculture autant connu dans l'Anjou qu'il l'est peu par-tout ailleurs ; il se nomme *Ecobue* , & est recourbé à - peu - près comme une Houe , avec un long manche de bois. C'est à M. le Marquis de Turbilly , Fondateur des Sociétés d'Agriculture en France , que l'on est redevable de cet instrument , qu'on connoîtra plus parfaitement par la lecture de son livre , qui a mérité les suffrages d'un corps célèbre.

L'usage des engrais & du fumier est aussi ancien que l'Agriculture & le Jardinage. Je ne m'arrête point à établir ce point universellement reconnu. Il est pourtant des terres si favorables par elles-mêmes , qu'elles n'ont pas besoin d'être remontées par des engrais. Tout le monde sait que l'Egypte est fécondée par le débordement des eaux du Nil. Dans les pays méridionaux , les fumiers chauds de mulet , de mouton & de pigeon , brûleraient les plantes , s'il n'étoient suffisamment consommés , & employés sobrement.

Outre les fumiers , il y a différentes sortes d'engrais ; dont parlent les Anciens , qui ont écrit sur l'Agriculture & sur le Jardinage , dans le tems que ces deux Arts étoient unis ;

savoir , le marc de raisin & d'olives , auquel nous pouvons joindre celui de pommes , de noix & d'amandes. C'est principalement dans les climats tempérés & froids , que ces engrais ont lieu pour les terres des campagnes & des Jardins. Leur trop grande abondance nuit dans un sens autant que leur disette.

La Quintinye s'efforce de prouver (Chap. XXIV , 2^e Partie) qu'aucun arbre sain ou malade , planté en quelque terre que ce soit , ne doit jamais être fumé. J'ai fait à ce sujet diverses perquisitions à Montreuil , & les plus anciens du lieu m'ont dit unanimement qu'une tradition de père en fils leur avoit appris l'emploi du fumier. Tant qu'un arbre est sain & vigoureux , il n'a pas plus besoin de restaurans que nous , lorsque notre estomac fait bien ses fonctions ; mais quand on voit cet arbre dépérir , un peu de fumier bien consommé est essentiel pour le faire renaître. Je ne considère ici les engrais que par rapport à leur origine. J'en parlerai plus au long , en traitant des pratiques du jardinage , & des raisons sur lesquelles elles furent établies.

Quoique le fumier ait été en usage dans tous les tems , la façon de l'employer ne fut pas toujours la même. L'invention des couches chaudes , par exemple , & des réchauds mis tout autour est récente , ainsi que les couches sourdes & celles à Champignons. Je ne les crois pas plus anciennes qu'un sié-

cle. J'imagine que les meules à fumier & les fosses où on l'a entassé, ont donné lieu à l'invention des couches. On a vu que ces meules s'échauffoient, & que quelques graines apportées par le vent, y germoient, devenoient plantes & se formoient d'abord; on s'est avisé d'imiter ce qui fut l'effet du hasard. On a donc entassé ces fumiers, on les a arrangés par lits, on a mis de la terre ou du terreau par-dessus, puis on y a semé & planté. Quand on a remarqué que la chaleur de ces couches diminueoit, l'idée est venue d'y appliquer au-tour du fumier chaud. On a arrosé ces couches, & on s'est apperçu que les unes & les autres donnoient des champignons. Les cloches de verres, les chassis, les serres échauffées par des fourneaux & des poëles sont dus à des observations subséquentes. C'est aux Hollandois principalement & aux Anglois, que nous sommes redevables de ces utiles inventions. Leur climat ne leur permettant point d'avoir des plantes de toute espèce dans le même-temps que nous; ils ont invoqué le secours de l'Art, pour jouir de ce que la Nature leur refusoit.

Je parlerai dans un autre endroit des murs coupés de Montreuil, de leurs brise-vents, de leurs paillassons, de leurs auvents & de leurs tablettes, dont le hasard fut le pere. Il en est de même de ce qu'on appelle ados & costière. Sans doute qu'à l'occasion de quelque éminence de terre, ou de fumier, on

aura vu des plantes préservées du froid & des mauvais vents ; & l'on aura , en conséquence , imaginé de creuser la terre , pour y semer & planter durant les hivers & les printems. Les pratiques qui ont été en usage avant nous , ont été perfectionnées , comme il est probable que les nôtres le seront.

Jusqu'ici , j'ai considéré le Jardinage relativement à son établissement à ses progrès & à sa formation. Je vais présentement l'envisager du côté de l'esprit & des talens qu'il requiert.

CHAPITRE II.

Du Jardinage considéré du côté de l'esprit.

QUELQU'AMUSANTES que soient les occupations de cet Art si universellement aimé , quelque brillantes que soient plusieurs d'entr'elles , néanmoins à les bien considérer , le Jardinier ne trouve partout que des sujets d'humiliation. Ses connoissances , relativement aux opérations de la Nature , sont si bornées , les expériences sont si fautives , les apparences si trompeuses , & les conjectures si hasardées que toujours il est novice dans le Jardinage.

De tous les Arts qui ont été démembrés de l'Agriculture & qui en font partie, il est le seul où l'on soit à portée de suivre la Nature, & de l'observer dans ses phénomènes & ses variations; j'ai presque dit ses caprices. Rémisiant les opérations des autres Ouvriers occupés du travail de la terre, le Jardinier apperçoit, comme eux, les mystères de la Nature; mais comme il est le seul de tous ceux qui cultivent les végétaux, qui soit appliqué sans interruption aux fonctions qu'il partage avec eux; il est bien plus en état d'observer à chaque instant les événemens extraordinaires & merveilleux.

Cette raison est, à mon avis, une de celles qui démontrent l'impossibilité de raisonner pertinemment de la végétation, quelque pénétration & quelques talens qu'on ait d'ailleurs, tant qu'on se contentera de faire des épreuves passagères, & des méditations à tête reposée dans son cabinet. Je démontrerai cette proposition, en parlant de la nécessité de la physique instrumentale & expérimentale.

Il faut pour sonder les mystères de la Nature en être l'espion. Dès que vous la perdez de vue, elle vous échappe. Toujours elle prend plaisir à se cacher, toujours elle se masque & se travestit. Vous vous flattez d'être parvenu à une découverte, en conséquence de vos observations & de quelques expériences particulières; vous les réitérez, & vous trouvez

tout chargé au point que nulle de vos observations ne cadre avec ce que la nature vous a fait apercevoir quelques mois, quelques jours auparavant, & souvent au moment où vous croyez l'avoir faiste dans son vrai point.

Je me bornerai à deux exemples tirés de pratiques très-ordinaires dans le Jardinage : le premier regarde le ravalement des vieux arbres, & le changement de leur greffe ; le second est pris de la transplantation de ces mêmes arbres déjà âgés.

Durant plus de quarante années consacrées au Jardinage, il m'est arrivé d'ébotter un grand nombre de vieux arbres auxquels je ne laissois presque que le tronc avec quelques grosses branches très-écourtées, suivant l'usage. Fort peu ont réussi ; un arbre est vieux & caduc, il ne rapporte plus, il ne pousse plus, on a de la peine à l'arracher, & l'on espere qu'à la faveur de quelques païssemens, on le vivifiera. On le fume donc, on le laboure, on le change de terre, & enfin on l'étronçonne. Pendant les premières années il donne de nouveau bois, on ne peut se lasser de l'admirer, on se félicite & l'on s'applaudit de ces signes trompeurs de fécondité qui ne sont que les efforts d'une sève expirante. Cependant ce même arbre, après avoir jetté son feu, & s'être soutenu durant quatre ou cinq ans, revient dans son premier état ; & enfin il faut replanter. Voilà donc plusieurs années de per-

dues, durant lesquelles un jeune arbre mis à la place du vieux, se seroit formé & auroit déjà produit du fruit.

Il est encore fort en usage de changer ces vieux arbres de greffe; par la même raison que ceux qu'on avoit ébottés ont poussé vivement, ceux-ci font admirer la force de leurs jets. Ces nouvelles grêffes portent aussi quelquefois des fruits dont on tire d'heureux présages. Mais au bout de quelques années, elles meurent l'une après l'autre, & les gros bois quittent leur écorce. Quand j'ai arraché ces sortes d'arbres, j'ai presque toujours trouvé ~~leur racine morte~~ & leurs racines vivés; les conduits de la tige & des branches étoient épuisés & perdus. J'ai pratiqué heureusement à l'égard des uns & des autres le rapprochement, dont l'explication & le détail se liront dans mon Traité du Pêcher.

Le second exemple est tiré de la transplantation des arbres de moyen âge. On les plante en motte, avec toutes les précautions possibles, on les fume, on les arrose, & on en a beaucoup de soin. Ils reprennent & donnent du fruit durant plusieurs années. Ces états de la sève ne sont que passagers, & forcent enfin d'arracher des arbres qu'on auroit mieux fait de ne pas conserver.

L'effet de ces deux pratiques très-usitées dans le Jardinage, n'a jamais été heureux.

pour le pêcher, quoiqu'il l'ait été quelquefois à l'égard de certains arbres de fruits à noyau. Qui croiroit qu'un succès de plusieurs années ne dût être constant ? Cependant, je puis assurer que dans l'un & l'autre exemple, sur un cent d'arbres, il en est tout au plus un quart qui réussisse. Un grand défaut de ceux qui s'appliquent au Jardinage, c'est de n'être point assez en garde contre les préjugés & les présomptions. Il vient une idée, on la met à exécution, elle semble réussir d'abord, on l'étend, on la modifie, on s'en promet des suites, qui pourtant n'ont point lieu, mais n'importe : l'amour-propre ne veut jamais avouer son erreur. Que fait-on alors ? On attribue le défaut de succès à quantité de causes aussi étrangères que chimeriques. Ainsi, dans le cours de sa vie, l'homme est industrieux à s'abuser lui-même. Pour avoir de la végétation des idées nettes, étendues & approfondies, il faudroit connoître particulièrement la sève, sa nature, son action, son jeu & ses mouvemens dans toutes les parties des végétaux. Il faudroit savoir comment tant de causes particulières concourent avec elle, pour procurer des effets si dissemblables, & concevoir leur accord dans la production de ce nombre infini de plantes diverses. L'esprit de l'homme ne comprendra jamais que la sève qui n'est qu'une & la même dans tous les végétaux, puisse être modifiée en autant de formes &

de figures , acquérir autant de propriétés , de qualités , de saveurs , d'odeurs & de couleurs , qu'il y a de plantes particulieres & de parties qui les composent , que l'action du feu , de l'air & de l'eau , tant en dehors que dans le sein de la terre , contribue avec ses suc à la germination & à l'accroissement des végétaux. Nous ignorerons toujours pourquoi les couloirs & les réceptacles de la sève , ses tamis intérieurs , les fibres qu'elle a à parcourir , les loges , les calibres , les trachées , & tant d'autres parties internes des plantes occasionnent des effets & des formes si variés.

Tous ceux qui jusqu'ici ont travaillé sur les végétaux , ont-ils pu pénétrer assez avant dans le sanctuaire de la Nature , pour savoir comment les plantes aspirent & pompent le suc nutritif par l'entremise des racines , & quelles sont les fonctions particulieres & détaillées de celles-ci ? Quel génie a pu suivre la sève dans ses deux mouvemens bien distingués ; savoir , du bas en haut , de la part des racines , & du haut dans le bas , lorsque de l'extrémité des branches & des feuilles elle revient sur ses pas se répandre toute travaillée dans les différentes parties des plantes , & y porter la nourriture & la vie nécessaire à leur accroissement ?

Les divers phénomènes qui frappent nos yeux , & les variations de la nature qui nous déconcertent sans cesse , nous forcent à faire à chaque instant l'humiliant aveu de

notre intelligence très-bornée. Par-tout nous ne trouvons que ténèbres, nuages obscurs, voiles, énigmes & difficultés insurmontables. J'ose cependant malgré ces obstacles rendre raison de quantité d'effets dans la végétation. Je ne prétends point donner des solutions, ni des démonstrations, mais des probabilités fondées sur des conjectures & des présomptions d'après des faits.

Quoiqu'il en soit de ces obscurités mystérieuses, on peut dire que d'un autre côté la Nature se proportionnant jusqu'à un certain point à la foible portée de notre esprit, se manifeste à nous en nombre d'occasions. C'est un grand livre ouvert à tout le nombre, c'est un miroir universel où l'on trouve toujours à contempler; c'est une source inépuisable de réflexions. L'étude de la Nature, quoiqu'elle nous rabaisse & nous humilie, élève l'âme au-dessus d'elle-même, l'annoblit, l'agrandit & l'enrichit. Il n'est point de science plus sublime, ni de philosophie plus étendue.

La végétation qui est la portion la plus riche & la plus étendue de la science de la Nature, est le principe de la formation de notre être. Notre subsistance, notre santé, notre vie, nos aises sont dépendantes de la végétation. Il faut, afin que nous vivions, labourer, fumer, semer, herser, sarcler, cueillir, moissonner, jusqu'à ce que tirés de la poussière nous y rentrions. Qui pourroit nombrer toutes les causes particulières qui concourent à pro-

créer dans la terre de quoi fournir à nos besoins, à nos plaisirs, à nos commodités, à notre sensualité ! Que de servitudes de notre part ! Quel enchaînement de causes, avant que de recueillir & de moissonner ? Par combien d'états doivent passer toutes choses avant que de nous nourrir, de nous vêtir, de nous guérir, de nous loger & d'être rendues propres à nos besoins ! Si le Ciel frappe la terre de stérilité, des millions d'hommes périssent de misère & de faim. Si des contretiens fâcheux interrompent la végétation, si les sucres informes de la terre ont passé dans les plantes contre l'ordre de la Nature, il s'ensuit des maladies universelles ou des dérangemens de santé & souvent des mortalités parmi les humains, comme parmi les animaux.

Tout ce que la terre fait éclore de son sein fécond est également immense & incompréhensible. Le moindre des fruits, le plus petit herbage, les légumes, les arbrisseaux, & les arbres avant que d'arriver à leur formation & à leur maturité, ont été modifiés à l'infini. Ils ont été, comme nous mêmes, œuf ou germe, embryon, fœtus. Ensuite il leur a fallu, passer par les différens degrés de la végétation, croître successivement & se former. Tout cela n'a pu se faire sans le concours des saisons, sans les différens aspects du soleil, les pluies, les rosées, la succession de la nuit & du jour, les diverses influences de l'air, son action & son jeu.

Il a fallu que les feuilles aient préparé la sève aux boutons qui ont du , au sortir de leur prison , s'allonger , se former par gradation insensible , & de simples bourgeons arriver à la consistance de bois dur , & devenir chefs d'une postérité nombreuse de graines & de fruits. Toutes ces choses se font avec un ordre , un concert & une économie si parfaite , que chacune de ces causes coopere à cette grande œuvre , sans qu'aucune se détange. Au défaut d'une seule , tout l'ouvrage est manqué , il n'y a plus de végétation.

Malgré cet ordre général & cette économie dont la Nature paroît ne point se départir ; ses variations & ses exceptions la font paroître dans un certain nombre de végétaux suivre un cours tout différent que dans les autres. Toutes les plantes ont pour principe un germe , une graine qui se développe par gradation dans le sein de la terre. Là , par succession de tems ; il arrive suivant la façon de végéter à sa croissance parfaite. Cependant tout ce bel ordre est changé ailleurs. Au moyen d'une branche séparée de sa tige , ou d'une bouture , d'un rejetton , d'une traînaise allongée , on voit des plantes formées presque à l'instant : en couchant simplement en terre un rameau , sans le séparer , je vois avec surprise un arbre tout venu , sans avoir passé comme les autres par ces états progressifs , dont je viens de parler. C'est ainsi , qu'en coupant une branche de saule , un brian
d'osier

d'osier, un rameau de sureau, de groseiller, & le mettant en terre, il prend racine. Un sarment de vigne, sans être séparé du cep, devient une autre elle-même. Tous les jours les violiers, les fraisiers, le houblon, le chien-dent se multiplient par des traînasses.

Nul fruit encore qui n'ait été fleuri, ayant un vase, un calyce, des étamines, des follicules & des poussieres. Il faut pour l'ordinaire que cette fleur venant à nouer, se débarrasse de toutes les espèces de maillot dont la Nature entoure son germe qui est le fruit, jusqu'à ce que sevré pour ainsi dire, il n'en ait plus besoin. Ici, au contraire, le fruit, saillant à la branche même, sort de l'écorce & du bouton, & se montre d'abord tout formé; telle est la pomme appelée *pomme - figue*, qui jamais ne fleurit.

Ailleurs aucune fleur n'est double sans être stérile, & presque toujours dans les fleurs doubles la plante est privée de la faculté de produire des graines pour sa multiplication. Les giroflées doubles, par exemple, tant les panachées que les jaunes, les juliennes, les campanelles & autres, ne portent graine que lorsqu'elles sont simples. Cependant d'autres fleurs doubles donnent des preuves de leur fécondité par leurs semences, & tel est le pêcher à fleurs doubles, les œillets, les pieds-d'alouettes, les roses à cent feuilles. C'est ainsi que pour éclore du sein de la terre & se former, chaque plante, & tout ce que la

terre produit de nécessaire, tant à notre subsistance qu'à celle des animaux, a subi un nombre infini de métamorphoses internes & secretes, que la Nature nous voile, & dont malgré tous ses efforts, notre raison orgueilleuse ne peut expliquer la cause.

L'Auteur de la Nature a attribué des actions particulieres aux différentes espèces de plantes qu'il a créées. Il leur a imprimé un mouvement de direction pour se porter en divers sens, suivant leur genre & leur caractere distinctif. Fideles aux volontés invariables de leur auteur; celles-ci tendent vers le haut; celles-là rampent sur la superficie de la terre, tandis que d'autres, en même-temps qu'elles plongent dans son sein, s'étendent horizontalement, & s'élèvent à la hauteur qui leur est prescrite; quelques-unes enfin sont de nature à se cacher dans l'obscurité du sein de la terre, sans monter au-dehors aucune partie d'elles-mêmes.

Il en est des plantes comme des êtres vivans, par rapport aux fonctions machinales. Elles ont chacune, ainsi que leurs parties, leur action particuliere, leur fonction distincte, leur ministère & leur mouvement. Tous les animaux de même se meuvent & parviennent à la fin qui leur est propre par des voies & des moyens aussi différens, qu'ils le sont eux-mêmes. Les fonctions de leurs parties internes ne sont pas moins différenciées. Leur production, leur accroissement,

leur façon de vivre, de se mouvoir, de se transporter d'un lieu à un autre, de travailler à leur conservation & à leur multiplication, n'ont rien de parfaitement ressemblant; quelques rapports particuliers qu'ils puissent d'ailleurs avoir entr'eux. Les principes, quoique les mêmes en un sens, sont néanmoins très-différents dans les effets. L'instinct particulier des animaux, qui ne se ressemble en rien dans chaque espèce, est quelque chose d'incompréhensible. De même tout ce qui dans les plantes, ainsi qu'en nous, est purement machinal, dépend uniquement de la constitution particulière, de l'assemblage intérieur & de l'arrangement mécanique des parties tant internes qu'externes. Que doit faire le Jardinier à la vue de toutes ces choses mystérieuses? Les contempler & les admirer avec une soumission aveugle aux loix de celui qui a voulu lui en cacher les causes.

Une des raisons pour lesquelles cette profession est réputée vile, c'est qu'il en est peu parmi ceux qui l'exercent, qui en possèdent les talens. Elle est aussi regardée comme très-bornée, par le défaut de connoissance de la Physique, du moins dans ceux qui doivent donner le ton aux autres. Je ne demande point qu'un homme de campagne qui souvent ne fait pas lire, ait des notions de Physique, proprement dite, mais je desire en lui un instinct machinal de cette Science, fondé sur des notions particulières d'une sorte d'ana-

tomie des plantes en général, le tout à sa portée. Ces notions sont tellement nécessaires pour être Jardinier, qu'il est impossible sans leur secours de se bien conduire dans l'art de gouverner les végétaux, sur-tout les arbres fruitiers.

J'entends par Physique instrumentale & expérimentale, la connoissance des parties organiques des plantes, du moins des principales, & de l'ordre qui est entr'elles, ainsi que du cours ordinaire de la Nature & de son action dans les plantes, suivant leurs espèces particulières; c'est cette science qui apprend à connoître les choses dans leurs principes & dans leurs causes, pour parvenir à diriger son travail quant aux végétaux.

Le Physicien spéculatif & le Jardinier Physicien, différent en ce que l'un est un beau raisonneur, & l'autre un bon ouvrier; le premier ne vise qu'à l'esprit pour tout approfondir, sans tendre directement à la pratique, & l'autre n'étudie jusqu'à un certain point la Nature, que pour mieux opérer. Celui-là ambitionne plus de faire briller son génie fertile, en l'exerçant sur les phénomènes de la Nature, qu'à la rendre plus féconde par des connoissances & des leçons utiles, au-lieu que celui-ci ne cherche qu'à s'instruire pour mieux diriger ses opérations, afin de procurer l'abondance en tout genre dans son Art. Comparez le système des Montreuillois dans le gouvernement des arbres,

leurs principes & les conséquences qu'ils en tirent pour la pratique, avec les idées brillantes de nos Physiciens sublimes, & vous verrez combien les premiers l'emportent sur ces derniers.

Un bon Jardinier, selon moi, & un bon Physicien sont synonymes; je vais plus loin, au risque de paroître singulier, & je prétends que pour parvenir à une connoissance parfaite des végétaux, comme à leur gouvernement exact, il faut de plus avoir une teinture suffisante & de l'anatomie des végétaux & de celle des corps vivans; la ressemblance de leurs parties organiques, l'identité de leurs fonctions avec celles des êtres vivans m'ont toujours paru bien décidées. Un Jardinier tant soit peu versé dans ces connoissances, sera très-réservé pour ne leur point faire de plaie sans nécessité.

L'anatomie des plantes a été inconnue aux Anciens, de même qu'une grande partie de celle du corps humain; faute de microscope, ils n'ont pu raisonner que fort peu sur le mécanisme intérieur des unes & des autres substances, n'étant point éclairés par le flambeau de la Physique. C'est la connoissance de l'anatomie des plantes, science extrêmement curieuse & amusante, qui nous élève à celle de leur organisation; par le secours de cette Physique, ainsi que par les inductions qu'elle nous fournit, nous appercevons une grande conformité de cette organisation avec

celle de notre corps. Ces notions peuvent nous guider dans le régime, & la conduite que nous devons observer à leur égard. Quelques exemples vont confirmer ce que j'avance.

Il est question de savoir pourquoi les branches à bois dans les arbres de fruits à pépin, ne sont jamais fructueuses, pourquoi elles montent verticalement, à moins que la surabondance du suc nourricier ou quelque cause étrangère ne les fassent pencher, & pourquoi au contraire les branches à fruit ou ne poussent point du tout en bois, ou ne poussent que foiblement; pourquoi aussi elles ne montent point verticalement, sont placées obliquement, latéralement, & pointent en devant ou sur les côtés en forme de dard.

La connoissance de la configuration intérieure des parties des unes & des autres répand là-dessus un grand jour. J'ai, pour cet effet, examiné leur disposition intérieure. Les branches à bois seulement, & celles de faux-bois m'ont paru, au microscope, avoir des fibres droites, allongées & applaties les unes sur les autres, occupant toute l'étendue de la branche & diminuant à mesure qu'elle diminue de grosseur jusqu'à son extrémité. Je les ai trouvées si filandreuses qu'elles se détachent comme des brins de chanvre qui n'est point travaillé; leurs interstices, leurs pores; ceux par lesquels la sève se communique à ces fibres, leurs parois m'ont sem-

blé aussi pratiqués dans toute la longueur des branches. Elle se tordoient aisément, & la plupart obéissoient jusqu'à plier en forme spirale, sans se casser. Quand je les rompois, elles s'éclatoient, & laissoient des esquilles inégales, à chacune des parties séparées.

Les branches à fruit au contraire ont des fibres courtes & transversales, elles sont toutes criblées de trous semblables à ceux d'un dé à coudre. Quantité de petits vaisseaux, dont quelques-uns sont presque imperceptibles, des valvules, des particules de sève amassées çà & là, dont le tissu est plus serré, des sinus, de petites cavités dont les orifices paroissent imiter ceux d'une éponge, sont répandues dans toute la capacité de ces sortes de branches. J'y ai trouvé nombre de cellules dans lesquelles étoit contenu le suc nutritif, plus épais & plus gluant que la sève renfermée dans l'intérieur des branches à bois seulement. En tirant avec une épingle du fond de ces loges des particules de ce suc, & les considérant dans le microscope, elles m'ont paru comme de la bouillie, de la couleur & de la consistance du glaire d'un œuf: les branches à fruit ou brindilles, au lieu de plier & de se rompre par éclat, se cassent net, comme le verre, ou comme le fer aigre.

Quant aux lambourdes, j'ai trouvé leur tissu serré, leurs fibres fort menues, applaties, pressées & compactes. En les suivant de près sur les arbres, j'ai remarqué les chan-

gemens successifs qu'elles éprouvent. Elles grossissent d'abord fort peu, parce que la sève qui leur est préparée étant extrêmement travaillée, forme un moindre volume que celle qui étant crue passe directement dans les branches simplement à bois. Mais si elles n'acquièrent pas une plus ample capacité, leurs yeux ou boutons grossissent considérablement, & à la troisième année qu'ils deviennent boutons à fruit, ils prennent la même conformation intérieure que ces brindilles dont je viens de parler; c'est-à-dire que de sèches & de compactes, elles deviennent dilatées & poreuses.

Voici maintenant l'usage que j'ai fait de ces découvertes. J'ai imaginé d'abord pour rendre fructueuses ces branches à bois, & celles qu'on appelle de faux-bois dans les poiriers & pommiers, de les casser à deux ou trois lignes en-deçà de leur naissance, vers l'endroit où sont communément les souyeux. Il s'y fait des esquilles qui ne se recouvrent que difficilement, en ce qu'elles forment autant d'obstacles au passage de la sève, qui est obligé de refluer ailleurs, & sur-tout à celui des esprits, qui toujours dans les arbres, comme dans nos corps, se portent incessamment à toutes les plaies. Telle est la différence pour la réunion des parties & la promptitude de la guérison d'une coupure simple faite à nos chairs d'avec une plaie, à l'occasion de laquelle elles auroient

été arrachées ou déchirées par lambeaux.

Puisque le rapprochement des fibres & la construction des parties occasionnent la formation des branches fructueuses , & qu'en opposant des barrières à la sève, elle se filtre , & ne passe que peu à peu dans ces branches d'un tissu serré, j'ai essayé de faire par art, ce que fait la Nature dans son cours ordinaire, quand elle fructifie. J'ai donc cassé une partie de ces branches stériles par elles-mêmes. La sève ne trouvant plus pour faire éruption au dehors que les sous-yeux, dont le calibre est fort étroit, & dont les orifices sont extrêmement fins, ne peut y passer, qu'elle ne soit très-affinée, & par-conséquent propre à la formation du fruit. L'événement a tellement répondu à mon attente, que depuis plus de trente ans ce cassement m'a produit ou lambourde, ou brindille, ou bouton à fruit pour l'année.

Ces mêmes expériences m'ont guidé dans l'usage & la direction des bourses à fruit pour en faire des branches à bois, en cas de nécessité. Nos Jardiniers font presque toujours avorter ces branches si précieuses : elles sont tellement abondantes en certains arbres, qu'ils ne poussent plus de branches à bois : leur sort est d'être bientôt épuisés, si au lieu de les soulager on seconde leur intempérance, en leur laissant toutes leur branches à fruit. Mais celui qui connoît la nécessité des magasins & des réservoirs de la sève, se

comporte tout différemment. Il taille à bois ces fortes d'arbres, qui n'ont que des lambourdes & des bourses à fruit, & pour cet effet il choisit les plus fortes & les mieux placées, qu'il taille à un œil seulement, & ce seul œil produit infailliblement un bourgeon à bois.

Si l'arbre, au-lieu de lambourdes, n'a que des brindilles & des boutons à fruit, il faut le rapprocher, le rabattre & le tailler sur le vieux bois; alors on est assuré d'avoir des branches à bois. Je conviens qu'elles ne feront point dans l'ordre ordinaire, & qu'elles ne seront pas sorties des boutons à bois dont l'arbre est totalement dépourvu; mais j'aurai des branches de faux-bois, qui perceront de l'écorce, & par leur moyen je regarnirai cet arbre de branches à bois, que je taillerai fort court, jusqu'à ce qu'il soit entièrement renouvelé.

A l'égard des bourses à fruit, elles produisent assez souvent deux sortes de branches; savoir, des lambourdes & des branches à bois. Si ce sont des lambourdes, nos Jardiniers se contentent de les casser par le petit-bout, & si ce sont de branches à bois ils les suppriment, afin, disent-ils, que la sève ne s'y perde point. Ce raisonnement prouve qu'ils sont peu au fait de la végétation. En conséquence de ce principe, *Il faut amuser la sève*; je taille avec Montreuil les lambourdes à un ou deux yeux, afin d'attirer la

ève de ce côté-là , & afin que devonant branches à bois , elle y trouve un réservoir & un entrepôt , pour passer ensuite dans la bourse à fruit , & la fournir au besoin. Celle-ci est dans l'abondance , & tire de ces branches à bois toute la substance nécessaire pour elle-même , & pour les fruits qu'elle nourrit ou les boutons à fruit qu'elle forme. Dans le cas où la bourse à fruit fait éclore une branche à bois , je la taille à six , sept ou huit yeux , parce que je ne l'ai jamais vu supprimer sans que la bourse à fruit ait péti.

D'après la connoissance du tissu & de la configuration des branches fructueuses dans les arbres tant à pépin qu'à noyau , j'ai reconnu que les gens de Montreuil avoient beaucoup de principes innés de cette Physique , fondée sur la seule expérience : sans cette étude je n'eusse jamais porté de leur travail qu'un jugement faux. C'est aussi d'après leurs opérations , quant au traitement des gourmands , que je me suis décidé pour en faire la base de mes arbres , conséquemment aux intentions de la Nature , si visiblement caractérisée dans ces branches précieuses , reprouvées universellement par les Jardiniers dénués d'intelligence. Les Montreuillois ont des moyens d'arrêter & de diviser la sève , qui supposent une excellente judiciaire. Parmi les exemples sans nombre , que je pourrois rapporter , je choisis celui qu'ils ont inventé , savoir , la suppression du canal

direct de la sève, & de toutes branches verticales à leurs arbres d'espaliers. Ce point seul fait voir que leur système tient à un goût de physique, qu'il est impossible de ne pas admirer. Quoique non suivi par les Jardiniers, ce système n'est pas nouveau dans le Jardinage, il ne l'est que pour les arbres d'espaliers; mais l'application en est due aux gens de Montreuil.

Il me reste à considérer le Jardinage du côté des fonctions corporelles, & des exercices fatiguans qui en sont inséparables.

CHAPITRE III.

Du Jardinage considéré du côté de l'opération.

LES talens particuliers & les qualités requises du côté de l'esprit ne suffisent pas pour être Jardinier; il faut, de plus, être doué par la Nature de certains avantages corporels qu'elle refuse quelquefois, je veux dire un tempéramment robuste, une roideur de corps & une sorte de rusticité pour manœuvrer. J'ajoute qu'on doit tout faire par soi-même. Quiconque ne voit que par les yeux d'autrui, voit souvent mal. Il faut donc avoir pratiqué les diverses fonctions du Jardinage,

en qualité de ce qu'on appelle manouvrier, de même qu'il n'est pas possible d'être bon Médecin, ni bon Chirurgien, quelque génie & quelque pénétration qu'on ait d'ailleurs, si l'on n'a disséqué & travaillé par soi-même sur le corps humain.

La profession de Jardinier, quand on veut la remplir, ne s'accorde guère avec les aisances & les commodités de la vie. La paresse & l'indépendance sont inalliables avec elle. Il n'est peut-être point de profession plus assujettissante. Dans tous les autres états on peut différer, avancer, suppléer suivant les occurrences, ici tout assujettit & presse dans chaque saison. Manquez le tems des labours, une sécheresse fend la terre, & vous n'y revenez plus. Différez la taille des arbres, la sève perçant alors de toutes parts, vous courez risque de voir les fleurs avorter. D'ailleurs vous êtes en danger, quelques précautions que vous puissiez prendre, d'abatre quantité de boutons à fruit extrêmement tendres alors; je parle ici des fruits à pepin: si vous êtes obligé de faire de fortes amputations, vous êtes sur d'éventer la sève. Que vous remettiez à ébourgeonner quand la sève est répartie trop abondamment dans les bourgeons surnuméraires; c'est autant de perte pour ceux qui doivent rester. Si d'un autre côté vous ébourgeonnez trop tôt pour avancer l'ouvrage, vous le reculez réellement en ce que la sève n'ayant point jetté son feu, vous

ne tardez pas à recommencer. Soyez une seule nuit sans couvrir vos couches par trop de confiance dans le tems, & que cette nuit-là même une gelée inattendue vous surprenne, vos plantes sont moissonnées sans ressource.

Les faisons ayant donc leurs ouvrages déterminés, vous tracent votre devoir & vous commandent. Mais il est quelque chose de plus ; c'est que dans chacune, chaque ouvrage a également sa circonstance marquée, par rapport au tems particulier qui lui est propre. Manquez un seul jour d'arroser vos plants de laitues, de fleurs & autres, lorsqu'un soleil brûlant darde à plomb ses rayons sur la terre, vous êtes assuré qu'en vingt-quatre heures tout est monté, desséché ou avorté ; vous avez beau les arroser après coup, l'en est fait, dès qu'une fois le soleil a frappé le cœur de ces plantes. Ne cueillez point les fruits dans leur saison, ils tombent, se froissent & se perdent. Cueillez-les trop tôt ou par l'humidité, ils se fanent, n'ont point de goût & pourrissent. Il en est de même de tout ce qui n'est pas fait dans son tems, ou qui ne l'est pas suivant les regles de l'art.

Mais les fatigues, les soins de cette profession de Jardinier, les disgrâces même qui en sont inséparables, sont bien autre chose. L'exposé de quelques-unes de ses principales fonctions en donnera une juste idée.

Si l'on considère plus particulièrement le

Jardinage du côté de ses occupations ordinaires, combien de servitudes encore ! Par quel droit au reste cette profession prétendrait-elle ne point se ressentir des amertumes, qui accompagnent toutes les choses d'ici-bas ? Toujours dans l'action & dans un cercle perpétuel d'occupations & de travaux ; exposé aux vicissitudes des saisons, le Jardinier brave les intempéries de l'air, travaillant mal à son aise, & dans les postures les plus gênantes.

Là, pour étancher la soif ardente de ses plantes dévorées par le soleil, & lui-même en proie à ses ardeurs brûlantes, il lui faut, tarissant des puits profonds, remplir successivement à force de bras de vastes cuiviers, puis, chargé de deux arrosoirs, se transporter dans les différentes parties du jardin pour désaltérer les végétaux. A l'instant même, il remplit, à la sueur de son front, ces mêmes cuiviers destinés à renfermer une provision d'eau imprégnée des particules ignées, répandues dans l'air. S'il est assez heureux pour que des sources abondantes l'exemptent de ce pénible exercice, il est d'autant plus obligé aux arrosemens fréquens, qu'il est plus à portée de les réitérer.

Ici les mains dans la terre humide & le fumier, à la rosée durant & après les pluies, il se trouve dans la boue & dans la fange ; comme aussi durant les sécheresses, il est au milieu des immondices & de la poussière.

Là, des fatigues d'un genre différent lui sont préparées. Ce sont des fardeaux pesans, des transports de terre, de fumier, de terreau, des caisses & des vases à remplir de terre & à porter aux lieux de leur destination, pour les renfermer ensuite dans la serre.

Ailleurs des fruits à cueillir dans leur saison. Sans parler des précautions nécessaires pour ne les point froisser, le Jardinier est obligé de les arranger dans de vastes mânes avant que de les déposer dans la fruiterie, chacun à la place destinée à ceux de son espèce.

S'il aime son état, quels momens trouvera-t-il le long du jour pour goûter les douceurs du repos ? Toujours en guerre avec des ennemis sans nombre, qui ne lui donnent aucun relâche ; les uns sont apportés par les saisons & par l'air : tels sont les vents desséchans, & brûlans durant l'été, & les noirs aquilons suivis des frimats & des gelées : telles sont encore les brûlantes ardeurs du soleil, & les longues sécheresses, comme les humidités continües, les brouillards vermineux & les autres influences malignes. Il est d'autres ennemis non moins à craindre pour les végétaux, les uns osent braver effrontément le Jardinier, & comme lui insulter en plein jour ; les autres profitent de l'obscurité de la nuit, pour exercer impunément leur brigandage. Quel que soit leur nombre, le Jardinier vigilant peut les détruire par quantité de moyens efficaces,

efficaces , mais il en est contre lesquels il ne lui est pas facile de se défendre. Ce sont ceux qui ensevelis dans le sein de la terre, semblent conjurer contre les végétaux , comme les vers destructeurs , qui rongent les racines des plantes ; les mulots & les taupes dont Virgile dit qu'ils se creusent des demeures & des greniers souterrains , où on ne peut les attaquer :

Sapè exiguus mus

In terris posuitque nidos , atque horrea fecit ,

Aut oculis capti fodère cubilia talpa.

La terre elle-même , loin de répondre aux intentions du Jardinier , par une prédilection qui nous paroît bizarre , préfère à nos plantes utiles & les plus salutaires , des herbes inutiles & préjudiciables. Un soin & une attention assidus arrêtent le progrès de toutes ces plantes parasites , qui affameroient les autres ; d'autant plus funestes , qu'elles renaissent à mesure qu'on les détruit.

Que de peines donc , & que de sujettions pour un Jardinier qui veut tout prévoir , & se mettre en garde contre tant d'ennemis ligués contre lui ? De combien de secrets n'a-t-il pas besoin pour s'en garantir ? A combien de ruses , d'artifices & de stratagèmes ne faut-il pas qu'il recoure selon les divers obstacles qu'il rencontre ? Tantôt appliqué à préserver de la gelée & des frimats les arbres de

ses espaliers, dont les fleurs tendres encore & les bourgeons naissans peuvent être moissonnés en une nuit ; il faut que le soir il tende ses paillassons , & les détende le lendemain , souvent même dans la journée.

Portant ses pas ailleurs , il rend le même office à quantité de plantes foibles & faciles à endommager , auxquelles il a soin de procurer une chaleur artificielle par le moyen des couches & des réchaufs. Avant le lever de l'Aurore , & lorsque la doute rosée humecte encore la terre , il cherche les limaçons & les autres insectes qui dévorent les plus beaux fruits dans leur naissance , comme dans leur maturité.

Ici ses espaliers précieux exigent de lui les mêmes attentions durant le cours de la journée , après des pluies abondantes. Là , d'autres soins non moins importans appellent le Jardinier en divers lieux à la fois. Ce sont des figues exquises , des muscats dorés , des chasselas délicieux qu'il est obligé de garantir de l'avidité des oiseaux & des mouches. Par - tout il emploie des phioles emmiellées , il a recours à des sacs de papiers ou de crin , à de grosses toiles claires attachées avec des clous à crochet , ou à des filets de pêcheur , préférables en ce que la maturité , la saveur & la couleur des fruits y sont bien différentes que dans des sacs ou sous des toiles.

Un réduit , séparé du jardin par des mu-

railles , ou des brise-vents , renferme sous des cloches de verre des fleurs & des plantes curieuses , que dans l'instant même il faut couvrir , parce que le ciel obscurci s'apprête à frapper la terre par une horrible grêle. Souvent il s'échappe brusquement des bras du sommeil au bruit effrayant du tonnerre , pour courir dans le jardin rendre à ces plantes le même officè : heureux si la terre secondant ses travaux , ses soins pénibles ne sont pas infructueux.

Je passe sous silence ces contretems ; ces révolutions subites & désespérantes , & les différens revers auxquels le Jardinage est sujet presque tous les ans. Le Jardinier ne doit point alors se décourager. Soumis aux ordres d'en-haut , il adore le Dieu qui commande aux élémens ; comme eux , il obéit & se tait. Ainsi les travaux du Jardinage quelque amufans qu'ils paroissent , quand on ne fait que s'y prêter , sont d'un poids accablant pour ceux qui les exercent par état , ou qui veulent s'y livrer. C'est à ce sujet que le Prince des Poètes a dit :

Pater ipse colendi

Hardi faciliem esse vitam voluit.



CHAPITRE IV.

Des diverses pratiques usitées dans le Jardinage.

LES GREFFES, à ce que je crois, sont aussi anciennes que le Jardinage. Je pense bien qu'elles n'ont pas été trouvées toutes à la fois, ni telles que nous les pratiquons, mais on connoissoit les trois principales; savoir, celle en approche, celle en fente & celle en écusson. Du tems de Virgile elles étoient en usage, suivant la riche description qu'il nous en a laissée dans le second livre de ses Géorgiques, & qu'il termine par ces vers :

*Nec longum tempus & ingens
Exiit ad cælum ramis felicibus arbor,
Miraturque novas frondes & non sua poma.*

On ne peut disconvenir que, quoique les fruits ne soient pas d'une nécessité absolue pour la vie de l'homme, ils n'en aient fait dans tous les tems une des principales douceurs. J'ai dit la maniere dont la découverte avoit pu s'en faire. Le besoin ensuite & la nécessité de pourvoir à la multiplication des

fruits doux, ont rendu l'homme assez industriel pour inventer l'art de greffer. Son origine peut être attribuée au hasard, ainsi que la plupart des découvertes utiles, dont il est le pere. On aura vu deux arbres de différente espèce étendre au loin leurs branches souples, qui se seront croisées. Ces branches grossissant, seront devenues plus pesantes à proportion du plus grand nombre de leurs rameaux. Celle de dessus passant en travers sur l'inférieure, aura appuyé sur son écorce. Le vent, à force de les baloter, leur aura causé par leur frottement réitéré des contusions, des déchiremens, puis une double excoiation à leur peau. Enfin le poids de la branche supérieure devenu plus considérable, l'aura fixée sur l'inférieure. La sève alors venant pour cicatrifer chacune de ces plaies n'aura pas pu pénétrer dans l'endroit où leur bois se touchoit, & les deux sèves se rencontrant, auront formé deux bourrelets qui se seront soudés & confondus, en sorte qu'il n'aura plus été possible de les séparer au nodus qui les joignoit. Un des deux arbres sera mort, sa branche inoculée par la Nature n'en aura pas moins subsisté, & en aura produit d'autres avec leurs fruits. De ce phénomène, on aura conclu que si la sève d'un arbre se communique à une branche étrangère, on peut, en insérant un œil de quelque bon arbre fruitier sur la branche ou le tronc de celui qui n'en porte que de mauvais,

faite d'un sujet inutile , un sujet précieux. C'est ce qui se passe tous les jours sous nos yeux par le moyen des différentes greffes , que d'heureuses expériences ont amenées à leur perfection.

Ces greffes en elles-mêmes ne doivent pas plus exciter notre surprise que les diverses inventions des autres arts. Je me représente aisément que par l'*insortion*, un rameau étranger enté sur un autre arbre, ou un œil appliqué entre le bois & l'écorce d'une branche, ont fait changer la filtration des suc dans un arbre. En supposant ces couloirs nouveaux, analogues avec les suc du nouvel arbre, cette merveille n'est pas plus surprenante que les différentes nourritures qui conviennent à diverses espèces d'animaux, tandis qu'elles sont contraires à d'autres.

Mais ce qui excite ma curiosité, c'est de savoir pourquoi certains fruits, tant ceux qui naissent parmi nous, qu'une infinité d'autres dans les pays éloignés, n'ont pas besoin d'être greffés, & que quantité de fruits excellens deviennent amers & chétifs, si on met en terre leurs noyaux ou leurs pepins. Le figuier, par exemple, l'amandier, le mûrier, le noisetier rapportent, sans être greffés, les fruits qui leur sont propres; un beurré, au contraire, un cerisier, un pêcher en donnent de détestables, quand ils ne sont point greffés. Ce changement d'un fruit excellent dans un autre d'un goût désagréable, & les

contrastes que la Nature nous fait appercevoir à ce sujet , sont-ils de la première institution ? Faut-il les assimiler aux misères humaines , & aux maux qui sont une suite de la prévarication du premier homme ?

Ces questions aussi curieuses qu'intéressantes , ne peuvent se résoudre par des raisons Physiques prises du fond même de la Nature. Il faut nécessairement interroger la Morale : elle nous dira que tout est conséquent aux intentions d'une Providence spéciale du Créateur. Attentive aux besoins de ses créatures , elle a pourvu par-là à ceux des nombreux Citoyens de la région des airs , & à la nourriture d'une infinité d'animaux qui sont faits pour l'homme , tels que les habitans des forêts. C'est d'eux que nous viennent ceux qu'on appelle domestiques. Tous , & particulièrement les animaux de la plus grosse espèce , aiment ces fruits sauvageons , quand ils peuvent en trouver en pâturant dans les bois. L'âcreté & l'amertume , qui nous les rendent insupportables , ont une analogie avec leur goût. Ceux au contraire qui sont analogues à notre palais sont moins spiritueux & moins substantiels pour eux. Leur durée est également moins longue , au lieu que les sauvageons dont les parties sont plus compactes & plus cohérentes , & qui sont aussi plus petits pour la plupart que nos fruits à couteau , restent bien plus long-tems sur les arbres sans être abattus par les vents ,

Div

ainsi que sur terre, sans se gâter. Ceux qui nous sont réservés sont & plus tendres communément & plus gros ; leur consistance est aussi moindre, à l'exception de quelques-uns ; & de plus, dès qu'ils tombent, ils ne tardent point à se pourrir.

Il en est de ces fruits sauvageons, comme des herbages des campagnes, des prés, des bois & des friches. C'est pour la même raison que l'Auteur de la Nature a multiplié à l'infini ceux-là, tandis que ceux qui sont propres à notre subsistance & à nos besoins, sont en bien plus petit nombre. Il a donné à l'homme les talens de les chercher & de les faire croître par son travail & son industrie, au-lieu qu'ayant privé l'animal de ces avantages, il lui a seulement départi l'instinct qui lui est propre, & s'est chargé de fournir directement à tous ses besoins.

Sans attribuer la nécessité de greffer certains arbres, à la désobéissance du premier homme, il me semble qu'on peut se dispenser d'admettre de son tems des greffes pour avoir des fruits doux, par ce que tous les arbres lui ayant été abandonnés, il étoit libre de laisser les fruits sauvages aux animaux qui s'en nourrissent, & de se réserver les autres. On peut assimiler ces fruits amers & sauvageons aux ronces & aux épines que la terre produisoit, en sortant des mains du Créateur ; mais elles ne pouvoient nuire à l'homme innocent. Au

moment de sa prévarication , elles lui sont devenues nuisibles. De même en supposant que ces fruits sauvages lui eussent semblé désagréables , il faudroit dire que sa désobéissance ayant occasionné le dérangement de sa santé , & sa mortalité , elle auroit aussi opéré dans son palais des sensations différentes , & que les fruits devenus amers pour lui dès cet instant , pouvoient ne le pas être dans son état d'innocence. Enfin il en seroit comme de sa nudité dont il n'eut de honte qu'à près son péché.

Il restera toujours cette difficulté à résoudre , pourquoi un grand nombre d'autres fruits n'ont pas besoin d'être greffés. Est-ce que la malédiction dont , suivant l'Écriture , le Tout-Puissant frappa la terre , n'est point tombée sur eux , & pourquoi en auroient-ils été exempts plutôt que les autres ?

En remontant à l'origine des fruits nous verrons que ceux que nous trouvons si excellens & que nous greffons sur des sauvageons , sont eux-mêmes sauvageons. La Nature a donné à un certain nombre d'arbres la faculté de travailler les semences de leurs fruits , de façon que les uns en rapportent de semblables à eux-mêmes , & d'autres de tout différens. Pour cet effet , les sucres des arbres qui ont des graines & des semences , produisant leurs semblables , ont des couloirs intérieurs , capables de les modifier tels ; & les moules internes des autres sont propres à

donner aux graines & aux semences une configuration différente.

Tout suit des loix fixes dans la Nature. J'ai fait à ce sujet plusieurs essais : j'ai semé des pepins des meilleurs fruits, & tous ne m'ont produit que des sauvageons. Quelques - uns m'ont donné des fruits passables & du moins aussi mangeables que beaucoup de ceux qu'on greffe dans nos jardins, tels que la vallée, & la poire appelée dumas ou cristalline-moringoût, la citroli & autres, il a fallu greffer ces arbres venus de pepin.

Un Fermier qui avoit une pièce de terre, dont le fonds étoit extrêmement chaud, s'avisait de la fumer avec du marc de différentes pommes tombées, dont il venoit de faire du cidre. Son dessein étoit, après que l'hiver auroit délayé & pourri ce marc, de semer sa terre en graines de Mars, pour la nourriture des animaux. Je lui conseillai de n'y rien mettre, & de laisser germer tous les pepins du marc, de faire un large fossé tout au-tour, de laisser croître les sauvageons qui proviendroient de ces pepins, & de les faire sarcler exactement. Il le fit : l'année d'après & les suivantes il en vendit quelques milliers pour former des pépinières. D'un nombre considérable qui furent distribués dans différens jardins, pas un seul ne donna ni rai-nette, ni api, ni calleville, mais toutes pommes douceâtres & ameres, & on fut obligé de les greffer.

J'ai semé des noyaux de pêches; la plupart ne m'ont donné que des fruits fades & insipides, secs & âcres, tels que ceux de Corbeil. J'en ai eu quelques-uns d'excellens; & une espèce parfaitement ressemblante à celle qu'on nomme l'admirable, que j'ai greffée heureusement sur des pruniers & des amandiers.

A l'égard des noyaux d'abricots que j'ai semés, la plupart des fruits provenant des sauvageons qu'ils ont produits, étoient secs; leur chair mince & aplatie touchoit presque au noyau. Un entr'autres me donna des abricots passablement gros & d'un goût exquis, même supérieurs à ceux en plein-vent; leur chair étoit attachée au noyau.

J'ai voulu faire une autre épreuve, en greffant ces sauvageons, dont aucun n'a réuffi. Durant quelques années, ils ont médiocrement rapporté; mais peu à peu ils ont péri, malgré mes soins. Plusieurs sont morts tout d'un coup au milieu de l'été. J'ai remarqué de plus qu'ils étoient beaucoup plus gommeux que les souches d'amandiers & de pruniers. Ces sauvageons mis de bonne heure en terre, sont quelquefois arbres formés dès la première année, & portent fruit à la seconde. Comme la Nature se hâte à leur égard, elle les abandonne promptement. Dans les pays chauds où la terre est plus spiritueuse & plus substantielle, on ne greffe point ces sauvageons, & cependant leurs fruits sont gros

& exquis. Leur durée n'est pas longue.

Toutes ces épreuves ont été faites sur des sauvageons provenant de noyaux de pruniers, & de cerisiers. Tantôt ces noyaux, quoique d'une même espèce, produisoient des prunes passables, tantôt de fort mauvaises, & quelquefois de très-bonnes. Ceux de cerises venues sur des arbres greffés ont donné des sauvageons qui ont porté des cerises, les unes aussi belles que celles dont j'avois mis les noyaux en terre, les autres moindres, quoique vraies cerises, & plusieurs des espèces de merises presque semblables à celles du bigarreaux & du guignier.

J'ai semé pareillement des pepins muscats & de chasselas, les uns & les autres n'ont fait éclore que des ceps dont les raisins étoient petits & âcres, ayant de gros pepins, & presque point de chair ni de jus. Comment se peut-il que de noyaux ou pepins de fruits de même espèce, il provienne diverses sortes de fruits à la fois, bons, mauvais, passables ? Il n'est pas plus aisé d'en trouver la cause que de dire la raison pour laquelle quantité de graines de fleurs doubles, ne donnent que des fleurs simples, tandis que de simples en produisent de doubles. Les œillets sont un exemple de cette bizarrerie de la Nature.

Il est tellement constant que les fruits suaves sont sauvageons dans leur origine, qu'on trouve des fruits nouveaux qui sont

exquis. Le hasard a donné lieu à plusieurs découvertes en ce genre. Quiconque se donneroit la peine de parcourir tous les bois dans différens climats & d'examiner les fruits des diverses saisons, en trouveroit, sans doute, quantité d'espèces excellentes répandues çà & là.

Plusieurs de ces fruits venus de la sorte ont été naturalisés dans nos jardins, & n'ont été connus que récemment. Tel entr'autres, selon la Quintinye, la poire nommée échafserie : elle n'avoit de son tems, qu'environ une vingtaine d'année d'antiquité : il nous dit encore que la poire de colmart lui avoit été communiquée par un Curieux de Guienne. L'épine d'hiver, ainsi appelée à cause des piquans de l'arbre qui la produit, est un de ces fruits sauvageons dont on greffe d'autres poiriers de la même espèce. Qu'on ne dise point, avec un célèbre Naturaliste, qu'au bout de vingt ans, un sauvageon pourra rapporter des fruits doux, & que la sève à force de filtrer, s'adoucirra enfin, & formera de bons fruits. Cette opinion est contredire par tous ceux qu'on cultive dans nos jardins. J'ai vu des merisiers de plus de quaranté années, remarquables par la beauté de leurs têtes, qui ne portoient que des merises si petites, qu'elles n'avoient qu'un noyau couvert d'une peau noire, fort sèche, & dénuée de chair.

On a fait dans tous les tems divers essais

pour greffer des fruits sur des arbres non analogues, comme des poiriers sur des noyers, des cerisiers sur des châtaigniers, & des fruits à noyau sur des arbres de fruits à pépin, qui n'ont jamais réussi. On a pareillement tenté de greffer sur des arbres stériles, mais toutes ces épreuves n'ont eu de succès que dans l'imagination des Poëtes. Ainsi un fruit à noyau ne prendroit pas sur un sauvageon ni sur un arbre franc à pépin, non plus qu'un fruit à pépin sur un sauvageon, ou sur un franc à noyau. Tous les fruits à noyau ne peuvent pas être greffés sur leurs pareils. L'abricotier, le prunier, l'amandier & les pêchers, qui se greffent les uns sur les autres, ne pourroient pas l'être sur le cerisier, non plus que le cerisier sur aucun de ceux-là.

Mais voici quelque chose de plus intéressant, & que personne n'a encore pratiqué. C'est de greffer un même arbre dix à douze fois de suite, en posant toujours un nouvel écusson sur la greffe faite en dernier lieu. J'ai greffé un jeune poirier, qui l'avoit déjà été, & j'y ai mis pendant neuf ans de suite une greffe en écusson, changeant toujours les sujets d'espèce : à la dernière année je laissai pousser l'arbre. Trois ans après j'eus six poires de bon-chrétien d'été, monstrueuses & d'un goût exquis, leur figure régulière répondoit à la grosseur & à la beauté de leur coloris; elles égaloient les poires de catillard. Cet arbre n'a pas cessé de rapporter beaucoup,

& quoiqu'on le déchargeât considérablement, les fruits subséquens n'égalèrent point cette première production ; ils surpassèrent néanmoins leur grosseur ordinaire. Plus une liqueur est filtrée, plus elle est épurée, & la sève passant par tant de couloirs différens, qui tous la varient & la modifient, elle doit être bien autrement travaillée que dans les autres arbres où elle ne passe que par les couloirs d'une seule greffe.

Je ne parlerai ici que d'une greffe qui m'a réussi sur quelques arbres. Je perçois avec une vrille l'écorce lisse & unie d'un poirier, & j'y faisois un trou d'environ un pouce de profondeur. Puis avec une gouge de menuisier, j'unissois la plaie sur-tout à l'endroit de l'écorce. Je prenois ensuite la mesure de la profondeur du trou, & je diminueois par le bout mon rameau en forme de cheville ronde, en observant qu'il fût de la même grosseur que la vrille. Après l'avoir fait entrer un peu à force, & l'avoir enfoncé jusqu'au fond du trou, j'observois que l'écorce de la tige de l'arbre & celle du rameau se touchassent de toutes parts, après quoi j'enduisois cet endroit avec l'onguent de Saint Fiacre. Le rameau étoit toujours de la pousse précédente, & je lui laissois trois ou quatre yeux. Cette façon de greffer a lieu à la fin de Février ou au commencement de Mars, comme la greffe en fente à qui elle est bien supérieure, quand elle réussit : il faut avoir

été l'arbre qui l'année suivante devient très-touffu.

J'ai essayé la même greffe d'une autre manière. Avec un ciseau plat, fort mince & d'un quart de pouce de large, j'ai fait tout près de l'écorce de la tige une entaille profonde d'un demi-pouce. Ensuite d'après son épaisseur, j'ai aplati dessus & dessous en forme d'épaulement, l'extrémité inférieure du rameau, & je l'ai enfoncé jusqu'à la profondeur de l'entaille, faite à la tige. J'ai observé pareillement que les écorces se rapprochaient exactement, sans négliger le cataplasme ordinaire.

Les Auteurs font mention des greffes à rebours, qui consistent à poser dans l'entaille les greffes en fente par le petit bout, au lieu du gros bout, ou l'écusson, l'œil sens dessus dessous. Ces greffes ne laissent pas de prendre, avec cette différence que les rameaux qui en proviennent, décrivent un demi-cintre, ou font un coude, en sortant de chaque œil pour s'élever ensuite verticalement. Tout ce qui est contre nature, & qui sans nécessité tend à changer l'ordre de la végétation n'eut jamais d'attrait pour moi. Voyez à ce sujet le livre du Docteur Agricola, part. I, sect. III, chap. I.

Je ne considère ici LE LABOUR DES TERRES que du côté des raisons foncières sur lesquelles il est fondé. Le Laboureur se borne à le regarder comme nécessaire pour l'accroissement

sement des plantes. Celui qui fait plus d'usage de sa raison que l'ouvrier accoutumé à travailler machinalement, pense que l'objet du labour doit être le développement des suc de la terre. En effet, tant qu'elle est compacte, que ses parties sont pressées & serrées les unes contre les autres, l'air, le soleil, les rosées humectantes, les pluies fécondes, les brouillards sulphureux, les neiges imprégnées de parties nitreuses, ne pouvant pénétrer cette croute dure qui se forme sur sa superficie, elle est privée des bienfaits qu'elle a droit d'en attendre. Alors tous ses suc sont comme engourdis, & la terre éprouve une espèce de léthargie. Mais par le soulèvement de ses parties qu'occasionne le labour en mettant la superficie à la place du fond, & le fond à la place de la superficie; l'air aidé des influences d'en-haut fait fermenter les acides renfermés dans le sein de la terre. Rien de plus juste, de plus conforme à l'expérience & de mieux pensé.

N'y auroit-il pas néanmoins d'autres raisons plus pertinentes & plus foncières du labour des terres? En voici quelques-unes qu'une longue expérience & que des réflexions sur les matières de la végétation m'ont suggérées. Deux choses, entr'autres constituent essentiellement la terre, indépendamment de ce qui forme le sol; savoir, l'air intérieur renfermé dans son sein & son humidité. Ces deux principes contribuent singulièrement à l'action des suc de la terre: tant qu'elle est

durcie en-dessus, que l'air intérieur y est renfermé, & que son humidité reste sans être renouvelée, ce qui s'y trouve planté ne profite point ou profite bien moins que lorsqu'elle est douce & friable : or, par le labour, qui brise & met en miettes la superficie de la terre, qui en ouvre les pores, pour l'épanchement de cet air intérieur, & qui donne lieu à la transpiration de l'humidité, dont le renouvellement doit également se faire, le mouvement & l'agitation deviennent universels. Arrosez une terre excellente sur laquelle le hâle aura formé une croute épaisse ; mettez dessus du fumier, jamais rien n'y profitera par défaut d'air, dont les parties nutritives & élastiques auroient mis en action tous les êtres, & opéré la végétation.

Il se fait un flux perpétuel des influences d'en-haut, qui, après avoir été déposées sur la terre, remontent dans la région supérieure de l'air, pour ensuite retomber sur cette terre qui les reçoit & les aspire. Quant à ce point que fait le labour ? il lui forme d'une part des ouvertures & des soupiraux pour l'évaporation de l'air & de l'humide qu'il renferme, & il donne lieu en même-tems à l'entrée de cet air nouveau, en pratiquant un passage libre à d'autres humidités, pour remplacer celles qui sont aspirées par l'air extérieur. On ne peut concevoir que l'air intérieur de la terre soit toujours le même, sans qu'il perde son ressort, ni que son humidité

n'éprouve point de changement. Il faut à cet élément, ainsi qu'à l'eau, une fluidité perpétuelle, pour que l'un & l'autre se conservent dans leur pureté & dans leur action.

De même que la transpiration sensible & insensible est nécessaire à nos corps, & que l'air que nous recevons par l'aspiration, s'il n'étoit poussé dehors par la respiration, crouperoit en séjournant dans nos poumons, de même l'air, renfermé & comprimé dans le sein de la terre, seroit plus capable de faire périr les racines, en les pourrissant, que de contribuer à leur avancement, parce qu'il est essentiellement uni à l'humidité de la terre. C'est pour cette raison que les terres glaiseuses & argilleuses qui se scellent, & les autres qui sont mottes, ne donnent que de mauvais fruits, en communiquant, surtout à la vigne, divers goûts de terroir, ou que les arbres après y avoir poussé vigoureusement périssent tout formés; j'ai examiné plusieurs de ces arbres infortunés, & j'ai trouvé leurs racines noires par les bouts, chancreuses & pourries. Il en est de l'air & de l'humide de la terre, quand l'un & l'autre sont ou ne sont pas renouvelés par cette transpiration dont je parle, comme d'une rivière dont le cours est rapide, avec une autre qui roule péfamment une eau dormante. Ceci n'est point établi sur une conjecture, mais sur un point de fait, qui constate ce qu'on appelle vapeurs de la terre.

Non - seulement le labour donne une issue libre à la transmission des vapeurs de la terre & au renouvellement de son humidité ; mais il procure encore un cours facile à ses exhalaisons. On fume cette terre , on y met des engrais : tant que la chaleur innée de la terre & celle des rayons du soleil ne les ont point cuits , ni travaillés , ils ne sont que ce qu'on appelle en chymie le résidu. Quand au contraire , leurs parties sont développées & mises en mouvement par la fermentation , les unes plus spiritueuses & plus volatiles sont enlevées dans les airs , les autres onctueuses , balsamiques , anodines passent dans la substance des végétaux. Le labour opérant donc des vuides & des trachées , pour servir de passages à ces exhalaisons qui par leur subtilité s'évaporent , contribue directement à la fécondité de la terre , par la soustraction de ces parties trop spiritueuses & pas assez substantielles , qui nuiroient plutôt à la végétation qu'elles n'y contribueroient. Dans les terres nitreuses & pleines de salpêtre , les végétaux sont chétifs , leurs racines ne grossissent ni ne s'étendent , les arbres y croissent peu , & n'y durent pas long-tems , sans compter qu'ils ne peuvent jamais être d'une belle venue.

Une autre raison plus particulière du labour des terres m'a été suggérée par un fameux Laboureur du côté de Louvres en Paris & de Dammartin. Une des choses qui

me firent le plus d'impression dans la façon de régir la ferme , fut de le voir faire ses semences différemment des autres. Tous les Laboureurs commencent par disposer leurs terres à recevoir la semence , puis suivant que les tems sont favorables , ils les ensèment sur ces labours ci - devant faits. Celui dont je parle ne donnoit au contraire la dernière façon à ses terres qu'en même-tems il ne les semât. Toujours le semeur suivoit le charretier labourant en dernier lieu. Il m'assura qu'au moyen de sa méthode , quatre cens arpens dont sa ferme étoit composée lui rapportoient plus que celle de son voisin , qui en exploitoit huit cens.

Je dis d'abord que la raison la plus essentielle du labour est la nécessité d'enfouir les mauvaises herbes , en retournant la terre où il s'en trouve de trois sortes : les unes apparentes & déjà grandes , les autres germées dans son sein & prêtes à éclore & un grand nombre en graine seulement. Personne ne s'avise de semer sur les mauvaises herbes qui hérissent la surface de la terre , ni de planter parmi celles qui offusqueroient les végétaux. Par la même raison , quoiqu'on ne voye aucune mauvaise herbe sur la superficie de la terre : on ne doit semer ni planter qu'après un labour fait immédiatement avant la semence ou la plantation , à cause des mauvaises herbes en graine , qui sont déjà sur la terre ou dans son sein.

Ce Laboureur ayant remarqué que les terres récemment labourées & ensemencées tout de suite, rapportoient plus que celles qui l'étoient anciennement, que les grains y levoient plus promptement, & qu'il y avoit beaucoup moins de mauvaises herbes, voulut approfondir ce phénomène, & il reconnut par la comparaison des semences faites sur des labours anciens, avec celles faites sur des labours actuels, qu'il y avoit le double contre le simple pour la prompte végétation, & l'abondance.

En semant sur un labour ancien, le grain trouve de mauvaises herbes déjà germées ou prêtes à lever entre deux terres; comme les premières ont de l'avance sur le grain que vous y semez, il a bien moins de nourriture, & il a plus de peine à lever; & durant le cours de la végétation jusqu'à la moisson les mauvaises herbes ont toujours le dessus.

Lorsque la semence au contraire accompagne ou suit le labour, les mauvaises herbes germées étant mises en-dessus & exposées aux injures de l'air, périssent pour la plus grande partie. Le grain que vous semez, qui a été lessivé ou avec de la chaux, ou avec toute autre composition, l'emporte sur les mauvaises herbes qui ne sont qu'en graine, ou sur celles que l'air y apportera par la suite. Non-seulement il se défend contre les unes & les autres, mais il les étouffe, & les affame au point qu'elles ne croissent que fort

peu ; sans être en état de lui nuire. Quelques soient les avantages du labour , il est certain qu'il peut devenir nuisible ; lorsqu'il est trop fréquent , il effrite la terre & la rend veule. Les engrais de l'air qui ont bénéficié le dessus , n'ont pas le tems de passer dans l'intérieur de la terre , & vous remettez en-dessus les mauvaises herbes , ou leurs graines que vous aviez enfouies.

DES ENGRAIS. Tout est terre ou originaire de la terre. Comme elle est le principe des êtres corporels , elle en est aussi le terme & la fin. Ce qui émane d'elle redevient terre , pour y reparoître ensuite sous une autre forme , s'y replonger enfin , & s'y confondre. Rien donc qui ne soit , qui ne doive , ou qui ne puisse être engrais de la terre , ce que Virgile appelle *pabula terra* dans un autre sens.

De même que tous les mets ne conviennent pas également à tous les estomacs , ni les mêmes nourritures aux diverses espèces d'animaux , de même aussi toutes sortes d'engrais ne sont pas indistinctement propres aux terres , qu'on pourroit dire en avoir chacune de spécifiques & de personnels.

Il n'est aucun corps qui n'exhale à chaque instant des parties successives de lui-même , qui vont se perdre dans les airs. Les pierres & les métaux même n'en sont point exempts. Les parties humides & liquides des ruisseaux & des fleuves retombent sur la terre après en

avoir été enlevées , & forment les pluies , les rosées , les neiges & les frimats. Ces brouillards épais & souvent mal - sains , qui engraisent les terres , sont formés des parties nitreuses , sulphureuses & vitrioliques , émancées des différens corps qui les renferment. Les parties ignées , métalliques , terrestres , composent les météores & font la matière du tonnerre. Que d'exhalaisons nuisibles autant que désagréables affecteroient notre odorat , quel spectacle dégoûtant frapperoit nos yeux de toutes parts ; si la terre officieuse ne nous débarrassoit de nos immondices , & ne les convertissoit en sa propre substance , pour servir ensuite sous d'autres formes à nos différens usages !

Voici les principaux engrais de la terre propres au jardinage.

Les mousses doivent être entassées dans un lieu humide , ou mêlées dans le trou à fumier par couches minces pour y pourrir. Non-seulement elles ne valent rien employées crues , mais leur graine invisible , enlevée dans l'air , leveroit sur tous les arbres du jardin bien plus qu'auparavant. Séches par leur nature & fades , elles attireroient les sucs de la terre & les retiendroient , comme fait l'éponge à l'égard de l'eau , jusqu'à ce qu'elles vinssent à pourrir , ce qui ne leur arrive qu'à la longue , & que difficilement : réduites en terreau , elles sont très - utiles aux planches de graines & de fleurs. Leur engrais fort lé-

ger & peu substanciel, ne peut être employé que pour les terres fortes & grasses ; il faut en charger plus que de tout autre, parce qu'il est promptement évaporé.

Les gazons. J'en distingue quatre sortes, ceux des prés, des places vagues & des chemins, ceux des bruyeres & des friches, les gazons de chiendent & de ce qu'on appelle faux-blés, où croissent aussi des chardons & des orries, & ceux des bois & des endroits marécageux.

Les premiers sont préférables à tous les autres ; ils forment les pâturages les plus succulens ; aussi les animaux & le gibier qui s'en nourrissent, ont-ils la chair plus délicate que ceux qui paissent dans les bois, dans les prés & dans les fonds. Ces gazons dont l'herbe est toujours broutée par ces individus, prennent toute la substance de la terre qu'ils couvrent ; leurs sucS frappés par les rayons du soleil & humectés par les bienfaits de l'air qu'à cause de leur touffu ils retiennent plus que les autres, sont bien autrement élaborés, que ceux que les humidités détrempent, ou que le hâle dans les sables arides, dessèche & dévore.

La maniere d'en faire usage, consiste à les jeter dans la tranchée, l'herbe en-dessous, afin que la terre qui tient aux racines la fasse pourrir, qu'elle ne repousse point surtout étant proche de la superficie, & qu'elle fonde aisément sans se croupir & moisir. Gui-

dés par la simple Nature , les gens de campagne lèvent des gazons en automne , les mettent par tas , & en forment de petits monticules , après avoir gratté la superficie de la terre , dont ils les couvrent. Ces gazons jusqu'au printems , reçoivent les influences bénignes de l'air , qui les fondent & les réduisent en miettes : on les éparpille alors , on les enfouit par un labour subséquent , on plante , on sème , & tout vient à souhait.

C'est une très-bonne pratique que de déposer des gazons dans une fosse vers laquelle on ménage une pente pour l'écoulement des eaux. A mesure qu'on les y décharge , un homme a soin de les arranger par lit , & de les piétiner , en les empilant plus haut que les bords de la fosse. Au bout de l'année , on en répand sur les carrés , dont la terre devient douce , maniable & friable. Qu'on ne les accuse point de faire pousser quantité de mauvaises herbes : en ce cas , il ne faudroit jamais employer aucune espèce de fumier. Il est hors de doute , que plus les terres sont préparées , plus il y croît de ces sortes d'herbes qui y trouvent une meilleure nourriture que dans les friches.

La seconde espèce de gazons n'est autre chose que ce que nous nommons pelouse. Elle est extrêmement sèche , ce qui paroît en ce qu'elle ne croît ni ne se fortifie. Ces gazons pris dans les bruyeres & dans les friches , ne doivent être recherchés qu'au dé-

faut d'autres ; il n'y a que les terres fortes qui puissent s'en accommoder.

Ceux de la troisième espèce, exigent des précautions dans l'emploi qu'on en fait. Le chiendent, même à un pied en terre, ne meurt pas, il y trace au contraire & reparoît quelquefois sur sa superficie. J'ai vu des racines d'arbres qu'il avoit percées d'outre en outre, comme une alêne. Ces gazons auxquels sont associés communément les faux-blés, les chardons & les orties sont réfrigérans, crus & fort âcres. Néanmoins, avec ces mauvaises qualités, ils ne laissent pas d'humecter la terre & de rafraîchir celle qui est brûlante ; en se fondant, ils font un terreau passable, quoique froid : je ne voudrois donc pas les bannir des terres chaudes, & sèches, ou sans saveur, en observant de les couvrir au moins de trois bons pieds de terre & de les serrer les uns près des autres.

Les gazons des bois & des marécages composent la dernière espèce. Le principal aliment des végétaux, après la terre, est l'air. Toute plante qui en est privée, ne peut être que fade par elle-même. Par conséquent les gazons ombragés par le touffu des arbres doivent être fort insipides. Cette raison leur donne l'exclusion des jardins. Ceux des marécages sont pareillement à rejeter : le tissu de leur herbe est épais, large & incisif ; ce sont des espèces de roseaux, qui toujours imprégnés d'une humidité morfondante, ne

peuvent profiter des rayons vivifiants du soleil. Les bestiaux qu'on met pâturer dans ces endroits, ne donnent qu'un lait mat & pesant ; les chevaux nourris des foins qui y croissent, sont veules, maladifs & toujours maigres.

Les feuilles sont le fumier naturel des arbres. Quoique desséchées, elles conservent des suc & des parties spiritueuses ; on les brûle, & leurs cendres sont d'une grande utilité pour la lessive. Pourries & transformées en terreau, elles allègent beaucoup la terre. Cette sorte de fumier peut être prodiguée aux fleurs délicates, aux plantes curieuses & aux semences de conséquence, attendu qu'elle ne peut contenir que des esprits fort minces & déliés, ce qui la rend peu propre aux plantes fortes, telles que panais, carottes, oignons, choux. Cependant lors des semences de tous ces herbages, les jardiniers en couvrent de trois ou quatre pouces, leurs planches & leurs carrés, parce que ce terreau ne durcit & ne se pelotte point, que les mauvaises herbes y sont plus facilement sarclées, que les pluies coulent aisément à travers ses pores, qui sont larges, & qu'il empêche que la séchetesse ne gagne les racines des plantes.

Il y a beaucoup d'autres engrais ; tels que les fleurs fanées, les herbages, leurs montans & leurs tiges, les épluchures d'herbes, les tontures, les bourgeons des palissades, les issues de cuisine, les balayures des cours des mai-

sons , des appartemens , des greniers ; un Jardinier économe , qui en connoît les avantages , fait en profiter. Il a dans un endroit particulier de son potager , une fosse large & profonde , garnie d'un contre - mur , ou de dosses avec des pieux pour retenir les terres & où les eaux voisines viennent se perdre. Là , il porte habituellement les dépouilles de ses plantes & de ses fleurs , qui étant bien consommées , font , d'une année à l'autre , un terreau excellent pour ses semences & ses légumes.

Les terres rapportées sont un des plus grands spécifiques pour amander les jardins , j'entends les terres saines , franches , de bon aloi , suivant l'avis des gens de l'art. Telles sont celles des prés , du moins jusqu'à une certaine profondeur. J'entrerai à cet égard dans un plus grand détail , en parlant de la façon de planter & de remonter les terres.

Rien de plus commun dans la Bourgogne & dans la Champagne , que de voir le long des grands chemins & des voiries quantité d'enfans occupés sans cesse à ramasser la fiente des animaux dans des paniers , qu'ils vendent pour remonter les terres des vignes , ou qu'ils portent pour le même usage chez leurs pere & mere vigneron.

On fait très-bien d'amasser les boues le long des grands chemins ou dans les rues des Villes & des Villages. Après une grande averse , avant qu'il se forme une croûte sur

la boue, on balaye & on la relève des deux côtés pour la porter dans un trou où elle reste au moins un an. Ces immondices sont brûlantes & crues en même-tems ; il est à propos que les eaux puissent s'écouler du côté du trou, pour qu'elles se consomment plus aisément. Vers l'automne de l'année suivante, couvrez de cette terre vos planches, vos carrés, vos plate-bandes, & rien n'y manquera.

On peut placer parmi les engrais, les neiges, les démolitions des maisons bâties en plâtre, les décombres des vieux bâtimens, les chaumes qui servent à couvrir les habitations des gens de campagne, & beaucoup d'autres, dont je ne fais aucune mention, à cause qu'ils appartiennent moins au Jardinage qu'au Labourage. Tels sont les marcs de raisins, de bierre, de cidre, d'huile, la marne, la charrée, les curures de puits, de puisards, vidange de lieux d'aisance, qu'on nomme poudrette, bourbe des rivières, des étangs, des pièces d'eau, & sable de ravines.

On peut considérer tous LES FUMIERS sous trois rapports différens ; savoir immédiatement après qu'ils sont sortis du corps des animaux, quand ils sont entassés en forme de meules isolées, ou déposés par monceaux dans des fosses, & quand après avoir fermenté en cet état, ils ont laissé évaporer leurs parties humides, ainsi que les plus âcres, & les plus spiritueuses, & se sont convertis en

terreau. Les principaux fumiers qui appartiennent au Jardinage sont ;

Celui de cheval : fraîchement sorti de dessous l'animal , il sert à faire des couches. Il s'échauffe alors aisément par le moyen de l'air , qui agit & déploie routes ses parties spiritueuses. Le fumier ainsi employé ne sert pas seulement à avancer les dons de la Nature , mais il nous procure quantité de plantes dont nous serions privés , sans le secours des couches & des cloches de verre dont la forme orbiculaire & concave concentre les rayons du soleil , tandis que les vapeurs douces , bénignes & chaudes de ce fumier entassé , portent vers le haut leurs particules humides & chaudes. Par leur moyen nous avons quantité de plantes qui périroient en pleine terre.

La seconde façon de considérer le fumier de cheval , & celui des autres animaux , c'est lorsqu'il est en meule ou en tas dans des fosses. Comme il n'est pas possible que le Jardinier ait toujours du fumier neuf sortant de dessous les chevaux , & qu'il n'a pas besoin d'un si grand nombre de couches à la fois , il a soin d'avoir à sa portée de semblables amas pour y recourir au besoin , & voici ce qu'il pratique à cet égard. Après qu'on a fait une première couche pour y mettre la semence , on fait par expérience que sa chaleur va toujours en déclinant , & avant qu'elle soit tout-à-fait passée , on la ranime par des réchaufs , c'est-à-dire qu'on environne la

20 LA PRATIQUE

couche de fumier mis en meule, qui nouvellement remué, mêle sa chaleur avec celle de la couche, & suffit pour la conserver en vigueur durant une quinzaine de jours. Quelques-uns font les réchaufs en même-tems que la couche, & les rebattent par la suite, en les remertant en place, ce qui suffit pour lui procurer une nouvelle chaleur.

+ a levé

Cependant la semence a ^{crû}, elle a formé du plant qui s'est fortifié. On pratique alors une seconde couche au-devant de la première, & lorsque celle-ci a jeté son feu; & que celle-là a acquis une chaleur convenable, on y transporte ce qui étoit sur l'autre & ainsi successivement, à mesure que les plants grandissans, ont plus besoin d'être espacés. On défait la première couche, & on la rebat, en y mêlant du nouveau fumier pris de la meule. Elle n'a jamais la même chaleur, que si elle étoit entièrement composée de fumier neuf; mais comme le tems s'adoucit lors de cette opération, la chaleur du soleil supplée à son défaut.

Le fumier mis dans les fosses peut servir à faire des couches, quand il n'y a pas séjourné long-tems; & lorsqu'il n'est qu'à demi consommé, il est bon à fumer des carrés & des plate-bandes. Mais quand il a resté long-tems dans la fosse ou qu'il a servi à faire des couches, il devient terreau. Il ne convient point à toutes sortes de terres, surtout à celles qui sont brûlantes, on le réserve pour les froides,

froides , les humides , les épaisses & les glaiseuses.

Après le fumier de cheval , celui de mulet & de bête asine , tient le premier rang : la construction interne des animaux & leurs différentes nourritures mettent aussi des différences dans leurs excréments. Le fumier de mulet moins onctueux & moëlleux , que celui de cheval , passe pour être plus chaud. Celui des bêtes asines l'est encore moins. L'un & l'autre , quoique non tout-à-fait consommés , peuvent servir pour les terres fermes & fraîches , & quand ils sont récemment tirés de dessous les animaux , on les admet pour faire des couches ; ils se réduisent aussi en un terreau léger & fort spiritueux.

La troisième sorte de fumier utilement employé dans le Jardinage , est celui des bêtes à cornes , & particulièrement celui de vache , qui est gras , pesant & froid jusqu'à un certain point. Il faut pour être admis dans les jardins , qu'il ait séjourné quelque-tems dans la fosse. Peu de plantes s'accommoderoient de son humidité grasse , épaisse & visqueuse. Il est pour cette raison long-tems à se consommer ; souvent les plantes & les graines , pourrissent , surtout dans les années tendres & humides , lorsqu'il a été déposé tout frais en des terres fraîches par elles-mêmes. La vraie façon de tirer parti de ce fumier non-consommé , c'est de le répandre sur la terre après un bon labour , & de l'ex-

poser aux pluies , aux gelées & aux frimats. Il s'y délaye peu à peu , & se fond ; le jus qui s'en détache , pénètre la terre , & on l'enfouit au printems. Il est inutile de dire qu'il ne convient qu'aux terrains secs , légers ou brûlans. Le fumier de bœuf est un peu moins humide & froid , à cause de la complexion plus sèche de cet animal , & du plus grand feu de son estomac. Aussi sa chair est plus compacte que celle de la vache , qui est plus molle , plus lâche & plus dilatée.

Le fumier de mouton plus chaud que les précédens , s'emploie rarement seul. Pour en corriger l'acrimonie & la sécheresse , on le mêle avec celui de vache. Il faut de plus qu'il ait essuyé pendant l'hiver les diverses influences de l'air , afin que le crottin qui le compose puisse être attendri , autrement il brûle les plantes , dessèche la terre , & au lieu de s'incorporer avec elle , il reste en mottes sèches , ou par menues parcelles. Les terres froides & humides s'accommodent très-bien de cette sorte de fumier ; mais l'usage le plus ordinaire qu'on en fait dans le Jardinage , est pour les orangers.

Le fumier de porc ne doit être employé dans nos jardins , que lorsqu'il est bien pourri , qu'il a passé l'hiver sur la terre , & qu'il a été bien mêlé avec elle ou d'autre fumier. On est assez d'accord sur sa qualité pesante & matte , médiocrement chaude , peu substantielle & fort âcre. On l'accuse de pro-

duite une infinité de mauvaises herbes, fondé sans doute sur la qualité des nourritures qui sont propres à l'animal, comme si par la digestion qu'il a faite des graines de ces mauvaises herbes, renfermées dans ses alimens; elles n'avoient pas été broyées & conformées, de sorte qu'il est aussi impossible qu'elles lèvent, que les pepins de poires & de pommes, qui après avoir séjourné dans notre estomac, ont passé par la stercoration. La vraie raison pour laquelle le fumier de porc semble procurer plus de mauvaises herbes qu'un autre, c'est qu'apparemment ses suc sont plus propres à les faire germer & à les nourrir, & qu'elles y trouvent plus de conformité & d'analogie.

Les fientes de pigeon, de poule & de volaille ne s'emploient point seules, excepté la première. Toutes sont fort chaudes, aussi ne les répand-on point, mais on les sème, à peu près comme les graines, dans les terres fortes, froides & humides. Elles sont ordinairement confondues & mêlées avec les autres engrais dont j'ai parlé, & on les jette sur le grand fumier qui est dans la basse-cour. Je pense qu'elles doivent être exclues du Jardinage à cause des insectes & des vermines imperceptibles dont elles fourmillent, & de leurs œufs, qui ne manquent pas d'éclorre au grand air. Cette fiente, à mesure que les animaux la laissent tomber, s'entasse & s'aigrit; & alors une foule d'insectes s'en nourrissent,

attirés par l'aigre & la fermentation : comme on ne la lève que rarement , ils ont le tems d'y déposer leurs œufs , & de - là des vermines sans nombre , qui inondent les jardins , & qui font périr les graines , en les criblant à mesure qu'elles lèvent.

Je n'ai plus qu'un mot à dire de la taille des arbres , & de l'ébourgeonnement.

Quel peut être le but de LA TAILLE ? Quels sont les effets des diverses formes que l'Art a jugé à propos de faire prendre aux arbres , soit à ceux en plein vent , qu'on dirige dans nos jardins , soit à ceux qu'on dresse en buissons , & en contre - espaliers , soit aux arbres qui s'appliquent contre les murailles , & dont les branches sont étendues ? Quelle peut être l'origine de la taille ?

La fin de cette opération sur les arbres , est de leur faire rapporter des fruits , & d'en procurer de plus beaux , en supprimant certaines branches & raccourcissant les autres. C'est aussi pour leur donner une forme plus régulière. De plus , il est des fruits dont nous serions privés , s'ils étoient exposés à la violence des vents , comme ceux des vergers & des campagnes , & tels sont en particulier les fruits qui ont la queue fort longue , ou dont le volume est considérable. Plusieurs n'acquiescent point en plein vent cette maturité , ce coloris charmant , ni ce goût fin & délicat , qui nous les rendent si précieux. Ainsi , l'Art aidé de la taille , dirige le cours de la sève

& la fixe par la suppression des rameaux sur-numéraires, & le raccourcissement des autres. Il faut en outre que les arbres & leurs branches soient attachés à la muraille ou au treillage, si l'on veut que les fruits reçoivent du Pere de la Nature ces coups de pinceau charmans, que lui seul peut donner, cette saveur douce, & ce parfum qu'il leur procure. De même les autres placés dans les carrés du jardin, ou dans les plate-bandes, n'auroient que des fruits d'un verd mat, ou d'un goût fade, ils seroient privés de cette couleur tendre, de ce lisse & de ce poli qui brillent sur la peau des fruits aérés de toutes parts, si une main habile & intelligente ne les dégageoit au pourtour, & ne les évuidoit entièrement dans le milieu. Tels sont nos bons-chrétiens tant d'été que d'hiver, nos beurrés, nos rouffelets, nos martinsecs, nos prunes de reine-claude.

J'ai dit qu'une des raisons de la taille & l'un de ses effets est la beauté des fruits. En ôtant aux arbres quantité de rameaux, & en raccourcissant les autres, que faisons-nous ? Nous supprimons autant de canaux & de réservoirs où la sève se seroit déposée parce que les racines en pompent & en envoient toujours dans l'arbre la même quantité, soit qu'on le taille ou non. La sève ne trouvant plus ses entrepôts aussi nombreux qu'auparavant, lorsqu'elle enfile les fibres des rameaux qu'on lui laisse, rencontre des

yeux à bois & des boutons à fruit dans lesquels elle s'épanche en son entier. Les uns & les autres profitent de ce qui auroit passé dans les branches supprimées ou raccourcies par la taille. De-là, on conçoit aisément qu'il doit y avoir une plus grande abondance de suc dans les fruits des arbres taillés & dans leurs rameaux, que dans ceux qu'on ne taille point, où cette sève est répartie en tant de branches différentes.

D'un autre côté, l'expérience nous apprend que les arbres taillés grossissent moins que ceux qui ne le sont pas. Dans ceux-ci la sève est entièrement conservée; ceux-là en sont privés en grande partie par l'amputation de leurs rameaux. Dans les arbres qu'on taille, on la force à faire des efforts & des frais pour remplacer ce qu'on lui ôte; ce qui n'a point lieu pour les arbres non-taillés. Par la suppression des rameaux on déränge le cours de la sève, qui se répand où elle trouve quelque issue, ou s'en fait une; & on en occasionne une grande dissipation, qui opère un retard considérable dans leur accroissement. On expose à l'air l'intérieur de l'écorce, la partie ligneuse & la moëlle, ainsi que les fibres & les conduits de la sève; par toutes ces ouvertures, il se fait une évaporation de suc considérable, qui l'est bien davantage, quand la sève est obligée de faire bourrelet, pour couvrir chacune de ces plaies faites par la taille, comme on le verra ailleurs.

Je pense que les Auteurs ont voulu prévenir prudemment les fâcheux événemens qu'éprouve trop fréquemment le Jardinage. Dans les années critiques, les vents font des ravages affreux à ces arbres en plein vent, ainsi que les gelées tardives, les giboulées & les grêles, les neiges fondues, les vents brûlans & desséchans, sans parler de quantité d'animaux, dont le cours est périodique. Les uns fourragent la verdure naissante, tels que les hannetons & les chenilles; les autres piquent le dedans des fleurs au fond du calyce, comme ces mouches longuettes qui ont le corps noir & qui sont rougeâtres à leur extrémité. Elles ne vivent que quinze jours, durant lesquels elles font beaucoup de dégâts. Les gens de campagne les nomment mouches de saint Marc, parce qu'elles ont coutume de paroître vers la fête de ce Saint. Elles laissent après elles une nombreuse postérité. On observe que dans les années où elles abondent le plus, il y a davantage de ce venin de l'air sur les fruits, & dans leur intérieur, que lorsqu'elles sont moins nombreuses.

Si dans les contretems dont je viens de parler, on n'avoit point de ressource pour les fruits du côté de la taille; on seroit privé de ceux des arbres isolés des vergers & des campagnes, qui souvent sont moissonnés dès leur naissance, au lieu que les premiers moins exposés à tous ces dangers, nous dédomma-

gent alors de la disette de ces derniers.

Enfin , il est à présumer que la facilité de cueillir les fruits , & l'avantage de les laisser arriver sur l'arbre même à leur parfaite maturité , sont entrés pour beaucoup dans la taille des arbres. Par cette opération on les tient toujours de court en les empêchant de s'élever , & on peut attendre pour en détacher les fruits , qu'ils ayent acquis plus de qualité en murissant , je parle de ceux d'été & d'automne ; au lieu que sur les arbres en plein vent , on est obligé de les cueillir avant leur maturité ; autrement ils tomberoient les uns après les autres.

Ces raisons suffisent pour avoir engagé les hommes à tailler les arbres , sans parler de celle alléguée par Cicéron *ne silvescant*. Si l'on perd du côté de leur force , de leur étendue , de leur durée , & même de la quantité de leurs fruits , on en est amplement dédommagé par les avantages que j'ai exposés.

L'ÉBOURGEONNEMENT , en dégageant à propos ou mal-à-propos les arbres , leur procure ou l'abondance ou la disette. Décharger un arbre de ses rameaux superflus , faire choix avec discernement de ceux qui sont les plus propres , soit à le former , soit à lui donner une forme régulière , pourvoir habilement par ce sage retranchement à sa fécondité présente & future , lui laisser suffisamment de bourgeons pour le rendre plein partout , distribuer avec art dans toutes ses parties ,

les branches à bois, & les branches à fruit, surcharger en certains cas, & soulager en d'autres quelques parties de l'arbre pour parvenir à un bel équilibre, mettre un frein à l'intempérance fougueuse des uns qui s'emporent ou du haut ou d'un seul côté, aider cependant & soutenir la partie foible, procurer en un mot cette belle harmonie, cette sage ordonnance du rapport de chacune des parties avec le tout; voilà quelles sont les fonctions & les effets de l'ébourgeonnement.

Le palissage ne contribue pas moins à la régularité de la figure de l'arbre qu'à sa fécondité. C'est l'art d'assigner aux bourgeons leur place, de les diriger avec ordre pour laisser entr'eux un espace proportionné, afin qu'à peu de chose près, ils soient également proches & également distans, sans forcer ni contourner les uns, ni leur faire prendre une forme désagréable. Cette seconde opération exige du goût & de l'intelligence. Considérez un arbre palissé par une main habile. Vous y appercevrez la naissance de chaque branche, & vous la suivrez de l'œil, aucune ne croîsra sur sa voisine, toutes les parties de l'arbre tirées & alongées par les extrémités formeront comme autant de bras étendus sur la muraille, avec laquelle ils sembleront ne faire qu'un. Comparez ensuite un arbre ainsi dressé, avec ceux de tous nos jardins, où vous ne voyez rien que de forcé & hors de sa place naturelle, où des parties sont absolu-

ment dégarnies , tandis que d'autres sont dans la confusion , où au-lieu de diriger la Nature avec art , chaque bourgeon a été palissé comme il s'est présenté , quelle différence pour le coup d'œil , la pousse & le progrès de l'arbre , ainsi que pour l'abondance !

Quelques grands que puissent être les avantages de cette double opération , on ne peut disconvenir que ce ne soit troubler l'ordre de la végétation , que de priver la sève d'une partie des réservoirs destinés à lui servir de passage & de dépôt. Par ces retranchemens , on fait aux arbres des plaies vers lesquelles elle est obligée de se porter en se détournant pour les fermer. Les différentes formes auxquelles nous les assujettissons , sont également contre nature. Elle les a faits pour élever vers le Ciel leur tête altière , pour étendre à leur gré leurs rameaux souples , & faire briller dans toutes leurs parties cette multitude de branches , de bourgeons & de pampres , dont chaque année elle embellit leur tige. L'Art qui s'est attribué sur la Nature un empire absolu , en même-tems qu'il l'assujettit , fait aussi la diriger , l'orner & la perfectionner. Docile à ses loix , elle le seconde dans tout ce qui ne tend point à sa destruction. Ce concours de la Nature & de l'Art a procuré aux arbres en espaliers cette forme régulière , qui fait le long des murailles une tapisserie riche & une riante verdure , en abattant les branches de devant & de derriere ,

pour étendre avec ordre & symétrie celles des côtés.

L'usage d'appliquer les arbres aux murailles a été fort négligé jusqu'au siècle précédent. Le plus grand nombre des anciens châteaux & leurs jardins ne sont fermés que par des haies fortes, ou par des murs de terrasses, avec de larges fossés. Les guerres continuelles, l'inondation des Peuples barbares, la difficulté de trouver des ouvriers propres à ces sortes d'ouvrages, le défaut de consommation en certains lieux éloignés des grandes Villes, ont pu contribuer à l'omission & au dépérissement des espaliers.

Quoiqu'il en soit, jusqu'au siècle de Louis XIV, les bonnes pêches furent très-rares, parce qu'on ne s'étoit point avisé de placer les pêchers en espaliers. Les seules pêches de vignes & celles de Corbeil étoient en recommandation. Tandis que la Quintinye, l'oracle de son tems, s'occupoit à former les espaliers de Versailles, & qu'il dirigeoit les jardins des Seigneurs de la Cour, les Montreuillois humbles, cachés & inconnus formoient sans bruit le grand œuvre du Jardinage, & dressoient leurs espaliers, tels que nous les voyons aujourd'hui. Girardot vint ensuite, qui se rendit fameux par le débit considérable qu'il fit de ses pêches. Depuis ce tems, leur art de gouverner les arbres est inconnu, & leurs talens éminens pour le Jardinage ont uniquement tourné à leur profit.

Toutes ces opérations, telles que je viens de les représenter, sont aisées, quand on veut suivre la Nature & la seconder. Un Jardinier qui les met en usage d'après de bons principes & une bonne judiciaire soutenue par l'expérience, jouit de l'abondance & de la fécondité. Mais si, au lieu de se conformer à ce que cette Nature exige de lui, si au-lieu de l'écouter & de n'écouter qu'elle, il prétend se faire des systèmes particuliers, donner l'essor à son imagination pour forcer la Nature à produire soit contre son gré, soit au-delà de sa capacité suivant les climats & les terrains, alors il confond tout, & renverse l'ordre naturel. Les végétaux, victimes de ses tentatives hasardées & de ses entreprises audacieuses, souffrent de l'imprudence de cet indiscret novateur.



DISCOURS

Sur le Village de Montreuil.

MONTREUIL est un Village à deux lieues de Paris où la culture des arbres fruitiers est portée à la perfection. Ses Habitans sont les seuls qui jusqu'ici ayent entendu la direction de la sève dans le gouvernement des végétaux. Leur savoir & leur pratique sont fondés sur une Physique expérimentale plus parfaite, j'ose le dire, que les spéculations renfermées dans les écrits des Physiciens les plus profonds. Ceux-ci ont mis sur le papier leurs idées & leurs pensées, sans trop s'embarasser si elles pouvoient cadrer avec la pratique, au-lieu que ceux-là ne travaillent que d'après un système le plus lié & le plus suivi qui fut jamais.

A la faveur de ce système, les Montreuillois ont trouvé le secret de tirer des arbres fruitiers tous les avantages possibles.

Leur méthode a, jusqu'à présent, été ignorée, ceux qui s'imaginent la connoître, n'y entendent rien. Elle est tellement conséquente, qu'il est impossible d'y rien comprendre

au premier coup d'œil, & en les voyant travailler. On ne peut même en porter qu'un jugement faux, si l'on n'a approfondi leur travail & si l'on n'a eu des relations particulières avec eux. Telle est l'origine de l'erreur des Jardiniers au sujet de cette méthode. Tout ce qu'ils ont imaginé à cet égard n'est qu'un tissu de chimeres. Aussi se sont-ils accordés pour la bannir du Jardinage, sans savoir ce qu'ils ont réprouvé.

Comme on pourroit me taxer de prévention en faveur de Montreuil, ou d'une censure trop sévère à l'égard de tous mes Confreres, qui se sont ligüés contre sa méthode, je me crois obligé d'entrer dans quelque détail sur le travail des Montreuillois, leurs talens & leur industrie. Je ferai voir qu'il n'y a aucune de leurs opérations qui ne soit fondée sur des règles invariables puisées dans la Nature : au-lieu que nos Jardiniers n'ont pour guide qu'une routine aveugle destituée de raisonnement ; cette Société est en état de rendre raison jusqu'à un certain point de toutes ses pratiques.

Mes recherches remontent jusqu'à l'établissement du Jardinage à Montreuil : on y verra comment de simples campagnards ont trouvé ce qui n'a point été apperçu des plus grands Physiciens, qui se sont exercés sur les phénomènes de la Nature. Sans être découvert, sans que sa méthode ait transpiré, un Peuple aussi nombreux, composé de plusieurs

Villages, qui fait depuis plus d'un siècle un commerce immense de toutes sortes de denrées dans un espace de terrain assez borné, eût attiré les regards de la République Romaine. En publiant les talens de ce Peuple ensevelis, jusqu'à présent, dans l'obscurité & dans le silence, je me propose de détruire les fausses préventions prises sur son compte, & d'instruire en même-tems ceux qui ne connoissent point son travail.

La première idée qui se présente à l'esprit, quand on fait l'énumération de tout ce qui croît dans le terrain de Montreuil, est son excellence pour les productions de la Nature que ses habitans cultivent. C'est-là, selon l'Auteur du *Traité du Pêcher*, la seule cause de ses grands succès, & l'industrie n'y a que fort peu de part. Or, je prétends que si le pêcher se plaît plus dans le terrain de Montreuil que dans un autre, parce qu'il y produit une si grande abondance de fruits, il faut convenir aussi que ce terrain est propre à tous les végétaux qui y croissent & y réussissent également. Il est plus d'un canton chez les Montreuillois fort inférieur en bonté à ceux où l'impéritie d'un grand nombre de Jardiniers laisse tout périr. Les terres les plus mauvaises cessent de l'être entre leurs mains. Dans le Jardinage, tout dépend plus de la culture que de la qualité du terrain : le vice de ce dernier peut se corriger ; mais rien ne répare le défaut du régime. D'où je conclus

qu'il est infiniment plus rare de trouver des Cultivateurs aussi intelligens, qu'un terrain semblable au leur.

Je commence par les enclos de Montreuil que peu de gens connoissent ; il est essentiel d'y conduire mon lecteur. Ses habitans ont imaginé de partager leur terrain par carrés, & d'y pratiquer des murailles en tout sens. Qu'y appetçoit-on en y entrant ? Des murs tapissés d'une riante verdure, & couverts d'une riche moisson de fruits, un arbre seul qui paroît remplir un plus grand espace que quatre des nôtres, des pêcheurs âgés de dix-huit ans, dont l'étendue est de huit à neuf toises, & nombre d'autres qui à l'âge de douze ans s'étendent à vingt & trente pieds.

Si je m'arrête à tous les objets singuliers offerts à mes regards, je ne puis me lasser d'admirer les diverses inventions de l'art qui les a produites. Pourquoi, demanderai-je, ces murailles si multipliées & pratiquées en tout sens ? Pourquoi ces tablettes faisant faille le long de leur larmier ? À quoi sert cette rangée d'auvents, portée sur des morceaux de bois scellés en travers dans les chaperons,

^a Les enclos dont tous les Cultivateurs ne sont pas propriétaires, sont loués depuis cinquante écus, jusqu'à vingt & vingt-cinq pistoles l'arpent. Ils ont été taxés pour la taille à 50 & 60 livres : les terres en dehors sont louées 40 & 50 liv. l'arpent.

& qui regne dans toute l'étendue de ces murailles ? Pourquoi ces divers abris, si artificiellement placés, & qu'on nomme des brise-vents ?

En approfondissant toutes ces choses, je trouve que ces murs qui coupent le terrain ont été inventés pour garantir les arbres des mauvais vents ; & en détourner les influences nuisibles de l'air. Par leur moyen, les gens de Montreuil ont réuni dans chacun des carrés, que forment ces murailles, les rayons du soleil dont ils ménagent la réverbération, lorsqu'il est passé, pour en conserver longtemps après la chaleur. Les autres inventions qui m'ont frappé me paroissent tendre à procurer aux fleurs des arbres la facilité de nouer plus promptement & plus sûrement, & aux fruits les moyens de croître & d'acquérir plus de faveur. Curieux de connoître l'époque & les auteurs de ces pratiques ingénieuses, tous me répondent que leurs ancêtres apprirent d'âge en âge à leurs descendans, depuis plus d'un siècle, à les mettre en usage, comme eux, à leur tour, les transmettront à leurs enfans.

J'examine ensuite les carrés, les ados, les plate-bandes, & toutes les autres parties du terrain, ainsi fermé de murs, afin de voir ce qu'on y cultive, quelle sorte de végétaux y croissent, comment ils y croissent, & quel profit ils rendent à leurs maîtres. Alors, que d'objets s'offrent à moi qui caractérisent le

génie inventif de ces laborieux Cultivateurs !

Là, ce sont des cerises hâtives, en abondance, dont les arbres par leur étendue prodigieuse & le touffu de leur riche feuillage forment une tapisserie la plus régulière. Le contraste de leurs petits fruits d'un rouge incarnat, avec les feuilles d'un verd brun, mat, est charmant. Que de soins pour arranger leurs rameaux souples avec tant d'art !

Près de ces arbres si renommés à Montreuil & qui font partie de ses revenus considérables, se trouvent des abricotiers non moins avantageusement placés. Ils offrent à mes regards, outre leurs feuilles d'un verd médiocrement foncé, des fruits pâles d'un côté & d'un vermillon aussi vif que brillant de l'autre. J'en vois de deux sortes, dont les branches sont pompeusement étalées sur la muraille. Ailleurs, j'apperçois ces mêmes fruits en plein vent. Le hâle & le soleil les ont brunis ; ils me paroissent panachés & marqués de petites taches d'un rouge brunâtre.

Non loin de-là, les feuillages simples & d'un verd brun, des pruniers précoces placés entre les pêchers, servent à relever le verd tendre de ces derniers ; leurs branches artistement étendues, présentent à mes yeux, les unes des fruits rougeâtres d'un brun obscur, les autres d'un jaune doré, ceux-ci d'un rouge de cerise, ceux-là d'un blanc pâle. Mais rien n'excite plus ma surprise que ces

reines-claude, tant en espalier & en éventail, qu'en buisson & en plein vent. Le verd de mer des unes & la verdure foncée des autres, avec les taches de la plupart d'entr'elles mêlées d'une petite teinte de rouge, forment un coup d'œil ravissant.

Ailleurs ce sont des poiriers de primeur, ainsi que d'été, d'automne & d'hiver. Si je considère ces arbres immenses, surchargés de fruits, taillés & palissés avec tout l'art imaginable; je demande pourquoi on n'en trouve point ailleurs de semblables. Mais ceux qui me charment le plus sont, les rouffelets exquis, les beurtés d'une grosseur prodigieuse, recherchés pour leur coloris & la régularité de leur forme, les crasannes dénuées de cette âpreté, qui en diminue si souvent le prix, les colmarts succulents, les martinets d'un vermillon brillant & d'une grosseur au-dessus de l'ordinaire, les bons-chrétiens d'été & d'hiver, où se trouvent réunies les perfections des fruits les plus renommés.

Un spectacle nouveau attire encore mes regards. Ce sont des pommes d'api d'un lisse & d'un luisant qu'on prendroit pour un beau vernis. Elles ne sont parvenues à une grosseur si surprenante, que parce qu'on a su leur prodiguer une sève qui trop partagée n'eût fait que des fruits maigres, imparfaits & de mauvais goût. Pour leur procurer le rouge éclatant qu'y a appliqué le grand Peintre de la

Nature , il a fallu qu'une main habile ait coupé sagement les feuilles qui pouvoient leur porter une ombre funeste.

Pourrois-je ne pas jeter les yeux sur les chafelas , dont Montreuil fournit si amplement nos tables somptueuses. Ils sont roux , dorés , clairs , transparens , croquans , nourris & ornés de leur fleur. Leurs muscats ne leur cèdent en rien. Je remarque qu'il en est d'une grosseur extraordinaire , & que pour éclaircir les grappes , dont les grains sont trop drus , on en a coupé délicatement un entre deux.

Enfin , par-tout où je porte mes pas dans ces riches enclos , je ne trouve que des productions perfectionnées par le génie inventif du Cultivateur ou des effets de son industrie. Les carrés & les plate-bandes offrent des pois hâtifs , des haricots , des fraises , des framboises , des groseilles , des violettes recherchées par préférence à celles des bois & des jardins pour le sirop violat. J'apperçois de tous côtés des bordures & des planches d'oseille , qu'on réchauffe en hiver , & qu'on couvre pour les avoir de primeur. Enfin , je ne trouve rien de confus , rien de négligé , pas un coin de terre qui ne soit occupé. Les murs mêmes du côté du Nord , sont garnis d'arbres aussi touffus , que ceux qui sont le plus favorablement exposés dans nos jardins : on y a placé les fruits dont la chair plus grossiere est en état de se défendre de la rigueur du froid , tels que les poires , les pommes à

cuire , les messirejean , les martinsec , & quantité de fruits d'hiver.

Mais , pourquoi ne trouve-t-on point ailleurs des arbres aussi-bien palissés ? Ici , on ne voit ni treillage , ni gaulettes pour les tenir , ni osier , ni jonc pour les attacher ; ce sont de petits morceaux d'étoffe qui embrassent chaque bourgeon & chaque branche , & qui les retiennent avec un clou , comme plaqués sur la muraille avec laquelle ils semblent s'unir. Quelle peut être la raison d'une pratique aussi singulière ? Tout ce qui viole la Nature , disent les Montreuillois , hors le cas de nécessité , est contraire à la végétation. Un lien qui appuie sur la peau de la branche , la presse & y fait contusion. Les jeunes bourgeons qui l'ont plus tendre , souffrent quelqu'altération de tout ce qui les gêne , les branches ferrées par l'osier venant à grossir , ses ligatures empêchent la circulation de la sève : si elles sont lâches , il en résulte que les grands vents agitent & souvent brisent les bourgeons & les branches de l'arbre. Leurs murs sont tous enduits en plâtre , qui ne peut jamais offenser l'écorce , & procure à leurs fruits , outre la chaleur du soleil pour les faire murir plus promptement , cette saveur , cette grosseur & ce coloris , qui les distinguent de ceux des autres jardins.

J'approche de plus près , pour mieux contempler ces arbres si bien tenus. Je n'y vois

ni onglers , ni chigots , ni bois morts , ni chancres , nulle gomme , mais une écorce brillante. La plupart sont des pêchers où les fruits sont distribués dans leurs différentes parties , avec tant d'ordre & de profusion , qu'on les croiroit placés par la main de l'Art plutôt que par celle de la Nature. Ils profitent tous également , & parviennent tour à tour à une heureuse maturité. Ici la petite mignone , par son velouté éblouissant charme les yeux ; là , se présente la madeleine , non avec ce tein pâle & cette couleur blafatre qu'on ne lui voit que trop , mais avec un vermillon éclatant. Ailleurs la grosse mignone , l'admirable , la pourprée , la nivette , la bourdine , le tétou de Vénus & une infinité d'autres qui se succèdent , contrastent par leur coloris varié avec le verd tendre du feuillage.

Au reste , ces arbres surchargés de fruit , n'en sont point épuisés , vous les verrez l'année suivante faire des pousses vigoureuses , qui semblent annoncer , qu'ils acquièrent de nouvelles forces à force de porter. Considérez leurs membres allongés , jetez les yeux sur cette foule innombrable de branches à fruit , regardez la grosseur des tiges & l'espace immense que chacun d'eux occupe , toutes ces choses sont les effets d'une taille raisonnée faite sur les gourmands , qu'ils ont trouvé le moyen de convertir en branches fructueuses. Cette abondance , cette vigueur , cet embonpoint , sont également dus à un ébourgeon-

nément sage & discret. Là, on ne fait ce que c'est que de pincer & d'arrêter les bourgeons par les bouts ; là, on ignore l'art pernicieux de violenter la Nature, de déranger ou de troubler les arbres dans leur action de végéter.

Nous ne pouvons quitter ces enclos charmans, sans considérer avec quelque attention un objet bien singulier. C'est la disposition de tous les arbres en espaliers, qui au lieu d'être formés en éventail, comme tous ceux de nos jardins, & de n'avoir que des branches montantes, n'en ont aucunes verticales, perpendiculaires, à la tige ou au tronc. Toutes sont obliques, latérales, diagonales, & le canal direct de la sève est supprimé, sans que les arbres soient dégarnis du bas.

Si nous parcourions les dehors de Montreuil, quelle foule d'objets nouveaux se présenteroient à nos yeux ; des plants de vignes, sur des côteaux, des noyers fort élevés, de vastes oseraies, des luzernes, des prés, des blés, des seigles, des graines de toute nature, de petits emplacements entourés de paillassons, & destinés à élever des fraises, des plantes de chicorée, de petites pépinières. Les Montreuillois ne cultivent point de fleurs, ce sont eux cependant qui en font un des plus amples commerces. Rien n'égale leur activité industrielle pour se pourvoir de tout ce qu'ils n'ont pas, comme d'œufs frais, de laitage, de crème, de petits fromages, qu'ils vendent dans les saisons qu'ils ne recueillent point de

fruits. Il ne leur seroit pas possible de se livrer en même-tems , à tous les soins des basses-cours , étant obligés d'être sans cesse hors de leurs habitations pour vaquer à leurs affaires.

Après ce que je viens de dire , il est bien aisé de décider si c'est la Nature ou l'Art qui rend le terrain de ces laborieux Villageois inépuisable , & propre à tous les végétaux , & non pas simplement au pêcher , & s'il est possible qu'ils y aient adapté leur méthode. De huit cens ménages , il y en a six cens qui gouvernent le pêcher & qui cultivent également les autres denrées. Là , nul n'est oisif ni exempt de peine , pas même celles que la foiblesse de leur sexe ne dispense que trop souvent du travail. Plusieurs d'entr'elles entendent parfaitement la direction des arbres , & se livrent aux ouvrages les plus pénibles. Chaque jour on les voit prévenir le lever de l'Aurore , pour apporter sur leurs têtes à nos marchés les riches productions de leurs enclos , dans des mânes d'osier appellées noquets. Quelques-unes ainsi chargées conduisent en même-tems des bêtes de somme. Cependant les peres , les maris , & les enfans de tout âge , font les préparatifs du voyage subséquent. Il n'est retardé ni par les ardeurs brûlantes du soleil , ni par les pluies , les vents & les orages. A peine ces femmes laborieuses sont-elles de retour qu'elles prennent un frugal repas & un rapide sommeil , & revolent

dans les champs s'occuper d'une nouvelle récolte dont elles se chargeront à deux & trois heures du matin, comme le jour précédent.

Le terrain de ces Villageois, voisin de carrières à plâtre, leur a fait naître l'idée d'en faire usage. Ils en tirent la pierre, la cuisent, la battent, & leurs mains adroites élèvent les murs de leurs enclos. Ils ménagent tellement leurs arbres, qu'au milieu même de l'été, quand ils sont forcés de se clorre, ils n'abattent ni fleurs ni fruits.

On leur fait un reproche qui a quelque chose de spécieux, au sujet des longues tailles qu'ils donnent quelquefois à leurs arbres. La confiance qu'ils ont en la bonté de leur terrain est cause, dit-on, qu'ils s'embarassent peu de les surcharger, au risque de les faire périr. Je puis démontrer que les gens de Montreuil, dans leur façon de tailler leurs pêchers, leur laissent moins de bois, que ne font ceux qui leur attribuent un tel défaut.

En donnant à certaines branches, telles que sont quelques gourmands, deux ou trois pieds de longueur de taille, ils ne fatiguent nullement leurs arbres, en ce qu'ils se gardent bien lors de la pousse d'en rogner les bourgeons; au-lieu que les Jardiniers qui pincent, arrêtent, cassent les bouts, forcent la Nature à repousser de nouvelles extrémités. De plus, ils évitent davantage & déchargent plus leurs arbres tant à la taille du printems qu'à l'ébourgeonnement. Ils n'alongent que les gour-

mands ; les autres , au contraire , allongent les branches foibles , & taillent court les fortes , d'où il arrive que celles - là s'épuisent , languissent & meurent , & que celles - ci ne poussent que de nouveaux gourmands , dont le retranchement continuel fatigue & mine en peu de tems les arbres. Mais en secondant la nature par des tailles longues sur des branches à qui elle prodigue la nourriture , les Montreuillois en tirent des fruits , sans nombre , & n'altèrent nullement leurs arbres , qui croissent rapidement , rapportent promptement , grossissent considérablement , & ont une étendue prodigieuse , en donnant des fruits abondans. Autant qu'ils sont attentifs à ne palisser que les bons bois & à supprimer tous les autres comme défectueux , ou comme surnuméraires ; autant les Jardiniers laissent des forêts de bourgeons à leurs arbres , qui les épuisent. Jetez les yeux sur les espaliers de Montreuil , vous verrez des espaces réglés avec jugement entre toutes les branches & les bourgeons , afin qu'ils puissent jouir des bienfaits de l'air , & vous les conduirez de l'œil , depuis l'endroit où chaque bourgeon sort de la mere branche jusqu'à son extrémité.

Rien de plus étonnant que de voir comment les Montreuillois ont pu , sans avoir étudié la Physique , saisir le point fixe de diriger les arbres par principes , & comment ils ont pu réussir à l'égard du pêcher dans le

gouvernement duquel les personnes les plus versées dans le Jardinage, & la Quintinye même ont échoué.

J'ai toujours été surpris que ceux qui par état l'ont dirigé, n'ayent pas découvert leur méthode; que la Quintinye qui aimoit si fort son art, & tant d'autres Savans ayent pris un parti si contraire à la nature de cet arbre, & qu'en suivant une route toute opposée, une société de Jardiniers isolés, ait fait aux portes de Paris, depuis cent cinquante ans, tout le commerce des pêches & des autres fruits.

Quiconque se donneroit la peine de recueillir ce que la Quintinye a dit du pêcher, feroit assurément un assez gros volume, mais il seroit sur, en s'y conformant, d'avoir peu de fruit, de replanter souvent & de supporter beaucoup de dépenses infructueuses. Quant aux autres Auteurs qui ont écrit sur ce sujet, ils se sont copiés réciproquement, & n'apprennent autre chose qu'à hâter la perte du pêcher.

J'ai fait différentes perquisitions à Montreuil pour avoir des Anciens quelques éclaircissimens sur l'époque de la culture de cet arbre. Je n'ai pu apprendre que diverses particularités, qui m'ont amené à des inductions d'après lesquelles j'ai tracé cette esquisse.

Jettant par hasard les yeux sur un livre de Médecine intitulé *les Œuvres de Nicolas Abraham de la Framboisiere*, Médecin de Henri IV, ensuite de Louis XIII, & de la Reine-

Mere ; je lus ce qui suit , » les meilleures
 » pêches sont celles de Corbeil , qui ont la
 » chair sèche & solide , tenant aucunement
 » au noyau. Les abricots sont beaucoup meil-
 » leurs que les pêches : car ils ne se corrom-
 » pent pas sitôt au ventricule , & ne s'aigrif-
 » sent point , & ont le goût plus suave , & pour
 » ce sont plus agréables à l'estomac.

Telle étoit l'idée de l'ancienne Médecine au sujet des pêches ; celle d'aujourd'hui est bien différente , & dans nombre de maladies elle les permet avec le correctif du sucre. Il faut dire aussi que nos pêches d'espalier & celles de Corbeil sont aussi différentes que nos excellens fruits à couteau le sont de ceux destinés à faire la boisson en Normandie. L'Auteur avoit remarqué que *Dioscoride & Galien étoient en grand débat sur le fait des pêches ; Dioscoride pour , & Galien contre.*

La Quintinye nous apprend d'un autre côté , que quoique de son tems les espaliers de pêcheurs fussent très-en vogue , néanmoins ils n'étoient pas fort anciens. Voici un fait certain , qui prouve la vérité de ce qu'avance cet Auteur , & qui fait voir combien Montreuil étoit alors peu connu.

Pepin , dont la famille étoit établie en ce lieu depuis long-tems , quitta sa patrie pour se mettre au service de la Quintinye à Versailles , en qualité de garçon Jardinier ; c'étoit dans le tems que Louis XIV venoit de faire la dépense prodigieuse de ses potagers. La

manière de conduire le pêcher pratiquée aujourd'hui à Montreuil existoit déjà , mais elle n'avoit pas encore pénétré jusqu'au Directeur des potagers du Roi. Le jeune homme qui ne goûtoit point sa façon d'opérer , travailloit à Versailles suivant les principes qu'il avoit reçus dans son enfance. Le disciple n'étoit rien moins que d'accord avec son maître. Celui-ci lassé d'être toujours contredit , se débarrassa un peu brusquement d'un ouvrier indocile , & ils se séparèrent fort mécontents l'un de l'autre. Le jeune Pepin reprit le chemin de Montreuil où la mémoire de ses ancêtres sembloit l'inviter à se fixer , pour y soutenir la gloire que leurs talens leur avoient acquise.

En rapprochant ces époques & ces anecdotes ; il est constant qu'en 1613 , tems auquel écrivoit la Framboisiere ; on ne connoissoit d'autres pêches que celles en plein vent , qui croissent encore actuellement dans le territoire de Corbeil. Servies alors sur les tables des Rois , elles sont devenues depuis le partage du menu peuple. On ne parloit point des pêches de Montreuil , non plus que du tems de la Quintinye , qui a écrit vers l'an 1680.

J'ai conféré sur tous ces différens faits avec les principaux personnages ^a de Montreuil

^a Boudin , Pepin , & de Beauffe le pere , ce dernier est décédé à quatre-vingt & tant d'années , en 1754.

& de Bagnolet, & le résultat a été que depuis cent cinquante ans, on y cultive le pêcher comme on fait aujourd'hui. Il m'ont déclaré que leurs peres ne l'y avoient point vu naître. Quelques anciens arbres de leurs jardins font juger par la façon dont ils sont dressés, que les fondateurs de l'établissement du pêcher à Montreuil, n'avoient point atteint cette perfection à laquelle on est parvenu depuis pour le palissage. Plusieurs souches de pêchers antiques sur amandier, qui ont un pied de diamètre, ce qui fait trois pieds de tour, sont tout-à-fait en terre, & fêches, à l'exception d'un peu d'écotce vivante par derriere, qui porte la nourriture à un rejetton greffé en pêches depuis vingt ans. Les uns & les autres peuvent en avoir quatre-vingt, & ils ne laissent pas de bien pousser & de donner amplement de beaux fruits.

Des gens de Montreuil, m'a-t-on dit, après avoir mangé des pêches de vigne, ou de celles de Corbeil dont j'ai parlé, jettèrent les noyaux dans leurs jardins. Quelques-uns ayant levé le long d'un mur, produisirent des arbres. Il prit fantaisie aux propriétaires de soutenir leurs branches surchargées de fruit, & de les attacher à la muraille. On ignoroit alors en France l'art d'y appliquer les arbres. Ces bonnes gens n'ayant ni jonc ni osier, firent des loques avec des morceaux de leurs vieux habits & chassèrent des clous dans la mu-

raillé sur les deux bouts de ces loques unis dont ils enveloppèrent chaque branche. Telle est l'origine de la méthode de travailler à la loque, pratiquée dans tout le pays. Les pêches ainsi exposées au grand soleil, prirent couleur, acquirent du goût & grossirent davantage. Ce succès engagea à planter de nouveaux noyaux ; les fruits portés au marché, furent enlevés d'abord & bien vendus. L'Auteur de cette découverte, attacha bientôt toutes les branches de ses pêchers le long de ses murailles, qu'il multiplia aussi.

Plusieurs particuliers de Montreuil voyant le débit favorable de ces fruits, plantèrent pareillement le long de leurs murs de ces arbres venus de noyau. Il se trouva des espèces plus succulentes, plus charnues, plus colorées, qu'on s'appliqua à multiplier par la voie des greffes, & on essaya sans doute d'écussonner les pruniers sauvages & les amandiers. Ces pêches prirent le nom de ceux qui en firent les premiers la découverte. Celle, par exemple, qu'on appelle la Bourdine (son vrai nom est la Bondine) laquelle est très-estimée à Montreuil & à Bagnolet, doit son existence au nommé Boudin.

Les succès de ces particuliers donnèrent de l'émulation aux autres. Non-seulement ils s'appliquèrent à cultiver le pêcher ; mais tous enchérissant les uns sur les autres, s'empresèrent de planter & de gouverner les arbres de leur mieux. Dès-lors les pêches de Corbeil

disparurent de nos marchés. Les Jardiniers & les Maîtres des maisons de campagne autour de Paris, voulurent avoir de ces fruits si colorés, d'un goût si suave, & qui se vendoient fort cher. Bien tôt les Pépiniéristes élevèrent des amandiers & des pruniers sur lesquels ils greffèrent diverses sortes de pêches.

Il n'y avoit originairement qu'une douzaine de Jardins à Montreuil où l'on cultivât le pêcher ; à la mort d'un des propriétaires qui possédoit un terrain d'environ quatre arpens, situé vers l'endroit qu'on nomme la Croix-du-bois, ses enfans eurent chacun un arpent qu'ils firent enclore de murailles. Les héritiers d'un de ces derniers, au nombre de quatre, partagèrent entr'eux l'arpent de terre provenant de la succession de leur pere. Tous plantèrent des pêchers le long de leurs murs de clôture. On s'apperçut alors que dans les quatre quartiers de terre du dernier décédé, les pêches avoient plus de couleur & de goût, que les arbres profitoient mieux, geloient moins tous les ans, & que ce qu'on avoit planté dans le reste de chaque carré, étoit plus hâtif. Bien tôt le terrain commença à être coupé de murs en tout sens ; usage présentement général à Montreuil.

On remplit ensuite les carrés non-seulement de fruits d'un débit sur, tels que les fraises, & les framboises ; mais encore de plantes d'un commerce lucratif & abondant.

On

On planta des primeurs, des vignes, & des arbres de fruits à pépin de toute nature. Les expositions du nord & du couchant moins favorables au pêcher que celles du levant & du midi, furent destinées aux fruits à pépin & à noyau, qui peuvent y réussir. L'intelligence des Montreuillois jusqu'alors renfermée dans la seule culture du pêcher, s'étendit insensiblement aux autres denrées, & aux fruits de toute espèce. Depuis ce tems-là, ils multiplièrent tellement leurs murailles que tous les terrains de la campagne même éloignés en furent coupés. Pour bien juger de leur effet, il faut se transporter sur le haut de la montagne, en venant par Bagnolet, & considérer de-là Montreuil à vue d'oiseau.

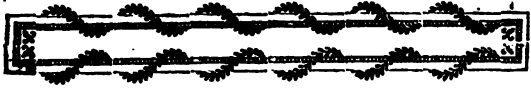
Lors des révolutions, que fit éprouver à la France, le Système qui changea la face des affaires de l'Etat & des Particuliers, les habitans de ce lieu qui faisoient des rentes sur leurs biens, les remboursèrent, soit par les facilités qu'ils trouverent à faire des emprunts en billets, soit par les gains immenses que leur produisoient la vente de leurs denrées. Ils firent plus. Ils achetèrent les maisons bourgeoises assez nombreuses. Alors, ils construisirent des murs de toutes parts, tant dans leurs enclos qu'en dehors. Les tablettes, les auvents, les paillaçons plats & les autres préservatifs furent des suites de ces aggrandissemens.

Girardot, si renommé pour le commerce des pêches à Bagnolet, n'en fut point l'inventeur. Une noble émulation le porta à enchérir sur les pratiques de Montreuil. Ce ne fut que vers la fin du dernier siècle que cet habile Agriculteur commença son établissement :

Pendant une longue suite d'années, il présenta assidûment à Louis XIV, qu'il avoit servi en qualité de Mousquetaire, les fruits de ses arbres naissans. Il n'y avoit pas encore long-tems qu'il jouissoit de ses dépenses excessives, lorsque l'hiver de 1709, si fatal à tous les végétaux, n'épargna point ses pêchers, ni ceux des environs. Les pêches se vendirent cette année jusqu'à quatre francs la pièce, & Girardot, qui n'en recueillit point & ne put en trouver, ne fit pas au Roi ses présens accoutumés. Il est certain qu'il travailloit peu par lui-même à ses arbres, & qu'il les faisoit façonner par des gens de journée & des garçons Jardiniers. Sa fortune aisée & brillante, qu'on fait mal-à-propos monter à 30000 livres par an, doit moins être attribuée au profit qu'il retiroit de ses fruits, qu'au discrédit dans lequel tomberent les biens-fonds durant les longues guerres de Louis XIV. Girardot fit alors diverses acquisitions à bas prix, qu'il revendit ensuite ou qu'il donna à bail à rente, sur lesquelles il gagna considérablement. Son terrain consistoit en quatre arpens d'une seule pièce ;

on y construisit des murailles en tout sens, qui le partageoient en soixante-douze carrés, ce qui fit nommer *damier* cette pièce de terre. Elle a été depuis enclavée dans le parc de la Duchesse d'Orléans douairière. La nature de cette terre franche, pesante & tardive, dans un fond extrêmement humide, ne me paroît pas un terrain propre au pêcher. Girardot fit ensuite au même endroit l'acquisition d'un fief appelé *les Guédons*, dont l'emplacement, qui n'est que carrière à plâtre, & rempli de sources à quatre ou cinq pieds de profondeur, n'étoit pas plus convenable au pêcher que le précédent. Avouons donc que la bonté du terrain a moins de part au succès que le gouvernement.





LE PÊCHER

ET les autres Arbres considérés dans
leur premier âge.



PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

*Description du Pêcher , son gouvernement
commun aux autres arbres.*

LE PÊCHER, originaire de Perse, est un arbre médiocrement touffu, de moyenne hauteur & grosseur, assez semblable à l'amandier, par son écorce d'un rouge grisâtre, ses feuilles longues, pointues, lisses & dentelées, ses fleurs d'un rouge mat, & sa façon de pousser. Ses feuilles, étant écrasées, répandent une odeur d'amande, & ses fleurs en cela différentes de celles des arbres fruitiers à pepin, se montrent & s'épanouissent

avant qu'aucune feuille les dévance. Ses boutons, au lieu d'attendre que le printems leur donne le signal, semblent s'efforcer de le prévenir; & dès la fin de Février ils commencent à poindre & grossissent lentement. On diroit, à voir la façon dont ils se développent alors, que prévoyant les contretems qu'ils auront à essuyer, ils semblent s'aguérir contre le froid; & telle est la raison pour laquelle ils sont huit jours sans s'ouvrir. Quand on néglige de tailler le pêcher, soit en plein vent, soit en buisson; ses rameaux d'une écorce lisse & tachetée de rouge du côté du soleil s'alongent toujours, il les fait tomber négligemment vers sa tige, les yeux du bas avortent, chaque branche meurt insensiblement, & l'arbre périt en peu d'années.

Il est inconcevable à combien de caprices le pêcher est sujet dans nos climats. On le voit tantôt presque sans vie d'un côté, tandis que de l'autre il pousse des branches nombreuses & fécondes. Le plus souvent il porte toute sa sève vers l'extrémité de ses branches, pendant que le bas est vuide & dégarni. D'autres fois, il n'en a que de gourmandes, & si on les lui ôte, il n'en produit que de chiffonnes; souvent il paroît desséché, puis il renaît pour ainsi dire, & repousse avec une singulière vigueur. On le voit aussi durant quelque tems maigrir & rechigner; & lorsqu'on est près de l'arracher, il reproduit de sa souche, surtout étant greffé sur

amandier, des rameaux verdoyans qui opèrent son renouvellement pour une longue suite d'années. Ses branches d'un verd éclatant deviennent fanées & desséchées, sans qu'on puisse en deviner la cause, & souvent l'arbre meurt, ou avec ses fruits avancés, ou après les avoir amenés à une heureuse maturité.

A tous les arbres fruitiers, soit à pepin, soit à noyau, le fruit noue soit au bout des branches, soit dans le milieu, & mûrit s'il ne survient point d'accident. Pour que la pêche au contraire tienne & mûrisse, il faut qu'il y ait à côté ou au-dessus une branche à bois à laquelle elle soit attachée, comme à sa mere nourrice. S'il arrive que sans elle une pêche grossisse, elle tombe ordinairement avant sa maturité. Quelquefois un Jardinier s'avise de couper la mere nourrice du fruit après que la fleur a noué; ou séduit par le brillant éclat des branches qui ont des toupilions de fleurs entassées les unes sur les autres sans boutons à bois, il taille sur ces branches: Les pêches alors avortent ou tombent toutes grosses.

Nous n'avons point d'arbres fruitiers aussi féconds que le pêcher. Il est étonnant qu'il puisse fournir à toutes les pertes qu'il fait par le retranchement des branches dont on le décharge à la taille, & de celles qu'on lui ôte lors de l'ébourgeonnement. Il ne l'est pas moins qu'il suffise à la prodigieuse quantité

de ses fruits pesans & très-aqueux. On voit des pêchers à Montreuil qui produisent un millier de pêches toutes fort grosses, sans que l'année suivante ils soient épuisés. Durant l'été, il s'extravase quantité de gomme de plusieurs de leurs branches; leur verdure n'est point altérée, quoiqu'ils soient appliqués contre un mur à la merci des rayons brûlans du soleil, qui les pompent & les dessèchent continuellement. Toutes ces choses prouvent l'abondance excessive de leur sève.

Le pêcher est plus difficile à conduire que les autres arbres. C'est un étranger qui conserve parmi nous une sorte de férocité qui le rend peu traitable, surtout quand il est gouverné par des gens qui n'ont point étudié son goût, son caractère, ses penchans ni ses vices. Les naturels du pays résistent mieux à un traitement qui en peu d'années cause infailliblement la perte du pêcher. On peut bien gouverner ceux-là, sans être au fait de celui-ci. Quiconque au contraire excelle à diriger le pêcher, réussira aux autres; avec le secours d'une bonne judicaire, il variera sa méthode, suivant la différence de la pousse & de l'action de la sève.

Bien des pratiques sont communes à tous les arbres, telles que la préparation de la terre avant la plantation, la disposition des racines, les précautions sages qu'exige leur jeunesse, & les divers soins suivant les saisons. L'allongement des branches, la taille

des gourmands, le rapprochement & la façon de concentrer le pêcher en lui-même, sont des exceptions dont je ferai mention, & qui ne conviennent aux autres arbres que dans certaines circonstances. J'ajoute que le pêcher est d'une telle sujettion, qu'une seule mauvaise taille, un ébourgeonnement défectueux, le défaut même de direction des premières pousses après la plantation, décident de son sort. Aussi sa destinée, entre les mains des Jardiniers ordinaires, est de périr promptement après avoir donné médiocrement de fruits. Sa délicatesse s'habitue difficilement à nos terres franches. Dans les unes il sèche, ses branches meurent l'une après l'autre, ses fruits, quoique bons, sont petits & rares. Dans les autres il pousse extrêmement en bois, on a beaucoup de peine à le retenir, ses fruits agréables aux yeux sont dénués de cette eau suave & de ce parfum qui en font l'excellence. Dans de certaines terres, il ne réussit guère mieux; les brouillards, les mauvais vents, les gelées tardives, les pucerons, la gomme accélèrent sa fin.

On dit ordinairement que notre climat ne convient pas au pêcher, & qu'au bout d'une quinzaine d'années sa fin arrive. Il y a même des jardins où l'on le renouvelle tous les sept ou huit ans. Il est vrai qu'il parvient rarement à la vieillesse comme les autres arbres; mais il ne faut attribuer son peu de durée ni à sa nature, ni à la terre, ni au climat. Sa

vie est entre nos mains ; elle dépend de notre travail & de notre industrie. J'avance hardiment qu'un pêcher bien gouverné doit durer un siècle. Il y en a à Montreuil qui ont plus de soixante ans , qui rapportent cinq à six cens pêches , & qui dureront autant. On voit à Bagnolet des arbres peu éloignés d'un siècle , quoiqu'ils ayent passé par les mains de différens Jardiniers.

CHAPITRE II.

De la greffe du Pêcher.

LE pêcher se greffe à œil dormant sur sauvageon , c'est-à-dire sur un arbre venu d'une bouture , d'un rejetton , ou d'un noyau ; ou sur un arbre greffé d'un fruit à noyau qui lui est analogue. Quand il vient d'un noyau de pêche sans être greffé , il reste pêcher , & rapporte des fruits tels que ceux de vignes & de Corbeil. Les arbres , soit sauvageons , soit greffés , qui conviennent le plus au pêcher , sont l'amandier , le prunier , l'abricotier , le pêcher venu de noyau & celui qu'on veut changer de greffe. Jusqu'ici on a cru que les pêchers sur amandier réussissoient mieux dans les terres légères que le

prunier, & qu'au contraire ceux entés sur prunier faisoient mieux dans les terres fortes. La raison qu'on en apporte est que le sauvageon de l'amandier se nourrissant de peu & ne poussant presque point de chevelu qui pompe & suce sans cesse, n'a pas tant besoin de sucs ni d'une terre si substantielle, au lieu que le premier étant un arbre de plus longue durée, a peu de grosses racines; mais quantité de moyennes & de petites qui exigent plus de nourriture. Je m'embarrasse peu de la distinction des terres fortes ou légères, de celles qui ont du fond, d'avec celles qui n'en ont pas, & j'ai toujours préféré de planter sur amandier dans quelque terrain que ce soit.

La greffe est une opération essentielle. On ne connoissoit autrefois que les pêches de Corbeil, & il n'y a pas plus d'un siècle qu'on s'est avisé de greffer; j'ai dit que c'est Montreuil & ses environs qui ont tiré le pêcher de son état obscur, en le greffant & le plaçant avantageusement, afin de lui faire rapporter de plus beaux & de meilleurs fruits.

Les pépiniéristes, sans attendre que leurs sauvageons aient une grosseur convenable, les greffent dans le tronc même, au moyen de quoi on est fort embarrassé pour les planter. Si on les enfonce en terre, tels qu'ils doivent être, la greffe est enterrée; si on les plante en superficie, leurs racines brûlent. Dans le cas où l'on seroit obligé de

planter de tels arbres, on n'auroit qu'à les buter jusqu'à ce que toute la masse fût descendue. Les Chartreux greffent ordinairement leurs sauvageons à six ou sept pouces au-dessus de la terre, lorsqu'ils en ont deux ou trois; au lieu de rebotter ceux qu'ils ne vendent pas, ils greffent un nouveau fruit sur la greffe, qui a poussé l'année précédente; ainsi, les arbres restent deux années de plus en place, & forment ce qu'on appelle franc sur franc. J'en ai plantés d'une grosseur prodigieuse, avec des racines immenses, & à qui je laissois des têtes de vieux bois, qui m'ont donné des fruits l'année même, & qui à la troisième pousse avoient vingt-cinq pieds d'étendue.

Dans les pépinières, on greffe le pêcher trop tôt sur de maigres ou sur de mauvais sujets, sur des amandiers d'un an, ou sur des pruniers trop fluets. L'expérience démontre que sur un sauvageon qui n'est point d'une grosseur formée, la tige ne prendra que fort peu de corps durant toute la vie du pêcher. La greffe s'y trouve communément du double de la grosseur de la tige qui reste maigre & rabougrie. De là vient ce calus ou ce gros bourrelet si difforme à quantité de pêchers vers l'endroit de la greffe. La Quintinye ne veut pas qu'on en plante venant de la pépinière, qui n'ayent par le bas un pouce de diamètre, quand ce sont des nains, & dix-huit lignes quand ce sont des tiges ou des

demi-tiges. Il y a en effet double profit pour la vigueur, la santé de l'arbre, son prompt rapport & sa durée, pour l'abondance de ses fruits & leur bonté. Le choix des pépinières n'est pas indifférent. On doit toujours préférer à celles qui sont fumées, terrotées ou d'excellente terre, les pépinières maigres & légères, telles que celles de Vitry.

Lorsqu'on transplantera les arbres au loin, on aura soin de bien couvrir leurs racines avec des herbages frais & abondans en sève, & de mettre par-dessus ce premier lit, quelque onctueux qui ne s'évapore pas aisément, tel que du fumier gras & bien consommé, recouvert de mousse & enveloppé dans une toile cirée. De tems à autre on les humectera, en jettant de l'eau dessus. Arrivés à leur destination, ces végétaux doivent aussitôt être plongés durant vingt-quatre heures dans une marre d'eau de fumier, ou dans quelque eau bourbeuse, pour que ses particules développent leur humide radical. Les plantes délicates seront déposées dans du fumier un peu moite, médiocrement chaud, ou dans du terreau humide. Enfin, si on mettoit à couvert les plantes robustes durant une journée, après les avoir arrosées, & ensuite dans un ruisseau ou dans un baquet d'eau, je pense qu'il en réchaperoit un grand nombre.

Il est aisé de se ménager une pépinière. On dresse un canton, & de trois pieds en trois

pieds on y met , au printems , à trois pouces de profondeur des amandes qu'on a fait germer à la cave dans du sable ; à mesure que les amandiers sont en état d'être greffés , on les écussonne ; & lorsqu'on veut les planter , on les lève en motte & on les met en place. Dans une pépinière ou il n'y a que des sauvageons nains , je plante au milieu des rangées à six pieds de tout sens , un arbre greffé de l'espèce qui me convient. Fort & vigoureux , tel que je le suppose , il ne manque pas de faire des pousses très-elongées. Alors , je greffe en approche tous ces bons bois au printems sur autant de ces sauvageons , qui sont en état d'être greffés , & sur lesquels ces rameaux peuvent s'étendre.

Quand on a des arbres vieux ou caducs , on place , entre deux dans le printems , une amande qu'on aura mis germer dès le mois de Novembre pour la greffer ensuite , souvent dans l'année même. Cette façon de regarnir ses espaliers est très-bonne : lorsqu'une fois ces arbres ont pris , ils sont d'une très-longue durée , pourvu qu'ils soient secondés & conduits avec intelligence. Je suppose qu'on a auparavant sondé la terre , & qu'on la défoncée. Un sauvageon de prunier peut aussi être greffé en place , s'il est bien vif & suffisamment fort.

L'assemblage de différentes greffes sur un même sujet , réussit rarement : la dominante l'emporte toujours sur la plus foible. Je ne

fache qu'une occasion où l'on puisse y conserver plusieurs greffes. Vous avez des arbres fort vieux, dont les fruits ne vous conviennent point, soit parce qu'ils ne sont pas excellens, soit parce qu'il y en a trop de la même espèce. Ces arbres poussent de leurs fouches des branches gourmandes, qui viennent du sauvageon. On les greffe à la même année, & on projette de les renouveler sur ce rejetton greffé, en observant de ne pas les sapper tout d'un coup, de peur de faire à la fois sur une vieille souche des plaies & trop nombreuses & trop considérables; mais d'année en année d'abattre successivement des branches.

* Quand on voit que la sève est trop abondante & que l'écusson grossit, au point qu'il y a lieu de craindre qu'elle ne soit noyée, il faut couper par derrière la laine & l'écorce, jusqu'au bois, à quatre ou cinq pouces au-dessous de l'endroit où est placé l'écusson par-devant.



CHAPITRE III.

DES terres propres au Pêcher , & des moyens de corriger celles qui ne lui conviennent point.

D'APRÈS des observations certaines , je pense que les arbres & les plantes se nourrissent des suc de la terre , non par voie de broyement ; mais d'abord par voie de pompement , ensuite de circulation de la sève , & enfin d'élasticité des parties organiques , qui préparent les parties spiritueuses de cette même sève. Ce pompement est fondé sur ce que toutes les racines des plantes sont ouvertes par leurs extrémités ; & qu'elles dégénèrent en pointes arrondies , au bout desquelles est un petit trou semblable à celui qui paroît dans chaque graine , & par lequel la substance des suc de la terre y est reçue. Telles qu'une éponge qui de plate qu'elle est , grossit dans l'eau , en recevant par ses pores les parties liquides qui les imbibent & les font gonfler ; les racines d'un arbre déplanté depuis quelques jours , plates , sèches , rentrées en elles-mêmes , se dilatent & rendent l'eau , quand on les presse

fortement, après un certain séjour qu'elles y ont fait.

Il est assez inutile de s'étendre sur la nécessité d'un bon fonds de terre, pour tous les arbres généralement. Je dirai quel est le meilleur pour le pêcher, en traitant de sa plantation actuelle. J'ajouterai seulement ici en faveur des personnes qui veulent planter en toutes sortes de terres, que le pêcher se plaît surtout dans celle qui étant douce, médiocrement grasse, & un peu sabloneuse, tient le milieu entre les terres fortes, & les terres légères. On peut corriger le vice de celles qui ne sont pas conformes au goût de cet arbre.

Une terre, quelque excellente qu'elle puisse être, dégénère à mesure qu'elle est défoncée. Il y a ordinairement un premier lit, qui à raison des pluies, des influences de l'air, & des engrais a des qualités plus avantageuses. A un pied ou deux, on trouve un lit de couleur moins foncée & rude au toucher. A celui-ci en succède un troisième, dont la terre est jaunâtre, roussâtre, blanchâtre, sabloneuse, cendreuse, & enfin arrive le tuf, la craie; la pierre, la grou.

Si la terre ne vaut rien, il faut en former une, qui approche de celle dont je viens de parler. Est-elle trop grasse, il faut l'alléger; quant aux maigres & aux légères on les remonte pour leur donner du corps. A l'égard des terres humides & froides, je les dessèche,

dessèche, & je leur substitue de quoi les ranimer ; enfin, je fais enforte de diminuer la grande ardeur des sables brûlans, en leur procurant une fraîcheur tempérée.

Pour alléger les terres trop grasses, & affoiblir leurs sucs trop substantiels, je propose quatre moyens, qui m'ont également réussi ; savoir :

Les gazons renversés,

La charrée,

Le sable,

Les plâtras broyés

Les avantages des gazons qu'une longue expérience m'a fait connoître, me déterminent à les conseiller pour en faire la base de toutes les plantations. Quand on les a levés & amenés au bord du trou, on les jette au fond, en mettant l'herbe dessous & la racine dessus. On les étend ensuite & on fait plusieurs lits, jusqu'à la moitié du trou. Les gazons étant le fumier naturel de la terre, & sa production la plus ordinaire, m'ont paru d'autant plus propres à remonter la terre du pêcher, que cet arbre demande un suc doux & benin. Quand les extrémités des racines les ont atteints, elles s'accommodent parfaitement de leur substance friable. Ils durent dix, douze & quinze ans, sans être consommés rout-à-fait, & ne pourrissent que lentement. A mesure que les pluies & les neiges humectent la terre, ces gazons qui forment comme une espèce d'éponge, portent

avec eux une impression d'humidité douce, qui jointe à la chaleur des rayons du soleil, fait passer dans les racines de l'arbre ces suc qu'ils contiennent. J'ai remarqué que quelque sécheresse qu'il arrive, les arbres au pied desquels on a pratiqué de ces couches fourdes & souterraines sont toujours verdoyans, & poussent des jets vigoureux.

La jauge étant à moitié remplie de gazons, je mêle de la terre du dessus qui vient de la fouille, avec un tiers de charrée ou de plâtras broyés que je bats, & quand le tout est bien mêlé, je remplis le reste de la jauge & je plante. Cette charrée qui n'est que de la cendre détrempée par la lessive, renferme beaucoup de parties spiritueuses, & est très-propre à rendre légère une terre grossière. Si l'on employoit de la cendre pure, elle brûleroit les racines, à moins qu'elle n'eût passé l'hiver, exposée aux influences de l'air.

Le sable dont je parle est différent de ceux de rivière, & des sables rouges & infertiles. Il est doux & léger, approchant de ce qu'on nomme sablon; on le trouve dans des fonds où les ravines l'ont entraîné, & le long des chemins & voiries qui sont un peu en pente.

Je mélange les plâtras broyés, de même que les ingrédiens dont je viens de parler. Quiconque fait les employer à propos, peut être assuré de fertiliser ses terres pour longtemps. Il faut commencer par les battre & les

passer ensuite à la chaux. On fait que les salpêtriers trouvent dans ces plâtras de quoi faire leur nitre, qui forme la poudre, & qu'ils en tirent une quantité considérable de sel extrêmement corrosif. On peut en inférer que ces plâtras bien broyés & sagement dispensés doivent remonter une terre encore mieux que la marne dont on la couvre. Il ne faudroit pas en faire usage dans celle qui seroit légère, brûlante ou sablonneuse.

Inutilement planteroit-on des pêchers dans des terres glaiseuses & argilleuses, si l'on n'employoit les moyens convenables pour en adoucir & en corriger la roideur. Il s'agit de les développer & de les émier, afin que leur surface ne présente point de croûtes dures, impénétrables aux rayons du soleil & aux pluies. Je suppose d'abord que la jauge est à moitié remplie de gazons renversés. Si toute la terre est grasse, forte & de même nature, je fais écrouter, pour la remplacer, celle des grands chemins & des voiries. Il est des cours de fermiers dans lesquelles les animaux ont déposé depuis un tems immémorial des engrais lavés & détrempés, & dont les sucs ont été avantageusement développés par les pluies, les neiges & les gelées. Les cours des particuliers contiennent de très-bonnes terres provenant de balayures, de vannures de grains & autres engrais semblables. Dans les carrefours, les rues & les places vagues des Villages, on trouve des

immondices consommées & pourries. Après les avoir fondées, je les fais passer à la claie & enlever.

Au défaut de ces expédiens, j'ai recours aux terres de prés & de marres, au fumier des chevaux & des bestiaux que je mets pourrir dans un grand trou où je fais tomber toutes les eaux voisines. Quand il s'agit de remplir ma jauge, je me sers de ces différentes terres, & à leur défaut je mêle moitié fumier réduit en terreau avec ma terre argilleuse, & je les broye bien ensemble. Quant à ce dernier engrais, je suis obligé d'y recourir tous les trois, quatre ou cinq ans, selon que ma terre reprend plus ou moins son ancienne roideur. Ainsi dans un sol jugé impropre au pêcher, viennent des arbres admirables, & des fruits aussi abondans qu'excellens.

A l'égard des terres maigres & légères, il faut leur donner de la faveur & de la fécondité, suppléer à la nature, donner un corps à ce qui n'en a point. Par-dessus les gazons j'emploie les terres de ruisseaux, & les dépôts faits par les ravines dans des fondrières où les sucres des terres voisines ont été entraînés. Je fais aussi un amas de fiente de vache, que je laisse pourrir, & je mêle le tout par moitié avec ma terre maigre. Il est très-à propos, dans ces sortes de terrains, d'arroser les pêchers avec un seau d'eau de fumier tous les ans au printems, ou dans le

courant de l'été. Cet arrosement qui les tient frais , les fait pousser & produire comme dans les meilleures terres.

Il s'agit de dessécher & d'échauffer celles qui sont humides & froides : voici comme je m'y prends. Dans ma jauge , je mets des plâtras & des démolitions à la hauteur d'un pied , j'en excepte les pierres à plâtre ou à chaux , les moëllons tendres , les recoupes qui se mettent en bouillie dans l'humidité. Par-dessus je fais placer les plus grosses pierres en forme de parpins , en observant qu'elles ne se joignent pas exactement pour faciliter l'écoulement des eaux. Sur cette espèce de pierrée ou de puisart , j'établis un lit de gazon d'un pied également de hauteur : ce gazon renversé , que je piétine , se consume , & sert à liaisonner les pierres. Restent deux pieds de remplissage pour combler ma jauge. J'ai recours à la charrée incorporée avec la terre du dessus , ou à des feuilles pourries & consommées , ou à la poudrette. Je mêle ces engrais jusqu'à la concurrence d'un tiers , avec ma terre humide & froide. Ils sont excellens lorsqu'ils sont réduits en terreau , qui devient très-maniable , & dont la qualité est chaude. On peut aussi employer les terres d'égoût , pourvu qu'elles aient été cuites & digérées au moins durant un an au soleil , aux pluies & aux gelées. Au défaut de toutes ces choses , on usera de fumier bien consommé , de cheval , de mu-

let, d'âne, de crottin de mouton, excepté de fiente de pigeon qui se pelotte, se met en bouillie, s'empuantit & est très-pernicieuse aux arbres pour plus d'une raison.

Deux moyens dont j'ai fait usage avec succès, peuvent suppléer au défoncement. Le premier dont la dépense est à-peu-près égale, consiste à charger la terre le long des espaliers, & d'en former une sorte de terrasse élevée de deux pieds. Pour la soutenir on construit un petit mur à joints apparens, ou un talus garni par le bas de gazon bien battu. Cette terrasse doit avoir au moins six pieds d'étendue, & peut former une costière pour avoir des primeurs, ou pour conserver dans l'hiver quantité de plantes délicates. Le second expédient moins dispendieux, est de donner du devers aux arbres, & de les placer fort loin du mur, à douze pieds de distance les uns des autres, en les tirant au cordeau. On choisira, pour cette plantation, des arbres greffés fort haut, & un peu cambrés. La muraille fait, à leur égard, le même effet, que le penchant d'une colline qui ne les empêche ni de venir, ni de produire. Les racines cambrées qui s'étendront alors horizontalement suffiront seules à la nourriture de l'arbre. Je ne disconviens point que les sécheresses ne soient défavorables à des arbres ainsi plantés, mais on peut y suppléer par des bassins, & y verser de l'eau au besoin.

Cette plantation exige une précaution ef-

sentielle , c'est de la fumer abondamment tous les trois ans. Vers la Toussaint, on déchauffe les arbres , & on jette autour le fumier. Les neiges & les pluies le détrempe , & en font passer le jus aux racines ; lors du printems on ne craint point qu'il les brûle , & on l'enfouit en labourant.

Les sables brûlans dans lesquels les mauvaises herbes n'osent éclore , doivent être traités de même que les terres maigres , sèches & légères. Les arrosemens y seront employés fréquemment durant l'été ; & de peur que le soleil ne pénètre jusqu'aux racines , j'étends six pouces de fumier sur la superficie de la terre à un pied autour de la tige des arbres. L'aspect peut en être désagréable , je ne crois pas qu'on lui préfère la vue d'arbres brûlés , qui meurent & ne rapportent rien. On ôte ce fumier l'hiver pour le renouveler tous les ans au printems.

Sans sonder la terre , il est aisé de connoître , si elle est mauvaise , à la pâleur , la jaunisse , la pousse maigre & fluette des arbres , la petitesse & le défaut de saveur de leurs fruits , leur chute & celle des feuilles , aux bouts de leurs branches qui se brûlent , à la précipitation avec laquelle l'écorce s'ajoute avant que les rameaux aient atteint leur grosseur ordinaire ; enfin , à tout leur extérieur qui languit , dépérit & rechigne , & dont les branches meurent successivement. Quelquefois aussi les arbres , quoiqu'en bonne

terre, sont sujets à des dérangemens de santé, lorsqu'elle s'épuise & se trouve dépourvue de sucs : alors on la remonte conformément à ce que j'ai indiqué ci-dessus.

Je me comporte différemment à l'égard des vieux arbres, que des jeunes qui se trouvent dans un mauvais fond. Si ceux-ci peuvent se lever en motte, pour être remis en place, quand le vice de la terre aura été réformé ; c'est le parti que je prends, à l'égard des pêcheurs greffés sur pruniers, qui ont beaucoup plus de chevelu & de racines moyennes que ceux sur amandier. S'ils sont anciens & décrépits, on fait un trou entre-deux pour renouveler l'espallier. Mais si ce sont des arbres de douze à quinze ans, qui en valent la peine, je les fouille durant l'automne de quatre pieds en tout sens & avec beaucoup de précautions, pour ne couper aucunes racines, je mets à part les terres du dessous, & celles du fond. Quand je les ai bien dégagées, je sappe en-dessous l'arbre, laissant une motte au pied, & je creuse autant qu'il m'est possible. Les racines qui m'empêchent de travailler sont retroussées ou attachées à une voisine avec un osier. Dans les entre-deux, où la bêche ni la pioche ne peuvent aller, je me sers de la houlette, & avec la main j'enlève le mauvais fond de terre à la profondeur de trois ou quatre pieds jusqu'au bout des racines ; je coule à sa place la terre du dessus, & avec la main j'introduis de la

miette dans les cavités entre les racines remises à leur place.

Lorsqu'elles sont recouvertes de ce premier lit ; je fais mettre un lit de fumier bien consommé , & par-dessus six pouces de bonne terre alternativement , que je bats ensemble en descendant dans la jauge jusqu'à ce qu'elle soit entièrement comblée. Plusieurs seaux d'eau jettés ensuite achevent de liaisonner le tout ensemble. Des arbres ainsi traités sont plus hâtifs que leurs voisins , & poussent au printems des jets merveilleux. Je les soulage alors en les déchargeant amplement de bois & les taillant court. J'ai employé cet expédient dans le tuf , & dans la grou , & je l'ai exécuté avec autant de succès à l'égard des arbres , qui jaunissent & cessent de rapporter. Quelquefois des veines de terre dénuées de sucs assez substantiels périssent , & cessent de leur fournir les mêmes alimens. L'usage est d'arracher ces arbres : s'ils sont bons d'ailleurs & vigoureux , j'estime qu'on doit prendre la peine de les panser & de les rétablir de la même façon.



CHAPITRE IV.

De la plantation des arbres fruitiers.

IL est essentiel de ne planter aucun arbre , qu'on n'ait auparavant défoncé la terre de quatre pieds en tout sens , quelqu'assuré qu'on soit de sa bonté. Ces quatre pieds sont également nécessaires aux pêchers nains , & à ceux de tige , pour rendre la terre douce , meuble , friable & pénétrable jusqu'à cette profondeur aux influences d'en-haut , & à l'air aussi essentiel aux végétaux que la respiration aux animaux. Une des raisons pour lesquelles ils languissent au bout de quelques années , est le défaut de fouille nécessaire dans des terres souvent scellées & usées. Elles cessent d'être meubles à la profondeur de dix-huit pouces. Or , les filers qui se forment aux racines , & qui sont extrêmement tendres & faciles à être offensés , percent très-difficilement une terre compacte , lorsqu'ils essayent d'en piquer le fond. De plus , les humidités ne peuvent pénétrer cette espèce de plancher sur lequel les racines ne font plus que s'étendre surtout le , long des murs des espaliers : ou si elles y parviennent , elles y sé-

journeut, chancissent les racines & les pourrissent ; bientôt l'arbre jaunit & dépérit.

Personne n'ignore que durant les chaleurs dévorantes, & tant que soufflent les vents desséchans, tout l'humide des plantes est enlevé, il se fait sur la terre une croute dure, elle se gerce & se fend, les plantes souffrent prodigieusement de l'attraction de la part de l'air & du pompement du soleil. Il faut alors que les racines puissent fournir un humide au moins équivalent à cette transpiration. Quand donc la terre a été une fois effondrée, les racines sont en état d'envoyer suffisamment à la plante de quoi fournir à l'évaporation, & elle n'est pas incommodée des grandes sécheresses, le hâle ne pénétrant point aussi avant en terre que la fouille.

Il n'y a point de terre qui ne soit pierreuse : ces pierres sont des remparts impénétrables aux racines naissantes, qui les rencontrent. On les trouve en fouillant & on les ôte. Le long d'un espalier, dont le mur avoit une retraite de plus d'un pied d'épaisseur à trois pieds de bas, j'ai fait planter des arbres de dix-huit pouces en avant dans la plate-bande, en les cambrant par la tête, afin que les racines ne pussent rencontrer les pierres, & que la tête approchât du mur, en observant de leur laisser plus de longueur de tige. Une excellente pratique est de passer à la claie toute la terre du trou & de la tran-

chée, lorsqu'elle a les conditions requises pour le pêcher.

Les terres des espaliers exposés surtout au midi & au couchant, sont extrêmement remplies d'œufs d'insectes, qui rongent les racines & la verdure. En les défonçant, on détruit tous ces ennemis : les humidités & les gelées jointes aux labours achevent de les faire périr.

C'est mal planter que de mettre un arbre à la place d'un autre qui est mort, sans changer auparavant toute la terre du trou. Rien de plus rare que de voir un pêcher prendre vie dans la même place où un autre a perdu la sienne, quand il a été recouvert de la même terre. En conséquence, je n'ai jamais planté sans avoir rempli le trou de mes arbres de celle de la superficie prise à trois ou quatre pieds, terre impregnée du nitre de l'air, cuite & digérée par le soleil & les influences bénignes d'en-haut : je fais ensuite joncher à sa place celle du trou, qui ne peut envoyer qu'une sève crue, incapable de rendre les arbres féconds, & qui avec le secours des influences du Ciel & des vents deviendra terre neuve. Si vous faites la fouille en automne, pour ne planter qu'au printems, vous pouvez vous contenter de répandre la terre pour la laisser hiverner, ainsi que le trou.

Je vais plus loin, je prétends qu'il ne faut point planter un arbre à la place d'un autre

arraché , quoique vivant , sans renouveler aussi la terre , & sans enlever toutes les racines de celui qu'on ôte. On conçoit aisément que la terre ayant été épuisée pour la nourriture de l'arbre précédent a besoin d'être remontée , & que dans un sol occupé par un végétal , la même espèce réussit rarement , si l'on ne le change ou si l'on ne le laisse reposer. Cette règle ne souffre d'exception que dans le cas d'une terre extrêmement féconde ou abondamment fumée. Enfin , les racines de l'arbre déplanté , étant encore en terre , y restent du tems sans se pourrir , & ne le seront point quand le nouvel hôte du jardin étendra les siennes , que leur rencontre empêchera de pousser.

On observera encore , avant que de planter le pêcher , de l'éloigner des plantes voraces , qui effrittent & mangent la terre , & d'ôter soigneusement les racines de chiendent , & de toutes les herbes qui font des traînasses , ainsi que les rejettons des arbres voisins ; le Jardinier qui se contente de les enlever de la superficie de la terre , les voit sans cesse repousser.

C'est assez l'usage de planter entre deux pêchers des vignes , qui couvrent la muraille jusqu'à ce qu'ils soient assez grands pour la tapisser eux-mêmes : on élague ensuite ces vignes , & on pratique le long du chaperon un cordon qui donne de très-beau raisin. Je condamne cet usage , & je dis que pour vou-

loit trop avoir on n'a rien, ou presque rien. Le pêcher ne veut point de voisin, c'est un misantrophe, s'il est permis de s'exprimer ainsi. D'ailleurs, ces vignes par leur large & épais feuillage, forment une espèce d'auvent par-dessus l'arbre auquel elles ravissent les pluies & les rosées de la nuit, lui donnent de l'ombre & empêchent ce renouvellement d'air, qui sert merveilleusement à sa respiration. Les gouttieres qu'elles occasionnent sur les branches & sur les fruits du pêcher, lors des grandes averfes, cavent & carient ses blessures & ses cicatrices, & font fluer la gomme de tous les côtés. Je n'ai jamais vu cet arbre réussir à des pignons où il y a des égoûts. De plus, les racines des vignes extrêmement voraces l'affament, se mêlent avec les siennes & se croisent dans peu de tems. Je n'approuve pas davantage les vignes en contr'espallier, que celles appliquées au mur, à moins que les plate-bandes ne soient fort larges, & que les vignes ne soient plantées entre les arbres, & non en face. On allégué, en leur faveur, qu'elles parent les arbres des grandes ardeurs du soleil, & qu'elles tiennent la terre fraîche à leur pied. Le pêcher s'accommode peu de ces soins officieux; il est jaloux de jouir seul de tous ses droits, & des rayons du soleil son bienfaiteur. L'usage des bons ouvriers de Montreuil est de placer entre leurs pêchers, un poitier ou un pommier, à qui ils laissent une tête, & d'en tirer ce qu'ils peuvent

durant quelques années en l'étriquant à mesure que grandissent les arbres qui doivent rester en place.

Il est essentiel avant la plantation de visiter la tige de son arbre. Si elle est noueuse, remplie de blessures, de calus, de froissures, & que l'écorce au-lieu d'être claire & nette soit livide & noirâtre, il faut le rebuter. Si au contraire ce ne sont que de légères contusions causées par le transport, on y applique l'onguent de Saint-Fiacre; s'il y a quelque chancre peu considérable, il faut couper l'écorce noire, en usant du même remède, & mettre un tuteur à la tige tortueuse, qui peut être redressée.

A l'égard des racines, il est une préparation essentielle omise par les plus habiles Jardiniers, pour habiller le Pêcher & le mettre en état d'être placé en terre.

1^o. Sonder toutes les racines, & examiner s'il n'y en a point de mortes, de brisées, d'éclatées, de rongées par les vers ou d'attaquées de chancres. Dans tous ces cas, il faut supprimer celles qui sont totalement défectueuses, raccourcir celles qui sont cassées ou fendues. A l'égard des racines endommagées par des plaies ou des contusions, & dont le retranchement feroit tort à l'arbre on les guérira par l'onguent de Saint-Fiacre, précaution tellement essentielle, qu'un pêcher à l'égard duquel on l'aura employée, vien-

dra plus vite en trois ans , qu'un autre en six.

2°. Ménager soigneusement les pivots , bien loin de les couper en-dessous près du tronc , suivant la pratique ordinaire des Jardiniers. Il est impossible que toute plante pivotante à qui l'on a supprimé son pivot , croisse & se fortifie , à moins que la perte n'en soit réparée par un nouveau. Ceux qui ont étudié la Nature , ont vu qu'elle reproduit un pivot , & souvent plusieurs à nombre de plantes qui en ont été privées. Dans les amandiers , par exemple , vous trouverez des racines plongeantes & pivotantes & non des latérales. Comme elles sont perpendiculaires au tronc elles prennent des sucs plus abondans que celles qui sont placées horizontalement. J'ai remarqué que les arbres fruitiers qui pivotent , ont toujours rapporté les fruits les mieux nourris & les plus succulens , & que les plus vigoureux qu'on lève dans les pépinières sont ceux qui ont des pivots. Ainsi supprimer aux arbres leur pivot , c'est détruire leur mécanisme & leur organisation.

J'ajoute que si l'on fouille au bout de trois semaines à l'endroit de ces plaies considérables faites au tronc , on trouvera la terre entièrement trempée de l'écoulement de la sève. On verra le chancre prendre à ces plaies , & des insectes picoter leurs lèvres , dont ils empêchent la réunion. Par elles , de gros vers entrent quelquefois dans le tronc de l'arbre ,

&

& en montant toujours vers sa tige, ils la taillent au point qu'il meurt. Ces observations ne s'accordent guère avec le sentiment d'un Naturaliste moderne, qui recommande dans ses écrits de retrancher le pivot des arbres, & de mutiler leurs racines. Suivant lui, on ne risque rien en coupant, lors du labour, les racines du blé, de la vigne & des arbres; on leur rend même un grand service, parce que pour quelques sucoirs qu'on leur ôte, il s'en forme une foule d'autres.

3^o. Planter les arbres avec toutes leurs bonnes racines, quand elles auroient une aune de long; c'est le moyen de leur faire pousser des jets vigoureux, dès la première année, & de les voir tout formés à la seconde. La règle générale est de ne rafraîchir le bout des racines que de l'épaisseur d'une ligne, en proportionnant la grandeur du trou à leur longueur: coupées dans l'endroit où elles sont le plus menues; elles s'allongent, en croissant par la suite, dans leur grosseur naturelle. Le contraire arrive, quand on les a raccourcies dans leur fort: il se fait alors autour de la coupe un petit bourrelet environné de filets, qui deviennent racines moyennes, mais jamais aussi grosses qu'elles auroient dû l'être. Il m'est arrivé de faire lever des arbres, soit pour en remplacer de défectueux, soit à cause de leur proximité: ces arbres que dans le tems j'avois plantés avec toutes leurs racines par voie de perpendicularité,

& sans supprimer le pivot, les avoient allongées jusqu'à cinq pieds de bas, & fix à sept au pourtour. J'en ai vu un grand nombre qui en quatre ou cinq ans avoient des racines de treize pieds de longueur.

4°. Ne toucher en aucune façon au chevelu. Il y a entre toutes les racines un rapport des unes avec les autres, semblable à celui qui dans le corps humain se trouve entre les vaisseaux qui contiennent le sang, & les liqueurs nécessaires à la nutrition & à l'accroissement. Les petites racines portent aux moyennes & aux grosses les suc de la terre les plus fins & les plus déliés, ainsi l'ordre est totalement dérangé par la suppression de ces mêmes filets.

5°. Faire la coupe par-dessous, nette & en bec de flûte. Cette maxime est fondée sur ce que l'ouverture de la plaie faite à l'extrémité de la racine, se referme plus aisément, quand elle répond directement à la terre sur laquelle elle pose, que si elle se trouvoit en-dessus ou sur le côté, comme la coupe ordinaire des branches.

6°. Observer la position des racines & une juste proportion entr'elles. Tous les arbres ont plus ou moins de grosses racines espacées autour du tronc & entre-mêlées de moyennes. Quelquefois elles se trouvent toutes du même côté. On plante un pêcher suivant son sens, & on a plus d'égard à la tête & à l'emplacement de la greffe, qu'on n'en a pour la position des racines. Qu'arrive-t-il de-là ?

Lorsque l'arbre pousse, il produit du côté où l'on a laissé plus de racines vigoureuses, des jets trois fois plus forts que de l'autre. On ne voit dans tous les jardins que des pêchers dont un côté a des membres vigoureux, tandis que l'autre ne profite point, dépérit au contraire & meurt insensiblement. Telle est une des causes de la courte durée de cet arbre parmi nous.

Pour éviter cet inconvénient, j'observe en taillant mes racines, de distribuer les fortes & les foibles dans une sorte d'égalité. Si mon arbre ne le permet pas, & que toutes les grosses racines soient d'un côté, je le plante de façon qu'elles se trouvent en-devant, mettant le long du mur la partie où il y a moins. La pousse alors se fait par-devant, & en tirant mes branches de chaque côté, sans les mutiler, ni les écourter, je les distribue de manière que l'arbre est également garni. Si c'est un arbre nain, ou en plein vent, je place au midi le côté où il y a moins de racines, pour le faire profiter davantage. Il est certain que de la distribution proportionnelle des racines, dépend celle des branches que j'expliquerai dans la suite. La raison pour laquelle la sève se porte avec plus d'abondance du tronc dans le côté de l'arbre qui a plus de racines, ou de plus grosses, est que les orifices des passages de la sève sont plus nombreux & plus dilatés, & qu'étant violemment poussée par tant d'en-

droits à la fois , & faisant sans cesse irruption, elle ouvre de plus en plus ces passages. Ainsi dans le corps humain , le sang se porte avec plus d'abondance dans les parties où les vaisseaux sont plus dilatés.

Ce que j'ai à dire de la plantation actuelle des pêchers , concerne leur profondeur en terre & leur éloignement du mur , la position de la greffe , la distance des arbres entr'eux & leur hauteur.

1°. Lorsque la sève est arrêtée , faire lever & déplanter les arbres , & jamais les arracher , terme qui ne doit s'appliquer qu'à une destruction totale. On a vu (*Planc. II. fig. 2.*) le modele d'une fourche très-commode , pour fouiller la terre & lever les arbres. Les Pépiniéristes ^a toujours pressés , au-lieu d'aller en fond pour avoir les racines , se contentent de dégorger leurs arbres au pourtour du tronc , puis par secouffes ils les arrachent , éclatent

^a Les arbres étant aussi près les uns des autres qu'ils le sont dans les pépinières , je conviens qu'il faut en sacrifier plusieurs pour en lever un seul , ce qui va au détriment du Pépiniériste. Mais qu'il les vende le double , & qu'il n'en plante que la moitié sur son terrain , cela ne revient-il pas au même ? Il y gagnera de plus amplement ; au-lieu d'être douze à quinze ans à vuidier sa pépinière , elle le fera en cinq ou six , & ses arbres mis à des distances convenables croîtront du double. Les Chartreux de Paris qui espacent un peu plus leurs arbres vendent les nains quinze sous ; les demi-tiges , vingt-cinq sous & les tiges trente sous. On fait quel est leur débit.

les racines, & en laissent une bonne partie en terre. Je pense qu'on ne peut trop les ménager en les déplantant, pour ne point faire tort aux racines. Dès qu'on les écourte, il est impossible de parvenir à une prompte jouissance.

2°. Planter plus avant le pêcher dans les terres légères, que dans les fortes. Les terres sabloneuses, par exemple, étant plutôt desséchées en superficie par le soleil, il est clair que les racines seroient d'abord brûlées, si elles n'étoient pas plus avant que dans les terres grasses. Si on n'observoit pas le contraire dans celles-ci, les racines se sentiroient difficilement des rayons vivifiants du pere de la Nature. Il faut observer néanmoins que dans les unes comme dans les autres, le labour puisse se faire sans offenser les racines.

3°. Planter moins profondément le pêcher sur amandier que celui qui est greffé sur prunier. C'est un proverbe que l'amandier pique & que le prunier trace. Le premier pivotte ; ses racines plongent dans le fond de la terre : le second, au contraire, les étend entre deux terres, en produit peu de grosses, mais beaucoup de moyennes & de petites, avec un chevelu immense. En général, tout arbre ne doit jamais être plus profondément en terre que depuis un pouce au-dessus du tronc, jusqu'à trois. M. Hales, (*Stat. des Vég. conclusion*, p. 309.) dit qu'» il y a bien des arbres qui sont stériles, parce

» que leurs racines sont à une trop grande
 » profondeur, & que par-conséquent elles
 » sont trop humides & trop éloignées de l'ac-
 » tion du soleil. Ces arbres ne tirent donc
 » qu'une sève crue, qui n'est pas propre à
 » former le fruit, quoiqu'elle soit bonne pour
 » nourrir & faire augmenter le bois.

4°. Dans les terres humides, spongieuses & argilleuses, au-lieu de mettre dans le fond les racines en plongeant, les placer de façon qu'elles soient toutes horizontales. Quant à celles qui pivotent, les plier autant qu'elles peuvent le souffrir sans casser, & les courber en genouillière, en les faisant planer environ à un pied de bas, comme lorsqu'on plante des asperges : alors l'humidité ne peut jamais les prendre. Mais comme ces sortes de terres sont sujettes à se sceller, il est à propos de les labourer fréquemment, & lorsqu'elles sont suffisamment efforées, de les couvrir au pourtour de chaque arbre, avec du fumier réduit en terreau.

5°. Laisser toujours un pied de distance entre le mur & l'arbre. L'usage de planter le pêcher perpendiculairement à la muraille a été reconnu nuisible, & on commence à se réformer à cet égard, en l'avancant de quelques pouces ; mais ce n'est point assez, à moins que la muraille ayant peu de fondation, les racines trouvent dessous suffisamment de terre pour s'étendre. Voici mes raisons de cette façon de planter à un pied du

mur. 1°. Le soleil qui darde à plomb sur la souche & sur les racines du pêcher, les empêche de ressentir les faveurs des influences du Ciel, des pluies & des rosées. Qu'après de fortes pluies on fouille au pied de ces arbres, on trouvera que la terre n'est point du tout humectée : quand même elle pourroit l'être, le moindre rayon de soleil l'auroit bientôt desséchée. 2°. Tout le monde fait que lorsqu'un arbre est planté, la première action qui se passe dans son intérieur est de former & de darder de toutes parts à travers les pores de la terre de petits filets blancs au bout & autour de ces racines, qu'on nomme chevelu. Ces filets sont, comme je l'ai dit, extrêmement tendres & cassans. Lors donc qu'ils rencontrent les pierres du mur & ses fondemens, il faut nécessairement qu'ils se rebroussent, comme ceux des plantes renfermées dans des vases ou dans des caisses. A leur défaut les racines du devant & des côtés sont obligées d'y suppléer, mais elles ne sont guère plus à leur aise, comme on va le voir. 3°. Le sentier qui regne d'un bout à l'autre de l'espalier, afin de travailler aux arbres, est perpétuellement foulé aux pieds : il se durcit & devient impénétrable aux pluies & aux humidités du moins en été. Dans cette saison, il est fendu de tous côtés surtout dans les terres fortes ; par ces gerçures les racines sont pour ainsi dire à jour, & le peu d'humidité est desséché par les vents, le

hâle & les rayons du soleil. 4°. Les mulots & les souris des champs établissent leur demeure dans le pied des murs à travers les racines de ces arbres. Leur accroissement & leur santé ne reçoivent pas peu de dommage des différens passages que ces animaux y pratiquent. 5°. La tige de l'arbre ainsi appliquée au mur doit être brûlée dans les chaleurs immodérées qui interceptent la circulation de la sève, & en dissipent une grande partie. La sève ne pouvant plus trouver passage par le devant, qui est desséché, monte & descend par le derrière de l'arbre du côté où il est appliqué au mur. Le mécanisme de la végétation devient imparfait, dès - que les parties qui doivent y concourir n'agissent plus de concert, & enfin celle qui fait seule les fonctions des autres, doit à la fin s'épuiser elle-même. 6°. Quand on est obligé de réparer les murs, il est presque impossible que des arbres plantés perpendiculairement, ne souffrent beaucoup de dommage tant de la part des ouvriers que du plâtre ou de la chaux, qui leur est funeste : au lieu qu'étant éloignés d'un pied, on les dépalisse, & on les tire en devant, on les attache à un pieu avec une corde, & les ouvriers travaillent avec une entière liberté. Quand on plante un arbre au pied d'un mur, il a environ un pouce, mais quand il est parvenu à en avoir cinq à six, que veut-on qu'il devienne ? J'en ai vu dont l'écorce étoit tellement applatie du côté

de la muraille, que la faille des pierres y étoit imprimée ; outre l'inconvénient d'une telle contrainte, il faut de nécessité les abatre quand il est question de rebâtir le mur.

Après que les trous destinés à recevoir des arbres sont remplis à dix-huit pouces près, je laisse un pied franc depuis le mur jusqu'à l'ouverture du trou, & je cambre mon arbre de façon que sa tête touche au mur, tandis que sa tige en est à un pied de distance. S'il a un courbe, je mets le côté creux en devant, & le fort du côté du mur. A l'égard des nains, lorsqu'au printems j'abats leur tête, je la tiens plus longue, suivant la hauteur de la greffe, pour qu'elle approche du mur, en supprimant les yeux du bas & réservant ceux d'en-haut, qui sans être forcés doivent joindre le mur. Je conviens que suivant ma méthode les racines du côté du mur seront fort enfoncées en terre, tandis que du côté du sentier elles seront en superficie. Mais il n'en résultera ni inconvénient ni dommage pour les arbres. Les racines ne se porteront que foiblement du côté de la muraille, tandis que s'étendant en superficie vers le sentier, elles plongeront en terre. Le Jardinier en labourant, ne fera simplement que planer au pied. Pour éviter qu'on n'offense les souches de ces jeunes arbres, j'y mets un petit piquet de chaque côté.

La raison qu'on m'alléguera, prise du mauvais effet que produiront des arbres espacés

d'un pied du mur avec d'autres déjà plantés perpendiculairement, n'est pas capable d'arrêter, à moins qu'on ne préfère un peu de régularité à la possession d'arbres sains, abondans en fruits, & de longue durée. Cette raison de difformité s'évanouit, en ne plantant que des nains le long des murs d'une hauteur médiocre, & en les plaçant à la distance que j'indiquerai, au-lieu de les mettre à sept ou huit pieds.

Le pêcher, comme tous les autres arbres, se plante de quatre façons; en espalier, en contr'espalier & en plein vent, soit à haute tige, soit en buisson.

Il réussit mieux en espalier que des trois autres manières. Ceux qu'on met en plein vent sont des espèces d'enfans perdus, qu'on veut bien risquer. Les fruits qu'ils produisent, s'ils cedent à ceux des espaliers, pour l'éclat & le coloris brillant, l'emportent sur eux, pour la saveur & l'abondance de leur jus, comme les abricots en plein vent surpassent ceux des espaliers. Les pêches en buisson en approchent, mais ne les égalent pas.

A l'égard des contr'espaliers, je n'en ai point vu réussir durant l'espace de cinquante ans que j'ai consacrés au jardinage; ainsi je n'ose les conseiller. On observera de n'en planter qu'à dix ou douze pieds au moins de l'espalier, de ne mettre aucun arbre en face d'un autre, mais en échiquier, & de ne jamais former de contr'espalier avec des pêchers,

même au midi. L'expérience apprend que tous les ans ils gèlent, sont cloqués, rongés de chancres, & sujets à se dépouiller du bas, à cause des humidités de la terre dont ils se ressentent, n'ayant pas, comme à l'espalier, la réflexion du soleil par en-bas. J'ai indiqué à des personnes qui avoient de ces contr'espaliers un moyen d'en tirer quelque parti. Au lieu de tailler en fleurs ces sortes d'arbres, les tailler en boutons, les palisser, & appliquer par derrière des paillassons qui restent jusqu'à la mi-Avril, & qu'on replace l'année suivante vers la fin de Février. J'ajoute qu'il faut préférer les pêchers dont les fruits sont hâtifs, parce que leur position ne leur permet de mûrir que difficilement.

Les contr'espaliers ne seront donc formés que de poiriers, pommiers, pruniers, abricotiers & vignes; plants qui résistent aux gélées printanieres. Comme leur hauteur est ordinairement de quatre pieds, on espacera les arbres à quatre toises les uns des autres, avec des vignes entre-deux pour garnir seulement en attendant: le régime est le même, toute la différence consiste dans la position de l'arbre, qui doit être droit, soit qu'il y ait du treillage ou non.

On connoît deux manieres de planter les arbres, en mannequin, & les racines découvertes. Ceux qui pensent jouir plutôt adoptent la première, mais je la condamne. 1°. Parce que ces sortes d'arbres sont communé-

ment le rebut des pépinières. 2°. Parce que soit en les levant, soit en les transportant, leurs racines sont mises à jour & leur motte est ébranlée. 3°. Parce que les extrémités des racines qui ont poussé à travers les yeux du mannequin se fanent & s'altèrent, en prenant l'air. 4°. Parce que les Jardiniers, pour les faire profiter, & souvent pour les faire rapporter la même année, les fument amplement, & les réchauffent; plantés ensuite dans les jardins, ils réchignent & ne tardent pas à mourir. 5°. Les racines sont gênées & écourtées dans un mannequin étroit. Je ne parle point des pêchers mis dans des pots: il est aisé, d'après ce que je viens de dire, de juger du cas qu'on doit en faire.

La vraie façon de planter des arbres en mannequin, est de les avoir chez soi, les racines découvertes, & de les habiller comme si on les plantoit à demeure. Il faut choisir des mannequins d'osier qui ayent un peu de consistance, quoiqu'à claire-voie, afin qu'en les tirant de terre ils ne restent pas dans les mains à demi-pourris. Leur largeur doit être de quinze pouces, sur dix huit de profondeur: on les remplit de bonne terre, on étale les racines de l'arbre, sans laisser de jour entr'elles, & on les place ensuite dans une terre meuble à trois pieds les uns des autres pour les lever, sans qu'ils endommagent leurs voisins.

La dernière façon de planter le pêcher, usitée dans les pays chauds, est de mettre, en pleine terre, dans une cave ou en place des noyaux de pêches qu'on laisse croître jusqu'à ce qu'ils rapportent du fruit. J'ai eu de ces sauvageons, dont les fruits se sont trouvés excellens, & dont je me suis servi pour greffer de leurs espèces. Leur durée est courte, ils poussent d'abord excessivement; c'est la raison pour laquelle on ne pratique point parmi nous cette façon d'avoir des pêches.

L'usage est de placer la greffe du côté du mur quand on plante en espalier, & du côté du nord quand on plante en plein vent: on se fonde sur ce que le soleil & la pluie nuisent également au recouvrement de la plaie. De cette sujétion, il s'ensuit qu'on plante d'ordinaire fort mal, & qu'on a des arbres mal faits & contournés. Pour moi je ne cherche que le bon sens de l'arbre, & je m'embarasse peu de quel côté se trouve la greffe. Mais pour la préserver tant du soleil que des pluies, je la couvre d'onguent de Saint-Fiacre, ainsi que la coupe faite à la tête de l'arbre; avec cette précaution mes arbres sont plutôt repris, & leurs plaies plutôt recouvertes en un an, qu'elles ne le sont en trois, suivant la pratique ordinaire.

Observez toujours en plantant de laisser la greffe de votre arbre plus élevée de quelques pouces que le niveau de la terre. Dans presque tous les jardins, les arbres sont enterrés

par-dessus la greffe de quatre à cinq pouces. Une terre défoncée s'affaisse ordinairement d'un pouce par chaque pied. Ainsi, quand un Jardinier se contente de mettre la greffe à fleur de la terre qui a été fouillée de quatre à cinq pieds, il la trouvera engorgée de quatre pouces, lorsque la terre en s'affaisant aura entraîné l'arbre avec ses racines.

C'est une attention aussi essentielle de ne point planter trop superficiellement, ni durant & après une longue sécheresse, ou une grande humidité. Je ne m'arrête point à prouver les inconvéniens qui résultent de la pratique contraire.

On espace ordinairement les pêchers à quatre, cinq ou six pieds, & on est étonné de leur prompt dépérissement. Pour moi, je ne suis point surpris que des arbres si peu distans les uns des autres ne vivent pas long-tems, leurs branches ne tardent guère à se toucher, & en les arrêtant sans cesse on les épuise promptement. La terre est bientôt usée, les racines s'entrelacent dès les premières années, & enfin les arbres ne profitent point de la tige, & sont toujours étiques. En a-t-on vu donner du fruit & durer long-tems, tandis que la souche qui est leur point d'appui, reste dans le même état ?

Les Maîtres & les Jardiniers tombent en cet excès. Dans l'espérance de jouir & de voir leurs murailles couvertes, ils plantent leurs pêchers dru, mais ils se trouvent

privés de ce double avantage. Quiconque connoît la nature de cet arbre , extrêmement abondant en sève , doit l'espacer beaucoup dans la vue de jouir , afin qu'il ait la faculté de croître & de s'étendre. On ne pêche jamais en lui donnant trop d'étendue , & le seul défaut en ce genre est de ne lui en point donner assez.

Quoiqu'il n'y ait point de règle fixe pour la distance que doivent avoir les arbres plantés en espalier , je vais néanmoins prescrire , d'après les plus grands Maîtres , ce qu'il faut pratiquer à cet égard. Dans les terres les plus chetives l'éloignement doit être de neuf pieds , dans les médiocres de douze , & dans les bonnes de dix-huit , jusqu'à vingt-quatre. Les murailles de clôture ont ordinairement neuf pieds compris le chaperon : il n'y faut mettre que des pêcheurs nains ; l'expérience apprendra qu'étant conduits suivant ma méthode , ils s'élèveront à la hauteur des murs au bout de quatre à cinq ans.

A l'égard de ceux qui n'ont que sept ou huit pieds , il sera nécessaire de reculer les arbres de deux ou trois pieds. Si au contraire ils s'élèvent à douze ou quinze , on espacera ses arbres , comme je viens de le dire , en mettant une tige entre deux nains , pour les garnir de verdure plus promptement. Je fais que difficilement on conçoit que des arbres plantés à une distance si grande en apparence & dont la tige est si petite , puissent

s'approcher de fort près en quatre ou cinq ans : c'est qu'on ne les considère que dans le coup d'œil actuel, & nullement dans le point de vue où l'on devoit se les représenter.

Lorsqu'on plante un arbre, on doit, 1^o, jeter légèrement de la miette au pied pour couvrir les racines, & pour qu'il n'y ait point de jour, & en éloigner les mottes & les pierres.

2^o. Le soulever après qu'il est planté, en le tirant obliquement du côté de la muraille & le rabaisant ensuite de son côté, afin qu'il en approche par la tête le plus qu'il est possible, & que la miette s'infinue entre les racines, ayant toujours égard à la hauteur de la greffe.

3^o. Laisser la terre meuble, & ne la jamais piétiner, seulement l'affaisser avec la main, autour de la rige. C'est une pratique meurtrière que de plomber la terre avec les pieds, pratique que je proscriis même à l'égard des arbres en plein vent, qu'il suffit de buter jusqu'à l'entière reprise des racines.

4^o. Rogner la tête du pêcher à une certaine hauteur. Au moyen de cette soustraction il reprend plus vite, & a assez de substance pour nourrir ce qu'on lui laisse, au lieu qu'avec toutes ses branches il ne feroit que des pousses fort minces, & périroit après avoir long-tems languï. Ce retranchement ne doit être fait qu'au printems. Il peut arriver qu'ayant coupé, en automne, la tête de votre
arbre

arbre, une forte gelée accompagnée de verglas tombe sur les boutons que vous aurez laissés : vous n'avez plus alors de ressource, & souvent, quoique votre arbre soit jeune, il n'en perce plus à travers la peau. J'ajoute qu'une tige qui aura été laissée courte en automne, n'ayant que peu de boutons à nourrir, se hâte dès les premiers jours du printems de les faire éclore, & il peut survenir des gelées tardives, qui mordent dessus vivement, & font périr ces mêmes yeux. En 1749, le 25 Avril, il gela à glace de l'épaisseur d'un quart de pouce ; cette gelée ruina ce que les précédentes avoient épargné. Une autre raison est tirée de la crainte de la gomme qui se met à la coupe durant l'hiver, & par laquelle la neige & la pluie s'insinuent entre l'écorce & le bois, à travers la moëlle de l'arbre.

Par rapport à la hauteur à laquelle la tige doit être coupée, la force de l'arbre la déterminera à un pied, & souvent à un pied & demi, quand les yeux du bas sont bien sains. Dès la première année il produira suffisamment de bourgeons pour qu'on fasse choix de ceux qui sont le mieux placés, afin de former l'arbre. L'ayant planté avec toutes ses racines, je puis lui donner plus d'essor. Il est inutile d'ajouter que la coupe sera faite horizontalement, un peu en bec de flûte, par derrière l'œil, & à une bonne ligne au-dessus, en observant de ne point ébranler les racines de l'arbre.

On demande s'il faut conserver à ces pêchers nouvellement plantés quelques branches à fruit , pour en essayer la vigueur. Malgré le sentiment de la Quintinye , qui est de laisser un petit nombre de pèches aux arbres vigoureux ; je dirai , avec les Montreuillois , qu'on aura toujours du fruit quand on aura du bois , mais qu'il y aura disette de bois , lorsque l'arbre commencera par donner du fruit. Si , contre l'ordinaire , des pêchers , en donnant du fruit dès la première année , ont fait en même-tems de belles pousses ; il est certain qu'après les avoir amusés à porter d'abord quelques fruits , ils sont long-tems & presque toute leur vie étiques. Ces oracles du Jardinage ne laissent aucune branche fructueuse , la première ni la seconde année. Si dès la première les fruits nouent , ils les abattent , s'ils en souffrent quelquefois à la seconde , c'est sur un petit nombre d'arbres d'une force extraordinaire.

Les autres soins nécessaires aux arbres nouvellement plantés sont de les labourer à tems , de les préserver de la gomme , de la cloque , des pucerons , de mettre sur la superficie de la terre deux pouces de fumier autour de leur pied , de supprimer les pousses qu'ils pourroient faire en-devant , soit de leurs yeux , soit de la tige même , non en les cassant , ce qui occasionneroit un flux de gomme , mais en les coupant proprement près de l'écorce , & enfin de leur faire un bassin , pour les arroser du-

rant la sécheresse. L'effet de ces arrosemens est de détremper les suc^s de la terre & les sels nitreux qui doivent passer dans les racines des arbres, & leur donner la nourriture. A la faveur des feux qui sont dans la terre ou de ceux du soleil qui la pénètrent, il se fait une fermentation & un bouillonnement qui occasionnent le soulèvement & l'agitation des parties spiritueuses de la terre, portées rapidement des racines dans la tige, & de la tige dans les autres parties des plantes. L'eau fait à peu près le même effet dans la terre que dans la chaux. Celle-ci ne fermentent & ne s'échauffent qu'au moment qu'elle ressent les impressions de l'eau, qui soulève & développe ses parties. La trop grande abondance d'eau peut devenir nuisible, en ce qu'elle noie ces suc^s & ces sels de la terre. Leur quantité excessive émousse & atere le poids de ces acides.





LE PÉCHER

ET les autres Arbres considérés dans
le second âge, ou leur jeunesse.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Des Abris.

LEs arbres sont plantés, ils ont poussé des branches; leurs fleurs, leurs bourgeons commencent à éclore; ils ont actuellement besoin d'être préservés des gelées printanieres, des tems critiques & des froidures tardives. Il s'agit ensuite de les diriger, de les étendre & de les attacher, soit sur des treillages avec de l'osier & du jonc, soit sur le mur avec des loques, c'est-à-dire de petites bandes de drap, qui embrassent leurs branches.

De quelque façon que soient situés les jardins de Montreuil & de Bagnolet, leurs pro-

priétaires y pratiquent des enceintes de murs à cinq à six toises les uns des autres, dans lesquelles ils rassemblent les trois expositions du levant, du midi & du couchant. Et afin que chacune reçoive à la fois la réverbération de la chaleur du soleil, à mesure qu'il passe de l'une à l'autre, toutes ces enceintes forment autant de culs-de-sac, dont le fond répond par derrière au nord, & par devant en face du midi. Le mur qui est à droite est opposé au levant, & a pour exposition le couchant : celui qui est à gauche est opposé au couchant, & a pour exposition le levant. L'espace vuide d'un mur à l'autre est employé à cultiver des arbres en buisson, ces chasselats tant estimés pour leur couleur dorée, des fraises, des framboises, des pois & quantité de nouveautés en tout genre.

La plupart de ceux qui élèvent des murailles, les construisent en pierre, avec du mortier de terre, quelquefois de sable mêlé avec de la chaux. A Montreuil où le palissage à la loque est en usage, les murailles ont un fort enduit de plâtre pour recevoir les clous. J'estime beaucoup les murs à moëllons apparens, dont on bouche exactement tous les joints ; méthode qui ne peut convenir qu'aux espaliers garnis de treillage. A l'égard de leur hauteur neuf pieds suffisent, en ne plantant que des arbres nains ; elle peut être portée à quinze pieds, si on place une demi-tige entre deux nains. Les murs

doivent avoir un double chaperon, qui contribue autant à leur durée qu'à l'écoulement des eaux qu'il partage en deux.

Les abris nécessaires au pêcher, sont les tablettes, les rais ou rayons, & échalats enfermés transversalement dans les murs, les paillaçons, les brise-vents.

Les tablettes. On fait qu'à l'extrémité du chaperon on ménage une saillie d'un pouce environ, nommée larmier, qui sert à rejeter loin du mur les eaux pluviales. Ces tablettes faites en plâtre ne sont autre chose que le larmier allongé de cinq à six pouces, sur deux d'épaisseur. Leur effet est le même que de celles qu'on place sur les murs de terrasses, avec cette différence, que ces dernières qui sont de pierre ont moins de saillie. Pour leur solidité, on met de distance en distance des fantons ou des morceaux de bois de chêne qui prennent dans le mur.

Elles servent, 1°. à éloigner des pêchers & de leurs fruits les eaux du ciel, qui leur sont très-nuisibles, surtout lors des faux-dégels. 2°. A retarder la sève du pêcher, à l'arrêter même & à la faire refluer par le bas à raison du défaut de circulation d'air, dont ces tablettes empêchent la perpendicularité, afin que cet arbre qui se porte toujours vers le haut, se trouve également garni partout. 3°. A garantir de la gelée au printemps la partie supérieure de l'arbre. On a vérifié qu'au moyen de ces tablettes, le pêcher

pouffoit moins vite par le haut que par le bas. Le contraire arrive aux espaliers ordinaires. 4°. A diviser, briser & écarter, ce qu'on appelle vents-roux, les brouillards mal-faisans, qui brouillent au printemps les feuilles & endommagent les fleurs. 5°. A comprimer l'air & à ralentir son action sur les pêcheurs, qui poussent vers le haut avec plus de modération. 6°. La saillie de ces tablettes brise l'ardeur des rayons du soleil & empêche que les arbres & leurs fruits n'en soient frappés aussi vivement. 7°. Elles contribuent à la durée des murailles, dont elles éloignent la chute des eaux.

Les rais ou rayons sont les débris des vieilles roues de carrosse qu'on scelle dans les chaperons des murs, & qui avancent de toute leur longueur. Comme ils sont plus gros par le tenon qui les enfermoit dans la mortaise de la jante, & que leur forme est carrée, ils tiennent plus solidement attachés au mur, à la distance de trois ou quatre pieds. On peut y suppléer par des échalats passés transversalement dans les murailles, ou par des supports de fer avec des planches mises à plat par dessus. Leur usage est de recevoir des paillassons qu'on y applique, & dont la saillie garantit le haut des arbres des gelées, des neiges, & des pluies froides.

Au lieu de poser *les paillassons*, comme on fait ordinairement, sur les arbres mêmes & sur leurs branches, il faut les mettre à une

certaine distance du mur , & leur donner plus de solidité que n'en ont les paillassons volans. Ceux des Montreuillois beaucoup plus simples , sont aussi de la plus longue durée , quand on a soin de les ferrer lorsqu'ils ne servent plus. Au - lieu de les faire avec de la ficelle qui tient les pailles à diverses mailles , ils choisissent trois traverses faites avec le cerceau droit du demi-muid , une dans le milieu & une à chaque extrémité. Dessus leur plat , ils posent un lit fort épais de paille de seigle , entretenu par trois autres traverses qui répondent à celles de dessous , & ils joignent le tout ensemble , avec du fil de fer de distance en distance. Vous placez dans le mur deux chevilles de bois pointues & saillantes d'environ un pied , destinées à recevoir le paillasson que vous enfoncez à tel éloignement du mur que vous voulez , immédiatement au-dessous de sa première traverse. Comme il ne touche point aux arbres , l'air circule par derrière , les boutons , les fleurs & les bourgeons ne peuvent être attendris ni jaunir.

Les brise-vents. Il y en a de deux sortes : les uns sont des pans de murailles placés à l'opposite des mauvais vents , & faisant l'équerre à chaque extrémité des espaliers ; on en fait beaucoup d'usage à Montreuil. Les autres sont de simples paillassons soutenus avec des pieux enfoncés en terre , dont les Maraîschers entourent leurs melonnières.

Je ne parle point ici des auvents ; on peut consulter ce qui en a été dit dans le Dictionnaire.

CHAPITRE II.

Des Espaliers & des Expositions.

LES treillages ordinaires dans les pays où les murs ne sont construits qu'en cailloutage, & bâtis en chaux & sable, sont faits avec des échelats carrés, dressés & planés, ensuite peints en verd & retenus avec des crochets scellés dans la muraille. Il s'en faut beaucoup que ce soient les plus utiles. Plus le fruit approche du mur, plus il est garanti durant le printems, plus il acquiert de qualité & de maturité. Or, avec ce treillage le fruit est éloigné du mur par son épaisseur & par les inégalités qui s'y rencontrent, ainsi qu'au mur. Ce treillage est en outre le refuge de tous les insectes nuisibles, qu'il est presque impossible de détruire quand ils sont cachés dans le mur entre les bois. L'inconvénient des branches qui se fourrent derrière malgré les précautions qu'on prend, est encore à considérer.

Il y a une sorte de treillage fait avec des ossemens de pieds de mouton, dont on

garnit la muraille, qu'ils excèdent d'un pouce, pour attacher le pêcher. Elle est bonne, quoiqu'elle n'ait pas trop pris faveur, à cause de son peu d'agrément.

Le palissage à la loque, comme on le verra dans la suite, a de grands avantages. Les Montreuillois n'en connoissent point d'autre; il leur est si familier qu'ils travaillent presque aussi vite que ceux qui palissent au jonc.

On peut choisir des gaulettes de la grosseur du doigt, les plus droites qu'il est possible, & les disposer en demi-cintre, en les attachant avec des clous & des osiers à la muraille, à la distance de huit à dix pouces les unes des autres. Cette sorte de treillage n'a rien de disgracieux, & approche le fruit assez près du mur.

Le treillage en fil de fer par mailles régulières peut avoir son utilité. D'abord, pour une toise de treillage peint en verd, on en a de celui-ci sept à huit. A l'égard de la solidité, de la durée & de la propreté, on n'a rien à lui reprocher. Quant à la proximité du fruit à la muraille & à l'abri des influences malignes de l'air & des vents, il peut avoir la supériorité. La rouille, j'en conviens, rend les branches gommeuses & les coupe lorsqu'elles sont tendres. Mais il est aisé d'y remédier, en mettant son osier autour du fil de fer après l'avoir croisé, & en prenant ensuite la branche dans l'osier. S'il faut tenir forcément en place quelque grosse brache,

On frappe un clou dans le mur auquel on l'attache après avoir pris par rapport au clou la même précaution du demi-tour avec l'osier.

On ne peut se dispenser de peindre le fil de fer à l'huile : il y a deux façons de s'y prendre : la première, c'est de le tendre d'un bout à l'autre d'une allée, & de lui donner deux couches de couleur, soit en blanc, soit en verd ; puis, quand il est sec, de l'employer sans le tortuer, en coupant les montans & les traverses de longueur, & les attachant avec des clous à la muraille, en mailles correctes. La deuxième, c'est de faire des bâtis avec des échalats bien dressés & de les appliquer au mur par panneaux, après qu'ils ont reçu une couche de peinture à l'huile des deux côtés.

J'ai fait en petit une nouvelle espèce de treillage qui consiste à employer en forme de panneaux qu'on joint ensemble, en les appliquant sur la muraille, des lattes destinées à la couverture des maisons, & je crois qu'exécutée en grand, elle réuniroit les divers avantages que procure le treillage. On scelle d'abord à trois pouces au-dessous du larmier un cordon de petits crochets, il n'en faut qu'un dans le milieu de chaque latte. Ces lattes de cœur de chêne applaties par les bouts & unies avec des liens de fer, ont quatre pieds de long sur un pouce & demi de large

& un quart de pouce d'épaisseur. Une botte en contient cinquante , & par conséquent fera deux cens pieds qui formeront environ six toises courantes. Etant peintes en verd elles dureront , quoique minces , plus que le treillage ordinaire fait de châtaignier. Il y a deux façons de palisser sur ces lattes avec le jonç ou à la loque , en l'attachant sur chacune , avec des clous à tête ronde , ou avec du petit clou à latte.

Il n'y a point d'exposition qui ne tienné à quelqu'autre : celle du nord , par exemple , a pendant un certain tems le soleil depuis qu'il se lève jusqu'à sept ou huit heures du matin en été. De même l'exposition du levant a aussi un peu du midi , ainsi que celle du couchant. Mais chacune porte le nom de la situation la plus dominante , par rapport aux regards du soleil.

La plus favorable est celle du levant , parce qu'elle est suffisamment échauffée depuis que le soleil paroît sur l'horizon jusqu'à ce qu'il passe à son midi , sans qu'elle soit brûlée par ses rayons dévorans. En hiver le pêcher y est moins incommodé des vents & de la gelée , à moins que le vent d'Est ne vienne le frapper , comme en 1749 , ce qui est fort rare. Il y pousse plus sagement , & rapporte des fruits plus abondans ; quoique moins vineux que ceux du midi , leur eau est plus suave , plus parfumée & plus exquise. Il y dure aussi plus

long-tems, & est sujet à moins de maladies, attendu la température de l'air qui y regne plus qu'ailleurs.

A l'exposition du midi, il n'est point de saison où le pêcher n'ait cruellement à souffrir. Durant l'hiver, il a à combattre les rayons du soleil, qui à mesure qu'il avance vers son midi fait fondre les neiges & les frimats. A sa retraite, ils se congèlent à l'instant & forment tant sur le bourrelet de la greffe que sur les branches saillantes, une incrustation de verglas, qui dégèlera & se fondra de nouveau successivement dans le cours des hivers. Ce sont ces faux dégels & ces congélations réitérées qui brûlent le pêcher au midi, & non les rayons du soleil en été, comme on le verra dans la quatrième partie. Durant l'été le soleil le pénètre, le dessèche jusque dans la moëlle, & acheve de détacher l'écorce que les frimats congelés ont déjà fait lever. Si à cette exposition il se hâte de verdier & de fleurir, il est aussi dépouillé plus promptement, ses fruits y sont aussi plus prématurés, & c'est cette situation, qui doit être préférée pour les fruits, qu'on veut avoir les plus hâtifs, & pour ceux qui mûrissent moins aisément.

Comme à cette exposition le pêcher a tout à souffrir, il faut le conduire différemment. Plus hâtif, il doit être taillé, palissé & ébourgeonné le premier. Plus souvent attaqué de la gomme, il demande à être soigné davantage.

Nombre de ses branches étant sujettes à mourrir à cette exposition ; il faut se précautionner pour en avoir de réserve dans l'occasion : durant les grandes sécheresses, les arrosemens ne doivent point être oubliés.

A l'exposition du couchant, il est aussi un gouvernement particulier à observer. 1°. Ne pas laisser encuirasser la gomme qui l'attaque fréquemment. 2°. Administrer de bons engrais, pour réparer la dissipation de l'humide radical causée par les rayons du soleil. 3°. Faire usage des gourmands, qui poussent incessamment, en ravalant, autant qu'il est possible, l'arbre sur ces gourmands, & les dirigeant durant l'été, comme je le dirai dans la suite. 4°. Le bien couvrir tandis que les vents de galerne soufflent. 5°. Le palisser & l'ébourgeonner plus tard à cette exposition, & non dès qu'il a commencé de faire éclore ses pousses. Autrement un arbre dégarni de toutes parts est consumé, & s'épuise à produire de nouveaux rameaux à la place de ceux dont on l'a dépouillé.



CHAPITRE III.

De la façon de former le pêcher , & des divers ordres de branches.

DÈS l'année de la plantation d'un arbre , dès sa première taille , on le disposera de façon qu'en rapportant beaucoup il parvienne à une heureuse vieillesse , si j'ose m'exprimer ainsi. Pour y réussir , il faut substituer à la méthode usitée par les Jardiniers , une méthode sûre , infaillible , aisée dans l'exécution , & telle que la pratiquent les Montreuillois depuis un siècle.

Elle se réduit à trois points principaux.

- 1°. A couper au pêcher & aux autres arbres le canal direct de la sève par lequel elle se porte perpendiculairement vers le haut , & les obliger par cette suppression à ne pousser des branches que sur les côtés. On doit cependant leur laisser des branches directes montant verticalement , lorsqu'elles sont nécessaires pour garnir le milieu , & qu'elles ne sont pas perpendiculaires , en partant de la tige & du tronc , mais perpendiculaires sur obliques.
- 2°. A ne jamais arrêter par les bouts , ne jamais pincer , rogner , casser par le mi-

lieu aucune branche surtout du pêcher, mais les laisser pousser de leur longueur & les palisser. 3°. A fonder sur les gourmands toute l'économie & la disposition du pêcher, les palisser avec tous leurs bourgeons pourvu qu'ils puissent trouver place sans confusion, sans quoi il faudroit les supprimer. C'est d'asseoir sur ces gourmands sa taille annuelle autant que l'arbre peut l'exiger, leur donnant une charge proportionnée à leur vigueur, & les alongeant le plus qu'il est possible. On verra les raisons de ces pratiques fondées sur l'usage & le succès de Montreuil.

J'établis présentement trois classes de branches : savoir, 1°. des *branches-meres*, il ne doit y en avoir que deux dans chaque pêcher ; l'une à droite, l'autre à gauche ; en sorte qu'il représente la forme d'un ∇ , un un peu plus deversé que de coutume. 2°. Des *membres*, ou branches montantes & descendantes, qui croissent sur les deux branches-meres, communément à un pied de distance les uns des autres. Les branches montantes garnissent le dedans, & les descendantes le dehors. 3°. Des branches appellées *crochets*, qui sont à bois & à fruit pour l'année, & qui en fournissent d'autres pour les années subséquentes. L'habileté du Jardinier consiste à les ménager, tellement que l'arbre en soit toujours pourvu.

Pour avoir une idée de ce système, il suffit de comparer un pêcher conduit suivant la
rou ne

routine ordinaire , avec un autre traité de la façon qui va être expliquée. Le première forme un éventail , tel qu'il est représenté dans la *Planche IV*. A est la souche d'un pied de diametre ; B est une excoriation occasionnée par un flux de gomme. C branche verticale & perpendiculaire. D cicatrice d'une branche viciée qu'on a été obligé de couper. E branche qui croise en-dessous de la grosse pour remplir le vuide. Cet arbre , comme on le voit , est dégarni du bas jusqu'en-haut à la lettre C , pour avoir toujours été tiré de long par voie de perpendicualité : il est représenté ébourgeonné & palissé , *Planche XIII*.

Le pêcher au contraire , que je donne pour modèle , forme , tant des maîtresses branches , que des branches-meres , autant d'éventails particuliers. On remarque sur celui de la *Planche V* un bourrelet A simple & non gonflé de la greffe d'un pêcher sur amandier , les branches latérales B & ce qu'on nomme sorties , C les branches-crochets ou lambourdes , qui ont pris naissance sur les deux branches-meres D , & sur les six appellées membres E. Ces sortes de branches sont le fruit de l'industrie du Jardinier , qui a su les ménager à propos , suivant un ordre de symétrie , tel qu'on le voit dans cette figure. La lettre F désigne les clous & les loques qui servent à palisser les branches sur les murs enduits de plâtre.

Le pêcher de la *Planc.* VI est tout taillé & palissé à la loque : le vuide A sera rempli comme on le verra à la lettre B de la *Planc.* XIV. la branche-mere B, plus forte, parviendra peu-à-peu à une égalité proportionnelle, par le moyen de l'ébourgeonnement. Les tailles y sont différentes sur les différentes branches ; les unes taillées fort long, pour donner du fruit la même année, & les autres court qui sont les branches de réserve pour tailler dessus l'année suivante.

La différence de ces deux arbres pour la pousse est telle, qu'un pêcher de Montreuil à l'âge de cinq ou six ans est plus formé, qu'il occupe plus de terrain, que sa tige & ses branches sont plus grosses, & qu'il donne plus de fruit que les autres arbres de dix à douze ans. De plus, à mesure que les branches qui poussent perpendiculairement à la tige ou au tronc grossissent dans les arbres ordinaires, celles des côtés meurent successivement après avoir languï, & il ne reste plus que le milieu & le haut qui profitent. Ces grosses branches perpendiculaires croissent aussi aux dépens de la tige, & la surpassent en grosseur. Au contraire le pêcher étant dressé en forme de ∇ , il se fait une distribution proportionnelle de sève, qui des deux meres-branches passe obliquement, & par conséquent avec moins d'impétuosité dans toutes les autres. Cette manière de former

les arbres en espalier est conforme à l'usage pratiqué envers les arbres de tige & les buissons auxquels on coupe la tête pour forcer la sève à se partager horizontalement dans les branches latérales autour du tronc & de la tige.

Les fluides, me disoit un jour un Académicien, agissent également & en tout sens; la sève est fluide, donc il importe peu qu'elle soit mue perpendiculairement ou obliquement. Le fait décide. Un arbre conduit suivant la méthode ordinaire est très-long-tems à se former & à rapporter : un autre au contraire dirigé à la Montreuil, fait des progrès rapides, & devient extrêmement fructueux; dans le premier, la sève est portée verticalement; dans le second, elle l'est obliquement. Mais quels effets surprenans en ce dernier!

Outre les trois classes de branches que j'ai distinguées, il y en a un autre ordre, 1°. des gourmandes qui naissent communément de l'écorce, des yeux, des boutons, du tronc ou de la tige, souvent même des racines dont elles font des rejettons. 2°. Des demi-gourmands qui viennent également partout. 3°. Des lambourdes ou brindilles qu'on ne connoît pas, ou que l'on confond souvent. 4°. Des branches folles ou chiffonnes que l'on appelle aussi faux-bourgeons, ou branches de faux-bois.

Telles sont ordinairement toutes celles dont le pêcher & les autres arbres sont composés,

Pour former les branches-meres qui font le premier ordre , je commence à dresser mon arbre sur deux branches , que je taille à quatre, cinq ou six yeux ; & dans le cas où il en a poussé une plus forte d'un côté que de l'autre , je taille fort long la plus forte & je tiens très - court la plus foible qui tarde peu à rattraper la premiere qui a été beaucoup chargée pour être réduite. A mesure que ces branches s'allongent , je leur donne plus ou moins de charge afin de leur faire occuper une plus grande étendue sur la muraille. Elles me produisent une infinité de gourmands qui poussent à leur extrémité ; je les taille fort long , à un , deux & trois pieds , suivant la vigueur de l'arbre , & je rabats le bout de la branche - mere sur ce gourmand , qui a poussé le plus près de son extrémité. Je détache ensuite du mur les branches - meres , pour abaisser chaque côté davantage , afin de l'évaser & de l'étendre.

Le milieu de l'arbre , loin d'être vuide , se trouve aussi garni que les côtés , au moyen des branches montantes & descendantes , qui sont aussi la plupart des gourmands allongés , & au moyen des branches-crochets placées de distance en distance , pour en garnir les intervalles. Ces branches-meres & ces membres font éclore des branches-crochets qu'on laisse pousser de toute leur longueur , & qu'on taille au printems à bois & à fruit , suivant l'âge & la force de l'arbre.

Parmi les branches-crochets qui poussent à côté de chaque œil des gourmands conservés, je supprime au palissage & à l'ébourgeonnement toutes celles de devant & de derrière, pour palisser celles des côtés; & à la taille suivante, j'en abats une entre-deux, je taille les autres à un ou deux yeux sur les fleurs qui se rencontrent. Ces branches - crochets me donnent l'année même du fruit, & du bois pour la suivante.

Qu'on ne dise point que je me contredis, & que je laisse sur les branches-meres des branches tirantes qui poussent perpendiculairement. Ces dernières quoique perpendiculaires, sont originaires de branches obliques, & par conséquent elles ne peuvent attirer à elles seules toute la nourriture, ni affamer les autres, comme si elles étoient d'aplomb à la tige ou au tronc. Il arrive néanmoins quelquefois qu'elles prennent trop de nourriture: on les réduit alors, soit en les supprimant, s'il y en a de voisines, pour leur succéder, soit en les ravalant sur une basse, soit enfin en les courbant forcément pour arrêter la sève, comme je le dirai en parlant de la courbure des branches.

Par rapport aux branches-crochets qui donnent bois & fruit, les fortes dont les yeux sont doubles, avec un bouton à bois au milieu, reçoivent un peu plus de charge que les autres. Les demi fortes dont la grosseur est moindre, sont moins chargées. Quant aux

foibles qui n'ont qu'un œil à fruit & à bois, on les tient court. Mais à force de tailler successivement sur les unes & sur les autres, les branches sur lesquelles on a taillé précédemment, se trouvent trop haut montées, on les rabat d'année en année, & on profite de celles qui percent aux environs & des gourmands pour rapprocher sa taille.

Les gourmands poussent plus promptement, plus vivement & plus abondamment que les autres branches. Ils ne viennent sur les arbres que lorsqu'on les taille trop court, qu'on les décharge trop, ou qu'ils sont extrêmement vigoureux. Ce sont des espèces d'hémorragie de sève qui vient de pléthore ou plénitude. Ils sont une suite du jeu de la Nature. Tel le sang est porté dans certaines parties du corps humain, avec plus d'impétuosité que dans d'autres. On distingue trois sortes de gourmands ; les naturels, qui naissent immédiatement de la greffe & des branches ; les sauvageons qui poussent au-dessous de la greffe & du tronc même, & les demi-gourmands également produits de ces parties de l'arbre. Je pourrois y ajouter une quatrième sorte de gourmands que j'appelle artificiels, & qu'un Jardinier industrieux fait pousser à tout arbre pour le renouveler, lorsqu'il commence à s'user, & pour le remplir quand il est dégarni en quelqu'endroit.

Voici les principaux indices pour connoître les gourmands. 1°. Leur position. La plupart

poussent de l'écorce & non d'un œil. 2°. Leur empatement : soit qu'ils partent de la peau ou de l'œil, leur base est épatée. Ils sont gros du bas, fournis & nourrismême en naissant, & ils occupent toujours par leur base presque toute la capacité de la branche dont ils sortent. 3°. La précipitation avec laquelle ils s'efforcent de pousser : ils naissent, croissent, grossissent & s'allongent comme tout-à-coup. Il en est qui durant un été poussent jusqu'à six à sept pieds de haut, & qui parviennent à la grosseur du doigt. 4°. Le tissu du bois d'un gourmand & son écorce, sont des marques certaines auxquelles il se fait connoître. Ces sortes de branches commencent de fort bonne heure à avoir par le bas cette couleur brune de la peau, qui n'existe sur les bourgeons, que quand ils sont convertis en bois dur. Leurs feuilles sont aussi plus longues, plus larges, plus épaisses, & d'un verd plus foncé. Ces caracteres distinctifs sont une suite de l'abondance immodérée de la sève. 5°. Leurs boutons tout différens de ceux des autres branches sont petits, noirâtres, & fort distans les uns des autres. 6°. Leur figure les décele. Ils ne sont point exactement ronds comme les branches venues dans l'ordre naturel, mais aplatis plus ou moins d'un côté ou d'un autre, jusqu'à ce qu'ils grandissent. 7°. Leur écorce, au lieu d'être lisse, luisante, vernissée, est ordinairement graveleuse, & raboteuse.

La Nature, en leur prodiguant tant de sève & tant d'embonpoint, a des desseins dans lesquels nous devons entrer pour les faire tourner à l'avantage de l'arbre. Rien de plus commun, par exemple, que de voir une branche ordinaire devenir gourmande au bout d'un an ou deux. Vous l'aurez taillée à quatre, cinq ou six yeux, pour en faire un des membres de votre arbre, mais parce qu'elle est perpendiculaire, quoique sur oblique, elle prend tellement nourriture qu'elle surpasse en grosseur la mere-branche & ses voisines. Si on ne peut la retrancher, sans dégarnir l'arbre, il faut chasser dans le mur un fort clou, qu'on garnit de linge, puis forcer presque jusqu'à casser cette branche rétive, l'y attacher & l'arrêter de même par le haut. Tel est le secret de faire d'une branche directe & seconde, une branche oblique & mere. Une économie judicieuse supprimera ensuite toutes celles qui s'entrelacent, & fera choix de celles propres à former l'arbre.

A l'égard des gourmands sauvageons, je les laisse, quand ils sont nécessaires pour le renouveler, soit dans sa vieillesse, soit dans ses épuisemens causés par le mauvais gouvernement. Je les greffe alors, sinon je les coupe fort près, afin que la plaie se recouvre. Pour les demi-gourmands, j'en fais le même usage à peu de chose près que des gourmands décidés. J'appelle de ce nom des branches d'un volume au-dessous de celui des gourmands,

& au-dessus de celui des branches ordinaires, & qui ont d'ailleurs les mêmes caractères. Quant aux artificiels, j'emploie pour les faire naître le ravalement & le rapprochement. D'autres fois je mets en usage divers expédiens qui feront la matière du Chapitre suivant, expédiens tirés de la Médecine & de la Chirurgie, dont je fais l'application au Jardinage. On est maître jusqu'à un certain point de ne pas avoir de gourmands, ou d'en avoir peu. En les supprimant, l'arbre chargé d'une sève surabondante, en produit toujours de nouveaux jusqu'à ce qu'enfin il soit épuisé. Pour les diminuer, ou s'en préserver, il suffit de profiter de ceux que la Nature nous présente, de tirer dessus, de les alonger, & de les charger amplement.

Un arbre est épuisé ; je suppose qu'il est bon, & que ses branches ne sont point totalement desséchées. On lui a ôté tous ses gourmands qui faisoient sa richesse, sa force, sa santé & sa fécondité. Il n'a poussé que de faux-bourgeons. On a rogné, pincé ou arrêté par leurs extrémités le peu de bonnes branches ou de bourgeons qu'il a fait éclore, auxquels ont succédé des branches chiffonnées. De plus, il est dégarni en quantité d'endroits. La gomme qui le ronge a carié ses branches remplies de chancres. Cet arbre, quoique jeune, va être la proie du feu. Pour peu que j'aperçoive en fouillant ses racines qu'elles sont saines, je le renouvelle par le ravalement &

le rapprochement , après quoi je panse les plaies que j'ai été obligé de lui faire.

Je coupe au printems toutes les branches de vieux bois sur celles qui sont les plus voisines , que je taille à un ou deux yeux. Je le rapproche en supprimant une partie de ses anciennes pousses , & en observant de le mettre sur les branches du bas & du milieu qui annoncent plus de vigueur. Je suis sur alors d'avoir des gourmands , ou même d'autres branches qui percent de la peau au-dessous de mes coupes. Il est inutile d'ajouter que pour faciliter la végétation , on doit lui administrer de bons engrais , & que pour le recouvrement des plaies , les coupes doivent être nettes & sans chicot. Je crois que d'après ce que je viens dire , tout Lecteur sensé conclurra , 1^o , que les gourmands sont comme les entrepôts & les magasins que la Nature a pratiqués pour y renfermer des provisions de sève , afin de la distribuer ensuite dans toute la capacité de l'arbre. Ce sont en effet , après le tronc & la tige , les réservoirs secondaires qui la contiennent en plus grande abondance , que les branches dont ils reçoivent l'être. 2^o. Qu'ils prouvent la fécondité des arbres ; ceux qui sont chetifs , malades , mourans ou épuisés , n'en produisent point. Faites-en l'expérience sur deux branches , pour voir laquelle aura plus profité de celle qui a été privée des bois réputés gourmands , ou de celle à qui on les a laissés. La première n'aura

que des cercles minces , aplatis & ferrés , dans la seconde , vous les verrez gonflés , nourris & plus espacés.

On a remarqué qu'en supprimant les gourmands , la tige cesse de profiter , & reste à-peu-près dans le même état , qu'en pinçant ou arrêtant quelques branches au pêcher , la Nature , à qui cette extrémité est essentielle , en reproduit sur le champ une autre. De plus au-lieu d'un petit rameau que vous ôtez , il en croît d'innombrables , qui subissent le même traitement , & qui forment à chaque bout rogné autant de têtes de saule , d'où il arrive que tous les yeux du bas de ces branches rognées , qui dans le pêcher vous auroient donné du fruit l'année suivante , s'ouvrent dès l'année même en pure perte. De-là , votre arbre s'emporte , vous n'avez plus que des branches par en haut , tout le bas périt infailliblement.

Les lambourdes & brindilles existent dans tous les arbres fruitiers , tant à noyau qu'à pépin , avec cette différence que dans ceux-là elles donnent leur fruit la même année qu'elles ont été produites , au-lieu que dans ceux-ci les lambourdes sont trois ans à se former en brindilles pour donner leur fruit.

Les lambourdes sont de petites branches menues & longues , qui ne croissent guère sur le pêcher que de cinq à six pouces , quelquefois plus sur les autres arbres ; elles naissent ordinairement vers le bas à travers l'é-

corce du vieux bois, & même des yeux des branches de l'année précédente. Leurs yeux sont drus, de couleur noirâtre, plus gros & plus rebondis que ceux des fortes branches. La couleur de leur peau est d'un beau verd de mer, clair & luisant. Leur extrémité supérieure est couronnée par une espèce de bouquet ou groupe de boutons noirâtres, avec un seul bouton à bois. On peut juger de leur fécondité, parce qu'une seule nourrit cinq à six pêches. Leur durée n'est que d'un an; épuisées ensuite, elles sont retranchées à la taille.

Les brindilles plus précieuses encore sont à-peu-près la même chose, excepté qu'elles sont moins longues, moins élancées, mais plus grosses & plus nourries; elles n'excèdent jamais deux ou trois pouces de long: souvent elles se trouvent placées par devant, en forme de dard. La *fig. 4 de la Planc. XVI.* représente une brindille avec ses rides & ses boutons à fruit, marqués D.

Nulle raison ne peut autoriser à abattre ces deux sortes de branches, soit à la taille, soit à l'ébourgeonnement & au pallissage, quand même elles se trouveroient sur le devant. Heureuse difformité qui naît de l'abondance! Je préfère des arbres bien fournis de fruits & un peu irréguliers à ceux qui traités selon les règles en auroient moins. On retrousse néanmoins ces branches quand le bouton à bois est grandi, & on les attache, en leur faisant faire

tant soit peu l'anse de panier. Il n'y a qu'une exception à cette règle, c'est quand l'œil à bois a gelé ou manque : le fruit du pêcher, comme on l'a vu, ne mûrit point qu'il n'ait à côté ou au-dessus une branche pour lui servir de mere nourrice, qu'on fait sagement de couper à trois ou quatre yeux, lorsque le fruit peut être sevré & qu'il a acquis les deux tiers de sa grosseur, afin que la circulation de la sève ne soit pas interrompue, & que les feuilles placées à chaque œil servent à le défendre des rayons du soleil. Il profite alors de la sève qui auroit monté dans toute la branche.

J'ai dit qu'on distinguoit dans le pêcher trois sortes de branches à fruit, les grosses, les médiocres, & les petites. Les fortes sont celles qui sont de la grosseur d'une plume à écrire, qui ont des yeux triples à chaque nœud; savoir deux yeux à fleur, avec un œil à bois au milieu. Ces branches, loin de s'aouter comme les gourmands, sont d'un verd un peu foncé, avec des marques noirâtres & un peu graveleuses. Leurs yeux voisins les uns des autres, sont bien nourris & produisent des feuilles longues & larges, d'un verd qui annonce leur santé. A ces sortes de branches on donne sept à huit pouces de taille, selon la vigueur de l'arbre. Mais à l'ébourgeonnement on en supprime une partie pour peu que les autres s'allongent, sans les éclater ni les pincer avec le pouce. Les branches médiocres à fruit tiennent le milieu en-

tre celles dont je viens de parler & les petites. Elles ont aussi des yeux triples, comme les grosses, leur couleur est la même, & leur grosseur peut être celle d'un cure-dent : on les taille à quatre, cinq ou six yeux. Les petites branches sont de deux sortes. Les unes fructueuses, & qui ont à chaque nœud un seul œil à fruit avec un œil à bois, sont particulièrement celles que les gens de Montreuil nomment branches-crôchets, dont ils se servent pour amuser la sève, & sur lesquelles ils tirent à fruit au défaut des fortes & des demi-fortes. On les taille à un, deux ou trois yeux, le fruit y noue également & y mûrit parfaitement. Taillées à un œil, elles donnent pour l'année suivante de très-bonnes branches médiocres, fructueuses. Beaucoup de Jardiniers tirent trop à fruit sur elles, sauf, disent-ils, à les rabattre, si le fruit ne noue point. Mais dénuées de sève pour nourrir tant de fleurs & de bourgeons elles ne produisent que des feuilles. La seconde espèce est celle des branches folles ou chiffonnes, dont la stérilité est le partage. Elles ne sont pas plus grosses que des brins de balai, & n'ont que de très-petits yeux à côté de chaque feuille & fort éloignés les uns des autres. Il faut leur associer certaines branches dénuées d'yeux à bois, mais qui ont un bouquet de vingt ou trente fleurs. On a dit plus haut la raison de leur suppression.

CHAPITRE IV.

Diverses pousses du Pêcher durant ses premières années.

UN pêcher d'un an doit avoir poussé quatre, cinq ou six belles branches qu'on aura palissées de toute leur longueur, à moins qu'occupé à sonder le terrain, il n'agisse sourdement par ses racines dans le sein de la terre. La *fig. 2. Planc. VII. A*, fait voir des yeux ou boutons à bois sur une pousse d'un an. La conduite tenue à l'égard de cet arbre la première année sert également de règle pour la seconde. Au-lieu de ravalier, comme font les Jardiniers, sur la branche d'en-bas en la taillant à deux ou trois yeux, on laisse une ou deux branches, qu'on taille en branches-crochets à trois ou quatre yeux, puis on en ôte une après qu'on coupe tout près de l'écorce, & on alonge celle des extrémités : s'il s'y rencontre des gourmands, on les rabat dessus. Cette pratique conserve à la sève ses agens & ses réservoirs, sans épuiser, dès son jeune âge, un arbre qui fait tous les ans à pure perte la pousse de quatre ou cinq branches. A sa seconde année il

doit avoir trois ou quatre pieds d'étendue ; & sa tige une grosseur considérable ; s'il ne pouvoit pas aussi vigoureusement , on le tiendrait plus court , relativement à sa force & à ses besoins.

Bien des gens tirent à fruit sur les arbres de cet âge. Je pense au contraire qu'il est impossible qu'un jeune arbre donne à la fois & du bois & du fruit. Or , quel est le but auquel on doit tendre alors ? C'est à former son arbre , & ce n'est que par les branches à bois qu'on peut y parvenir. Quant à l'ébourgeonnement durant ces deux premières années je laisse fort peu de bois , choisissant toujours le plus fort & le mieux placé , conformément à mon système du V déverlé. Si je vois que le jeune arbre produit beaucoup de gourmands , je lui laisse plus de bois qu'il ne lui en faut , afin d'amuser la sève , sauf à le supprimer à la taille , & j'allonge les deux branches-mères. C'est le seul moyen d'avoir des arbres , qui s'étendent , croissent & grossissent , & de faire profiter la tête & la tige en même-tems.

Si ces moyens ne réussissoient pas , il faudroit recourir à ceux que j'indiquerai ci-après , l'incision , la saignée , & ce seroit un fort mauvais signe. Voici donc un avis que je donne à tous les Jardiniers ; c'est en même-tems qu'ils jettent les yeux sur la pousse des jeunes arbres , d'avoir toujours attention à leur tige. Elle est la base & le principe de
la

la végétation ; elle doit dominer. Il est impossible qu'un arbre réussisse, quand la grosseur de sa tige n'est pas en proportion avec ses branches.

Mon arbre à sa troisième année doit commencer non-seulement à occuper une vaste circonférence, mais encore à donner suffisamment du fruit. Voici mon procédé à son égard dans le tems de la taille. Quand il est dépalissé, j'abaisse de côté & d'autre les deux branches-mères, & je les étends à chaque extrémité, en consultant toujours la vigueur de mon arbre. J'allonge à proportion les membres, & je leur donne en hauteur l'étendue qu'ils peuvent supporter. Quant aux branches-crochers, je les tiens toujours un peu de court afin d'avoir du fruit, en même-tems que des branches fructueuses pour la taille subséquente. En les tirant, elles pourroient me donner plus de fruit, mais elles n'auroient que des branches étiolées pour l'année suivante. Le principe est qu'il faut avoir du bois avant le fruit.

Si cependant l'événement ne répondoit pas à mon attente, je déchargerois amplement mon arbre, en l'ébourgeonnant. Le peu de bois que je lui laisserois ayant toute la sève à lui seul, profiteroit nécessairement. Dans ces commencemens il pousse toujours une infinité de gourmands. Au moyen de la charge & de l'allongement dont je viens de parler, il en a beaucoup moins, que suivant

la méthode ordinaire. Les Jardiniers ont coutume d'allonger le menu bois : il arrive de-là qu'il noue fort peu de fruit , parce que ces branches foibles & fluettes n'ont pas des réceptifs assez vastes , pour contenir suffisamment de sève , afin de le nourrir. Alors ou les fleurs avortent , ou les fruits noués tombent. De plus , en taillant court les gros bois , ils poussent avec véhémence : c'est un fait incontestable. Ces ouvriers peu intelligens arrêtent par les bouts ces branches fortes , & raccourcissent sans cesse les branches folles qu'elles ont poussées de tous les yeux du bas qui se sont ouverts contre l'ordre de la végétation. Cette opération meurtrière répétée tous les ans , prive le Maître de fruit & bientôt d'arbres.

Malgré l'effort que je donne au pêcher , il ne laisse pas de produire des gourmands de toutes parts. Je les palisse & je n'ôte que ceux qui s'entre nuisent , ou qui sont placés devant , derrière , aux extrémités & tout au haut de l'arbre. Pour ne point l'épuiser à force de porter des gourmands en pure perte , on taille vers le mois de Juin & au commencement de Juillet ceux qui se trouvent nécessaires dans les places où ils sont nés , & on les ravale sur deux ou trois yeux les plus bas , quelquefois même sur un seul. Alors on voit éclore de ces yeux des branches-crochets , qui seront formées encore assez à tems pour donner du fruit l'année suivante.

Quand on appréhende que ces gourmands ainsi traités ne prennent trop de force du bas & ne deviennent branches dominantes, on commence dès la fin de Mai à les couper à moitié, tous près d'un œil; à la mi-Juin on les coupe encore plus bas, & au commencement de Juillet on les met à un seul œil. Au moyen de toutes ces plaies sur lesquelles l'air agit, la sève s'évapore, son action se ralentit, & le gourmand est dompté.

Le autres soins qu'il faut prendre de ces jeunes arbres se réduisent à les fumer, quand la terre est maigre, ou qu'ils ont souffert de l'intempérie de la saison, ou des fléaux de l'air, & à leur donner de fréquens labours; ils sont faciles & produisent de grands effets aux arbres plantés, comme je l'ai dit, à un pied de distance du mur. On les arrosera durant les sécheresses, & on les butera afin de les empêcher de jaunir durant les humidités continues, en battant un peu la terre par dessus en forme de talus, ou en plaçant une douve à leur pied, pour en éloigner les eaux.

Les arbres ont produit du bois & des jets vigoureux. Ils ne demandent qu'à être taillés & attachés à la muraille. Mais auparavant il faut les régler dans leurs pousses, & examiner les expédiens les plus propres à les former & à les rendre fructueux.



CHAPITRE V.

*De la distribution proportionnelle
des branches.*

C'EST à la troisieme & à la quatrieme année qu'il faut user envers les arbres de divers moyens pour les diriger. Ces moyens sont de deux sortes : les uns appartiennent à la Médecine & à la Chirurgie desquelles je les ai empruntés, tels que la diette, la saignée; les autres sont des inventions particulieres, comme la courbure des branches, le *cassement*. Après les avoir long-tems pratiqués avec le plus grand succès, je ne crains point d'en démontrer les avantages.

Ils ont pour but de regler la pousse des arbres, afin d'opérer une distribution proportionnelle de la sève dans toutes leurs parties, de faire en sorte que désormais ils ne s'emportent plus, soit du haut en se dénudant du bas, soit d'un seul côté, tandis que l'autre est foible & languissant. Il est question de renouveler des arbres malades, & de conserver ceux que les Jardiniers condamnent à être remplacés par d'autres, de faire porter du fruit aux arbres de quatre & cinq ans en

plus grande quantité qu'on n'a fait jusqu'ici à dix ou douze, de leur donner une dimension immense par rapport aux bornes étroites dans lesquelles on a coutume de les retenir, de les faire grossir de la tige à proportion, enfin de leur procurer, durant un siècle, une parfaite santé, tandis que l'expérience journalière nous apprend qu'à peine tous les arbres, & surtout les pêchers ont fait paroître une brillante verdure pendant leurs années de vigueur, qu'ils sont assaillis à la fois par tous les maux d'une vieillesse prématurée. Si je parviens à ces différens points par ma méthode & par les moyens que j'indique, les gens sensés, pourront-ils les désapprouver & refuser de s'en servir ?

Je commence par ceux qui sont tirés de la Médecine & de la Chirurgie.

- 1°. La diette & l'abstinence.
- 2°. L'incision & la saignée.
- 3°. Le cautere à la tige, aux branches & aux racines.
- 4°. La scarification.
- 5°. Les cataplasmes & les topiques.
- 6°. Les éclisses, les bandages & les ligatures.

Toutes ces nouvelles inventions sont établies sur des expériences, & ont pour fondement les principes de la Physique des végétaux. Celles dont la Médecine & la Chirurgie se servent pour la cure de nos maladies, ont pour les arbres des vertus & des pro-

priétés qu'on ne peut trop admirer.

Ces expédiens pour opérer la distribution proportionnelle des branches servent encore à mettre à fruit les arbres qui n'en rapportent jamais, comme je le dirai dans ma troisième Partie. Leur effet est aussi la belle figure de l'arbre, sa santé, sa vigueur & sa durée. On n'y parvient qu'en faisant suer la sève du côté où elle n'alloit point auparavant, & en l'arrêtant du côté où elle se portoit avec trop de vivacité. Par son moyen le pêcher est également fourni de branches & de fruits, de façon qu'il ne s'emporte point vers le haut, & que dans le bas & dans le milieu il n'offre point de grands membres alongés, dégarnis de branches, & qu'il ne pousse point d'un seul côté aux dépens de l'autre. Cette distribution est, comme dans l'Architecture, ce bel ensemble dans lequel les parties se rapportent au tout.

Ce que j'ai à dire sur cette importante matière a, pour base, les trois principes suivans ; 1°. fixer le pêcher dans ses variations, sans le violenter. 2°. Faire avantageusement usage de l'abondance & de l'impétuosité de sa sève. 3°. Partager toutes ses branches de manière qu'elles ne puissent se détruire, comme il n'arrive que trop souvent par l'entremise des gourmands qu'on lui fait pousser de tous côtés. Mais avant que d'entrer à cet égard dans aucun détail, j'établis ici quelques propositions qui sont autant de

corollaires de tout ce que j'ai avancé.

1°. Après l'ordre de la préparation des racines, la distribution proportionnelle des branches dépend absolument de la suppression totale des perpendiculaires au tronc & à la tige; & il ne doit y avoir dans tout arbre, qu'on veut rendre régulier en même-tems que fructueux, que des branches obliques & latérales d'où procèdent toutes les autres. J'ai déjà traité ce point.

2°. Le moyen le plus analogue à la façon de pousser du pêcher, & le plus efficace pour l'égalité de distribution des branches dans tout arbre, c'est de faire des gourmands, le fondement de sa taille & de l'harmonie des branches entr'elles.

3°. Pour avoir un arbre garni de toutes parts, il faut en même-tems qu'on le charge d'un grand nombre de branches, lui faire prendre l'essor en l'allongeant beaucoup, proportionnellement à sa vigueur.

4°. Tailler long les branches à bois & les gourmands, & sobrement les branches à fruit.

5°. Rapprocher toujours & renouveler les branches du pêcher, le concentrer pour ainsi dire, en tirant sur les branches du bas par préférence à celles du haut.

6°. Quand un arbre a, durant ses premières années, jetté son feu, & qu'il pousse plus sagement, le tenir un peu plus de court & ne lui plus tant donner l'essor. |

7°. Recourir alors aux engrais & au changement de terre, surtout pour le pêcher.

8°. Lors de l'ébourgeonnement & du pallissage éclaircir, élaguer, tirant toujours du plein au vuide, du plus fourni à ce qui l'est moins.

9°. Le pêcher étant sujet à la mortalité de ses branches, veiller à ce qu'il y en ait de réserve auxquelles on puisse recourir pour remplacer les mortes, & qu'on puisse attirer sans rien dégarnir.

10°. Dans le cas de remplacement des branches mortes, si dans le voisinage il n'y a que des branches à fruit, faire d'une branche à fruit une branche à bois.

Il est question de remplir un vuide & je n'ai que des branches fructueuses. Si je les taille à la longueur ordinaire, c'est à dire à fruit, elles me donneront bien moins de bois. En les taillant à un ou deux yeux seulement, je suis assuré d'avoir de bon bois pour garnir, parce que l'année suivante j'allonge les branches venues des yeux de celles que je taille ainsi fort court, & je les mets à bois & à fruit tout ensemble. Les Jardiniers au contraire allongent ces menues branches pour garnir, & au lieu d'avoir de bon bois, ils n'ont que des pousses chetives qui meurent, ou qui ne garnissent point.

Je vais maintenant rapporter divers expédiens tirés de la Médecine & de la Chirurgie, pour regler la pousse des arbres, & les diriger.

10. *La diette & l'abstinence.* Je remarquai un jour, dans la cour d'un Vigneron, un mûrier qui d'un côté faisoit briller une riante verdure, ses feuilles étoient plus grandes qu'à l'ordinaire, & ses fruits abondans contraisoient avec l'autre côté qui étoit ériqué & n'avoit que des feuilles chérives & des fruits aussi rares que mesquins. En fouillant une première racine depuis le pied de l'arbre, je rencontre une fosse à fumier qui étoit comble & toute couverte de gazon qui avoit cru par-dessus. A travers les terres de cette fosse, j'apperçois une multitude innombrable de petites racines & de chevelu qui pompoient la terre où les parties spiritueuses du fumier avoient pénétré. De l'autre côté, ce n'étoit que gravois, cailloutage, ronces, épines sur la superficie de la terre, & ruf dans le fond. De-là, je tirai beaucoup de conséquences utiles dans la pratique, telles que celle de faire jeuner les arbres en pareil cas, & de bien nourrir le côté maigre.

Je suppose un arbre plein d'un côté & dégarni de l'autre : je commence par charger amplement le premier ; & afin que le second puisse fournir au peu que je lui laisse, je le décharge & le tiens fort court. Il s'agit ensuite de couper les vivres au côté plein, pour qu'il ne fasse que s'entretenir dans son embonpoint, & de les faire passer au côté maigre. Je ne parle ici que de ces arbres vigoureux qui portent toute leur sève d'un côté,

A la taille suivante , ce côté de l'arbre condamné à la diette , a besoin d'être ménagé : il faut être très - réservé sur la quantité de bois qu'on lui laisse , ainsi que sur la longueur. Quant à l'autre , je lui donne une taille plus forte qu'il est en état de soutenir , au moyen de ce qu'il a toutes ses racines dans lesquelles passera désormais l'abondance de la sève par les engrais qu'on lui prodigue. On ne tarde point à s'appercevoir de l'effet de ces opérations. Le côté foible fleurit plutôt , verdit de meilleure heure , & est en tout plus hâtif , ses bourgeons sont plus vigoureux : dès-l'année même il croît prodigieusement , tandis que l'autre s'entretient dans son embonpoint , sans faire aucunes pousses vigoureuses. A mesure néanmoins que s'opere le recouvrement des plaies faites aux racines , ses bourgeons vont toujours en augmentant. Il pourroit même à son tour l'emporter sur l'autre , mais on y remédie aisément par les engrais administrés au côté à qui l'on a fait faire diette.

2°. *L'incision & la saignée.* Mon ministère est rempli par rapport au côté de l'arbre qui a trop d'embonpoint , il ne l'est pas à l'égard de l'autre. Le changement de bonne terre en mauvaise , la soustraction des racines & leur raccourcissement ne peuvent manquer d'occasionner une diversion de sève qui , au moyen des engrais abondans que j'ai donnés au côté foible , va s'y porter , avec la

même abondance qu'elle se portoit du côté vigoureux. Il faut donc le disposer à recevoir cette affluence de sève, que l'étroite capacité de ses canaux ne peut contenir. J'appelle l'art à mon secours pour les étendre & les dilater. J'y parviens par le moyen de l'incision que je distingue de la saignée.

Au printems, avec la pointe de la serpette, je tire du côté maigre de mon arbre depuis le tronc jusqu'aux premières branches une incision, en fendant l'écorce jusqu'au bois. Je la fais latéralement, & je la continue à cette partie maigre, toujours sur le côté à la mère-branche & aux grosses branches, & j'enduis toutes ces incisions de bouze de vache, sans l'envelopper, dans l'intention de prévenir le flux de gomme.

Si cette plaie faite par l'incision, au lieu de se fermer, venoit à se sécher, ce seroit un mauvais signe pour l'arbre, qu'il n'y auroit point d'espérance de rétablir. Si la branche maigre ne grossissoit pas, il faudroit recommencer l'incision l'année suivante; mais non dans la même place, soit par derrière, soit par devant, avec la précaution d'y appliquer une douve, pour que le soleil ni la pluie ne frappe point la plaie.

La Nature m'a fait naître l'idée de ces incisions. Je voyois des arbres vigoureux se fendre d'eux-mêmes tant à la tige & aux branches qu'au tronc, & souvent du haut en bas, comme si on les eût incisés exprès. J'ai

reconnu, en les mesurant, que depuis le mois de Mai, jusqu'à l'Automne, ils avoient grossi d'un pouce. La suture de ces incisions se fait ordinairement dans l'année; & aux endroits qui les ont souffertes, la peau est plus claire & moins épaisse que l'ancienne. Les noyers, les pommiers, les pêchers mêmes & les arbres féconds en sève y sont sujets. Il se fait aux branches fortes de ces derniers vers leur empatement, des gerçures de couleur jaunâtre, par lesquelles la Nature, en indiquant ses besoins, m'a appris à recourir à l'incision pour gonfler les récipients de la sève du côté maigre de l'arbre.

La saignée n'est proprement qu'une incision de la longueur de deux ou trois pouces. Elle a également lieu pour les racines, comme pour le tronc, la tige & les branches à bois seulement. Voici quelques circonstances où elle est non-seulement utile mais nécessaire. Un arbre pousse avec véhémence dans sa jeunesse, & sa tige ne grossit point à proportion des branches. Un calus commence à se former à l'endroit de la greffe, & l'on a lieu d'appréhender qu'il ne grossisse au point de faire un mauvais effet & de s'approprier une partie de la sève. Pour opérer alors une diversion, il ne faut pas se contenter de saigner l'arbre à la tige seulement; mais aux grosses racines. On découvre les plus proches de la superficie de la terre, & avec la pointe de la serpette on ouvre leur peau de

deux ou trois pouces de long, qu'on enveloppe ensuite d'onguent de Saint-Fiacre.

Rien de plus efficace que cette saignée pour détourner la gomme. Elle est encore d'un grand secours pour empêcher que les arbres ne se jettent trop en gourmands, en produisant un écoulement de la sève qui se porteroit vers le haut. De plus, la plaie de cette saignée l'attire à elle pour sa guérison, & forme une obstruction dans le canal de la sève, dont elle modere l'impétuosité.

Elle se fait ordinairement entre l'espace vuide d'un œil à l'autre de chaque branche, toujours en ligne droite, & non transversalement. L'opération deviendroit alors différente; son effet seroit d'interrompre le cours de la sève dans une partie de l'arbre, ce que j'appelle scarification, dont je parlerai dans la suite. Au-lieu que mon but, en employant la saignée, est d'attirer la sève & non de l'arrêter.

On en reconnoît l'utilité dans des pêchers de cinq à six ans, ou plus, qui poussent plus d'un côté que de l'autre. Pour empêcher la partie forte d'emporter la partie foible, on saigne celle-ci, & on donne l'effort à l'autre; 1°. Afin d'attirer la sève du côté où se fait la saignée. 2°. Afin qu'en y arrivant elle trouve des canaux assez amples pour la contenir. Il est démontré que dès qu'une plaie est ouverte à un arbre, la sève y arrive de même que le sang à une ouverture pratiquée dans la peau

humaine. Il ne l'est pas moins que lorsqu'il y a une incision dans la peau de l'arbre, il se fait, ainsi qu'à notre chair, un gonflement dans les parties séparées, que les deux lèvres de la plaie se retirant, opèrent entr'elles un espace vuide, & qu'enfin la Nature venant au secours de la partie affligée, les esprits se portent de ce côté-là avec plus d'abondance.

Si au contraire je saignois le côté vigoureux, loin de remédier au mal, je ne ferois que l'augmenter en dilatant des vaisseaux qui ne le sont déjà que trop. Cependant je taille fort long le côté vigoureux, je lui laisse quantité de branches, & j'allonge les gourmands pour amuser la sève. Il est ainsi subjugué à force de fournir à tout le bois épargné tant à la taille qu'à l'ébourgeonnement : quand il est devenu plus modéré, je change de conduite à son égard, & je le ménage davantage.

Un arbre nain s'emporte du haut, ses branches extrêmement étendues profitent, & sa tige demeure toujours au même état. Il lui faut & l'incision à la tige & la saignée aux branches : la première occasionne son extension, & la seconde empêche la sève de se porter aux extrémités. La taille ensuite maintient l'équilibre entre le haut & le bas, entre les côtés & la tige.

Une gelée aura brûlé nombre de branches, ou un vice intérieur les aura fait périr, je mets la saignée en usage du côté dégarni, ou même

même le cautere en cas de besoin. Elle n'est pas non plus à négliger dans certaines maladies du pêcher, telles que la cloque, pour répandre dans les branches du bas la sève élançee vers le haut. Il peut arriver que l'enduit appliqué à la saignée venant à tomber, la gomme s'y mette ; on la nettoie alors & on l'essuie avant que de l'enduire, & la gomme ne peut jamais fluer.

La saignée des racines est la même que celle des branches pour la grandeur de l'incision & l'ouverture de la peau, comme pour l'application de l'onguent de Saint Fiacre. Les racines les plus propres à cette opération sont celles qui sont les plus grosses & les plus voisines de la superficie de la terre. L'endroit où elle doit être faite est vers la base de la racine dans son fort, & de côté plutôt qu'en dessus, parce que la terre y pèse moins qu'endessus.

Les circonstances où il faut l'employer sont, 1°. pour arrêter la production ou les progrès des gourmands. 2°. Pour opérer la distribution proportionnelle des branches dans les arbres extrêmement fougueux. 3°. Contre la gomme qui flue à certains arbres vigoureux, parce qu'elle est trop abondante. On observera néanmoins que cet effet n'en résulte pas toujours quand la gomme a pour principe un mauvais régime, ou une cause accidentelle, telle que des contusions faites par la grêle, il est des cicatrices qui ne se font que lon-

guement à cause des coupes défectueuses, des chicots, argots ou bois morts, par lesquels la gomme flue. La saignée est plus nuisible que salutaire dans ces cas ; il faut alors aller à la cause du mal. 4°. On l'emploie avec succès dans la cure de différentes maladies que je ne détaillerai point quant à présent. 5°. On s'en sert pour faire fructifier les arbres, comme pour empêcher les fruits de tomber. Un poirier ne se met point à fruit, parce que la sève trop abondante, & poussée avec trop d'impétuosité, au lieu d'enfiler les passages étroits qui composent le tissu des branches fructueuses, est lancée d'abord dans les orifices spacieux des gourmands & des branches à bois qui profitent d'autant plus qu'elles se tournent moins à fruit. Un autre fleurit tous les ans : ses fleurs coulent bientôt après, & il n'en noue qu'un petit nombre. A celui-ci les fruits tombent chaque année à la moitié de leur grosseur. Par le secours de la saignée qui, comme je l'ai dit, amortit ce flux impétueux de sève, j'arrête cet épanchement désordonné, & je réduits ces arbres intempérans.

3°. *Le cautere* à la tige, aux branches, & aux racines. Il y a cette différence entre les cauterés humains & ceux des arbres, que les premiers se font par l'application des caustiques, d'où vient le mot cautere qui signifie brûler, ou manger les chairs, au lieu que les derniers sont proprement l'incision

& la saignée , mais différemment modifiées. Quant à la fin & aux effets la parité est telle que j'ai cru pouvoir donner ce nom à cette opération nouvelle du Jardinage , par laquelle j'attire les humeurs superflues de l'arbre , je renouvelle & purifie la sève , & je la détourne vers les parties dénuées de verdure.

Lors du printems jusqu'au commencement de Juin , on fait une incision de deux à trois pouces & en droite ligne à l'écorce d'une branche vive ou d'une tige qu'on veut garnir d'un côté , ou enfin aux racines. Peu importe dans quel endroit elle se fasse , pourvu qu'on en détourne les rayons du soleil. Cette incision se fait avec la pointe de la serpette ou du greffoir , ou avec un couteau bien aiguisé de même que si on vouloit greffer à œil dormant. On a ensuite un petit coin de bois de la longueur de l'ouverture , bien affilé & assez coupant pour entrer jusqu'au fond de l'incision , & sans que le tranchant puisse rester dans la plaie. On l'enfonce un peu à force , en frappant légèrement dessus avec le manche de la serpette pour le faire tenir plus ferme. Il faut l'y laisser deux ou trois jours afin de donner le tems à la sève d'y arriver , au bout desquels on visite la plaie & on ôte le coin. L'écorce paroît alors retirée un peu des deux côtés & flétrie.

Il arrive à cette partie de l'arbre incisée la même chose qu'à la chair humaine. Si la plaie a flué , elle aura transpiré au dehors & dans

les côtés de ses levres : aux arbres de fruits à pepin, elle aura suinté ; dans ceux à noyau, elle aura produit de la gomme. Dans l'un & l'autre cas on nettoie la plaie avec une spatule de bois amincie, on l'essuie avec un linge, & on remet le coin ; ce pansement qui se fait tous les trois jours, cave toujours un peu la plaie, l'excorie de nouveau & ouvre les passages de la sève qui ne manqueroient pas de se fermer. Le cautere se fait aux branches & à la tige, afin d'attirer la sève dans les endroits où elle n'iroit pas, suivant son cours ordinaire ; aux racines pour servir d'égoût aux humeurs de l'arbre, purger la masse de la sève & la renouveler.

On peut en faire plusieurs : néanmoins il faut distinguer ; à la tige de l'arbre, il n'en faut faire qu'un ; aux branches & aux racines on peut l'appliquer sur celles où il est nécessaire pour regarnir l'arbre dénué de verdure. Il ne faudroit pas cependant le trop multiplier parce qu'il occasionneroit une trop grande dissipation de sève ; il vaut mieux remettre à en faire de nouveaux l'année suivante.

Cet écoulement dure quinze jours ou trois semaines, quelquefois plus. Dans les arbres de fruits à pepin, on n'apperçoit souvent qu'une lympe qui suinte peu à peu, ou point du tout, il ne faut pas s'en étonner, le cautere n'en fait pas moins son effet ; cette sérosité étant à l'instant pompée & desséchée par l'air. Quant aux fruits à noyau, la sève

semblable au sang sorti de nos veines, se fige, se coagule & se met en grumeaux. Il faut remarquer que dans ces derniers elle devient au bout de quinze jours limpide, comme l'eau qui sort de la vigne, quand elle pleure. On fait également le pansement du cautere à l'ordinaire.

Lorsqu'on voit que l'écoulement n'est plus si abondant, au bout de trois semaines ou un mois on retire le coin tout-à-fait. Ensuite quand la plaie a été bien nettoyée & essuyée, on la remplit avec de la bouze de vache ou de la terre grasse, qu'on recouvre d'une petite emplâtre enveloppée d'un linge. Trois mois sont plus que suffisans pour que la plaie soit entièrement fermée.

L'effet du cautere est tout naturel & très-curieux. Une premiere goutte du liquide qui compose la sève entre par l'orifice de chaque racine : une autre est lancée & fouettée vivement à la suite de cette premiere goutte, & ainsi jusqu'à la dernière qui toujours se renouvelle, & est produite à tout instant. Les racines envoient de la même maniere cette sève dans le tronc, & de-là dans la tige, puis dans toutes les autres parties. Le cautere lui occasionne une diversion, en sorte qu'au-lieu de passer outre, elle est arrêtée à l'endroit de l'ouverture où elle trouve une issue plus facile. A mesure qu'elle s'habitue à s'y épancher, son cours y est nécessairement déterminé. Comme elle a toujours dilaté les ca-

naux des branches cautérisées, elle trouve plus de force pour y être lavée. Enfin ces parties liquides qui ne sont autre chose que les suc de la terre accoutumés à être poussés de ce côté-là & à s'y fixer, continuent de le faire avec la même impétuosité. De plus, la plaie quoique bouchée, opère en cet endroit une tumeur & un gonflement, par lesquels est entretenue vers cette partie une nouvelle émission de sève, qui ne pouvant plus s'extravafer, fait ce que les Médecins appellent éruption à travers la peau.

Des branches percent de toutes parts de la peau d'un arbre ainsi cautérisé : il éprouve le même sort que celui qui a été ravalé ou recépé. Pourquoi ce dernier pousse-t-il en si grand nombre des jets & des gourmands ? C'est parce que la sève qui jusque-là avoit dirigé son cours vers les branches supprimées y arrive comme auparavant : le passage est frayé ; mais parce qu'elle ne trouve plus à se décharger dans ces parties où elle avoit coutume d'être reçue, elle se porte par irruption horizontalement, se fait jour par les endroits de la peau qui prêtent davantage, les dilate en dedans, les pousse au dehors, & ouvre des passages pour en faire éclore des bourgeons.

Le caustique sert encore à purifier la sève, à augmenter son action, & à faciliter sa circulation en l'arrêtant. Il renouvelle l'arbre, dont il rend la peau lisse & unie ; ses bour-

Les arbres sont plus nourris, croissent plus promptement, & font briller une éclatante verdure. Par son moyen on a du fruit en abondance durant plusieurs années. Je n'ajouterais point que l'arbre un peu atténué par cet épanchement de sève, a besoin d'engrais, tels que de l'eau de fumier prise dans les basse-cours, ou de bonne terre substituée à la vieille, qu'on enlève jusqu'aux premières racines.

Le cautere s'applique sur les racines de la même maniere que sur les branches. En Mars & en Avril on fouille un pêcher malade à un pied & demi suivant que les maîtresses racines sont plus ou moins en terre, & on les met à jour, sans les déranger. J'en choisis trois des plus grosses, ou deux, si l'arbre a moins de force, & je fais à chacune sur les côtés une incision de trois pouces où j'insère un coin de bois, comme aux branches. Je mets par-dessous dans le fond du trou une assiette pour recevoir l'eau qui aura flué des racines, afin de me regler pour l'écoulement & la vuidange. Je les couvre ensuite de quelque linge, & je mets par-dessus des douves ou des tuiles avec de la grande litiere ou des gazons renversés. Trois jours se passent sans visiter la plaie, au bout desquels j'ôte le coin, j'essuie la plaie, puis je le remets & recouvre le tout pour recommencer au bout de trois jours. L'écoulement en doit durer au moins quinze. Quand la sève n'est plus épaisse,

Je ferme la plaie de la même façon qu'aux branches, & je garnis les racines de bonne terre après une suppuration suffisante. Les arbres poussent incessamment des jets admirables, & surtout des gourmands précieux qui percent de l'écorce. Ces cauterés aux racines sont très-utiles pour remettre un pêcher cloqué.

4^e. *De la scarification.* Scarifier un arbre, c'est lui ouvrir la peau à divers endroits par des incisions, afin d'attirer la sève par ces différentes plaies, & de l'empêcher de s'emporter en pure perte partout où elle est lancée trop impétueusement. Le hasard m'a suggéré cette invention. Je voyois des contusions & des plaies à certaines branches, & je m'apercevois qu'elles profitoient moins que celles qui étoient saines & intactes, que tant que le petit bourrelet se formoit autour de la plaie pour en opérer le recouvrement, les bourgeons, & les fruits de ces branches meurtries ne profitoient point comme les autres, & que la végétation étoit retardée ou avancée à proportion de l'ouverture de la plaie. Il m'a semblé que cet effet devoit être attribué à ce que la sève détournée de son cours ordinaire, est forcée de prendre des circuits, semblable à un courant d'eau qui trouvant à son passage des corps étrangers, se détourne pour couler vers sa pente, d'autant moins rapide que les obstacles sont plus considérables ou plus multipliés. De-là, j'ai conclu que

ce qu'alors je regardois comme un accident fâcheux, pouvoit en certaines circonstances être utilement employé.

Une autre fois voyant des branches qu'on avoit trop serrées, j'apperçus au-dessus & au-dessous de la ligature un double bourrelet, & je remarquai que celles qui n'avoient point un pareil lien s'étoient beaucoup alongées, au lieu que les premières étoient plus grosses du bas que dans la partie au-dessus du second bourrelet. J'ai imaginé de tourner au profit des arbres, par le moyen de l'art, ce qui n'étoit que l'effet de la maladresse de l'ouvrier.

La scarification est merveilleuse pour arrêter le flux désordonné de la sève dans les arbres de pur ornement, qui s'emportent soit d'un côté, soit du haut sur une seule branche. A l'égard des arbres de fruits à pépin elle est d'une grande ressource pour les faire fructifier. Mais quant à ceux à noyau il faut beaucoup de prudence pour la mettre en usage. Je l'ai souvent employée sur des gourmands d'abricotiers & de pruniers, à l'égard desquels elle a parfaitement réussi. Il est vrai que tous les jours j'essuyois la gomme, sans lui donner le tems de se congeler.

Le but de cette opération est de rendre féconds des arbres qui ne rapportent point, tels que des poiriers & des pommiers sur franc, dont toute la pousse est en bois, de faire nouer les fleurs de ceux qui tous les ans fleurissent sans se nouer, de mettre à fruit

les boutons de quantité d'arbres qui s'allongent & ne s'ouvrent ni ne fleurissent point, de dompter en un mot le trop grand épanchement de la sève. Passant avec rapidité dans les arbres, dont les couloirs sont trop dilatés & les fibres trop lâches, elle n'a point le tems de se cuire ni de se digérer. Telle qu'un eau qui dans son cours rapide ne fait que battre la terre & la durcir, cette sève s'emporte toujours, inonde certaines branches & laisse à sec les fructueuses, dont les orifices sont trop petits pour la contenir. De là, cette stérilité des boutons à fruit qui, ou fleurissent sans se nouer, ou s'allongent sans s'épanouir, & qui rongés intérieurement par le trop long séjour d'une sève inutile & trop délayée tombent enfin en pourriture.

Toute branche qui n'est point à fruit, je parle des arbres de fruits à pepin, a ordinairement le peau belle, luisante & fort unie. Celles au contraire qu'on nomme brindilles sont pleines de rides. La Quintinye les appelle des anneaux, parce qu'en effet ces rides sont placées à ces brindilles comme des anneaux arrangés les uns près des autres; ce sont autant de petits bourrelets gonflés, qui servent de réservoirs à la sève. La *fig. 4 de la Planc. VII*, représente une brindille avec ses rides & ses boutons à fruit marqués D. Chaque année elles se multiplient, & le bouton croît d'une ride jusqu'à ce que la sève se déterminant, en fasse éclore des fleurs

XVI

ou des fruits. La jonction qui les liaifonne est une section, par le passage de laquelle la sève est filtrée pour arriver dans ce petit bourrelet qui forme une ride. Ces inégalités retardent son passage successivement, au lieu que dans les branches unies n'étant arrêtée par aucun obstacle, elle entre avec aisance & se porte en avant. Je prétends donc par la scarification, empêcher que la sève ne séjourne inutilement dans ces brindilles, & lui procurer une filtration aisée par ces rides & leurs sections qui en absorbent une partie par l'emploi que l'arbre est forcé d'en faire pour leur formation. Combien encore ne s'en extravase-t-il point par les ouvertures faites à la peau, & qui sont pompées & aspirées par l'air ? En même-tems qu'il en diminue le volume, il contribue à sa cuisson & à l'affinage des sucs, en portant dans l'arbre la bénignité des siens. Les moyens que j'emploie sont les nodus, les calus & les bourrelets que cette opération fait naître de toutes parts sur les branches pour le recouvrement des plaies.

On la fait avec la serpette dans la peau de l'arbre jusqu'au bois, un peu transversalement du bas en haut, à la longueur de deux ou trois pouces, & à la distance de cinq à six, toujours à l'opposite d'une incision à l'autre. Le tems le plus propre pour les arbres de fruits à pepin, est la chute des feuilles, jusqu'au printems, avant que la sève

soit tout-à-fait en mouvement. A ceux à noyau , le printems est l'unique saison convenable : on observera d'essuyer la gomme qui ne manquera pas de fluer. Il est inutile de dire que du terreau bien gras ou de la bouze de vache , sont des préservatifs nécessaires pour éloigner les insectes , qui feroient de toutes ces plaies des lieux de retraite.

En faisant ces incisions en-dessous , & un peu de côté , la sève est nécessairement arrêtée ou du moins retardée dans son passage ; les plaies sont plus lentes à se recouvrir , & les arbres n'ont rien à craindre des pluies ni des gelées. Faites du haut en bas , ces incisions formeroient insensiblement autant de petits augets propres à retenir les humidités nuisibles , qui leur causeroient des chancres. Enfin leur position tant soit peu inclinée intercepte le cours de la sève , en divisant & séparant les fibres alongées de l'arbre.

Au reste ces plaies se guérissent dans l'année même , & sur les sujets vigoureux , de la saison du printems à celle de l'hiver. Sur ceux-ci je les fais plus longues & plus drues ; souvent je ne scarifie que la tige ou quelques branches. A l'égard des gourmands , on observera de ne faire les incisions que dans l'espace d'un œil à un autre , sans les endommager. Elles opéreront dans l'arbre une plus ample végétation démontrée par son accroissement sensible , sur un jeune abricotier , par exemple , dont les ressorts n'ont point été

usés ni relâchés par des pousses forcées, & toujours retranchées; il s'accommodera beaucoup mieux de cette opération qu'un vieil arbre à qui un mauvais régime continué depuis longues années a ôté la force de la supporter.

J'ai dit que la scarification étoit très-utile pour mettre à fruit les arbres sur franc, tels que les virgouleuses & les bergamottes, qu'on prétend n'être fructueux qu'au bout de quinze ou vingt ans. Je suis parvenu à en cueillir des fruits dès la quatrième & cinquième année, mais je n'épuisais point ces arbres dès leur premier âge, en leur faisant pousser sans cesse du bois que chaque année les Jardiniers leur enlèvent, & qu'ils produisent toujours avec d'autant plus d'abondance qu'on le leur coupe plus fréquemment. Je compare ces arbres ainsi retenus, à de jeunes chevaux vifs & fougueux, qu'un mauvais cavalier pique des deux en même-tems qu'il leur retient la bride : ces animaux se tourmentent & s'épuisent, toujours en sueur, & toujours arrêtés dans leur course; en leur lâchant un peu la bride, ils avancent sans se fatiguer.

5^e. *Les cataplasmes.* La Pharmacie & la Médecine du Jardinage ont été jusqu'à présent presque ignorées. Trois sortes de topiques indiqués par les Auteurs, sont connus des Jardiniers; savoir, les simples & les naturels, tels que les terres grasses détrempées, usitées pour les greffes en fente, auxquelles

on joint de la mousse ou du foin , & les diverses cires : ensuite les topiques onctueux & gras. De ce genre sont le vieux oint , le beurre , la térébenthine & la poix , qu'on applique tant sur les plaies des arbres , que sur ceux qui sont sains. Enfin les topiques composés : ce sont des recettes où il entre quantité d'ingrédiens auxquels on attribue des effets surprenans , soit pour guérir les maladies des végétaux , soit pour dilater leur écorce & leurs fibres , pour les faire même fructifier , & faire prendre racine aux bourgeons , aux feuilles , à des branches mêmes inanimées & comme desséchées. On peut consulter entr'autres l'Ouvrage du Docteur Agricola , Médecin à Ratisbonne , imprimé en François à Amsterdam en 1720 , & qui est intitulé *l'Agriculture parfaite*.

A l'égard des topiques de la première espèce , les recettes les plus simples sont non-seulement préférables aux autres , mais les seules bonnes pour les arbres , conséquemment aux épreuves & aux expériences que j'ai faites tant de celles indiquées dans les livres , que de celles qu'on m'a communiquées. Les terres grasses , & la cire sont les topiques le plus en usage. Par terre grasse , on entend communément la terre glaise. Je la crois nuisible dans le Jardinage ; décomposée , on la trouvera insipide & dépourvue de parties spiritueuses. En terre , elle fait pourrir par les eaux qu'elle retient , les racines qui en ap-

Prochent. Lors des sécheresses elle se durcit. Sitôt qu'elle sent le hâle, elle se gerce & se fend de toutes parts. Appliquée sur quelque partie d'un arbre, elle fait entrer l'air & le hâle par ses ouvertures.

Je bannis également l'usage de la cire tant de la blanche que de la verte employée aux orangers par goût de propreté. C'est un desficatif, & par conséquent elle retarde la réunion des parties, & fait fendre, souvent même éclater l'écorce en la séparant du bois qu'elle gerce. Les plaies au contraire enveloppées avec l'onguent de Saint-Fiacre, sont recouvertes infiniment plutôt. Je dis à ce sujet que la raison pour laquelle on met de la terre détrempée avec du foin ou de la mousse, aux greffes en fente, est afin que l'air ne dessèche ni l'écorce, ni le bois, ni les entes qui sont appliquées dessus, & que la terre naturellement humectante communique aux greffes une sorte d'aliment extérieur qui, avec le secours des pluies, des rosées, & des brouillards, passe par l'écorce & dans la partie de l'arbre sur laquelle on a enté.

Les topiques gras & huileux me semblent également contraires à la végétation, & pernicious aux végétaux. En voici les raisons. L'air sert doublement aux arbres, d'abord pour les pénétrer, & pour porter à travers les pores de leur peau ses parties vitales. Aussi ressentent-ils ses différents bienfaits. Jetez de l'eau sur un arbre

lorsque le soleil dardant ses rayons le dessèche , à l'instant ses feuilles repliées se redressent , s'épanouissent & reverdissent , la peau lâche & aplatie se gonfle & devient bandée. Un second effet de l'air , c'est non-seulement de faciliter la transpiration nécessaire aux végétaux , mais encore le mouvement de la sève pour la faire monter & descendre dans toutes leurs parties. Supprimez l'air , tout ce mécanisme cesse , & à mesure que les arbres sont plus ou moins pénétrés par l'air , on apperçoit de la différence dans leur action de pousser.

Or , que font les matieres grasses & onctueuses , sinon de boucher les ouvertures de la peau par lesquelles l'air s'insinue & passe dans leur capacité ? La sève qui n'est elle-même qu'une lymphe , une sérosité , ne peut que difficilement couler par un endroit où les fibres sont imprégnées de parties huileuses. Aussi qu'arrive-t-il aux arbres auxquels on met des onctueux pour en éloigner les chenilles ? Au bout d'un certain tems l'écorce se lève , la peau s'écaille , l'arbre maigrit & sèche insensiblement.

Les cataplasmes & les topiques analogues aux arbres , se réduisent aux suivans ; la bouze de vache , soit la nouvelle , soit la vieille , pourvu qu'elle ne soit point desséchée , ni trop délayée , mais qu'elle fasse tant soit peu corps pour tenir sur les plaies des arbres ; le terreau gras , la bonne terre détrempee avec de l'eau de fumier , les terres franches , & celles qu'on

qu'on nomme vierges, parce qu'elles sont prises dans des endroits où jamais elles n'ont servi, celles de marais & de bas-prés, les balayures des basse-cours & des fosses à fumier, les amas d'anciennes immondices restées comme en dépôt dans des lieux abandonnés, le limon des mares qui sont l'égoût de quantité de Villages, & où les animaux se lavent & s'abreuvent. Toutes ces choses sont excellentes pour faire des cataplasmes aux arbres. Voilà ma chymie & ma pharmacie.

Mes essences, mes élixirs, mes fomentations, mes lessives sont les eaux de fumier tirées des basse-cours, ou les eaux simples dans lesquelles je laisse tremper du crottin d'animaux qu'on remue plusieurs fois pendant quinze jours. Je les expose au soleil, j'en arrose ensuite mes arbres jaunes & infirmes & je les vivifie. Quelquefois je laisse fermenter les lavures de vaisselle avec les issues de la cuisine, & je répartis cette liqueur au pied des arbres qui en ont le plus besoin, après qu'elles ont été frappées par l'air, qui en emporte ce qui seroit trop spiritueux & trop mordant. Je recueille soigneusement les neiges impregnées de parties nitreuses qu'elles ont acquises par l'impression de l'air; répandues le long des espaliers, elles les préservent des atteintes d'une chaleur excessive.

6°. Enfin, les éclisses, les bandages & les

ligatures si usités dans la Chirurgie , à l'égard des membres cassés & déboîtés , ont lieu pour les arbres dans le cas de dislocations des branches , fractures & autres dérangemens forcés . Tous les Jardiniers ne connoissent d'autres remèdes à ces accidens que l'amputation ; opération plus prompte que celle de poser une éclisse , & de mettre un appareil sur la plaie . J'en ai vu néanmoins qui vouloient bien prendre la peine d'entourer d'un osier une branche éclatée , pour la tenir en place . Est-ce là travailler ?

Par un accident imprévu une branche est ou éclatée , ou cassée tout-à-fait ; mais elle tient encore suffisamment à l'écorce . Je rapproche les parties les unes contre les autres , je les enduis avec un des topiques que j'ai indiqués ci - dessus , & je les enveloppe d'un linge double . Je bande ensuite mon appareil , avec un osier fendu en deux , ou avec une vieille corde que je défile pour qu'elle ne soit point coupante . Je me suis muni auparavant de morceaux de lattes fort étroits ou d'éclats de douves fendues en deux , que j'arrange autour du topique . Quand ces éclisses mises l'une près de l'autre ont rempli toute la capacité de la branche , je les tiens en état avec un osier que je ferte un peu , & je mets dans le milieu à l'endroit même de la plaie une ligature avec une corde un peu forte que je bande le plus qu'il m'est possible . Je proportionne la longueur des éclisses & je

multiplie les ligatures suivant la portée & le poids de la branche. Ces éclisses appuient alors & sur le chiffon & sur le topique, ainsi elles ne peuvent entamer ni presser même l'écorce. Cette opération se réitère aux deux bouts à un pouce près. Ma branche ainsi pansée est attachée ensuite bien ferme, soit au mur, soit au treillage, & je n'attends point que les ligatures soient pourries pour les renouveler. Je suis sur que ma branche reprendra, qu'elle poussera & qu'elle donnera même du fruit dans l'année.

Je fais à ce sujet deux observations importantes : l'une, qu'il faut de la prudence quand on travaille les arbres, surtout les vieux dont le bois rempli de cicatrices est fort cassant, pour ne point trop forcer certaines branches. L'autre, que dans le cas où ils éprouvent de pareilles fractures, on ne peut faire trop de diligence pour renouer leurs membres disloqués. Si on laisse agir l'air & le hâle sur les parties ouvertes & séparées, la sève desséchée au dehors, la stérilité des feuilles, le retour de la sève & le serrement intérieur des parties seront autant d'obstacles insurmontables à leur réunion.

Il est des plaies de peu de conséquence, telles qu'une écorchure à la peau, à l'écorce ou d'une branche dont on taille la voisine, une entamure à quelque partie que ce soit. Un peu de laine, de coton, de filasse, une bande d'étoffe en fait tout l'appareil. Je con-

viens que sans ces soins, ces plaies légères se guérissent tous les jours : mais je demande si nous n'éprouvons pas des piqûres, des égratignures, des contusions, des coupures que nous négligeons, & qui après s'être guéries d'elles-mêmes forment des abcès, des ulcères, des maux d'aventure, & donnent lieu à des opérations douloureuses. Aux arbres gommeux surtout, & au pêcher, il n'y a point de petites plaies. La gomme fluante opère nécessairement des chancres, quand on néglige d'y pourvoir par une simple ligature, ou un peu de terre.





LE PÊCHER

ET les autres Arbres considérés dans
leur âge formé.

TROISIÈME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

De la Taille.

L'ÉPOQUE de l'âge formé des arbres en général, & surtout des pêchers dont je me propose de parler dans cette troisième partie, est depuis la sixième année de leur plantation, jusque vers le tems où ils commencent à vieillir. Il y a cette différence entre les arbres de fruits à pépin & ceux à noyau, que les premiers sont plus tardifs, & que les seconds qui viennent plus vite finissent aussi de même. Le pêcher en particulier travaillé comme il l'est, n'est guère formé qu'au bout de quinze ou

vingt ans , au - lieu qu'il l'est à Montreuil à cinq ou six. Il est donc intéressant pour le Public de voir une réforme établie dans la culture d'un arbre dont le fruit fait l'ornement des jardins & les délices des tables.

La taille sera mon premier objet. Je parlerai ensuite à l'ébourgeonnement & au passage dont je donnerai les regles. Cette matière importante sera traitée conséquemment à des pratiques peu connues , mais fondées sur un succès constant. Le hasard en beaucoup d'occasions fut mon maître , la curiosité & la réflexion me guiderent , & l'expérience me décida.

La taille est une opération de l'Art opposée à l'intention de la Nature , & contraire à l'institution des arbres. Ils ne furent point faits pour être arrêtés dans leur action de végéter , coupés , raccourcis , élagués , ébottés , & assujettis à des incisions qui troublent l'ordre & le mécanisme de leurs parties organiques & dérangent la circulation de la sève à qui elles font prendre un cours opposé à celui que la Nature a réglé. Les arbres des forêts subsistent sans qu'on les taille & sans qu'on les émonde. Ceux de nos vergers & des campagnes portent également des fruits , avec le secours de la seule Nature. Cette sage mere pourvoit à leur renouvellement par les branches qui remplacent celles qui , après avoir été usées & épuisées , se dessèchent & tombent d'elles-mêmes.

La taille des arbres est la suppression de certaines branches & le raccourcissement des autres, pour les rendre d'une forme plus régulière, plus hâtifs & plus féconds en fruits beaux & savoureux. La Quintinye a bien raison de dire que *beaucoup de gens coupent, mais que peu savent tailler*. Je considère la taille sous deux rapports différens ; savoir en elle-même, & quant à la méthode qui doit servir de règle dans cette opération.

Qu'on jette les yeux sur tous les arbres de nos jardins. Qu'y voit-on ? Des chicots, des argots, des ongles, des branches mortes, de la mousse, de la gale, de vieille pomme, des chancres, d'anciennes plaies non recouvertes & desséchées, des faux-bois, des branches chiffonnes, des coupes défectueuses. Ce portrait n'est sûrement point outré. Les Jardiniers y sont tellement accoutumés qu'ils ne s'en apperçoivent pas ; peu de Maîtres se connoissent en Jardinage, & un spectacle qu'ils voient chez leurs voisins ne les touche guère dans leurs maisons. Je vais tâcher de les mettre en état de juger par eux-mêmes si leurs arbres sont bien ou mal tenus, & de bannir des objets aussi disgracieux que ceux dont je viens de faire le détail.

Les chicots sont les restes des branches soit mortes, soit vives, qu'un Jardinier négligent a laissées de la longueur d'un pouce, au lieu de les couper près de l'écorce (*fig. 1.*

Planc. VII. B.) Je demande si la sève peut monter par-dessus pour recouvrir la plaie, tandis qu'elle trouve un obstacle à sa rencontre, & comment peut se faire sa communication dans les parties voisines lorsqu'elle est interrompue par des obstructions que ces chancres forment. De plus, un bois mort communique sa contagion au bois auquel il tient, de même que les chairs mortes & baveuses dans nos corps aux parties circonvoisines. Et comme la sève ne peut plus y parvenir, il faut de nécessité que le pourtour de la branche à laquelle ce bois mort est attaché, meure à son tour.

L'argot confondu ordinairement avec le chicot, quoiqu'il en diffère, est un talus en forme de courson, laissé à l'endroit où l'on a coupé une branche. (*fig. 1. Planc. VII. C.*) Quoique moins visible que le chicot, parce qu'il n'est pas si saillant, il produit les mêmes effets & occasionne un flux de gomme, qui fait naître les chancres; l'inapplication & la paresse font fermer les yeux sur les argots, ainsi nommés à cause de leur ressemblance avec ceux qu'ont à leurs pattes les poules, les coqs & les dindes.

On appelle *Onglet* cette partie qui est à l'extrémité de la taille, & qu'on a coupée à quatre ou cinq lignes, au-dessus de l'œil (*fig. 1. Planc. VII. A.*) On doit tailler une branche un peu en bec de flûte, plus avant derrière l'œil qu'au-dessus. Quand ce bec est

Trop allongé , il forme au bout de la branche coupée une petite faillie nommée ongles , parce qu'elle imite la forme de nos ongles. Il est démontré que la sève ne les couvre jamais , qu'ils se sechent & meurent , que le bourgeon qui naît de l'œil au-dessus en souffre , & que la réunion de la peau ne peut se faire.

Les Jardiniers disent qu'ils les rabattent à la taille prochaine. D'abord , il est certain qu'ils ne le font pas , mais quand ils le feroient , ce sont toujours deux plaies pour une , & le recouvrement de la coupe se fait un an plus tard , & par conséquent l'arbre en pâtit. Pour éviter de laisser des onglers , il ne faut pas couper tout près de l'œil. On courroit risque de l'abattre , de l'effleurer ou de le faire avorter. Il est un juste milieu , qui est de tailler environ à une ligne plus haut que l'œil , un peu au-dessus de sa petite pointe par derriere en bec de flûte. On voit à la *fig. 3 de la Planc. VII.* A. une coupe tirée & allongée qui auroit du être d'un tiers plus courte par en bas.

Les bois morts & les branches sèches sont aussi communs sur les arbres. J'ai vu des Jardiniers les empoigner & les éclater à force; de-là , ces chicots dont j'ai parlé ci-devant : d'autres moins paresseux se contenter de les scier : cela ne suffit pas , il faut avec la serpe aller jusqu'au vif , & après qu'on a bien uni la coupe y employer l'onguent

de Saint Fiacre, en faisant à la plaie une
poupée, telle qu'on en met aux greffes en
fente : les raisons qui engagent à la mettre en
usage envers celles-ci, sont les mêmes pour
lesquelles je l'exige à l'égard des amputations
des grosses branches des arbres fruitiers &
& surtout du pêcher. Sans cette précaution la
gomme flue incessamment à ces plaies laissées
à l'air, & fait périr toutes les parties circon-
voisines.

Comme il n'est point d'animaux qui ne
soient tourmentés par d'autres, il n'est point
de plantes qui n'ayent aussi à redouter leurs
semblables qui s'attachent à elles pour vivre à
leurs dépens. Telles sont celles qui prennent
racine sur l'écorce des arbres & se nourris-
sent des suc qu'elles y puisent. *Les mousses*
sont de ce nombre ; leurs petites griffes qui
leur servent de racines, entrent dans la peau
de l'arbre & la sucent. Elles empêchent en
pullulant, la transpiration & la respiration
aussi nécessaires aux arbres qu'à tous les corps
vivans. Ces espèces d'éponges qui retiennent
les eaux, sont cause qu'en hiver elles se
congelent, pénètrent l'écorce, le bois, la
moëlle des arbres, & leur occasionnent des
chancres & souvent la mort. Une infinité
d'insectes durant la belle saison s'y réfugient,
& y déposent leurs œufs. Les mousses
contribuent aussi beaucoup à faire avorter
les fleurs par la fraîcheur qu'elles entretiennent,
& dans l'hiver & au printemps. Elles

Sont alors, à l'égard des végétaux, ce que les humidités font à nos corps quand elles y produisent des fluxions, des rhumes, ou des rhumatismes, qui proviennent du défaut de circulation dans le sang, & de sérosités étrangères. Outre les mousses qu'on connoît ; il en est une qui n'est presque pas sensible ; c'est une sorte de gale d'un verd un peu plus jaunâtre, mince & éparse en forme de tache, qui s'attache également à la peau des arbres, & qui, vue au microscope, est reconnue pour une plante & pour une mousse d'une plus petite espèce. Après une pluie, une rosée, un brouillard, on les ôte aisément, soit avec un morceau de bois fait en couteau, soit avec des brosse, depuis la fin de l'automne jusqu'au printemps. On observera de commencer toujours par le bas, en remontant vers le haut. C'est un moyen sur de n'arracher & de n'endommager aucun bouton.

J'entends par *vieille gomme* non celle qui flue durant la végétation, & dont je parlerai dans ma quatrième partie, mais celle qui pour n'avoir pas été enlevée dans le tems, a par son séjour rongé & carié une infinité de branches, & a formé des chancres, des tumeurs & des élévations dans la peau. C'est à la taille qu'on remédiera à tous ces maux. Si les branches sont cariées, il faut après un tems humide enlever cette vieille gomme avec la pointe de la serpette, & aller jusqu'au vif, du moins par

chaque côté de la plaie. Cette espèce de gangrene cesse alors d'être funeste.

Les chancres nés de la gomme qui a carié une branche se guérissent par les mêmes moyens. Ce sont de petites taches noires & livides, soit à la tige, soit aux branches par lesquelles il s'est fait une extravasation de sève, qui en séchant sur la peau la fait mourir. Les chancres naissent aussi des queues des pêches qui demeurent sur les arbres plus d'une année après qu'elles sont cueillies ; ces queues se séchent, meurent & se durcissent.

Vieilles plaies non recouvertes. On a coupé anciennement de grosses branches, & ces coupes sont restées découvertes. Le hâle les a prises, les gelées ont pénétré, les humidités ont transpiré entre l'écorce & le bois, le soleil a ensuite desséché, & en a fait séparer les parties, des insectes s'y sont établis. Que faire alors ? Si ce sont de vieux pêcheurs, il faut les laisser vivre & en tirer ce qu'on pourra en attendant que leurs successeurs les remplacent. S'ils sont de moyen âge, il faut avec la scie à main aller jusqu'au vif, puis avec la serpette unir les plaies, & y mettre un topique. En deux ou trois ans, elles se recouvriront entièrement. Pour peu qu'on connoisse le mécanisme de la végétation, on sentira l'importance de ces soins, loin de les traiter de frivoles & d'inutiles.

Les faux bois sont certaines branches qui ne poussent point d'un œil ni d'un bouton,

mais directement de l'écorce à travers laquelle la sève se fait jour, en produisant un rameau verdoyant. Ces sortes de branches sont rarement fructueuses, & ne le deviennent qu'après un très-long-tems : on ne taille dessus que dans la nécessité. Elles sont vigoureuses, bien nourries & gourmandes; la raison en est bien simple. Quand on taille un arbre qui regorge de sève, on lui en ôte les récipients : comme les racines en fournissent plus abondamment que les réservoirs n'en peuvent contenir, elle s'en fait de nouveaux, aussi n'y a-t-il que les arbres fort vigoureux surtout parmi ceux de fruits à pépin, qui produisent de ces faux-bois lorsqu'ils sont taillés trop court. Les Jardiniers s'accordent à les supprimer. Mais le moyen de n'en point avoir ou d'en avoir moins, est de donner d'abord aux arbres qui en produisent, une taille longue & répétée sur un plus grand nombre de branches, & de casser ensuite ces faux-bois à un demi-pouce environ des souyeux.

Les branches folles ou chiffonnes ont une double origine : elle croissent naturellement faute de vigueur de la part de l'arbre, ou par accident, & par une suite d'un mauvais gouvernement. Dans le premier cas, il faut mettre en usage les moyens que j'indiquerai pour remédier à la foiblesse de l'arbre ; dans le second, il faut s'abstenir de donner lieu à la production de ces sortes de branches, puis à

la taille les récéper, comme infertiles, se pourvoir sur les meilleures branches, & rabattre sur les plus fortes pour faire pousser de bon bois. Je sens que de tels arbres où l'ignorance & la négligence les a épargnées, sont très-difficiles à remettre, & que c'est l'ouvrage de plusieurs années.

La coupe défectueuse peut l'être en elle-même par le vice de l'incision, & dans la forme par l'impéritie du Jardinier. Au lieu de faire sa coupe courte & horizontale, tant soit peu en bec de flûte, il coupe à un demi-pouce plus bas, tirant son incision en bec de flûte alongé, de façon qu'elle se trouve par derrière plus basse que l'œil qui est par devant; ou bien sans regarder si la branche est dans son sens ou non, il la taille comme elle se présente sous sa serpette à un des côtés de l'œil. La coupé est encore défectueuse quand elle est faite par devant l'œil, au lieu de l'être par derrière, parce que la sève ne peut monter sur les onglets que produit cette double coupe vicieuse, pour opérer le recouvrement. On voit à la *fig 1. Planc. VII.* D une coupe vicieuse au-dessus de l'œil E, au lieu d'être près de lui. On tombe dans le même inconvénient, lorsqu'après avoir scié une branche, on néglige d'unir avec la serpette, la plaie qui reste graveleuse.

Toutes ces façons vicieuses sont également préjudiciables au pêcher. 1°. En faisant sa coupe longue, on ôte à la sève son passage pour ar-

river à l'œil , au-dessus duquel on coupe , attendu qu'elle est plus basse par derrière , & que toutes les fois qu'on coupe une branche , le bois meurt à une demi-ligne près de l'extrémité de cette coupe , d'où il s'ensuit que l'œil doit périr. 2°. On entame la moëlle de l'arbre , & on l'évente : sa nature spongieuse reçoit durant les gelées printanieres les neiges & les frimats qui sont funestes à l'arbre. Le soleil ensuite fait sécher ce bout de branche qui devient chicot. 3°. On donne jour à la sortie de la gomme. 4°. On laisse aux extrémités de chaque branche coupée , ou sur les côtés , ou sur le devant autant d'onglets qui empêchent le recouvrement des plaies.

La coupe réguliere au contraire (*fig. 3 B. Planc. VII.*) est celle qui est près de l'œil , suffisamment pour ne pas l'affamer , courte , ronde , un peu en bec de flûte , lisse & unie. Il ne doit y avoir ni creux , ni éminence , ni haut , ni bas , toujours l'écorce doit être à fleur de la partie ligneuse , & aller jusqu'au vif. Jamais le bois ni la branche ne doivent être éclatés , fendus , ni la peau entamée , ou pleine de filandres & d'esquiles.



CHAPITRE II.

Suite de la Taille, du tems de la faire , & des Buiffons.

IL faut d'abord observer que la taille du pêcher remise au printems n'a lieu que dans les climats exposés au froid , & non dans les pays chauds ; mais cette pratique n'est que locale en ce sens.

1°. La délicatesse de cet arbre & sa sensibilité au froid sont telles, que l'hiver brûle quantité de boutons à bois & à fruit, & altère beaucoup de branches. Dans cette saison les uns & les autres sont réellement morts, quoiqu'un reste de sève qui les soutient encore les fasse paroître vivans. Ces apparences trompeuses s'évanouissent au printems ; le hâle & les premiers coups de soleil achevent de dessécher toutes les parties qui ont été atténuées du froid. Si on avoit taillé plutôt, qu'en seroit-il arrivé ? J'ai fait à cet égard une observation qui me semble décisive. En visitant mes pêchers durant les tems nébuleux dans les gelées à glace ; j'ai vu quantité de gouttes d'eau qui tomboient sur les branches, s'arrêter à chaque petite éminence que forme

le modus des yeux. Ces gouttes d'eau s'y congeloient & formoient un petit glaçon qui à force de séjourner brûloit les boutons moins fourrés & moins garnis de cette bourre, que la Nature a pratiquée autour des yeux, en dedans, pour les préserver de la rigueur du froid. J'ai taillé sur ces branches à ces boutons que j'avois marqués, & j'ai reconnu que la plupart étoient brûlés en dedans, quoique lors de la taille il me parussent aussi sains que les autres; & après le développement de la sève les uns étoient gelés en bourre, les autres un peu moins.

2°. Pour ne point tailler le pêcher en hiver, on allégué les effets de la gelée & du froid. La moëlle spongieuse des branches mise à l'air par l'ouverture de l'incision, reçoit les eaux glacées des pluies & des frimats qui se congèlent dessus, & l'œil qui y répond doit périr.

3°. Cet arbre pousse d'abord avec impétuosité, & s'empresse de donner des preuves prématurées de sa fécondité, avant que les gelées soient passées. Si donc au-lieu de lui laisser tout son bois, toutes ses fleurs & tous ses boutons dans lesquels la sève se distribue, on le déchargeoit de ce superflu durant l'hiver, avec quelle véhémence ne pousseroit-il pas au printems, livré aux gelées tardives qui trouveroient d'autant plus à mordre que les bourgeons seroient plus avancés! Les vignes, par exemple, sont plus ou moins endam-

magées, suivant que le bourgeon est long & formé, & moins défendu par les feuilles naissantes. Si ce bourgeon encore petit vient à être offensé, la sève qui n'a point fourni beaucoup à sa subsistance, est en état de réparer ce dommage, soit par une nourriture plus abondante aux bourgeons épargnés par la gelée, soit en faisant percer des yeux à travers la peau des branches vigoureuses, quoique cela ne soit pas dans l'ordre ordinaire de la pousse du pêcher.

4°. J'ai remarqué, en taillant d'hiver, qu'il est sûrement attriqué de la gomme. Les partisans de cette taille n'y font point attention : accoutumés à en voir sur leurs pêchers, ils la regardent comme une maladie annexée à leur nature, & ils négligent d'en examiner la source, les effets & les progrès. Ils en rejettent aussi la cause sur le climat, sur le terrain, sur la saison, sur le vice même des arbres en particulier, & sur mille autres raisons chimériques, tandis qu'ils se dissimulent la véritable, je veux dire le mauvais régime.

5°. Tout étant dans l'inaction durant l'hiver, les branches malades, ulcérées & gangrénées, ou mortes, sont abreuvées par les humidités, & paroissent sous un coup d'œil tout différent, que lorsque la sève se développant au tems de la taille fait appercevoir sèches ou remplies d'une moëlle noirâtre, ces branches qui paroissent vives.

Ces raisons tendantes à prouver la nécessité de différer la taille du pècher jusqu'au printemps sont fondées sur mes observations & appuyées sur le sentiment d'un grand Maître dans le Jardinage.

A l'égard du tems où elle doit être faite, il n'est pas absolument fixe. C'est à la constance des saisons, aux climats, aux positions, à la nature du terrain, à l'âge & à la qualité des arbres à en décider. Pour les saisons & les climats on comprend qu'on taille plutôt ou plus tard, suivant qu'ils sont hâtifs. Dans un fond, dans une vallée froide & aquatique, je taille plus tard que sur le sommet d'une montagne ou sur le penchant d'une colline, à cause des dangers provenant de l'humidité. L'exposition du midi est la plus hâtive, & par conséquent j'y taille les pèchers & les jeunes arbres qui ont plus de feu avant ceux dont la pousse tardive ne se presse point d'éclorre. Certaines espèces de fruits, telles que l'avant-pèche, celle de Troyes & la madeleine hâtive me prescrivent ce que j'ai à faire. Le terrain sec & chaud doit aussi avoir la préférence sur un sable froid ou sur des terres lourdes & massives.

Avant que d'expliquer la manière de procéder à cette taille, il est à propos de parler des buissons auxquels on veut faire prendre un bon pli, & une figure agréable. Leur régularité consiste dans la proportion de toutes les branches entr'elles, de façon qu'ils soient

pleins sans confusion, dégagés sans altération, à jour sans aucun vuide, qu'il y regne une sage ordonnance, & que les fruits également distribués dans tout l'arbre, jouissent des bienfaits de l'air & des regards du soleil. Nulle branche ne doit y être perpendiculaire ou verticale, mais toutes seront latérales & obliques, comme autant de soupiraux & de ventouses pour pomper & contenir la sève.

Le poirier de la *Planc. VIII* a été dessiné d'après un buisson qu'on voit dans la maison de campagne de M. l'Archevêque de Rouen, à Gaillon. Il a trente ans, trois toises de diamètre A, & une tige C qui a dix-huit pouces de grosseur. Les branches horizontales B ont été alongées par succession de tems. Celles du dedans D sont pour la plupart des bois à fruit. Il est évasé en forme de godet. Pour y parvenir, il faut s'y préparer dès les premières années, & tailler toujours sur l'œil de dehors, jamais sur celui de dedans, à moins qu'une branche s'échappant trop, il ne fallût pour la remettre en son rang tailler sur ce dernier. On alongera les pousses & on les chargera suivant la portée de chaque arbre sans arrêter les bourgeons. Tous les Jardiniers sont dans l'usage de raccourcir, en taillant, les extrémités des branches à la même hauteur, en sorte qu'elles soient de niveau, ce qu'ils appellent couronner. Ainsi une branche grosse, comme le ponce, & de cinq ou six pieds de haut, n'est pas plus alongée que

Celle qui n'a que la grosseur d'un fœtu, & qui a six ou sept pouces de long. Il arrive de - là que la première ainsi retenue pousse avec plus de vigueur, & que la seconde prend d'autant moins l'effort qu'on lui a donné plus d'allongement. Prétendre que la branche fluette s'appropriera la sève de la grosse qui a été taillée court, c'est un paradoxe. Un arbre ainsi couronné est symétrisé l'hiver quand personne ne le voit; & lors de la belle saison il est épaulé: les principes du Jardinage fondés sur la raison enseignent de tailler les branches suivant leur force, sauf à réduire les fortes en Mai, Juin, Juillet & Août, & à les rabattre sur les inférieures.

Les Jardiniers ont pareillement coutume de tailler les branches de côté au pourtour des buissons à la même longueur, & ils en font un objet des plus difformes, ce qu'ils nomment double couronne. Il vaudroit mieux couper tout près de l'écorce les bourgeons qui ne peuvent trouver place. Suivant notre méthode on ne taille point les branches du tour, mais on les casse, on pourra ensuite les rapprocher, comme il sera dit.

On se plaint tous les jours de ce que les arbres sur franc ne se portent point à fruit, malgré les moyens employés pour y réussir. Ces plaintes cesseroient bientôt, si l'on faisoit attention à la manière dont ils ont été travaillés & traités dès leur tendre jeunesse. On

a commencé par couper fort court & par supprimer presqu'entièrement toutes les pousses de ces arbres ordinairement fougueux. De là, qu'est-il arrivé ? Un épanchement forcé, irrégulier & surabondant de sève, qui a pris son cours vers les extrémités, ou vers la peau même, au lieu de se décharger dans les branches alongées que la Nature lui avoit pratiquées. La sève accoutumée à s'y porter, a élargi les premiers couloirs, & a dilaté leurs fibres, en faisant continuellement effort pour se déposer où elle a pu, étant privée de ses vases & de ses récipiens naturels. Telle un eau qui est retenue & qui s'est formée une pente qu'elle suit toujours, si on n'a soin de régler son cours. Il auroit fallu d'abord amortir la fougue de ces arbres par de longues tailles, par une grande quantité de branches éparées dans toute leur capacité : la sève trouvant alors suffisamment de vases pour y être reçue, au-lieu de se porter par irruption, eût coulé plus lentement, & auroit eu le tems d'être travaillée & affinée.

Excepté certains arbres de fruits à noyau, tous peuvent être mis en buisson. Il en est que les Jardiniers n'entendent point à gouverner, tels que les arbres sur franc & la virgouleuse. Ceux-ci demandent à n'être presque point taillés, & à être fortement alongés sur les gourmands.

Un défaut très-commun dans le Jardinage est la plantation trop prochaine. On peut y

remédier , 1 . En ôtant un arbre entre-deux.
 2°. En plaçant dans l'intérieur de chaque arbre
 un ou deux cerceaux E (*Planc. VIII.*) pro-
 portionnés à son étendue , auxquels on fait
 des coches , pour que les branches liées avec
 des osiers restent en place. Ces cerceaux
 seront attachés à des montans frappés soli-
 dement en terre pour leur servir d'appui. 3°.
 En tenant fort court un buisson entre-deux ,
 & le chargeant en lambourdes , il fera des
 pousses vigoureuses , dont on supprimera en-
 tierement la meilleure partie , & on laissera
 prendre l'effor aux deux voisins.

Maintenant je réduis à trois points ce qu'il
 faut faire avant , durant & après la taille.

Je pose d'abord pour conditions essentielles
 les deux pratiques suivantes. La première
 consiste dans un coup d'œil général jetté sur
 l'arbre , & dans une visite plus exacte pour
 s'assurer de la distribution de ses branches ,
 de leur quantité & de leur qualité , de son
 état de vigueur ou de foiblesse , de santé
 ou de maladie , de sa forme , de ses dis-
 positions à s'emporter , pour se régler sur la
 conduite qu'on doit tenir en le taillant. La
 seconde est de dépalisser toutes les branches
 afin d'être le maître de tailler son arbre , &
 de lui donner une forme régulière , autant
 qu'il est possible. Je ne parle point des maî-
 tresses branches , ni des branches-meres , qu'il
 ne faut détacher qu'en cas de ravalement.

Après avoir visité mon arbre , comme je

J'ai dit, je le dégage de tout le bois mort, des branches ruinées, galeuses & gangrénées, ensuite je coupe tous les chicots & onglers. Les vuides occasionnés tant par la suppression des branches défectueuses que par le vice même de l'arbre, m'obligeront à amener de loin des branches pour les remplir. J'observerai de les tirer avec précaution, en appuyant légèrement dessus par l'extrémité d'en-haut, ou un peu en-deça à un point d'appui solide, sans les forcer ni les tordre, & quand elles seront à leur point, je les attacherai.

Je taille ensuite le côté le plus difficile, en commençant par le bas, qui ne doit jamais être placé qu'à six pouces au moins au-dessus de la terre, & je remonte jusque vers le milieu, espaçant mes branches dans une sorte d'égalité afin de ne point laisser de grands vuides en des endroits, & en d'autres des branches trop proches. Je me comporte de même envers l'autre côté, & je m'arrange pour que le milieu se trouve garni, & que les branches restantes soient à-peu-près à une égale distance qui sera remplie au palissage futur par les bourgeons qui vont croître & s'allonger. Je suis très-exact à palisser & à attacher les branches à mesure que je les taille. Sans cette attention, celles surtout qui ont été laissées de longueur, deviennent le jouet des vents, & le crépi du mur achevé de les froisser & de les écorcher.

Fort éloigné de penser qu'il faille donner plusieurs tailles successives au pêcher, je dis qu'il n'en faut faire qu'une seule au printemps pour ne plus y retoucher, que lors de l'ébourgeonnement & du palissage. La maxime de tenir long une branche à fruit, parce qu'on ne fait pas où les fleurs noueront, n'est point recevable, attendu qu'il est impossible que, laissant sur une branche fluette une aussi grande quantité de fleurs, le fruit puisse profiter & mûrir, si elles nouent. On en sera de plus en plus convaincu, en considérant qu'outre les pêches que ces branches fluettes sont obligées de nourrir, chacune a une mere nourrice, qui doit participer à la même nourriture.

Une autre pratique non-moins vicieuse est celle de raccourcir ces branches où les fleurs ont noué, ou de les supprimer si elles ne nouent point. Peut-on disconvenir qu'il s'est fait en pure perte une dissipation considérable de sève, qui auroit passé dans le petit nombre de pêches & de bourgeons, proportionné à la capacité de la branche? N'est-il pas plus naturel de ménager des fleurs dans l'étendue de l'arbre, à l'exception de l'extrémité des branches, & de tailler fort court ces branches menues, incapables de fournir à beaucoup de fruit une sève assez ample. Il faut excepter de cette regle les brindilles & les gourmands à qui la Nature a coutume de prodiguer la fécondité, & qui sont dans un genre

différent des branches ordinaires. Je ne fais qu'indiquer les suites funestes de cette taille multipliée, l'évaporation de la sève, les infirmités que ces différentes plaies ouvrent à la gomme, un épuisement assuré pour l'année même, & pour la suivante une maigreur dans la pousse des nouveaux bourgeons, & l'origine d'une infinité de branches chiffonnes.

C'est un principe certain qu'il faut conserver soigneusement les branches à fruit ou les branches-crochers, en évitant néanmoins la confusion, & les tailler court. Sur un arbre bien constitué, les fortes doivent l'être à cinq & six yeux, & même à huit en certains cas pour arrêter l'impétuosité de la sève, sauf à les réduire en l'ébourgeonnant. Les demi-fortes le feront depuis un œil jusqu'à trois. Il est un juste milieu entre tailler trop court, ou trop long, ou sur une trop grande quantité de branches. Dans le premier cas on n'a que des gourmands; dans le second, on épuise son arbre, qui ne pousse que des branches chiffonnes, & dans le troisième la place leur manque au palissage. Si vous en supprimez trop vous n'aurez point de fruit. C'est au jugement & à l'expérience à décider des pratiques qu'exigent les différens cas où l'on se trouve.

Je dis qu'en taillant long, on ne doit point craindre d'épuiser ses arbres. Les Jardiniers taillent par supposition une douzaine de branches, & ils laissent à chacune environ six pou-

ces : douze fois six pouces font trois pieds d'allongement sur douze branches. Je ne conserve au contraire que trois belles branches bien nourries sur lesquelles j'assieds ma taille, & je leur donne un pied à chacune. Par conséquent je ne laisse pas plus de longueur que les Jardiniers ; mais avec cette différence, que ce qui est partagé suivant la routine ordinaire en douze, se trouve réuni dans ma méthode en trois. Je vais plus loin, & je dis que ces branches multipliées laissées aux arbres sont très-propres à les ruiner. Elles consomment en pure perte une ample quantité de sève, aussi sont-elles petites, maigres & rabougries, & font de l'arbre une espèce de hérissou. Ses fruits ne font rien moins que savoureux & nourris. D'ailleurs tant de petits bois s'offusquent réciproquement, & se dérobent les rosées, les influences de l'air, & les rayons vivifiants du soleil.

Le pêcher s'emporte vers le haut & se dégarnit du bas. Pour le retenir, il suffit de rapprocher en taillant tant sur les branches fortes, que sur les demi-fortes ; c'est-à-dire que si on a taillé les fortes l'année dernière à quatre, cinq & six yeux, & les demi-fortes à un, deux & trois ; on rabaisse à la taille actuelle chacune de ces branches sur celle qui aura poussé de l'œil le plus bas. Mais si cette dernière étoit ou défectueuse ou plus fluette que celle du nœud au-dessus, on tailleroit la foible du bas à deux yeux, & celle d'au-dessus à trois

ou quatre ; au moyen de ce rapprochement de chaque année , on met un frein à la fougue du pêcher. On a remarqué que plus le fruit est rapproché de la branche-mère , plus la substance lui est fournie abondamment. Le transport des alimens est plus long & les provisions n'arrivent ni aussitôt ni en aussi grande quantité aux fruits placés à l'extrémité des branches.

Quoique le pêcher pousse rarement de l'écorce & du vieux bois , il arrive qu'étant ravale & concentré , la sève s'entretient avec une forte d'équilibre vers le bas , & qu'accoutumée à s'y porter elle y fixe son cours. En conséquence , elle fait éclore de tems en tems , à travers la peau , des branches inespérées , qu'on conserve précieusement au palissage , & qui renouvellent une partie de l'arbre l'année suivante. On les taille long , sans appréhender que les yeux d'en-bas s'éteignent. Ce sont des branches gourmandes très-vigoureuses , qui remplacent leurs voisines usées , ou trop alongées , & qui deviennent très-fructueuses.

Les lambourdes & les brindilles ne doivent être taillées aucunement. On cassera les premières par le bout , afin de ne point leur laisser une si grande quantité de boutons à fruit à former & à nourrir. La Nature , comme je l'ai dit , s'étant chargée seule de pourvoir à leurs besoins , & de les gouverner , nous n'avons d'autre ministère à exercer envers elles , que de les conserver précieuse-

ment. Les pêches qu'elles rapportent sont presque toujours les meilleures, les plus grosses & les plus hâtives. Tant il est vrai que c'est la nature des couloirs & la filtration qui fait le fruit, & nullement la grosseur de la branche. Dans les années de stérilité, ou lorsque les fleurs sont gelées, ces brindilles demeurent toujours naines, leurs bourgeons tiennent de leur nature; & de leurs yeux on ne voit éclore que des branches maigres & fluettes: d'où je conclus que la sève qu'elles reçoivent n'est pas configurée, de même que celle qui passe aux gourmands. Ceux qui abattent ces derniers, dans l'intention de faire retirer la sève vers les autres branches, renversent l'ordre de la Nature. Il est aussi impossible qu'une sève affinée & purifiée, destinée aux brindilles & à leurs fruits passe aux gourmands, qu'il l'est qu'une sève grossière, matte, épaisse, propre aux gourmands, se porte à leur défaut aux lambourdes & branches fructueuses, & s'insinue par les orifices déliés de leurs fibres menues.

Cette sève néanmoins à force de se filtrer dans les petites branches voisines de ces gourmands, & de circuler dans leurs parties organiques, s'affine & donne des yeux à fleurs aux uns & aux autres, qui produisent des fruits l'année suivante. Telle est la raison pour laquelle on fait usage à Montreuil des yeux des gourmands, qui deviennent une source intarissable de branches fructueuses.

Tout ceci recevra un nouveau jour dans le Chapitre suivant, où je traiterai de la taille des gourmands.

Ces principes s'appliquent à peu de choses près aux fruits à noyau, & moins aux fruits à pépin, à cause de leur façon diverse de pousser, relative à la nature de leurs branches tant à bois qu'à fruit, & à la disposition différente de leurs boutons à fruit. Quant à leurs lambourdes & à leurs brindilles, & à la méthode de tirer sur les branches fortes, il n'y a nulle différence, si ce n'est qu'au lieu qu'on rapproche & concentre le pêcher, les autres doivent être étendus & prendre l'effort.

CHAPITRE III.

De la maniere de convertir les gourmands en branches fructueuses.

AVANT que de procéder à la direction & au gouvernement des gourmands, je les considérerai dans deux tems différens; savoir, durant la pousse depuis le mois d'Avril jusqu'à l'automne, & ensuite à la taille du printemps suivant, parce qu'on doit se comporter différemment dans ces deux circonstances.

Quant à ce qui regarde la pousse, je n'en parlerai ici qu'en passant, pour en traiter plus au long à l'article de l'ébourgeonnement. Si j'abats ces gourmands, je suis sûr que la branche à laquelle je les supprime cessera de pousser, de produire du fruit, & que toute l'économie de l'arbre s'en ressentira. Il dépérira, maigriera, & ne me donnera que des branches fluettes, de faux-bourgeons; la gomme l'attaquera de toutes parts, les yeux ou boutons qui ne doivent s'ouvrir que l'année suivante, s'ouvriront prématurément. Les fleurs qui naîtront des bourgeons formés à la place des gourmands avorteront, faute d'avoir été produites dans l'ordre de la Nature, & faute d'une sève assez abondante dont on aura arrêté le cours & coupé le canal par la suppression des gourmands destinés à la recevoir, pour la transmettre aux branches latérales qui naissent d'eux.

D'un autre côté, si j'en conserve un si grand nombre, je ne pourrai les placer non plus que les branches latérales. Pour mettre donc un frein à l'intempérance de la sève & pour l'amuser, je laisse pousser tous ces gourmands jusqu'au mois de Juillet, en les palissant de mon mieux, & je les rabats dans ce tems à deux, trois & quatre yeux, ou à un seul bourgeon latéral le plus bas. Voici quel est l'effet de ce ravalement. Leurs yeux s'ouvrent par en bas, & il en naît plusieurs branches fructueuses appelées crochets, dont

les yeux ont le tems de se former pour faire produire l'année suivante à chaque branche ainsi arrêtée une prodigieuse quantité de pêches ; & on taille ces branches , enfans de l'industrie , au printemps suivant , à un , deux & trois yeux. Quelquefois aussi pour ne les pas fatiguer & en dompter la fougue peu-à-peu ; je commence vers la fin de Mai , à les arrêter à une des branches latérales qu'elles ont poussées , puis dans le courant de Juin je les rabaisse à un ou deux bourgeons plus bas , & finalement comme je viens de le dire. Ces opérations réitérées se font lors de l'ébourgeonnement , & n'exigent qu'un peu d'attention & d'application.

J'ai dit qu'autant qu'on doit ménager les gourmands , autant il falloit les supprimer dans les cas de nécessité ; par exemple , lorsqu'ils sont mal placés , ou qu'il y auroit à craindre qu'en les laissant , l'arbre ne vînt à s'emporter. C'est l'âge & la force qui me décident ; à un arbre foible j'en laisse peu & je les taille fort court ; à un arbre jeune & vif j'en laisse davantage , & je les alonge. J'appelle gourmand mal placé celui qui naît sur le devant d'une branche , qui fait le coude , le cerceau , l'anse de panier , qui est par derrière , ou trop près d'un autre , qui croise sur une ou plusieurs branches , qui pousse perpendiculairement à la tige ou au tronc , sur la greffe même , sans qu'il soit nécessaire pour le renouvellement de l'arbre. Dans tous ces

cas je le supprime lors de la pousse, & au tems de l'ébourgeonnement.

Un gourmand a poussé dans le milieu d'un arbre, & se trouve bien placé pour garnir, je le laisse croître environ à deux pieds de haut, & ja le coupe ensuite à moitié à un œil, ou deux, au mois de Mai, ce qu'on appelle tailler en courson : tous les yeux du bas s'ouvrent & font éclore autant de nouveaux bourgeons. Ils peuvent avoir chacun vers la mi-Juin sept ou huit pouces de long. Je coupe de nouveau ce rameau à moitié & je retranche trois ou quatre de ces bourgeons jusqu'à ce que vers la mi-Juillet je le ravale une troisième fois sur un ou deux de ces bourgeons restans, & il en sortira deux bons qui avant la chute des feuilles s'allongeront considérablement & auront encore le tems de s'aouter. L'année suivante, on taillera dessus. Ce gourmand cesse de l'être, & devient une bonne branche, qui donne du fruit à la raiïle subséquente dans les arbres de fruits à noyau, & par la suite dans ceux à pepin.

Si on laisse plusieurs gourmands sur la même branche, il faut, en taillant, ravaler sur l'inférieur, à moins que la nécessité de garnir l'arbre par le haut ne détermine à préférer le supérieur. Le grand art du gouvernement du pêcher, je l'ai déjà dit, consiste dans le rapprochement. Ainsi, taillez le plus que vous pourrez sur les gourmands & sur les demi-gourmands, & taillez fort long,

quand il n'est pas possible de faire autrement sans nuire à l'arbre.

S'il n'a poussé que des gourmands, je suis forcé à tailler dessus. Je les alonge pour lors considérablement, & je taille, suivant leur nature, le peu de petites branches qui le garnissent. Je suis sur d'avoir l'année suivante un nombre prodigieux de bonnes branches à fruit. Si au contraire je ne lui laisse point jeter son feu, ou il ne produira encore que des gourmands, ou il ne poussera point du tout. Celui qui, au-lieu de tailler sur les gourmands, alongeroit ces branches foibles, mettroit cet arbre dans un tel état de dépérissement, qu'il ne pourroit plus se remettre ou que très-difficilement.

Pour placer tous les bourgeons nés de ces gourmands, je laisse environ un pied de distance entre chacun d'eux; & lors du palissage je remplis ces vuides à droite & à gauche avec ces bourgeons, en les plaçant, non en face les uns des autres, mais à l'opposite, de façon qu'étant entrelacés, chacun remplit le vuide qui se trouve entre eux, en préférant toujours ceux d'en-bas, & supprimant ceux qui font confusion. A l'égard des gourmands qui ont, soit au-dessus, soit à leurs côtés de bonnes branches fructueuses, je ne balance pas à m'en défaire, quand ces dernières sont en état de me donner du fruit, & qu'elles ne peuvent être conservées pour la taille qu'aux dépens des gourmands. Je les sacrifierois, au

contraire, si elles étoient foibles & ruinées. Mais dans le cas où je peux me servir des feux à la fois, je taille sur ma branche à fruit comme à l'ordinaire, & j'allonge le gourmand qui me fournira de quoi remplacer la branche fructueuse épuisée l'année suivante, & qui sera jetée à bas.

Une des raisons pour lesquelles on doit être fort réservé à abattre des gourmands, est tirée de la nature de la plaie qu'on fait à l'arbre, & de son étendue. En considérant à la loupe la tiffure des parties fraîchement coupées du gourmand, & le nodus qu'il a fait à la branche où il est né, & dont il vient d'être séparé, on voit à l'un & à l'autre une infinité de trous, comme ceux d'un dé à coudre, à travers lesquels sort une eau limpide. On peut faire la même remarque sur les autres branches, avec cette différence que ces orifices sont presque imperceptibles, & qu'il ne s'y fait point d'écoulement. De plus, à la jonction du gourmand à la branche, est un empatement beaucoup plus gros que le corps de la branche dont il est né, lequel s'étend à droite & à gauche, & occupe horizontalement toute sa capacité. Or, en coupant les gourmands, on tranche le fil des fibres, & la sève qui y passoit avec abondance, se trouve rallentie, parce qu'elle n'a plus le même passage, & que la plaie est amortie par le dessèchement & la stérissure de cette partie frappée de l'air & du soleil, d'où s'ensuit

le renversement de son mécanisme intérieur.

En conséquence de cet empatement du gourmand, qu'on juge si par l'amputation la branche n'est pas éventée, si la moëlle & toutes les parties intérieures, exposées à l'air, ne doivent pas être altérées & desséchées, ainsi que ce qui peut rester de vis à cette branche, à laquelle on ôte un gourmand beaucoup plus gros qu'elle, puisqu'en coupant une branche à quelqu'endroit que ce soit, la partie incisée qui reste meurt à une ligne près de l'incision. Telle est la raison pour laquelle une branche à qui on a ôté un gourmand ne profite plus, & qu'avec lui elle croît & produit, quand ce n'est point une branche à fruit.

J'ai avancé qu'il falloit tailler fort long sur les gourmands, & à proportion sur les demi-gourmands. Je leur donne ordinairement depuis un pied jusqu'à dix-huit pouces, & quelquefois trois & quatre pieds de taille sur certains arbres qui ont fait des pousses excessives, & qu'on ne peut dompter autrement. En trois années ils sont garnis de toutes parts & formés : la tige & le tronc poussent à proportion.

Au reste, cette longueur de trois & quatre pieds que je donne aux gourmands, n'a lieu qu'à l'égard des deux branches-mères nécessaires pour former mon arbre. Mais après que je lui ai laissé jeter son feu, je le guide suivant qu'il le demande, & autant j'ai été

prodigue à son égard, autant je deviens économe & ménager, jusqu'à rapprocher ces mêmes branches que par nécessité j'avois longées. Il est alors dans le cas d'un arbre qui auroit eu une trop grande abondance de fruits, & qui a besoin de repos & de soins pour se refaire : je le tiens court l'année suivante, & même encore après, je lui donne quelqu'engrais, & bientôt il revient. Il n'y a point à appréhender l'avortement des yeux d'en-bas de ces gourmands si gros & si nourris. Leur vigueur est telle qu'ils pousseroient des branches de tous leurs yeux, si on les abandonnoit à eux-mêmes.

Enfin, je puis assurer qu'au moyen du traitement que je prescris, les arbres cesseront de pousser des gourmands, ou en pousseront en si petite quantité, qu'ils ne donneront pas grand exercice au Jardinier : les branches fructueuses les remplaceront. Il est certain que dès qu'un arbre se porte à fruit, il ne pousse plus en bois comme auparavant, & qu'il produit d'autant plus de branches à bois qu'il rapporte moins.

Les regles pour la conduite & pour la taille des gourmands; sont les mêmes pour les arbres de fruits à pepin, que pour ceux à noyau, tels que les cerisiers en espalier, les abricotiers, les pruniers & les pêchers. Il n'y a de différences que dans le régime, eu égard à leur façon de pousser; différences qu'une bonne judiciaire fera aisément appercevoir.

On voit (*Pl. IX*) un poirier en éventail de 38 pieds d'étendue, & âgé de quarante ans, dont les branches sont disposées en forme de rayons qui vont du centre à la circonférence. Il est dans les jardins de M. l'Archevêque de Rouen à Gaillon. A, sa souche de 18 pouces de diamètre. B, branches latérales partant immédiatement de la souche, & placées horizontalement. C, deux branches mères dont les membres garnissent l'arbre haut & bas. Elles se trouvent plus fortes que les autres, ce qui pourroit infirmer l'observation sur les branches perpendiculaires qui prennent toute la nourriture, & dont il a déjà été parlé. Mais on remarquera que les quatre branches cottées E ne forment qu'un tout. Suivant ma méthode on n'en auroit laissé qu'une, & l'autre mere-branche en auroit profité d'autant. D, membres & branches-crochets ayant des lambourdes & des brindilles. Les quatre branches E partent du corps même du poirier, & s'élevent perpendiculairement, l'arbre n'ayant pas été dirigé de jeunesse selon mes principes. Ces branches sont plus fortes du double que les latérales.

La *Pl. X* représente un Albergier-tige, de Montgamet en Touraine, âgé de douze ans : il est exposé au levant & au midi, & appliqué à une terrasse de 20 pieds de haut dans le petit potager d'en bas de M. l'Archevêque de Paris à Conflans. A, tige de six pouces de diamètre sur cinq pieds de haut. B, jonction

de la greffe & son bourrelet qui l'excede, l'arbre ayant été greffé sur prunier. C, canal direct de la sève, coupé & recouvert. D, hauteur de quinze pieds depuis la greffe jusqu'à l'extrémité d'en-haut. E, étendue latérale de 27 pieds. F, branches du milieu qui garnissent à la place du canal direct de la sève; elles sont perpendiculaires sur obliques. G, sont six branches-meres paralleles d'un côté comme de l'autre.

A la *Pl. XI*, est un poirier de onze ans planté dans le même jardin. A, tige de cinq pieds de haut. B, sa grosseur de six pouces. C, canal direct de la sève supprimé. D, cicatrices de deux branches-meres inférieures qui ont été coupées, à cause de deux poiriers voisins qu'elles offusquoient. E, les deux branches-meres avec les membres & les branches-crochets. F, étendue de l'arbre de vingt-deux pieds. G, hauteur de trois pieds. H, branches coulées à droite & à gauche, à cause du treillage qui ne monte pas plus haut.

On distingue dans les poiriers & pommiers cinq sortes de branches. 1°. Des gourmands ou branches de faux-bois que je mets dans la même classe. 2°. Des branches à bois qui poussent sur les yeux de celles qui sont taillées tous les ans. 3°. Des lambourdes qui croissent également par tout, & percent aussi du vieux bois. 4°. Des brindilles qui naissent de ces lambourdes & des autres parties de

l'arbre. 5°. Des branches folles ou chiffonnes.

Je suppose d'abord , comme une chose essentielle , qu'on leur a fait prendre la forme d'un \vee ouvert , & qu'on a fermé le canal direct de la sève pour ne leur laisser pousser que des branches obliques. Dès la première année , je les alonge par les extrémités , pour donner aux arbres le moyen de s'étendre & de grandir , bien entendu que je me conforme à leur vigueur , au-lieu que les Jardiniers les épuisent en les raccourcissant , soit qu'ils poussent vigoureusement ou non. Ils ont pour maxime de les ravalent toujours ; en sorte que si les arbres de fruits à pepin ont fait quatre pousses , ils abattent les trois premières d'en-haut , & taillent sur la quatrième à quatre ou cinq yeux , & l'année suivante ils ravalent sur la plus basse de celles qui ont poussé , au moyen de quoi ces arbres sont toujours des avortons. Il est évident que dépouillés d'année en année de leurs productions , & forcés de pousser en vain de nouveau bois , ils font un temps considérable à grandir & à se former. Il ne faut que du bon sens , disent les Montreuillois , pour concevoir qu'un homme dont on tire continuellement le sang & la substance , ne peut profiter , être en embonpoint & travailler.

Ce raisonnement est juste , & je pense qu'on ne donne point assez d'effort aux arbres à pepin , soit en espalier , soit en buisson.

Voyez la différence pour la force & la grosseur des arbres en plein vent, avec les buissons du même âge. Aux premiers tout reste & leur profite ; aux autres leurs plus belles & leurs meilleures pousses sont en pure perte.

Si on me demande ce que je fais de ces branches qui croissent au-dessous de celle qui a poussé à l'extrémité, je répondrai que dans les pommiers & poiriers de deux & trois ans, j'en abats de deux une, & je taille long en faisant de ces branches autant de membres & de crochets sur les branches-mères, & à la pousse je les applique sur le mur de toute leur longueur. A l'égard des buissons, je les laisse monter. L'année d'après je me comporte de même, en chargeant l'arbre à proportion qu'il s'étend ; mais lors de l'ébourgeonnement je ne conserve que ce qui peut trouver place au treillage, & cependant j'ai du bois franc, des bourgeons & des fruits en abondance au bout de quatre à cinq ans.

J'ai confondu les gourmands avec les branches de faux-bois dans les arbres de fruits à pépin, parce qu'ils partent également de l'écorce & non de boutons ou d'yeux comme dans le pêcher. Les Jardiniers les laissent pousser aux buissons, & à la taille ils les coupent près de l'écorce ; il en renaît bientôt deux ou trois autour de la plaie. Quant aux arbres en espalier, ils les coupent dans le mois de Juin à trois ou quatre yeux ; telle est la

raison pour laquelle tous les pommiers & poiriers de nos jardins sont comme des hérissons sur le devant ou des têtes de faule. Ces yeux ne tardent pas à s'ouvrir, & produisent autant de branches qui sont aussi coupées à la taille suivante. La sève lassée d'être troublée dans son cours, abandonne enfin ces souches informes qui ne sont qu'un tissu de cicatrices. Je n'ignore pas qu'il en naît quelquefois des boutons à fruit, mais ces arbres sont on ne peut pas plus difformes. On voit à Montreuil des arbres de fruits à pépin pleins de santé, & qui tapissent la muraille presque aussi régulièrement que les pêchers.

La seconde espèce de branches est formée de celles à bois qui naissent des yeux des rameaux sur lesquels on a taillé l'année précédente. Au lieu de rabaisser sur la dernière d'enbas, & de la tailler à trois ou quatre yeux, il faut tailler sur la plus haute; & quant à celles qui sont au-dessus, les ôter en partie en les coupant bien près; à côté il poussera des lambourdes. Je proportionne la longueur de la taille de cette branche supérieure à la vigueur de l'arbre; s'il est fort, je lui en donne une dans les commencemens d'un pied de long; je la porte ensuite à trois & quatre pour le dompter & le mettre à fruit, sauf à le tenir plus court l'année suivante, & même à lui laisser moins de bois à l'ébourgeonnement.

A l'égard des lambourdes, on se contente

de les casser par le bout ; si elles sont trop longues , on les raccourcit , afin que la sève ait moins d'yeux à nourrir & de chemin à faire pour arriver aux derniers. Ces lambourdes , au reste , presque semblables à des brins de verges , sont longues & étroites ; elles ont les yeux gros , s'aoutent de bonne heure , se forment en bois avant les autres bourgeons , & sortent de l'écorce du vieux bois. Lorsqu'elles sont en trop grand nombre , on les met à bois en les taillant à un seul œil durant deux ou trois ans , après quoi l'arbre ne manque point de véhicules pour faire circuler la sève dans toutes ses parties , & la déposer dans ces lambourdes qui deviennent fructueuses.

Les brindilles même étant placées sur le devant , sont très-précieuses ; elles croissent par tout indifféremment , & sont trois ans à donner du fruit , chaque bouton passant par différens états avant que d'être parfaitement formé. Dans les vieux arbres surtout qui ne se portent qu'à fruit , on est souvent forcé d'ôter de ces brindilles pour faire pousser de nouveau bois : on taille aussi sur le vieux , & on leur ôte de distance en distance quelques branches. S'ils ont des gourmands , on les taille long , & on supprime la grosse branche la plus voisine. C'est la manière de renouveler peu à peu & de rajeunir les vieux arbres. Quant aux jeunes qui ne donnent que des brindilles , leur durée ne sera pas longue

si on n'a soin de rabattre sur le vieux bois pour leur en faire pousser de nouveau.

Les branches nommées chiffonnes, qui sont la dernière espèce, éprouveront le même sort que dans les arbres de fruits à pépin, celui d'être retranchées comme inutiles & infécondes, à moins que l'arbre n'en eût pas d'autres, ou qu'il y eût des vuides à remplir qui ne pussent l'être qu'avec leur secours. Dans ces deux cas on les tailleroit à un seul œil durant deux ans. Alors la sève, à force d'y arriver, élargit peu-à-peu leurs fibres & leurs pores, & elles deviennent à la fin branches à bois.

Quoique j'aye dans ma seconde partie profcrit les branches verticales, je ne laisse pas de m'en servir dans certains cas, & d'en tirer de grands avantages : trop heureux de recourir à ces sortes de branches, en usant néanmoins de précautions, lorsqu'un arbre jeune ou de moyen âge est dégarni du milieu, & qu'il n'y a pas d'autre moyen de le rendre plein, ou que des arbres déjà âgés font éclorre des branches perpendiculaires propres à les rajeunir. Dans ce double cas, voici deux moyens d'en faire usage. Le premier est de les couper dans le fort de leur pousse à deux yeux vers la mi-Juillet, pour avoir des bourgeons qui deviendront branches fructueuses, & qui, à la taille suivante donneront bois & fruit. Le second moyen est de tailler au printems ces branches à un œil en courson, & de laisser étendre de toute

leur longueur celles qui en proviendront pour tailler dessus l'année d'après. Si les unes & les autres prenoient trop de nourriture, on les réduiroit à deux ou trois yeux.

Ces branches dont je parle, quoique perpendiculaires dans leur origine, étant arrêtées dans le bas au fort de leur pousse, & cessant de monter, leur feu est amorti; & par la soustraction de la partie la plus considérable d'elles-mêmes, comme par la plaie qu'elles reçoivent, elles sont nécessitées à se partager & à repartir leur sève aux yeux sur lesquels on les a taillées.

Les pêchers en plein vent, loin d'être abandonnés à leur fort, doivent être taillés: les règles sont les mêmes; avec cette différence, qu'ils ont besoin de l'être plus d'une fois, parce qu'ils sont maltraités par les vents-roux ou de galerie, & qu'ils sont presque tous les ans gelés en hiver, & au printemps. C'est pour cette raison qu'ils sont fort sujets à la gomme. On les taille aussi fort court, ainsi que les nains en plein vent, & sur un grand nombre de branches.

Quand un arbre est achevé, avant que de passer à un autre, je m'en éloigne de deux ou trois pas pour mieux appercevoir les défauts qu'une trop grande proximité, en travaillant, auroit soustraits à mes yeux. Je crois cette attention aussi essentielle que le coup d'œil général dont j'ai parlé avant la taille. A l'exemple de ces fameux Peintres qui

perdent de vue leurs ouvrages pendant quelque tems pour y revenir à tête reposée, soit seuls, soit avec des gens de l'Art ; un habile Jardinier doit faire la revue de tous ses arbres généralement, & les visiter successivement pour une dernière fois, après que sa taille est achevée.

J'ajoute que, comme un pere tendre, il doit étudier leurs besoins, guérir leurs maladies, prévenir les dangers auxquels ils peuvent être exposés, enfin les défendre contre cette foule d'ennemis qui les attaquent sans cesse. Durant la taille, les vents froids, les neiges fondues, la grêle, le givre & les gelées tardives donnent un continuel exercice au Jardinier. Tous les jours sur les huit heures du matin, lorsque le soleil commence à paroître, il est obligé de lever ses paillassons qu'il abaisse promptement dans le cours de la journée, si des ouragans destructeurs ou des nuages de grêle menacent de faire irruption sur les fleurs. Sans m'arrêter aux attentions qu'exigent les bourgeons, soit en les couvrant, soit en les découvrant ; je me bornerai à dire que les paillassons ne doivent être appliqués que dans le bas des espaliers, un peu au-dessus de la terre. Les influences nuisibles d'en-haut, ne tombent point perpendiculairement, mais sont fouettées obliquement par les vents vers le bas. Rarement les endroits élevés sont-ils incommodés de la gelée ; elle n'exerce le plus souvent ses fureurs meur-

rières contre les végétaux que dans les bas, & c'est pourquoi les Vignerons taillent beaucoup sur des bois longs qu'ils ne courbent pour les attacher aux échelats qu'après que les grands périls sont passés. Toujours les bourgeons du cep sont gelés avant ceux du haut.

Immédiatement après la taille il faut labourer les arbres, non-seulement pour que le soleil puisse donner de l'action à la sève & se faire sentir aux racines, mais aussi pour détruire la demeure des mulots, remplir les fouilles des taupes, & mettre dans le fond de la terre quantité d'œufs d'insectes près d'éclorre, & d'animaux logés dans le pied des arbres.

J'ai dit que le printems est le tems auquel les branches vivement frappées de la gelée périssent lorsque les rayons du soleil se font sentir. Il faut donc, après les avoir abattues, détacher des branches voisines pour couvrir la nudité du mur. La gomme flue aussi à quantité de plaies faites dans le printems : si elle séjourne, le mal devient presque irréparable.

Depuis le tems de la taille jusqu'à celui du palissage, le pêcher est sujet à de grandes révolutions. Le soleil dardant à plomb ses rayons sur la tige & sur les racines, tout-à-coup des vents fougueux, accompagnés de froids desséchans, interrompent le cours de la sève, & flétrissent sa belle verdure. Ses feuilles à l'instant se récoquillent & chan-

gent de couleur, c'est là ce qu'on appelle la cloque, maladie que je traiterai dans ma quatrième partie. Un pêcher alors cesse tout-à-fait de pousser, & est souvent pris par la jaunisse. Le Jardinier soigneux doit en chercher la cause, & employer les remèdes que j'indiquerai. Il arrose, il fume, il jette de l'eau de fumier au pied de tels arbres, il les fouille pour voir si leurs racines ne sont point chancreuses, gangrenées, rongées des vers ou attaquées par des fourmis. Il doit encore faire la guerre aux limaçons, aux puçerons, aux chenilles, arroser pendant les secheresses, buter le pied de ses pêchers durant les grandes humidités, en élevant la terre en glacis pour jeter les eaux au loin, & rabattre ensuite ces talus lorsque le tems est remis.

Son ministère exige qu'il visite généralement tous ses arbres en espalier, surtout les abricotiers, pour les débarrasser des bois morts gelés durant l'hiver, & dont la mortalité ne se déclare qu'au printems. De plus, quantité de bourgeons naissans fatigués des gelées d'hiver & du printems avortent, ainsi que des yeux sur lesquels il a taillé. Les uns demandent à être supprimés tout-à-fait, & les autres à être rabattus sur le bourgeon voisin, le plus vigoureux. Si l'on néglige ces soins & si l'on remet à la taille suivante à ôter ces bois, on recule d'un an la guérison de ces plaies, & on met obstacle à la communication de la sève.

Nombre

Nombre de fleurs qui ont noué , se trouvent à découvert : le fruit en proie aux rayons du soleil va être couronné. Le Jardinier tiendra dessus quelques feuilles voisines qu'il retiendra avec un jonc , ou y appliquera une feuille large pour lui servir de parasol,

CHAPITRE IV.

*Divers expédiens pour former les arbres,
& leur faire rapporter du fruit.*

MAINTENANT les arbres sont en bon état , & s'efforcent par leur figure riante & par l'abondance de leurs fruits de récompenser le Jardinier de toutes ses peines. Ils semblent n'aspirer qu'après l'ébourgeonnement , & le palissage. Avant que d'y procéder , il est essentiel de les suivre de nouveau dans leurs diverses façons de pousser , à cet âge formé donc il est présentement question, A dix ou douze ans , ils se démentent quelquefois au point qu'ils deviennent méconnoissables. Quel parti prendre pour les diriger , suivant les différentes révolutions qui leur arrivent ?

Voici plusieurs moyens très-utiles qui conduisent à cette fin :

1^o. La courbure des branches.

2°. Les éclater.

3°. Les tordre.

4°. Casser les branches lors de la taille, & les bourgeons à la pousse en Juin & Juillet.

5°. Déplanter pour replanter aussitôt en la même place.

6°. Ne tailler que durant la seve.

I. COURBURE DES BRANCHES. Je voulois conserver, vers la mi-Juillet, un gourmand pour en faire, l'année suivante, la base d'un des côtés d'un arbre, je m'avisai de le courber & de le coucher presque le long de la muraille qu'il surpassoit de beaucoup. Pour lui faire place, je dépalissai entierement la branche sur laquelle il avoit poussé, & que je me proposois de supprimer à la taille suivante afin de la remettre sur ce gourmand. Je me trouvai dans la nécessité de forcer tant soit peu la branche-mere pour la faire descendre. En visitant l'arbre j'apperçus qu'elle avoit cessé de pousser, ainsi que le gourmand. Je vis les yeux à bois de ce dernier se convertir en pousons à fruit dans tous les bourgeons de la branche-mere, ainsi forcée, & en moins de trois semaines se changement se fit. Au gourmand courbé & surbaissé se formerent autant de lambourdes qu'il y avoit d'yeux dans le bas, & ces lambourdes taillées l'année suivante donerent amplement du fruit; c'est de-là que m'est venue l'idée de la courbure des branches. Ça n'est autre chose

que l'action de courber à propos de forcer
 Mettre une ou plusieurs branches à dessein d'at-
 térer la sève pour la faire refluer dans d'au-
 tres. Un pêcher, par exemple, ne pousse que
 d'un côté, il s'empotte du haut, le reste
 laisse voir la mutaille toute dégarnie. Je coupe
 alors les rameaux trop vigoureux, & je laisse
 les autres s'étendre en liberté. Bientôt le fort
 est subjugué, & le foible ne tarde point à
 l'égaliser. Toutes sortes d'arbres & de bran-
 ches qui ont de la sève sont susceptibles de
 la courbure. Ceux qui sont âgés, dont le
 bois est usé, chancelé & cassant, ne peu-
 vent jouir des avantages attachés à cette pra-
 tique. Les saisons du printemps & de l'été
 sont les plus propres à la courbure, qui a
 lieu principalement à l'égard des branches-
 mères & des gourmands.

Je commence par la branche-mère qui
 s'emporte d'un seul côté. Après m'être assuré
 de son état, je la prends d'une main en la
 faisant descendre, appuyant peu à peu & la
 tenant vers le haut, je la fonde pour voir
 jusqu'à quel point je puis la courber. Je la
 remets à sa place naturelle, & à l'endroit de-
 vant où j'ai remarqué que je pouvois la faire
 descendre, je chasse un gros clou que je garnis
 bien pour la préserver de la rouille & des
 contusions; je la mets sur ce clou, placé à
 un tiers du bas de la branche, tandis que
 vers l'autre tiers au-dessus appuyant un peu
 fermement, je la fais obéir, & je chasse dans

le mûr un pareil clou garni , mais en-dessus de la branche dans l'endroit où je l'ai un peu forcée.

L'effet s'ensuit dans toute l'étendue de la peau , tant supérieure qu'inférieure. En courbant ainsi la branche avec effort , il faut qu'en-dessus l'écorce s'allonge , & qu'elle appuie sur la partie ligneuse ; au contraire la partie en-dessous obéit , se ride & forme quantité de petits bourrelets repliés , qui occasionnent autant de nodus. La tension forcée de l'écorce en-dessus cause une obstruction qui étrecit & bouche même les passages de la sève , tandis qu'en-dessous les vuides de cette écorce opèrent le même effet : il ne lui reste par conséquent d'issue que par les côtés , mais le tout est tellement comprimé qu'il se ressent de la pression de l'écorce & des nodus. Cette branche ne reçoit donc de nourriture que pour son entretien.

Je ne perds point de vue cependant la branche qui profite peu. Je la dépalisse aussi pour la laisser dans toute sa liberté , je la redresse même si elle est un peu courbée & gênée , & je l'attache uniquement afin qu'elle ne soit pas le jouet des vents. Or , tandis que la sève ne passe que difficilement dans la branche courbée , il s'en fait dans la foible une effusion surabondante qui s'y porte avec une telle impétuosité , que souvent en un mois elle égale & surpasse l'autre en grosseur. On est même obligé de lâcher tant soit

peu la branche courbée, pour tempérer le flux de sève qui se porte entierement vers l'autre. Ce qui décide du tems que celle-là doit rester gênée, c'est son dépérissement visible, & le progrès de celle-ci. Jusqu'à ce que les pores de la branche qui ont été bouchés, les fibres affaissées, en un mot les couloirs de la sève ayent repris leur jeu & leur ressort, il se passe trois semaines ou un mois. Si elle reste fougueuse, on la détache pour la courbet davantage.

Si cette branche a du fruit, je m'y prends à plusieurs fois d'une façon plus modérée, qui me mene également à mon but. Je mets également deux clous dans la muraille, l'un en-dessus & l'autre en-dessous, mais je ne force que médiocrement : huit jours après je les chasse dans le mur deux pouces plus bas, & je répète la même opération une troisième fois, en observant qu'ils touchent toujours au même endroit de la branche, pour prévenir une sorte de contusion, qui occasionneroit un trop grand affaissement dans les parties de la peau des branches correspondantes aux deux clous. Lorsqu'à la taille prochaine le feu de la branche courbée est amorti, elle exige beaucoup de ménagement. Dans le cas contraire, il faudroit la charger. La branche libre qui aura profité amplement, peut être taillée long, sinon elle sera retenue.

Ce que j'ai dit jusqu'à présent ne regarde

que la courbure des branches-mères. Cette pratique a aussi lieu à l'égard des gourmands placés dans le haut d'un arbre, & qui mettraient le bas d'un dépouillement total. Les Jardiniers les coupent aux extrémités comme les autres branches; j'ai fait voir les inconvéniens qui en résultent: je les prévient par la courbure; ce parti est préférable à celui de les tailler ou de les abatre. Dans le premier cas ils s'emporteroient; dans le second, ils feroient un grand vuide dans l'arbre.

Comme les branches dont je parle sont des jets de l'année précédente ou de l'année même, je place vers le bas un clou dans le mur, ensuite je les plie & je mets un autre clou en-dessus vers la moitié, & un troisième au bout. Nonobstant cette gêne violente, je ne laisse pas de charger beaucoup ces branches, soit à les décharger à l'ébourgeonnement ou à les rabatre à trois bourgeons, suivant leur force. Il y en a auxquelles je fais faire l'arc, & je les affoiblis au point de les rendre sages, en les soulageant en cas de besoin. Souvent je coupe avec elles celles dont elles sont sorties. Quand je vois arbre que le gourmand forcé & la branche dont il sort sont domptés; je les taille d'année en année plus court, & tous deux me fournissent des branches fructueuses. Enfin, lorsque je puis m'en passer, & que je prévois que leur suppression n'occasionnera point de nouveaux

gourmands, je les retranche tout-à-fait.

Cette méthode de courber ainsi les branches est utile. 1°. Quand après avoir taillé long plusieurs gourmands des années précédentes, ils continuent de prendre toute la sève.

2°. A l'égard des péchers plantés trop près les uns des autres : je force les bourgeons en contre-bas, à commencer depuis la première

branche & toujours en remontant. 3°. Pour les arbres qui ont atteint le haut du mur, & s'emportent au-dessus du chaperon : bien loint de couper leurs branches par les bouts, je les courbe toutes, & je les arrange près l'une de l'autre sous le larmier, en forme de cordon ; & vers la fin d'Août, si leur confusion est trop grande, je les arrête par les extrémités sans aucun risque. Ces arbres pousseront par la suite plus modérément, & n'auront point été épuisés.

II. NAVRER LES BRANCHES. Navrer en terme de Jardinier, de Vigneron, de Bucheron, de Freillageur, est donner un coup de serpe à un bois qui n'est point droit, & y faire une entaille en biais, pour peser dessus afin que sa partie la plus longue monte sur la plus petite. C'est d'après cette opération que j'ai essayé de dompter des arbres trop vigoureux, en leur faisant de propos délibéré diverses entailles semblables. J'avertis d'abord qu'utiles aux arbres de fruits à pépin, elles ont rarement lieu pour les arbres gommeux. Cependant, en observant d'essayer

tous les jours la gomme à mesure qu'elle s'écoule, on peut les employer pour le pêcher, comme je l'ai fait heureusement. Je veux affamer une grosse branche, qui prend trop de nourriture, je lui donne, avec une serpe bien tranchante, un coup à cinq ou six pouces au-dessus de l'endroit de sa naissance, & je lui fais une entaille à mi-bois, en-dessous ou sur le côté en biaisant : j'y applique ensuite l'onguent de Saint Fiacre. Cette opération tient un peu de la scatifaction, mais ses suites sont toutes différentes. Le printems est l'unique saison où il soit permis d'y recourir, afin que la sève soit retardée dans son cours, & que les parties se réunissent. On peut faire plusieurs de ces entailles aux branches qui ne poussent que du bois, ainsi qu'à celles qui s'emportent trop.

On n'use, au reste, de semblables expédiens qu'envers des arbres fougueux, qui, avec le secours des opérations ordinaires, ne veulent point se mettre à fruit. Ce sont des remèdes violens qui doivent être réservés pour le cas d'une extrême nécessité. Mais il est un moyen sûr de n'y jamais recourir, c'est de donner plus d'effort aux arbres, sans les épuiser par des tailles courtes qui ne les font pousser qu'en bois. Considérez les arbres des champs qui grossissent & produisent du fruit abondamment peu de tems après qu'ils sont plantés. Rien n'est plus commun que de voir en Normandie des pommiers donner une pipe de cidre pesant

à 1500, indépendamment du marc & de tous les fruits tombés ou pourris.

L'effet de ces entailles est de couper les fibres, & d'altérer le cours de la sève. En donnant de l'air à l'intérieur de la branche, elles opèrent une dissipation des parties substantielles. Par ces plaies vous obligez la sève de se porter à ces endroits entamés afin d'y donner du secours, d'y former des bourrelets, des nodus, des cicatrices; enfin, vous faites autant de nouveaux couloirs qui servent à la filtrer, & autant de barrières qui la forcent à séjourner davantage, à se cuire & à se digérer, plus qu'elle ne faisoit en se portant avec impétuosité.

Dans le printems, lorsqu'une branche gourmande prend toute la nourriture, on l'éclate pour les mêmes raisons, à l'endroit fourchu d'où elle part, & on y met ensuite de l'onguent de S. Fiacre & des éclisses; ainsi que je l'ai déjà prescrit. Jusqu'à ce que la suture soit faite, la maîtresse branche & les deux qu'on a éclatées se modèrent, la réunion s'en fait avant l'automne suivante. Cette idée m'est venue en voyant de semblables éclats survenus aux arbres de la campagne: j'ai remarqué dans les branches éclatées un ralentissement d'action de la sève. Ce que le hasard avoit fait, je l'ai essayé avec succès. Un gourmand vorace, par exemple, je le plie du bas jusqu'à ce qu'il éclate, puis avec une ligature je rapproche les parties, & je suis assuré qu'il poussera

moins. Ou il m'est nécessaire, ou il ne l'est pas dans le premier cas, les yeux de bas feront éclorre des bourgeons à fruit appelés branches-crochets; dans le second, si je l'abats, j'épuise mon arbre, & ce gourmand me fournira des faux-bourgeons. En l'éclatant j'évite ces pousses superflues, & ce gourmand se modere.

III. TORDER les arbres est une autre façon d'éclater, qui contribue beaucoup à leur fécondité. En voyant travailler des Vignerons qui couchoient des ceps de vigne pour faire des provins; j'ai remarqué que certains ceps craquoient dans leurs mains & se tordoient. Ces parties tortes pouvoient moins que les autres provins, & en les fouillant, j'ai vu qu'à l'endroit où ils étoient tordus, il s'étoit formé un nœud & un calus assez gros. De-là j'ai tiré des inductions, & j'ai imaginé, pour arrêter dans différentes occasions ces torrens de sève, de tordre les branches & les bourgeons, afin de mettre les arbres à fruit. Ce moyen m'a tellement réussi, que j'ai été forcé de discontinuer, les arbres ne pouvoient presque plus en bois, & ne donnoient que des brindilles & des latiboudes. La façon de tordre est simple, & a lieu depuis Mai jusqu'en Septembre. Vous prenez une branche jeune ou un bourgeon formé, & ferrant bien fort, vous tournez d'une main en-dedans, & de l'autre en-dehors, comme pour défilier un cordage, jusqu'à ce que vous entendiez un craquement. Vous êtes

que la branche torse ne prendra plus de nourriture que pour sa substance, & qu'elle ne mourra point; mais l'année suivante si l'arbre est de fruit à noyau, elle donnera abondamment, & s'il est à pépin, elle produira beaucoup de boutons à fruit.

IV. CASSER LES BRANCHES à la taille & les bourgeons lors de la pousse. Passant près d'un poirier, j'aperçus un bourgeon cassé par le vent dans un endroit de l'arbre où il étoit fort nécessaire: c'étoit à la mi-Juin. A force de l'examiner, je remarquai qu'à l'endroit des sous-yeux où il avoit été cassé, il se formoit environ quinze jours après un commencement de verdure. Je la suivis, pour voir ce qui en proviendroit: il y parut une lambourde, qui par la suite fournit plusieurs boutons à fruit. D'après cette découverte, j'essayai de casser de propos délibéré, & la Nature m'apprit à la suivre. Cette opération n'a qu'un rapport éloigné avec celle que la Quintinye a qualifiée de pincement, & qu'il présente à l'égard des bourgeons seulement qu'il pinceoit à cinq, six, sept ou yeux, en Juin & Juillet, au lieu que je les casse près des sous yeux, & que j'étends cette opération jusq'aux branches. Je prévient d'abord qu'elle ne convient qu'aux arbres de fruits à pépin, & point du tout à ceux à noyau, si ce n'est à l'égard des gourmands sernuméraires dont on veut faire des branches fructueuses, & qu'on casse à moitié dès les premiers jours de Juillet; j'en ai parlé ailleurs.

Deux sortes de branches se présentent lors de la taille, envers lesquelles le *cassement* a lieu ; les branches naturelles produites par les yeux de l'année précédente, & celles de faux-bois. Nos Jardiniers, je l'ai déjà dit, ravalent tous les ans sur la plus basse des branches qui ont poussé des yeux laissés à la taille précédente ; ensorte que s'ils ont taillé par supposition à cinq yeux chaque branche qui en aura poussé autant, ils jettent à bas les quatre premières pour tailler la plus basse à cinq yeux. Les années suivantes pareille pousse & pareil ravalement ; desorte que la pousse des quatre branches supérieures est toujours inutile pour l'arbre qui profite peu, & ne rapporte communément que des feuilles.

Le *cassement*, au contraire, en procurant aux arbres, soit en buisson, soit en éventail, une étendue immense, est la source d'une grande abondance de fruits. Les Jardiniers ne l'emploient que pour les lambourdes, & moi je les prescric pour toutes sortes de branches. Lors de la taille je coupe près de l'écorce deux des cinq branches qui ont poussé précédemment, & j'en laisse trois, une entre ces deux supprimées, une autre dans le bas, & celle qui est placée tout au bout que je taille à un pied, & même à dix-huit pouces dans le cas d'une extrême vigueur. Je casse, en appuyant sur ma serpette, les deux branches que j'ai laissées, & je les éclate à l'endroit des sous-yeux à un quart de-pouce de leur empa-

tement. Quant aux arbres en espalier, je coupe aussi les branches de devant & de derriere, si on ne les a point ébourgeonnées, & je taille en forme de crochets deux de ces branches, en en supprimant une entre-deux, & j'allonge celle du haut à deux & à trois pieds proportionnement à la vigueur de l'arbre.

On me demandera pourquoi je casse au lieu de couper. Si je coupe, la plaie se recouvrira, & aux yeux qui sont au-dessous repousseront de nouveaux bourgeons qui communément deviennent branches à bois. En cassant, au contraire, je fais une plaie inégale & pleine d'esquiles : alors le recouvrement ne pouvant se faire que difficilement, ou même point du tout, la sève reste dans la branche, s'y cuit & s'y perfectionne. C'est la longueur de son séjour qui forme le fruit, & non son passage rapide à travers les fibres longitudinales des branches. La sève trouvant du côté de ces esquiles autant d'obstacles à son passage ne peut monter, ni former de bourrelet, mais elle s'affine & s'insinue à travers les sous-yeux, & fait éclore des lambourdes, des brindilles, ou des boutous à fruit pour l'année suivante.

On voit *Planche XII, figure 3*, une branche fructueuse nouvelle provenant de *cassement*, sur laquelle on remarque les rides ou anneaux A, ainsi que les boutons à fruit B. *La fig. 1* A de cette planche représente un bois vieux avec des rides & une bourse à fruit ancienne. B, deux autres bourses à fruit plus ré-

centes avec les anneaux & les rides. C, les boutons à fruit sortant de leur bourse. La même chose est répétée, *fig. 2*, mais diversément configurée. Il est aisé de concevoir qu'en substituant à la sève des coudoirs moins nombreux & moins spacieux, tels que ceux des branches à bois, & que formant des tannis & des cribles plus serrés, elle doit être plus rapprochée, plus concentrée, & par conséquent mieux travaillée & mieux filtrée.

La raison de la différence de taille pour les arbres en espalier, est tirée de ce qu'ils n'ont qu'une face. Tout le devant & le derrière étant supprimés, on ne peut ménager du bois que sur les côtés, & par conséquent il s'agit de tirer les branches par les extrémités pour les garnir: de-là les branches-crochers qu'on y laisse. De plus, en ébourgeonnant ces arbres, on leur ôte tout le bois qui peut faire confusion; il est donc nécessaire de leur en laisser plus lors de la taille qu'aux buissons. Enfin, si vous les taillez court, & si vous n'épargnez pas les branches-crochers, vous n'avez point de fruit, mais des gourmands à l'infini. Supprimez-les, vous perdez vos arbres, laissez-les tous, vous faites confusion. Le milieu est donc la conduite que je tiens.

Le *cassement* se pratique pareillement sur les arbres en espalier. Ces branches-crochers sur lesquelles je taille, produisent des branches; ne pouvant les plier toutes, & étant fort éloigné de les abattre, je prends le

parti de casser. Cette opération se fait en deux faisons, vers la mi-Juin jusqu'à la mi-Juillet pour les bourgeons qui ont poussé de l'année ; & lors de la taille d'hiver, tant pour les branches à bois, que pour celles de faux-bois. Par son moyen, les arbres sur franc qui, dans les mains des Jardiniers, ne peuvent porter de fruit, quoiqu'ils les tourmentent toujours à leur détriment, deviennent souvent d'une année à l'autre les plus féconds du Jardin. Il faut cependant en user avec sobriété. Un Jardinier indiscret qui s'aviserait chaque année de casser toutes les branches secondaires de ses arbres & celles de faux-bois, les mettroit tellement à fruit, qu'ils ne pousseroient plus que des brindilles & point de branches à bois. Ils cesseroient de plus de grossir & de s'allonger, & donneroient une telle quantité de fruit, qu'enfin ils périroient épuisés.

Le *cassement* des bourgeons se fait en les appuyant sur le coupant de la serpette à l'endroit où ils portent à faux ; ils s'éclatent tout de suite. La sève qui a coutume de couler dans les canaux destinés aux bourgeons cassés y arrive comme à son ordinaire, & ne trouvant plus à s'échapper, elle est forcée de sejourner autour des sous-yeux où elle fait effort pour entrer, & de s'y arrêter faute d'un passage suffisamment spacieux. Elle se filtre donc, s'insinue par menues parcelles à travers les calibres de ces sous-yeux, & enfin elle fait éclore une petite verdure qui est une lambourde, une

brindille ou un bouton à fruit. Nos Jardiniers ainsi que je l'ai rapporté plus haut, font tout le contraire; ils cassent à un, deux ou trois pouces: la sève alors enfile les yeux du restant du bourgeon, & forme ces toupillons, d'où s'ensuit l'amaigrissement de la branche-mère, l'épuisement de l'arbre, & enfin la privation de tout fruit.

Quant au nombre des branches naturelles, des faux-bois & des bourgeons qu'il faut casser, il n'y a point d'autre règle à suivre que la force des arbres & la quantité de leurs pousses. J'estime qu'on peut casser le quart des branches sur les arbres les plus vigoureux. S'ils se portent à fruit par eux-mêmes, où si l'on a allongé & laissé des branches-crochets, le *cassement* n'a point lieu. S'ils sont foibles & s'ils n'ont que des pousses médiocres, il faut bien se garder de le mettre en usage à leur égard.

V. DÉPLANTER pour replanter en la même place. Ce moyen que j'ai employé rarement m'a toujours réussi. J'avois été obligé de déplacer quelques arbres de mon Jardin, & je m'appercus qu'ils me donnoient beaucoup plus de fruit qu'auparavant. Je pris de-là occasion d'essayer de lever plusieurs arbres infertiles, & de les replanter au même endroit. L'événement répondit à mon attente, & ils ne cessèrent depuis de me donner des fruits abondamment.

Je fis fouiller un pommier d'api, un bo-chrétien & une bergamotte âgés d'environ
quinze

quinze ans, qui pouſſoient beaucoup de bois, & fleurifſoient quelquefois ſans jamais rapporter, & je découvris leurs racines depuis le tronc, juſqu'aux extrémités, avec la plus grande attention. Quant à celles du deſſous, je fis tout mon poſſible pour ne les point éclater. Lorſque ces arbres furent bien dégagés & ne tinrent plus, je les fis mettre de côté, & on transporta toutes les terres de leurs trous, J'y ſubſtituai celles du voiſinage, je remis enſuite ces arbres dans leur même place, après quoi je fis faire un large baſſin, & y jeter une demi-douzaine de ſeaux d'eau. C'étoit immédiatement après la chute des feuilles.

Je ne propoſe au reſte ce moyen, que comme un exemple, ſans abſolument le conſeiller, quoiqu'il n'y ait aucun riſque à courir en prenant les mêmes précautions; je l'ai eſſayé pluſieurs fois ſur le pêcher, qui ne s'accommode nullement du traitement des autres arbres, auſſi n'a-t-il réuſſi que ſur des ſujets de trois ou quatre ans.

VI. NE TAILLER QUE DURANT LA SÈVE
 Quelques arbres rebelles & fougueux ne ſe mettent point à fruit; on peut eſſayer d'abord de les débarrasser ſeulement des bois confuſ, & d'attendre vers la mi-Ayriſ quand la ſève aura été abſorbée dans les nouvelles pouſſes, à les ravalier ſur quelques-unes des inférieures. Cette pratique que j'ai vu réuſſir eſt fondée dans la nature, en ce que la ſève eſt retardée par l'épanchement qui ſ'en fait à tant de bran-

ches & de boutons auxquels elle a été distribuée, & que les plaies des coupes occasionnent une grande extravasation de sève que l'on peut voir sortir entre l'écorce & le bois. En se hâtant de les recouvrir, elle se repartit d'autant moins à tout le reste de l'arbre, qu'elle est plus rallentie par le soleil, l'air & les vents qui amortissent, dessèchent & resserrent les différens endroits qui ont éprouvé des plaies. Ainsi domptée, elle coule avec moins d'impétuosité, & est nécessairement digérée & filtrée, au point que les yeux à bois se gonflent, jusqu'à devenir autant de boutons à fruit pour l'année suivante. Il est essentiel d'observer que l'épanchement trop abondant de la sève dans toutes les différentes parties de l'arbre, les rend si tendres & si cassantes, que le plus léger froissement de l'habit, de la main ou de la serpette les jette à bas.

Ces remèdes s'appliqueront avec un égal succès à certains pruniers qui ne poussent que des gourmands, sans brindilles ni menus bois, & à quantité de pêchers, qui n'ayant que des gourmands ou des branches chiffonnes, sont plusieurs années sans rapporter. A ceux-ci je ne laisse ni brindilles, ni lambourdes qui ne soient taillées à un seul œil, & je supprime les trois quarts de ces branches folles, qui pullulent de toutes parts. Quantité de poiriers & de pommiers sur franc poussent des forêts de bourgeons, & ne se mettent à fruit que fort tard. Des poiriers

bourgeonnent tous les ans, & promettent sans rien donner ; leurs boutons au lieu de se former & de fleurir s'allongent sans jamais grossir, & avortent enfin. A tous ces arbres j'emploie les expédiens ci-dessus indiqués. Je pourrais ranger dans leur classe ces individus stériles & féconds tout ensemble, produisant des fleurs qui avortent, ou qui nouent, mais qui ne tiennent jamais, & laissent tomber leurs fruits sans les amener à maturité, ou n'en donnent que peu ou point du tout.

CHAPITRE V.

De l'Ébourgeonnement.

LES arbres doivent avoir fait de rapides progrès, & avoir besoin d'être ébourgeonnés. Depuis le printems leurs bourgeons allongés & multipliés forment un touffu difforme : les uns demandent qu'on leur assigne une place, en les étalant pompeusement sur la muraille ou sur le treillage, les autres semblent s'attendre à être retranchés, comme membres superflus, pour donner à ceux-là plus de nourriture & de relief.

L'ébourgeonnement, j'ose le dire, est au-dessus de la taille pour l'importance ; il la

dispose pour l'année suivante. On peut jusqu'à un certain point suppléer à une taille défectueuse, au lieu que rien ne peut réparer un ébourgeonnement vicieux. De-là dépend la fécondité de l'arbre, comme sa santé & sa durée. Il est question ici de la saison de l'ébourgeonnement & de la méthode qu'il faut y suivre.

C'est en conséquence de l'empire absolu de l'Art sur la Nature, que les hommes se sont avisés de donner aux arbres en espalier cette forme & cette étendue, qui de chaque branche fait autant d'éventails, & que par le retranchement de celles de devant & de derrière, ils ont forcé la sève de se porter sur les côtés afin de la rendre féconde, en la gênant dans son cours. Le pêcher a plus besoin qu'aucun autre arbre d'être ébourgeonné: il produit tous les ans une si grande quantité de bourgeons, qu'abandonnés à eux mêmes, ils n'offriroient à la vue qu'un objet informe, & que devenant le jouet des vents, ils seroient inmanquablement brisés. Le fruit, outre qu'il profiteroit moins, acqueriroit aussi moins de saveur.

L'exactitude de l'ébourgeonnement est moins essentielle dans les autres arbres, parce que le touffu de leurs feuilles, qui sont d'ordinaire plus larges & plus serrées que celles du pêcher, en cache la difformité; & de plus le préjudice qu'on peut leur faire, en les dégarnissant en quelques endroits, est ré-

parable par ces branches, que j'appelle adventices, qui percent à travers la peau.

Cet art de l'ébourgeonnement n'est autre chose que la suppression sage & raisonnée des rameaux superflus, que le choix judicieux de ceux qu'il faut palisser, que ce goût & cette intelligence pour n'en conserver qu'une quantité suffisante. Il se répète autant de fois que les bourgeons s'allongent & se multipliant, donnent lieu à le renouveler. Le point essentiel est de fuir également la confusion & le vuide. Pour éviter celui-ci, il faut toujours tirer du plein au vuide, mais sans forcer, sans croiser, sans causer aucune difformité. On évite la confusion, en laissant entre les bourgeons un espace suffisant, pour qu'ils ne se touchent point, & que leurs feuilles ne jaunissent ni ne tombent.

L'époque de l'ébourgeonnement n'est pas plus fixe que celle de la taille. On doit se régler sur la saison, l'âge, la vigueur des arbres, le climat, les expositions différentes & les circonstances particulières de l'abondance ou de la disette des fruits.

Les Montreuillois le différent jusqu'à la mi-Mai, ou dans le mois de Juin, lorsque les bourgeons de leurs arbres ont un pied ou quinze pouces de long. C'est moins la propriété & la régularité que le besoin des arbres qui les guide. Voici leurs principales raisons :

1°. En ébourgeonnant de bonne heure, on met le fruit au grand air. Comme en Avril

& au commencement de Mai, il est encore fort tendre, il est en danger d'être frappé du soleil & de tomber. 1°. En retardant & en laissant alonger les bourgeons, & ne supprimant que tard les surnuméraires, les arbres ne s'épaissent point & en poussent de nouveaux. 3°. La gomme est plus à portée de suer au mois d'Avril que quand l'écorce est plus formée. 4°. A peine les arbres commencent-ils à se remettre des fatigues qu'ils ont essuyées par les tailles faites à leurs rameaux, à peine les cicatrices commencent-elles à se recouvrir, qu'on leur en fait de nouvelles. 5°. Tant que le fruit est à couvert sous cette espèce de forêt, hérissée de bourgeons, il jouit d'une fraîcheur qui contribue beaucoup à son accroissement. Les bourgeons d'ailleurs se trouvant à l'aise poussent & s'alongent; leurs yeux, leurs boutons pour l'année suivante, se forment & se façonnent. Tous ces avantages disparaissent dans l'ébourgeonnement précipité.

Doit-on ébourgeonner par provision, & remettre à passer à un autre tems? Cette façon de travailler a des suites fâcheuses. 1°. Les fruits dénués de l'appui des bourgeons qu'on leur a ôtés sont abattus par les vents. 2°. Les feuilles des bourgeons du bas, après avoir jauni, tombent & font avorter les yeux pour l'année suivante. 3°. De nouvelles occupations font oublier le passage. 4°. En ébourgeonnant à vue de pays,

On court risque de supprimer certains bourgeons mieux placés que ceux que l'on conserve, ou d'épargner ceux qu'il faudroit jeter à bas. Il peut arriver aussi qu'on ne trouve pas son compte dans le nombre des branches qu'on a laissées, comme suffisantes. 5°. Ces mêmes branches non palissées, venant à être cassées par les vents, opèrent encore des vuides. En palissant au contraire à mesure qu'on ébourgeonne, on prévient tous ces inconvéniens.

Beaucoup de Jardiniers qui n'envisagent que la régularité & l'uniformité, commencent à palisser par un bout de l'espalier & finissent par l'autre. Je crois que les arbres exposés sur des hauteurs à la fureur des vents, ceux qui ont le plus poussé, qui portent des fruits plus hâtifs & plus nombreux, ont droit d'être travaillés les premiers, ensuite les plus foibles, puis les vieillards & les infirmes. Parmi les expositions, celle du midi exige toujours la préférence. Je ne dis point qu'un arbre vigoureux doit être moins ébourgeonné qu'un foible, qui n'étant pas soulagé ne feroit que des pousses chétives.

On ne perdra point de vue la nourriture actuelle du fruit, & la provision pour la récolte suivante. On pourroit ajouter une troisième considération, qui est la grace & la régularité de l'arbre. Il faut être bon économiste, & se ménager successivement des fruits chaque année. On excelle en cela à Montreuil ;

tous les ans leurs arbres en donnent , au-lieu que dans nos jardins on en a abondamment dans une année , & peu ou point les suivantes. On laisse à cette fin moins de bourgeons à un arbre bien chargé de fruits qu'à un qui l'est moins , afin que le premier puisse les nourrir. On réserve ensuite des bourgeons de bois bien franc de distance en distance , soit pour regarnir , soit pour remplacer l'année prochaine ceux qui seront épuisés ou retranchés.

En ébourgeonnant les arbres de deux & de trois ans , leur disposition & la distribution de leurs branches doivent être consultées. Ce moment décide de leur sort avec la taille de l'année suivante. Mais je donne en général beaucoup de charge à des arbres quoique jeunes , quand ils sont extrêmement vifs. Mon but est de leur procurer un plus prompt avancement , & de conserver dans leur totalité une plus ample circulation de sève.

Rien de plus à éviter dans le Jardinage , que la pratique de pincer , de raccourcir & d'arrêter les bourgeons. Toutes ces mutilations sont la cause du dépérissement des arbres. La prétendue régularité qu'on leur attribue disparoît trois semaines après , par un nombre infini de faux - bourgeons d'autant plus assidus à pousser qu'on est plus obstiné à les retrancher.

Pour l'ébourgeonnement il ne faut se servir que de la demi-serpette. Quand on fait tra-

vailler, on fait avec elle autant de diligence qu'en cassant, mais il faut couper avec la pointe de l'outil tout près de l'écorce les branches saturnétaires & les faux-bourgeons. Si ces derniers naissent à côté d'un œil, on les retranchera à une ligne au-dessus de peur de l'endommager. Lorsque vers le mois de Septembre la sève commence à s'amortir, & qu'on n'a plus à craindre la gomme ni l'avortement des yeux, près desquels on éclate de petits bourgeons tardifs, on peut sans conséquence casser quelquefois, mais hors ce cas il n'est pas permis de pincer par les bouts.

A l'égard des gourmands, on doit 1°. les conserver, tant qu'on peut, proportionnellement à la force de l'arbre. 2°. Ne les abattre que dans le cas de nécessité. 3°. Les palisser de toute leur longueur avec leurs bourgeons latéraux, en ôtant ceux de devant & de derrière. 4°. Palisser aussi, sans rogner ni pincer, les bourgeons qui poussent à droite & à gauche des yeux d'en-haut de ces gourmands. 5°. au cas qu'il n'y eût point de place pour les étendre sur le mur, les supprimer, en les coupant à une ligne près de chaque œil, le plus tard qu'il se peut, pour éviter la pousse des nouveaux bourgeons.

Je me suis déjà expliqué sur le traitement à faire aux branches chiffonnes & de faux-bois. Si cependant l'arbre n'en avoit point d'autres & que sa jeunesse pût faire présumer son rétablissement, on palisseroit de toute leur lon-

gueur ces branches foibles , mais en petit nombre. L'arbre seroit alors en état de les nourrir ; & à la taille on les couperoit fort court , jusqu'à ce qu'il se remît. S'il n'y a point lieu d'en espérer ce succès , il faut lui chercher un successeur.

Quatre sortes d'arbres se présentent actuellement pour être ébourgeonnés : les uns sont nouvellement plantés , ou le sont depuis trois ou quatre années. Les autres qui ont huit à dix ans , composent la classe des jeunes. Ceux d'un âge formé , & dont l'embonpoint est aussi parfait que l'étendue est vaste , viennent ensuite. Les vieillards enfin se présentent au dernier rang.

Parmi ces différentes sortes d'arbres , je distingue ceux qui sont extrêmement vigoureux , de ceux qui sont plus sages & plus réservés , ceux qui sont malades depuis longtems d'avec ceux qui n'ont que des maladies passageres. Les uns ont été bien conduits ; les autres , & c'est le plus grand nombre , l'ont été fort mal. Quantité de gourmands , & de branches tant fécondes que stériles , se remarquent à tous ; enfin la plupart , pour avoir été plantés trop près , se touchent , & leurs rameaux alongés s'entrelacent : il s'agit de prescrire des regles pour ces différentes classes.

Une des plus essentielles , est de considérer la nature des bourgeons qui ne doivent pas être indiscretement jetés à bas. Comme le pêcher est le plus difficile à ébourgeonner , je

le prends pour exemple. Ses fruits, au premier palissage surtout, n'étant pas fort gros, & étant cachés sous les feuilles dont ils empruntent la couleur, tombent aisément, si on n'a soin de tâter les branches qu'on veut ébourgeonner, afin d'épargner tous les bourgeons chargés de pêches. Il faut en outre, avant que d'en jeter aucun à bas, le présenter en place; on connoîtra par-là s'il est dans son ordre naturel, s'il ne forcera pas ou s'il n'éclatera point du bas.

J'ajoute qu'il est de conséquence dans cette opération de conserver soigneusement, non-seulement les feuilles destinées à préserver les fruits des rayons brûlans du soleil, mais aussi toutes les autres, quelque part qu'elles soient. Cette proposition sera traitée de minutie par ceux qui ignorent quel peut être le ministère des feuilles dans l'ordre de la végétation. Grew (*Ch. VI. p. 188.*) dit « que les parties les plus grossières du suc demeurant dans les feuilles, » il n'entre dans le fruit que les plus pures & » les plus délicates.

Deux sortes de branches doivent être supprimées dans les arbres lors de l'ébourgeonnement, d'abord celles qui sont irrégulières, infécondes, tortues, chancreuses, gommeuses, contre l'ordre de la nature, mortes ou mourantes, & on ne doit tirer que sur les bonnes; ensuite les bourgeons surnuméraires, quoique branches fructueuses pour l'année suivante, & les gourmands inutile. Après avoir

fait choix de ceux qui sont le mieux placés on en supprimera un entre deux ou même deux de suite selon que la muraille est plus ou moins garnie.

Les mêmes règles doivent s'observer à l'égard des arbres en contr'espalier & en éventail, avec cette différence que les premiers étant moins gênés que ceux d'espalier, on peut leur laisser plus de bourgeons, & que les seconds qui présentent un double parement, demandent à être ébourgeonnés par-devant comme par-derrrière. Les buissons qu'on évuide, seront dédommagés par la quantité de bourgeons bien placés au pourtour qu'on leur laissera : il faut plus d'intelligence pour les ébourgeonner à propos que les autres arbres. On coupera à ceux en plein vent tous les bourgeons maigres qui poussent par pelotons, & on n'en laissera qu'un ou deux bien placés. On leur retranchera les pousses qui se croisent & s'entrelacent, & certains gourmands qui emporteroient tout l'arbre en appauvrissant leurs voisins. Elaguer peu à peu les bourgeons du haut de la tige pour ne laisser que ceux qui doivent former une belle tête, est le moyen de n'avoir que des arbres chargés de fruits nombreux, gros & exquis, & qui présenteront un coup d'œil charmant.

Un point capital de l'ébourgeonnement, relativement aux arbres en espalier, est de ne jamais abattre le bourgeon qui termine la branche, à moins qu'il ne fût manqué, & que celui

de dessous ne fût meilleur. A la taille on rap-
 proche, on resserre, on concentre; à l'ébour-
 geonnement on ne peut donner trop d'exten-
 sion aux arbres, quand ils poussent vigoureu-
 sement, & que tous les milieux sont garnis. Il
 se rencontre souvent de grosses branches de
 vieux bois, mortes depuis la taille du printems,
 qu'on ne sait si on doit abattre ou laisser; je
 pense que de fortes incisions faites aux arbres
 en Juin & en Juillet leur sont très préjudicia-
 bles, & qu'elles doivent être remises à l'année
 prochaine. Néanmoins on peut diminuer la
 difformité causée par la présence de ces bran-
 ches, en palissant dessus ou à côté des bour-
 geons voisins.

Rien de plus ordinaire aux gourmands que
 de produire à leur extrémité deux ou trois
 branches: on ne laissera que celle qui sera le
 plus avantageusement placée, & on coupera
 les deux autres. A l'égard des bourgeons que
 la Nature place uniformément dans tous les
 arbres pour servir de meres-nourrices aux
 fruits; loin de les supprimer ou de les couper
 à deux ou trois yeux, un bon ouvrier les cou-
 lera le long d'une branche de vieux bois, ou
 les retournera en anse de panier sur le devant
 ou sur un côté; cette difformité, au reste, n'est
 que passagère; elle dispa-
 roît lorsque le fruit
 est mûr, ou à la taille suivante. Les bourgeons
 que la gomme aura pris, seront raccourcis à
 un œil au-dessus du mal, afin qu'ils en pouf-
 sent de nouveau.

Fin

Point d'arbres ni d'arbustes qu'on ne puisse ébourgeonner pour qu'ils prennent une figure régulière. Les cerisiers, guigniers & bigarreaux, par exemple, tant en espalier, qu'en contr'espalier, ressemblent sans l'ébourgeonnement à des hérissons. Comme ils poussent différemment qu'un pêcher & qu'un pommier, ils doivent aussi être ébourgeonnés d'une autre manière. Ils n'exigent pas non plus la même précision ni la même correction. Leurs boutons toujours gros & nourris, parce que leurs fruits sont par paquets sortant du même oeil, & qu'ils sont abondans en sève, ont besoin d'un plus grand nombre de branches qui leur servent de réservoirs & de meres-nourrices. Ils poussent moins des branches à bois seulement, que des branches à fruit.

Le cerisier fait aussi éclorre sur le vieux bois quantité de brindilles en devant qui sont précieuses, & des branches fortes, souvent aplaties avec des côtes, & cannelées qui prennent beaucoup de sève : on ne conservera celles-ci qu'autant qu'elles seront en nombre égal de chaque côté. La figure qu'il doit avoir est celle d'un éventail régulier. Jamais ses branches perpendiculaires ou demi-perpendiculaires ne s'approprient toute la sève, comme celles du pêcher. S'il s'emporte du haut, quoiqu'il se dégarnisse rarement du bas ; rapproché à la taille il pousse assez aisément. La façon de le travailler à l'ébourgeonnement, est de lui ôter les rameaux trop nombreux, de laisser tous ceux

qu'on peut palisser, quand même ils seroient trop drus, & de conserver les lambourdes des têtes & celles qui sont droites & courtes enlevant; ces dernières donnent les plus beaux fruits & les plus abondans. On les retranche ensuite lorsque de nouvelles lambourdes les remplacent.

Un cerisier en espalier au levant, bien dressé, ébourgeonné à propos, & palissé suivant les règles, forme un riche coup d'œil, surtout lorsque paré de ses fruits il étale ses rameaux souples, dont le feuillage d'un verd brun & obscur, contraste avec le bel incarnat de ses fruits pendans négligemment au bout d'une queue allongée.

Les précoces font une classe séparée; leur bois est toujours plus fluë; cependant bien gouvernés, ils acquièrent une étendue semblable à ceux d'une constitution plus robuste. Il est fort commun d'en voir à Montreuil qui ont trente pieds de face & au-delà.

Tous les arbres fruitiers qu'on palisse contre l'usage ordinaire, demandent à être ébourgeonnés. Tel est le figuier que des particuliers, plus curieux de l'excellence du fruit, que de sa quantité placent en espalier. C'est celui qui craint le plus la gêne, & qui pousse d'autant plus, qu'on lui donne moins l'effort. Pour lui faire prendre une forme régulière afin de l'assujettir au treillage, on est forcé de couper quantité de rameaux placés par-derrière qui empêchent les gros bois d'approcher du mur.

ainsi que ceux qui dardent de toutes parts en devant, d'où il arrive que les faux-bourgeons se multiplient à l'infini.

Le bois du figuier est rempli d'une moëlle spongieuse, & la sève est laiteuse. Par la suppression de ses rameaux, on met la moëlle à l'air qui la dessèche, la pluie s'introduit ensuite dans les petites cellules que la Nature y a pratiquées, & de-là s'ensuit la pourriture intérieure qui occasionne la mortalité de ces branches incisées. Comme ses pores sont fort ouverts & ses conduits intérieurs très-dilatés, il se fait une extravasation de cette sève laiteuse qui flue jusqu'à évacuation totale. Telle est la raison pour laquelle tout figuier qui n'est pas empaillé l'hiver ou qui l'est mal, gele aisément, surtout s'il tombe de la neige, du givre & des frimats. Il fait le plus souvent éclore du bas quantité de branchettes creuses qui gèlent en hiver ou qui séchent au printems, faute de consistance suffisante, soit pour supporter le froid, soit pour résister au grand air du printems.

Ainsi le régime du figuier se réduit à ne le tourmenter aucunement, à lui ôter seulement les bois morts, & à appliquer à ses plaies l'onguent de S. Fiacre, à l'empailler amplement durant l'hiver, & à le tirer de sa prison vers la fin de Mars quand les dangers sont passés.

L'ébourgeonnement fait de la manière dont je l'ai dit, influe tellement sur la suite de l'ouvrage, qu'on est sur de ne pas s'y reprendre à plusieurs

plusieurs fois; on n'a plus qu'une simple recherche à faire de tems en tems. Les arbres ayant eu le loisir de jeter tout feu, deviennent plus sages, sans être épuisés, altérés, ni fatigués.

CHAPITRE VI.

Du Palissage.

L'ART du palissage consiste à attacher d'abord au treillage le côté le plus difficile, puis passer à l'autre, & finir par le devant & le milieu. Il n'est pas dans l'ordre de la Nature. Toujours elle porte en avant ses rameaux pour suivre la direction & l'impression de l'air. Toujours les bourgeons attachés & arrêtés s'écartent du mur par leur extrémité.

On distingue deux sortes de palissages, l'un d'hiver & l'autre d'été. Tous deux considérés, quant au fond & à la forme, ont également pour objet l'utilité & l'avantage de l'arbre; le dernier se propose de plus de former un coup d'œil régulier. Tous deux tendent à lui donner plus d'étendue, à faire naître l'abondance, à accélérer la maturité du fruit, & à lui procurer, avec un coloris charmant, une saveur douce & un parfum exquis.

De la façon dont on a traité jusqu'ici les arbres en espalier, qui ne parviennent jamais

à garnir les murailles, il n'est pas aisé de concevoir que le palissage contribue à leur donner plus d'étendue. On croiroit que ce seroit plutôt l'office de la taille: Rien cependant n'est plus vrai. Par la taille & l'ébourgeonnement, on ôte aux arbres d'espalier toutes les branches tant de devant que de derrière. Parmi celles qu'on laisse pour être dressées en éventail, il y en a au moins la moitié qu'on supprime aux différens ébourgeonnemens. Cette suppression peut être estimée la troisième partie de leurs membres. Joignez encore à ces prodigieux retranchemens, celui de l'extrémité de leurs rameaux, il est impossible qu'ils s'allongent. Je dis plus, ils périront en peu de tems, & la stérilité d'ailleurs en fera le partage. Si donc au lieu de tant les décharger & de leur faire pousser tant de bourgeons en pure perte, on laissoit à leurs rameaux plus d'étendue & plus de longueur; ils prendroient l'essor, & donneroient au centuple de ce qu'ils donnent ordinairement; ils se fortifieroient, & leur durée seroit plus longue. Puisque nous leur ôtons par nécessité les rameaux de devant & de derrière, qui font la moitié d'eux-mêmes, il faut, pour les dédommager les laisser pousser par les côtés & étendre, suivant la force des arbres, les branches des extrémités & de face, ainsi que celles qui poussent entre-deux. Pourquoi les beaux espaliers sont-ils si rares? C'est parce que tous les Jardiniers déchargent

les arbres à tort & à travers, & les tiennent de court le plus qu'ils peuvent : en faisant usage de leur raison, ils sentiroient qu'il faut que les arbres soient stériles ou qu'ils périssent, lorsqu'on ôte à la sève son jet, ses réceptifs & ses parties organiques. S'ils les alongeient proportionnellement à leurs pousses, on verroit l'abondance succéder à la disette, & des espaliers vastes, étendus, superbes, faire disparaître ceux qui, quoique bien placés & bien garnis d'arbres, font d'un modique rapport.

Une des règles fondamentales du palissage est d'alonger toutes les branches des extrémités, tant celles des côtés que de face. On va m'objecter que cette méthode fera éteindre les yeux du bas, & que les arbres n'auroient plus de verdure qu'au bout de leurs branches. A cela je réponds qu'autant qu'un habile Jardinier est prodigue, quant à l'alongement des bourgeons à la pousse, autant est-il réservé à la taille, excepté, à l'égard des branches de côté, & occupé de rapprocher & de concentrer. L'ignorant au contraire alonge à la taille les branches à fruit, & tient de court toutes les autres. Alors les premières n'ont pas de quoi y fournir, & les autres poussent avec véhémence. Rien n'est plus propre à rendre l'arbre plein, que de laisser à la sève ses vases & ses réceptifs pour s'y porter, en observant d'alonger par préférence les branches qui ont dans le bas des

yeux francs. S'il arrivoit qu'ils fussent éteints, comme le pêcher ne repousse point communément, il y a un moyen pour les faire revivre; savoir, de greffer à la pousse sur ces branches.

La palissage contribue à une plus prompt maturité du fruit, à son goût & à son coloris. Par son moyen, l'arbre & le fruit ont également part aux bienfaits de l'air qui s'insinue par ses pores, l'humecte, le rafraîchit, lui porte la rosée durant la nuit & lui verse, le jour, des pluies fécondes. Dans les arbres de tige & en buisson l'air circule & pénètre de toutes parts, au lieu que contre la muraille il n'a ni jeu, ni action.

Le palissage si utile pour tous les arbres a pour le pêcher des avantages particuliers. Nul ne forme un plus riche tapis verd, & ne fait un plus beau coup d'œil qu'un pêcher bien palissé, ses branches flexibles & dociles à nos volontés, semblent collées sur la muraille & incorporées avec elle. Dans les autres arbres nombre de branches pointent sur le devant, & y font des éminences; comme elles sont la base du fruit, on ne peut les supprimer: mais au pêcher nulle branche saillante, nul rameau indocile; excepté les maîtresses branches, sa superficie ne doit point avoir plus d'un pouce d'épaisseur. La beauté de son feuillage toujours d'un verd naissant, le coloris & le velouté de ses fruits le font admettre dans les jardins les plus réguliers, pour y

figuret pompeusement avec les fleurs rares & précieuses.

Quelle riche palissade qu'un espalier d'arbres dont les branches sont distribuées d'une manière raisonnée & bien entendue, où l'intelligence a présidé pour donner à une de leurs parties plus ou moins d'étendue, pour avancer ou reculer les bourgeons, & dont le vuide, la confusion & la difformité sont bannies ! Les *Pl. XIII & XIV.* en offrent des modèles. Dans celle-ci, les branches A sont fort pressées, mais à la taille on peut les éclaircir. Le vuide B se remplira à mesure que les bourgeons s'allongeront. Ceux de la lettre C s'élevont à la hauteur du chaperon ; loin de les rogner, on les a coulés de côté en les couchant. La branche mere D est plus forte que sa parallèle, cette dernière, parcequ'elle a porté deux membres a poussé moins vigoureusement : on les rendra égales en chargeant beaucoup la forte & soulageant la foible. E deux membres dont le supérieur est plus fort que l'autre. Ce pêcher âgé de sept ans est greffé sur amandier, & a été planté par l'Auteur dans le petit potager de M. l'Abbé de Malherbe à Livry. Il a seize pieds d'étendue sur onze de haut.

Pour que le palissage soit dans les regles, il faut, pour ainsi dire, qu'on puisse appercevoir du premier coup d'œil la généalogie de chaque branche, & saisir ce bel ensemble où les parties se rapportent au tout. J'ai dit en parlant de la distribution des branches,

qu'on ne doit laisser que les obliques, de façon que chacune formât autant de petits éventails qu'il y a de membres dans l'arbre. Suivant la méthode ordinaire, il n'en forme qu'un, en prenant la figure d'un demi-cintre où toutes les branches partent du tronc, comme autant de rayons qui vont du centre à la circonférence. Rien n'empêche que ce qui a été pratiqué jusqu'ici dans la totalité de l'arbre ne soit répété dans chacune de ses parties, & que de toutes en particulier on ne fasse en petit, ce qu'on a fait en grand dans chaque arbre. Ces subdivisions qui composent un tout si parfait, outre qu'elles satisfont pleinement les yeux, dédommagent par leur avantage & leur produit du travail qu'elles occasionnent.

Je vais plus loin, & je prétends qu'il faut moins de tems pour diriger & palisser un arbre selon ma méthode, que suivant l'ancienne. Gouverné, comme je l'enseigne, tant pour la taille que pour l'ébourgeonnement, je diminue l'une & l'autre. Un seul occupe la place de trois, il est évident qu'en y employant les mêmes momens, on ne peut pas dire que la somme du tems que le travail exige soit augmentée.

Je tire les branches-mères par leur extrémité tant que je puis les étendre, ainsi que les bourgeons qui en naissent, & les membres qui croissent perpendiculairement de distance en distance sur ces branches-mères.

obliques. Enfin, je tire également sur le milieu, en alongeant à droite & à gauche chaque bourgeon, & c'est ainsi que je forme autant de petits éventails particuliers de chacune des branches. Les obliques qui ont poussé des deux jambes de mon \vee sont palissées avec leurs faux-bourgeons, & servent à garnir le mur. Je continue la même opération d'année en année, & ce travail commencé de bonne heure devient par la suite d'une extrême facilité. On ne le réitère qu'autant de fois qu'il se présente des bourgeons à arrêter, à mesure qu'ils poussent de nouveau & qu'ils s'alongent.

Le palissage à la loque l'emporte sur les autres façons d'étendre les branches, & les bourgeons des arbres, tant de ceux qui donnent des fruits de primeur, que du pêcher. Comme cet arbre délicat est souvent frappé de la cloque, plus ses rameaux sont rapprochés du mur, moins il est sujet à être pris par les mauvais vents. Ses bourtons étant comme collés sur la muraille, s'alongent plus promptement, & ses fleurs s'ouvrent aussi plutôt qu'au palissage sur le treillage. Une des raisons pour lesquelles le pêcher réussit mieux à Montreuil que par tout ailleurs, c'est parce qu'on y attache ses branches sur le mur même : le fruit y reçoit immédiatement la réverbération des rayons du soleil. Il doit aussi avoir plus de goût, parce que la cuisson & la digestion des suc s'en fait infi-

niment mieux que dans ceux qui en sont éloignés d'un ou de deux pouces sur un treillage carré. La Nature nous montre des exceptions quant à ce point, dans l'abricotier & dans le prunier. L'un & l'autre n'ont point de goût & fort peu de couleur en espalier, en comparaison de ce qu'ils en ont en plein vent.

Il est maintenant question de savoir en quoi le palissage à la loque est utile à l'arbre. Je serai obligé d'entrer à ce sujet dans quelques détails, peut-être minucieux, mais nécessaires pour répondre aux difficultés faites par les adversaires de ce palissage. L'osier appuyant sur l'écorce, puis venant à sécher, fait par rapport aux parties musculuses des arbres ce que fait une ligature sur nos membres auxquels elle cause un serrement, qui empêche jusqu'à un certain point la circulation des esprits. La jeune branche venant à grossir, l'osier qui entre dans son écorce, la coupe, & il s'y forme deux bourrelets. De-là naît un chancre, & si c'est un arbre de fruit à noyau, la gomme s'y met nécessairement.

Quant aux bourgeons qui sont tendres, dont la peau est fort mince, & qui sont remplis de sève, le jonc, surtout celui de Marseille, que j'exclus du palissage, parce qu'il coupe l'écorce, & émousse les serpettes, forme toujours, lorsqu'on fait la ligature, un petit enfoncement dans la surpeau, lequel devient contusion lorsque le bourgeon grossit. La raison pour

laquelle les Montreuillois bannissent toute ligature pour dresser & palisser leurs arbres, est la même que celle qui autorise les Orientaux à retrancher de leur habillement ce qui peut, en serrant les membres de leur corps, troubler la circulation du sang ou en arrêter le cours. Ils se contentent de ceintures semblables à celles de nos gens qui courent la poste, pour empêcher seulement leurs hardes de flotter autour d'eux. La loque qui est douce, & qui d'ailleurs ne presse ni les branches ni les bourgeons, n'a point les inconvéniens du jonc.

Ceux qui ne sont pas habitués à la loque, ne peuvent se persuader qu'elle soit prompte & facile. Que l'on compare le tems de tirer un osier & un jonc de sa poignée, celui de passer l'un ou l'autre derrière le treillage & le bourgeon, de les tordre ensuite deux ou trois fois & de les couper; que l'on le compare, dis-je, à l'action de prendre une loque dans sa trouffe, de la plier sur la branche ou sur le bourgeon, & de chasser le clou, & on décidera lequel des deux palissages doit l'emporter sur l'autre. A une longue branche on met cinq à six jons au-lieu qu'à la loque un ou deux clous suffisent, & quand le bourgeon s'allonge & prend son pli par en-bas, il suffit de faire une petite pesée pour lever le clou avec la tête du marteau, & le reposer plus haut.

Un avantage de la loque qui décide de sa prééminence sur le palissage au jonc, c'est qu'elle vous force, pour ainsi dire, de ne placer que

les bourgeons nécessaires , & de supprimer les autres , parce que la muraille , une fois garnie , ne vous permet pas d'en employer de surnuméraires , dont les feuilles mises les unes sur les autres , causeroient une confusion révoltante. De plus , lorsque la loque est bien travaillée , quelque vent , quelqu'ouragan qui survienne , il n'y a ni branches détachées , ni bourgeons cassés ou offensés.

Si ce palissage , me dira-t-on , est le plus avantageux , au moins n'est-il pas le plus honnête. J'en conviens pour le tems de l'hiver & du printems ; les campagnes sont rarement habitées alors , & on ne profite guère de cette décoration si vantée du treillage carré. J'avoue qu'elle est devenue indispensable , eu égard aux plantations réitérées & aux endroits dégarnis des murs occasionnés par un mauvais régime. Mais si la façon de bien conduire les arbres pour garnir en peu de tems les murailles , avoit lieu , je pense que le treillage ne seroit rien moins que nécessaire. Quant au coup d'œil qu'on trouve peu décent , il ne s'agit que de s'y accoutumer. Néanmoins j'accorderai par composition que le treillage soit conservé dans les jardins de propreté où les espaliers sont admis , pourvu qu'il soit exclu des jardins potagers , fruitiers & vergers.

Je ne dirai rien de l'usage où sont quelques Jardiniers de chasser un clou dans la muraille , & d'attacher chaque bourgeon dessus : la rouille a bientôt gagné l'écorce de la branche & du

Bourgeon, la gomme survient, ensuite un chancre, & enfin la gangrene.

La façon de placer les bourgeons ne varie point suivant les différentes formes de treillage. Observez toujours de ne jamais faire prendre de faux plis aux bourgeons, de ne les point forcer ni contourner, & que l'origine & la naissance de chacun soit, comme je l'ai dit, apperçue, en les considérant depuis leur empatement jusqu'à leur extrémité. Il faut que les branches soient toutes placées dans un ordre de proportion, & espacées à une sorte d'égalité, de façon que tous les vuides soient remplis sans confusion, & qu'aucune branche ne fasse le cerceau ni l'anse de panier, excepté dans les cas que j'ai indiqués.

Ceux qui palissent au jonc auront soin de ne point appuyer ferme sur les bourgeons en le serrant tort, ils s'exposeroient à couper ou à entamer leur écorce. Ils doivent aussi ne placer leur ligature que dans l'intervalle d'un œil à un autre, & jamais sur un œil, sur le nodus, ni sur la feuille.

Quand il est question d'atteindre à une maille du treillage, & que le bourgeon est encore trop jeune pour être palissé par le petit bour, il vaut mieux le laisser incliné, que d'essayer de le palisser. Lorsqu'il vient à grandir il se tortue, & il n'est plus possible de lui faire prendre ensuite une autre forme. Il est des cas où pour remplir quelque vuide & donner un pli à un jeune bourgeon, on le palisse, quoi-

que trop court , en lui mettant unè alonge avec du jonc ; alonge placée d'une façon aisée vers son milieu , dont on attache l'extrémité en forçant médiocrement , à cause que le jonc prête quand il seche. On doit encore veiller à ce que le bourgeon ne se fourre point derriere le treillage , d'où il est difficile de le retirer , surtout quand on l'a laissé grandir & roidir. Au palissage à la loque , on est dispensé de ces précautions.

J'ai parlé de l'utilité des feuilles & de leur conservation lors du palissage. Souvent l'échelle dont on se sert les fait tomber , casse les bourgeons , & détache les fruits. On a coutume de chercher un vuide au mur pour l'y poser entre deux bourgeons , & ensuite de peser dessus , afin que le pied entre dans la terre. Cependant le poids du corps du Jardinier la fait pencher à droite ou à gauche , & le haut qui descend endommage les fruits , les feuilles & les bourgeons. Si pour éviter ces inconvéniens , on prend une échelle qui monte jusque sur le chaperon , il faut lui donner du pied : l'ouvrier trop éloigné de son ouvrage , travaille alors mal à l'aise , & avance peu en se donnant beaucoup de peine.

L'échelle la plus commode a , par le haut , deux chevilles de bois de la longueur de six pouces , placées à trois pouces de l'extrémité de ses montans. Chaque pied est encastré dans une boule de six pouces , afin que l'emboîture en ait au moins trois en carré. Il est à propos que

Le bas de l'échelle soit un peu plus large que le haut pour lui donner plus d'assiette. Je me suis toujours servi, tant pour palisser, que pour cueillir mes fruits de marche-pieds de deux pieds de haut : par leur moyen le Jardinier à son aise, n'ayant point l'ouvrage trop près de lui ni trop loin, comme à l'échelle, travaille mieux & plus vite. On fait ces marche-pieds légers, & on emboîte les montans dans un bout de coulisse, afin qu'ils ne puissent entrer en terre.

On a expliqué dans le Dictionnaire ce que c'est que l'action de croiser, & on a dit qu'elle étoit vicieuse. Voici quelques occasions où elle cesse de l'être.

Une grosse branche de vieux bois est hors d'état de servir ; je me propose de la récupérer l'année suivante. Si je l'abats présentement, elle occasionnera un trop grand vuide. Je la laisse donc, mais je fais passer dessus un bourgeon voisin destiné à la remplacer.

Je suis obligé d'abattre sur un arbre beaucoup de branches semblables à la précédente ; & pour ne pas multiplier les plaies, j'en mets une partie à l'année prochaine. Je ménage alors plusieurs bourgeons ou des gourmands capables de remplir le vuide qu'elles feront. Si je les palisse suivant les règles, ils auront pris un pli tout différent de celui qu'il faut qu'ils prennent ; & lorsque je voudrai les amener, je courrai risque de les forcer ou de les casser. Lors de la pousse, & quand ils sont

dociles, je les passe en travers, soit par-dessus, soit par-derrriere ces branches à retrancher.

Je suppose que j'aye nombre de branches chargées de fruits; l'année suivante elles demanderont à être remplacées par leurs voisines qui sont fécondes. Je n'ai point d'espace & je ne puis m'en procurer: je palisse alors en coulant quelques-unes de ces branches, pour les disposer à prendre dans leur tems la place de celles-là.

Les termes de fourrer, forcer & contourner, ayant été expliqués, je ne répéterai point ce qui en a été dit; je me contenterai d'indiquer quelques cas où ces opérations mauvaises deviennent nécessaires. Une forte branche, par exemple, dénuée de verdure dans toute sa longueur, fait éclore un bourgeon favorable sur le devant ou sur le derriere. Si je le coupe à cause de sa difformité, j'ôte tout l'espoir de mon arbre, si je le tire de côté, ou que je le coule le long de la branche, il fait un mauvais effet. Je laisse donc croître ce bourgeon jusqu'à la longueur de six pouces. Alors j'appuie légèrement vers l'endroit où il a pris naissance, & je le l'incline un peu en le liant avec du coton à la grosse blanche. Quelques jours après je le fais approcher un peu plus, & je le resserre jusqu'à ce qu'il ait pris un bon pli. Si l'année suivante j'abats la grosse branche, je la scie en bec de flûte près de ce bourgeon, qui ordinaire est un gourmand.

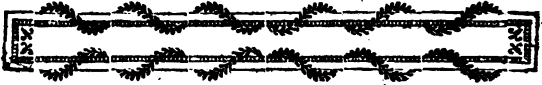
Lorsqu'en palissant on a découvert certains

fruits qui demanderoient encore à être cachés, on tire par-dessus une petite branche voisine pour les couvrir. Cette difformité passagere n'est-elle pas préférable à leur perte ?

Des arbres sont plantés trop près ; on ne sait comment les palisser. J'ôte dans ce cas un arbre entre deux, ou j'en ébotte un, j'examine aussi les plus vigoureux que j'allonge, tandis que je tiens de court leurs voisins, & je préfère ceux qui ont les bourgeons les plus francs à ceux qui le sont moins, & que je décharge amplement.

Le palissage étant achevé, on ne doit pas manquer de donner aux arbres un labour léger. Sa nécessité est fondée, 1°. sur ce qu'en palissant on a battu la terre à leur pied, qui ne peut plus être pénétrée des rayons du soleil, ni humectée de la pluie. 2°. Sur ce que les plaies ayant jusqu'à un certain point occasionné une dissipation de sève & troublé son cours, le labour en développant les suc de la terre, les met en mouvement pour les faire passer plus promptement dans les parties de l'arbre. Il est encore utile, pour lui donner la facilité de recouvrir toutes ses plaies, d'y répandre une cruchée d'eau, surtout après les sécheresses.





LE PÊCHER

ET les autres Arbres considérés dans
leur vieillesse.

QUATRIEME PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

*Des moyens de renouveler les vieux
Pêchers.*

LE tems où le pêcher approche de la vieillesse n'est pas aisé à déterminer. S'il a peu de beaux jours, il ne faut l'attribuer qu'au mauvais régime de ceux qui le cultivent. Bien conduit, il n'est jamais vieux dans un sens, quelque nombreuses que soient ses années; la fécondité, la vigueur & la santé continuent d'être son partage.

Je distingue deux sortes de pêchers vieux; ceux qui ont été bien gouvernés depuis leur jeunesse,

Jeunesse, jusqu'au temps où ils commencent à être sur le retour, & ceux qui l'ont été mal. Comme les pêchers de la première classe forment le plus petit nombre, je puis également les envisager sous ce dernier rapport, & ne prescrire à leur égard qu'un grand ménage-ment, & une partie de ce que je vais appliquer aux autres. Les vices d'origine & les vices accidentels occasionnent donc les diverses maladies des pêchers dans leur vieillesse. Les plus ordinaires sont d'être épuisés & ruinés, d'être mangés de gomme & de chancres, d'avoir l'écorce desséchée, d'être dévorés par la gale & par la mouffe qui entrent dans leur surpeau; enfin de n'avoir plus qu'un reste de vie que leur communie un peu d'écorce verte encore, dans la partie seulement qui répond à la muraille.

Ce ne sont plus ces branches vigoureuses, ces gourmands nourris & multipliés, ces beaux jets surchargés de boutons, ces rameaux verdoyans, & ce touffu de bourgeons pullulans de tous côtés. Ils sont remplacés par des jets chétifs, des yeux uniquement à fleur sans presque aucun bouton à bois, & quantité de faux-bois ou d'avortons. Les traitemens & les remèdes que je vais prescrire pour leur guérison contribueront à les reproduire.

Avant que d'entrer en matière, je ne puis qu'applaudir à l'usage presque universel, de planter un jeune arbre entre deux vieux qu'on élague à mesure qu'il s'étend, jusqu'à ce qu'il

devienne assez fort pour les remplacer.

Je suppose présentement un pêcher ancien qui a encore de la ressource, quoique privé de ses gourmands, chargé de branches perpendiculaires au tronc & à la tige, emporté du haut, & dégarni du bas & des côtés. On peut l'ébotter, c'est-à-dire, ne lui laisser que les plus grosses branches qu'on taille très-court; c'est un triste expédient, après lequel il n'est plus bon qu'à brûler, s'il ne se remet pas; le ravalement & le rapprochement sont deux moyens plus propres à le rétablir. La première opération n'est que trop pratiquée par les Jardiniers. Elle consiste à récèper tout le vieux bois d'un arbre, à dessein de le rajeunir en lui faisant pousser de nouveaux jets. Le rapprochement est la suppression de quelques grosses branches, jointe au raccourcissement des autres sur celles du bas qui sont les plus vives. Le goût & le discernement nécessaires pour faire tourner ces opérations au profit de l'arbre, y président bien rarement. Faut-il ravalier? on abat tout l'arbre jusque sur la greffe ou sur deux ou trois grosses branches à six pouces de longueur chacune. S'agit-il de rapprocher? on le récèpe entièrement sur le jeune bois, ou sur la souche, ce qui s'appelle étronçonner. Il arrive de-là que l'arbre qui souvent a l'écorce fort dure, ne peut pousser de bourgeons & meurt, ou que la multiplicité des plaies lui cause un tel épuisement, qu'éventé il ne fait que des pousses maigres, &c. que les grosses

branches brusquement rapprochées meurent en partie.

Si on m'objecte l'exemple des arbres des forêts qui , étant coupés par le pied , font éclore de leur tronc de nouveaux jets qui percent immédiatement de l'écorce , & s'éleyent prodigieusement ; je répondrai que le tronc étant continuellement imbibé en terre de l'humidité qui y réside , son écorce est beaucoup plus aisée à s'ouvrir pour la sortie de ces jets ; au-lieu que l'écorce écailleuse de ceux qui sont ravalés sur le gros bois , frappée de l'air , & dès-lors plus compacte , plus dure & moins poreuse que celle du tronc , ne peut être que difficilement percée par l'éruption de la sève. De plus , la coupe de ces vieux bois étant exposée au soleil , aux pluies , & aux diverses intempéries de l'air ne peut se guérir , & tandis que dans les arbres vigoureux , le bourrelet cicatrisant commence à se faire , la partie ligneuse & la moëlle s'attendrissent , s'excorient , & l'humidité les mine peu à peu. Quoiqu'il arrive aussi à de vieilles souches coupées dans les bois de se convertir en poussière , l'arbre ne périt pas ; ses rejettons sortant du tronc pour la plupart , prennent racine en terre , & sont en état de subsister par eux-mêmes.

La délicatesse du pêcher exige que le ravalement & le rapprochement ne se fassent que par partie & en trois ou quatre années. Alors on donne le tems à chaque plaie de se cicatrifer , & la sève n'étant ni éventée ni évaporée , suf-

fit , tant pour produire de nouveau bois , que pour former le bourrelet essentiel au recouvrement de ces ouvertures successives.

La premiere année , je ravale trois grosses branches , une dans le milieu , & une à chaque côté la seconde & la troisieme , je double & triple ce retranchement si l'arbre est considérable. Les bourgeons qui naissent sont communément des gourmands. Je les laisse pousser de toute leur longueur , en supprimant seulement les faux-bourgeons de devant & de derriere , & conservant précieusement ceux des côtés pour amuser la sève. La seconde année , je taille fort long ces pousses merveilleuses ; & les faux-bourgeons des côtés me donnent des fruits qui , à la troisieme , sont plus abondans encore sur les branches-crochets, nées immédiatement des yeux de tous ces gourmands.

On distingue deux sortes de rapprochement : l'un se fait sur le vieux bois des années précédentes ; l'autre sur les bourgeons de la dernière pousse. Tous deux s'exécutent au printemps à la taille , mais différemment selon la nature des branches , & l'état actuel de l'arbre , en rapprochant celles qui choquent davantage par leur dépouillement & leur épuisement. S'il faut les ravalier , & qu'il n'y ait point de pousses dans le bas , on a bientôt pris son parti : mais si dans le bas de ces branches épuisées on trouve quelque bon bois , on coupe au-dessus & on le rapproche à deux ou à trois branches.

Si on n'en laissoit qu'une & qu'elle vînt à manquer, on n'auroit plus de ressource, l'arbre seroit dégarni. Je taille à deux ou trois yeux ces branches de la pousse précédente. Lorsqu'il est question de l'ébourgeonnement, je rapproche sur le bourgeon d'en-bas; & l'année suivante, j'allonge ou je tiens de court à proportion de la vigueur des bourgeons. Je commence toujours par ravalier les branches perpendiculaires qui sont ordinairement la cause du mauvais état des arbres.

Pendant quatre ou cinq années, me dira-t-on, que durent ce ravalement & ce rapprochement, vos arbres sont stériles. Je distingue les arbres fruitiers à pepin de ceux à noyau. Si je ravale & rapproche les premiers où le fruit est trois ans à se former, je n'en puis avoir que vers ce tems-là aux nouvelles branches que je fais pousser. Mais comme je me restreins à débarrasser & à rappeler l'arbre, alors les lambourdes & les brindilles qui restent, sont plus fructueuses qu'aparavant. Si ce sont des arbres de fruits à noyau, comme les boutons à fruit se forment dans chaque année, je ne puis manquer d'en avoir, puisque je fais pousser de nouveau bois franc à la place d'un bois usé. La seconde année & la troisième, l'augmentation est sensible, jusqu'à ce que mon arbre étant tout-à-fait formé, je suis en état de le charger. J'oublie alors qu'il est vieux, & je le conduis comme un jeune.

Sur les vieux arbres on rencontre fréquem-

ment des chancrez, de la gomme, des plaies non recouvertes, des chicots, des onglets : je fais disparaître toutes ces difformités ; la considération de tant de plaies, indépendamment de celles du ravalement & du rapprochement, est une des raisons pour lesquelles je ne fais pas mon opération en une seule année. Je gratte avec la pointe de la serpette les vieilles écorces qui se lèvent par écailles, & je coupe tout ce qui est mort, jusqu'à ce que j'arrive au vif. Je fais la même chose aux chancrez que je nettoye bien. J'ôte les bois morts, j'enleve la vieille gomme, & j'appanis les levres desséchées de ces plaies. Je creuse jusqu'au vif dans toutes les cavités avec la pointe de la serpette. Lorsque l'arbre est exactement visité, j'applique mes cataplasmes sur ces plaies. Au reste la saison du printems est la seule convenable pour de semblables pansemens. Par de tels moyens, la sève qui ne demande qu'à se porter vers les plaies pour opérer la réunion des parties, coule à la faveur de ces topiques ; & au bout de quelques années l'écorce, soit de la tige, soit des branches de ces vieillards, se trouve aussi lieste que celle des jeunes arbres.

Les différentes suppressions que je viens de détailler, opèrent nécessairement de grands vuides aux espaliers. Je les remplis, ou je tâche de les rendre moins sensibles en cette manière. Je dépalisse mon arbre entierement, & lorsque les pansemens sont achevés, je

distribuée à distances à-peu-près égales, tous les bois restant, mais je ne force rien, je ne m'avise point de trop plier les branches pour les attirer & remplir un vuide, elles éclateroient aisément. On a vu que la tension de la peau altéroit la circulation & le passage de la sève. Assez souvent ces arbres foibles font des pousses sauvages qui partent du tronc & des racines; leurs branches usées à force d'y recevoir la sève, ne sont plus en état de la contenir. Les fibres sont rapprochées & comme crispées, & les pores de la peau sont fermés. Les racines néanmoins sont encore nerveuses. La sève ne rencontrant que des obstructions dans les parties de l'arbre, produit quelquefois ces sauvages dont je parle: on les greffe & ils le renouvellent; alors ils sont préférables à de jeunes arbres. Au lieu de le récéper, il vaut mieux laisser la souche deux ou trois ans afin de servir de tuteur à la nouvelle pousse, & lui donner le tems de grossir & de faire un empatement assez ample pour pouvoir être sevrée sans altération.

Outre les moyens que j'ai indiqués pour remettre les vieux pêchers, il en est un autre qui consiste dans le renouvellement de leurs racines. A la chute des feuilles, je découvre superficiellement le pied de l'arbre, ensuite je vais chercher les extrémités des grosses racines. Je raccourcis les petites & les moyennes, ainsi que le chevelu; & je rafraîchis

les grosses. Je supprime les parties usées, pourries, ou rongées par les vers blancs. Je fais ensuite enlever toute la terre pour en substituer de nouvelle mêlée avec du terreau ou du fumier bien consommé ; de cheval aux terres dures & compactes ; de vache aux terres légères, & de crottin de brebis à celles qui sont froides.

Ce raccourcissement des racines occasionne d'abord la production d'un nouveau chevelu. En ôtant ensuite celles qui ne peuvent faire fluer vers l'arbre, qu'une sève viciée, je lui prépare des canaux plus purs & plus sains par la reproduction des racines qui vont se former. L'application de l'onguent de Saint Fiacre & la terre neuve mêlée donnent lieu à la sève de se porter dans tous les réservoirs de l'arbre sans être retardée ni arrêtée. Ayant suivi cette opération dans ses effets, j'ai remarqué qu'au printemps suivant les arbres avoient produit une infinité de filets quiardoient en terre, & que loin d'avoir pâti, ils étoient plus hâtifs & portoient des fruits nombreux à parfaite maturité. J'ai cru être l'inventeur de cette taille des racines, mais j'ai eu la satisfaction, depuis que je l'ai pratiquée, de la trouver dans la Quintinye.

Lorsqu'il y a des boutures ou usées ou naissantes du tronc, ce qui arrive fréquemment à ces vieux arbres, je les coupe tout près de l'écorce. Si elles viennent du fond, je les retranche sur les racines qui les ont produites.

Les pêchers greffés sur prunier sont fort sujets à pousser de ces boutures ; il est essentiel de les aller chercher , pour les détruire , jusqu'au fond de la terre.

La plupart des arbres ne dépérissent que parce que les sucres de la terre qui les nourrissent depuis long-tems sont épuisés. Quoique son fond soit bon , il est indispensable de le renouveler. Ce moyen seul m'a souvent réussi pour remettre de vieux pêchers. Si ce changement de terre ne suffit pas , il faudra un secours plus puissant , tel que celui des engrais.

La nécessité de fumer le pêcher se fera sentir à tous ceux qui ont étudié la nature de cet arbre. Etranger parmi nous , il doit être traité différemment que les naturels du pays : si on le considère ensuite par rapport à la grande dissipation & à l'évaporation de sa sève causées par les bourgeons nombreux qu'il fait éclore , par son flux de gomme , par le dessèchement qu'occasionne dans toutes ses parties l'impression vive des rayons du soleil , & par la disette des sucres de la terre épuisée , il est certain qu'il a besoin d'être fumé de tems à autre.

L'automne est la saison la plus convenable pour cette opération. On fait un bassin d'environ un pied de profondeur , à commencer vers l'endroit où aboutissent les grosses racines , & on va en mourant jusqu'au pied de l'arbre. On laisse ce fumier durant l'hiver

fans le couvrir ; & au printems , lorsqu'il est bien fondu & presqu'en miettes , on laboure & on l'enterre. Quand on fume au printems le fumier , quoique pourri , a toujours une crudité qui ne fournit point des suc's bien travaillés. Le pied des arbres fumés alors est dévoré par les mauvaises herbes , ils deviennent eux-mêmes tout noirs par les divers insectes qui les rongent ; presque toujours les pucerons & la cloque les attaquent. A Montreuil on fume les pêchers tous les trois ou quatre ans. Ne seroit-il pas mieux de prendre le besoin pour la regle & la mesure de la distribution du fumier ?

Les vieux pêchers se mettent beaucoup plus à fruit qu'à bois. La raison en est que la sève n'y coulant plus avec la même célérité que dans les jeunes , elle ne se porte plus par élans. Les suc's y sont retardés par l'épaississement des liqueurs , & parce que leurs pores étant plus serrés , & presque sans moëlle , le parenchyme est plus aplati , leurs cribles , leurs couloirs , leurs séparations sont extrêmement pressés , & il se forme par conséquent dans les passages de la sève des obstructions & des embarras qui opèrent une lenteur dans son action. Qu'aperçoit-on dans l'extérieur de ces vieux arbres ? Une quantité de cicatrices qui ont occasionné des nodus fréquens par lesquels l'action de la sève n'est pas peu retardée. Leur écorce n'est point , comme celle des jeunes,

imbibée de liqueur & de cette lympe, qui à la moindre contusion se fait appercevoir, mais elle est sèche, plate & dure, telle que la peau des vieillards. Un affaïssement universel, en un mot, fait que la sève & toutes les parties organiques n'ont plus leur jeu, ni leur ressort, comme autrefois. L'évaporation des parties spiritueuses y est rare, tout y est employé & mis à profit, au-lieu que dans les jeunes il s'en fait une dissipation considérable, qu'ils sont obligés de réparer aux dépens de l'abondance de la sève. La dureté des parties qui composent la racine des vieux pêchers, est cause que les sucs de la terre y sont admis avec moins d'affluence, & qu'ils y font un plus long séjour. Telles sont les causes de l'abondance & de l'excellence des fruits nés souvent sur de vieilles souches, fruits si savoureux & si substantiels, que ceux des jeunes arbres les plus vigoureux ne peuvent leur être comparés.

Les jets que produisent les pêchers dans leur vieillesse, sont ordinairement très-courts, les boutons à fruit sont plus gros & plus serrés. Rarement poussent-ils des gourmands; chaque année ils perdent quelque branche usée, qu'il faut tâcher de remplacer par une voisine. Un Jardinier qui réfléchit peu, voit beaucoup de boutons à fruit bien nourris, & tire dessus amplement. L'année d'après, quantité de branches épuisées par cette charge surabondante séchent & périssent. La mort

de l'arbre suit de près cette funeste abondance, dont le Jardinier s'étoit applaudi. eût réuffi à donner à son Maître des fruits cueillis sur un sujet étique, s'il l'eût taillé court & conduit avec la plus grande retenue. Deux ou trois yeux laissés aux bonnes branches, un seul aux foibles, & une distribution raisonnée, pour que l'arbre soit toujours plein, constituent toute l'économie de celui qui tire à sa fin. Quant à ceux qui par leur vigueur imitent les jeunes, je leur lâche un peu plus la main, en les rapprochant & les concentrant le plus qu'il m'est possible. Leurs pousses vigoureuses ne me font point perdre de vue leur âge. Ceux qui ont été bien conduits & qui donnent des gourmands, je les traite comme les jeunes, en ne les alongeant néanmoins à la taille que médiocrement.

L'ébourgeonnement de ces vieillards est fondé sur les mêmes raisons. On ne doit leur laisser que de bon bois, & ne pas être séduit par des bourgeons nombreux & de belle apparence. Leur petit nombre sur lequel j'assieds ma taille, est préférable à la quantité qui ne feroit qu'entretenir l'arbre foiblement. Dans les années abondantes en pêches, les vieux semblent, à l'envi des jeunes, s'efforcer de prouver leur fécondité, il faut pour lors les décharger proportionnellement à leur état.

Non-seulement on ne doit point souffrir de mauvaises herbes, ni même de plantes utiles au pied des arbres, tant jeunes que vieux,

mais il faut labourer ceux-ci, en hiver & au printems à la bêche préférablement à la houe. Cet instrument coupe les racines, & ne réduit point assez en miette la terre dont il n'atteint pas le fond aussi avant. Outre ces labours que j'appelle fonciers, il en est de superficiels, autrement dits binages, qu'il faut pratiquer tous les quinze jours ou trois semaines, à moins qu'il ne fît de grandes sécheresses. Mais après des pluies abondantes, ce soulèvement des parties sulphureuses de la terre que le labour développe, quand il est suivi des rayons du soleil, porte jusqu'aux racines une chaleur douce & bénigne qui s'insinue dans les parties intérieures de l'arbre. Ces binages légers dont je parle, empêchent, sans effriter la terre, les mauvaises herbes de croître. Celle qui seroit labourée foncierement tous les quinze jours, seroit bientôt privée de ses sucs par l'évaporation.

L'humide radical qui n'est plus le même dans la vieillesse des arbres, que dans leur jeunesse, demande à être entretenu durant les sécheresses par les arrosemens deux fois la semaine. Ils sont encore plus nécessaires vers le tems de la maturité des pêches, je suppose que les terres sont seches & sabloneuses. Il n'en est pas du pêcher comme de la vigne, à qui les engrais & l'humidité sont préjudiciables pour le goût de son fruit. La pêche dans un terrain trop sec, est âpre & petite; dans un terrain humide, elle grossit, mais n'a point

de goût; elle est délicieuse lorsque la terre suffisamment humectée, en même - tems que ses sucS sont animés & spiritueux.

CHAPITRE II.

Des défauts naturels du Pêcher.

UN pêcher, malgré ces attentions, peut pas répondre à nos soins : il n'en faut point alors chercher la cause que dans ses défauts naturels. Il en est de deux sortes; les uns extérieurs, comme les loupes, les excroissances, les calus & les bourrelets des greffes; les autres intérieurs, tels que les sauvageons de prunier sur lesquels les pêchers ont été greffés, la délicatesse de l'arbre, & son mauvais tempéramment causés par le fumier & le terreau dans lequel il aura été élevé. Ces derniers qui attaquent sa conformation intérieure sont sans remède, les autres peuvent être réformés & corrigés. Tous lui occasionnent souvent des maladies & la mortalité.

La plus considérable des difformités du pêcher & des arbres fruitiers, est ce bourrelet qui se forme à l'endroit de leur greffe. Pendant les trois ou quatre premières années elle grossit considérablement, tandis que la tige reste à-peu-près dans le même état. Au bou

de dix ans, ce bourrelet, dont les progrès ont été si sensibles, commence à se fendre, ensuite la peau s'écaille, & l'arbre va toujours en déclinant. Les branches latérales meurent les unes après les autres. Les perpendiculaires au tronc & à la tige subsistent seules; leur grosseur est quelquefois du triple de celle de la tige.

Curieux de connoître la cause d'un événement si singulier, j'ai tiré de terre quelques poiriers sur coignassier, & des pêchers sur prunier, dans lesquels cette difformité du bourrelet étoit plus sensible: j'en ai disséqué les différentes parties, & j'ai apperçu au microscope des sinuosités & des ouvertures semblables à celles qui composent l'éponge. Dans les jeunes arbres, elles étoient extrêmement molles, humides, aqueuses, & percées de quantité de petits trous, tels que ceux d'un dé à coudre; en les coupant l'eau distilloit de toutes parts. Dans les arbres vieux & desséchés, ces parties devenues aussi dures & aussi compactes, qu'elles étoient faciles à couper dans les premiers, avoient leurs pores extrêmement serrés, à peu-près comme ceux du tronc même. Ces observations m'ont amené au point de regarder ce bourrelet comme un dérangement de nature. Toutes les fois qu'il grossit, sans que la tige profite à proportion, ou qu'il s'étale, se tuméfie & se dilate, tandis qu'elle reste toujours la même, ou à peu-près, on peut assurer que l'arbre ne vivra pas long-

temps ; mais lorsqu'elle croit proportionnellement au bourrelet, quoiqu'il soit un peu dominant, c'est un signe non équivoque de la bonne complexion de l'arbre.

Quatre causes m'ont paru concourir à la formation de ce difforme bourrelet, 1°. Une greffe qui, dans la pépinière, a été appliquée sur un sauvageon trop fluët ou vicieux, 2°. Les branches perpendiculaires à la tige & au tronc, 3°. Le retranchement des gourmands, 4°. Le pincement, & la suppression des extrémités des bourgeons durant la pousse.

J'ai greffé des sauvageons de toute espèce à la grosseur seulement d'une forte plume à écrire, & j'ai vu la sève se porter vers l'écusson. Quand au printemps j'avois coupé la tête du sauvageon, je voyois en moins de six semaines la greffe former un bourrelet du double de la grosseur de la tige, & à mesure qu'il augmentoit, elle ne profitoit que médiocrement. Le contraire arrivoit quand la tige du sauvageon étoit en proportion avec la greffe. J'ai une autre fois choisi une bouture de prunier, & une d'amandier, toutes deux remplies de nodus & de callosités, mais jeunes ; elles avoient la moëlle noire. Je les ai récépées pour leur faire pousser de nouveaux bourgeons que j'ai greffés & qui ont pris. Au bout de huit à dix ans la tige n'avoit que très-peu grossi.

La sève ne peut séjourner dans un sujet, ni lui être adaptée, qu'autant qu'il est capable de

de la conserver & de la faire tourner à son profit. Or, toutes les fois que la tige n'est pas assez grosse, ou qu'elle a des nodus & des embarras, la sève qui ne cherche qu'à se décharger toujours par préférence vers le haut, trouvant dans l'écusson plus de jeu & plus de flexibilité, y passe plutôt que dans la tige où elle n'a pas les mêmes facilités. L'écusson ou la greffe est de nature poreuse, spongieuse, aisée à se dilater; donc il est plus naturel que la sève s'y porte, que dans la tige où elle n'éprouve que de la roideur & un serrement universel dans toutes les parties. La greffe, au contraire, molle & fibreuse prête toujours; de-là cette extension de la peau formant un bourrelet, qui se gonfle horizontalement, jusque-là qu'on le voit se porter en bas, & recouvrir la tige de deux ou trois pouces. Quand elle est proportionnée à l'écusson, ou que le sujet a la bonté & l'intégrité requises; on conçoit qu'y ayant de l'espace & du jeu pour la sève, que la peau & le parenchyme de la tige étant flexibles, cette sève agit suivant son cours ordinaire, en se répandant également dans la tige & dans l'écusson.

Examinez tous les arbres qui ont des branches d'à plomb à la tige & au tronc, de ces branches perpendiculaires, ou qui le furent dans leur origine; vous n'en trouverez presque point dont le bourrelet de la greffe ne soit du double au moins plus gros que la tige, & dont les branches verticales n'ayent aussi beaucoup

plus de grosseur. Il est contre nature que les branches - meres soient plus grosses que la tige.

Les gourmands, ai-je dit, sont les entrepôts & les magasins de la sève. Lorsqu'elle en est privée, il faut qu'elle se dépose autre part. Après s'être portée avec irruption vers l'écusson, elle se décharge horizontalement à l'endroit de la future qui s'est faite entre lui & le sauvageon. L'écusson se trouvant inondé de sève, doit grossir toujours, & former nécessairement un bourrelet, qui n'est qu'un corps étranger dû à l'épanchement d'une sève trop abondante. Cette sève impregnée de sels, de parties nitreuses, vitrioliques, dont les acides, les pointes & les esprits sont dans une fermentation continuelle, agit sur son principal récipient, & produit incessamment ce gonflement & cette tumeur.

On voit (*Pl. XV*) un pêcher sur prunier avec un bourrelet A saillant de la greffe, causé par l'engorgement de la sève. B, canal direct de la sève qui n'a point été coupé dans le tems, & qui devra l'être quand les branches inférieures C seront suffisantes pour garnir l'arbre. D, tige qui profite peu, tandis que tout l'accroissement se fait dans la greffe qui est en forme de loupe, & est ordinairement trois fois plus grosse. Les sous-yeux de cet arbre ne sont pas marqués, ce sont de petits yeux presque imperceptibles placés au pédicule de chaque branche, qui ne grossissent jamais davantage, &

qui ne portent que de petites feuilles. On les verra distinctement à la *Pl. XVII. fig. 2 & 3*.
B. Le bourrelet qui forme l'espece de soudure de la surpousse avec la pousse primitive, est représenté *fig. 2 & 3 A* de cette même planche.

Tout ce que je viens de dire n'arrive point, du moins à ce degré, lorsque la sève se dépose dans les gourmands comme dans des entrepôts. De ce gonflement du bourrelet de la greffe qui attire & contient une si grande quantité de sève, s'ensuit nécessairement le peu d'accroissement de la tige, faute de ce mouvement successif du haut dans le bas, comme il se fait du bas vers le haut. Ce mouvement étant interrompu, la sève cesse d'être distribuée, & est interceptée dans le bourrelet de la greffe d'où elle ne peut plus sortir. On conçoit bien par la grosseur des gourmands un envoi de sève du bas vers eux : mais aussi pour qu'elle se communique des gourmands aux branches inférieures, il faut que la sève y retourne. Leur conservation contribue à faire grossir ces dernières sensiblement, au préjudice de celles qui sont au-delà du gourmand.

En tirant toujours du bas en haut, le bas s'épuise, comme on vient de le voir. A mesure que la sève monte, loin de lui donner le tems de passer dans les fibres transversales de la tige, par le moyen desquelles seules peut se faire son accroissement en grosseur, on la force de venir au secours de tous les jets qu'on

pince continuellement, & à la place desquels elle s'occupe à faire de nouveaux rameaux, ne pouvant circuler ni descendre que par leur moyen. On trouble par-là son cours, on l'arrête, & on l'oblige à revenir sur ses pas. Ne trouvant point de canal où elle puisse se réfugier qui lui soit plus analogue que la greffe, elle y séjourne, & y opère une dilatation extérieure.

Lorsque les arbres sont vifs, on peut bien corriger la difformité de ces bourrelets, & donner lieu à la tige de grossir & de prendre plus de nourriture, mais il n'est pas possible de la faire disparaître. Je ne fais qu'un moyen pour y réussir, qui est l'incision, dont j'ai parlé plus haut. Elle consiste à fendre au printemps, avec la pointe de la serpette, l'écorce de la tige, depuis le tronc jusqu'à ce bourrelet, d'abord par derrière l'arbre; l'année suivante on réitère cette opération sur un des côtés, à la troisième sur l'autre, & à la quatrième par devant. Elle n'est utile qu'à l'égard des arbres dont l'écorce est lisse, unie, & dénuée de nœuds. Au reste on ne la répète qu'à proportion des progrès de la tige.

Il est certain, 1°. que par l'incision vous fixez la sève sur la tige, & vous l'empêchez de s'élever comme auparavant, & de se décharger dans le bourrelet; ce qui occasionne une diversion. 2°. En la forçant de se porter à l'incision pour la guérir; vous opérez une extension & une dilatation dans la tige. 3°.

Quand les deux levres de la plaie sont ouvertes, une peau nouvelle se forme peu-à-peu, qui opère une suture de deux ou trois lignes. 4°. Cette peau étant plus mince que l'ancienne, prête par la suite à mesure que la sève fait effort pour y arriver. J'ajoute enfin que l'onguent de S. Fiacre y est tellement essentiel, que sans lui vous perdez tout le fruit de votre opération; les levres de la plaie se séchent, & la réunion des parties est bien plus difficile.

CHAPITRE III.

Des maladies du Pêcher, qui lui sont communes avec les autres arbres.

ON peut assigner deux sortes de causes aux maladies des arbres; les unes sont internes ou cachées, les autres externes & apparentes.

Les premières sont celles qui ne se manifestent point, & qu'on ne connoît souvent que lorsqu'il n'est plus tems d'y remédier. Si l'on s'y fût appliqué dans le tems, il eût été très-possible de les découvrir, ou du moins de les conjecturer & de les détourner. Telles sont les suivantes: le vice de la terre sans fond, stérile par elle-même, aride, sablonneuse, pier-

teuse, ou glaiseuse, la trop grande abondance comme la disette de sève, les racines chancreuses, pourries, gangrenées, & enfin la mauvaise plantation de l'arbre.

Il est d'autres causes internes des maladies des pêchers, produites par les animaux leurs ennemis, comme les gros vers de terre qui mangent leurs racines, les taupes, les mulots qui les mettent à jour, sans que rien paroisse au-dehors.

Les causes externes sont ou naturelles & ordinaires, ou accidentelles. Parmi les premières, on compte la gomme, les gelées tant de l'hiver que du printems, les neiges, les frimats qui font avorter les boutons ou sécher les bourgeons, l'humidité, la sécheresse qui occasionne diverses maladies, telles que la jaunisse, la rouille, la brûlure & la lèpre, enfin toutes les suites de l'intempérie de l'air. Les autres causes externes nommées accidentelles, sont celles qui n'ont pas coutume de nuire au pêcher, mais qui lui deviennent souvent funestes, soit qu'elles soient forcées, soit qu'on ne puisse les prévoir. Les suivantes sont de ces deux genres; savoir la grêle en été qui abat les bourgeons, les feuilles & les fruits, & qui, par ses meurtrissures, occasionne des flux de gomme, des callosités & des plaies, les ouragans, les vents impétueux, les galernaux auteurs de la cloque, les vents coulis, & les contagieux qui portent avec eux les vermines de l'air & de la terre.

- J'ajoute à ces causes externes de maladies les mouffes, la teigne, la gale, & les autres que j'ai détaillées dans ma troisieme partie. On peut y comprendre les ennemis qui font la guerre au pêcher, tels que la fourmi, les punaises, les limaçons, les limaces, & les perce-oreilles.

Ne pourrois-je pas joindre aux causes des maladies des arbres, les suites de l'ignorance, de l'inapplication & de la maladresse de ceux qui les gouvernent, telles que le défaut de culture, la mauvaise taille, les labours superficiels ou trop profonds, le voisinage de plantes voraces, plongeantes, traînantes, puantes, de celles qui portent une ombre trop épaisse ; en un mot de toutes celles qui ne sont pas moins funestes aux arbres, comme les pois, les fèves, les haricots, les vignes, le fumier trop chaud ou employé sans choix, les branches forcées ou éclatées dans le tems de la taille, la trop grande proximité des arbres dont les racines & les rameaux se nuisent réciproquement, le pincement des branches & des bourgeons, la suppression des gourmands, & la greffe engorgée.

Celle-ci est faite pour jouir du bienfait de l'air, sentir les rayons du soleil, & être isolée. Il faut qu'après les pluies humectantes & les rosées douces qui s'insinuent à travers ses pores, elle éprouve le hâle desséchant des vents dont l'haleine essuie l'humidité qui n'a pu passer dans la substance, & qui la morfondroit par un trop long séjour.

Quand donc la greffe est enterrée, cette humidité se mêlant avec la sève, la rafraîchit, & lui cause des crudités. Elle passe alors, sans être digérée, à travers les parties humides qui la pénètrent; au moyen de quoi l'arbre devient sujet à quantité de maladies, surtout à la jaunisse, ne profite plus de la tige, ses branches d'en-bas meurent promptement, & les autres dépérissent avec lui. Son fruit ne noue point, ou s'il noue, il est petit, pierreux, rabougri, & fort mauvais; il tombe pour peu que la saison soit humide, il n'est point de garde, & mollit.

Si des racines ont poussé contre l'ordre de la nature à ces greffes enterrées qu'on veut dégorgger, on les coupe au printems tout près de l'écorce, & on y applique l'onguent de S. Fiacre. Les bassins qu'on a coutume d'y pratiquer, sont trop petits, se remplissent bientôt par les pluies & les labours; ils ne conviennent d'ailleurs qu'aux vieux arbres, pourvu qu'on creuse la terre de quelques pouces de profondeur, & à une certaine distance de la souche.

Il ne faut point balancer à lever en motte les jeunes plants pour les replacer à leur alignement, après avoir mis au fond du trou de la terre qui les exhausse, & y jeter ensuite quelques cruchées d'eau. Dans les terres qui ne sont point corps, on laisse la motte un peu plus forte qu'elle ne devrait être, & on attend que la gelée l'ait durcie pour faire cette opération.

Quant aux arbres d'entre deux âges, ils peuvent être levés & mis en place de la façon suivante. On fait une large tranchée, afin de fouiller jusqu'au bout des racines. On prend ensuite pour point d'appui un treteau de charpentier, ou un tonneau qu'on approche du trou, & on garnit de chiffons le tronc de l'arbre. On coule sur cette garniture un cordage, & on y passe une longue pièce de bois, sur le bout de laquelle on fait une pesée. Cependant deux hommes coupent en dessous la motte de l'arbre qu'on tient suspendu un peu plus haut que l'engorgement de la greffe, à cause de l'affaiblissement qu'éprouveront les terres qu'on met dessous. Quand il est à la hauteur requise, on laisse tout doucement aller le levier, on fait le remplissage avec la terre de la superficie, & l'on arrose. L'arbre ne se ressent point de cette opération, si l'on a l'attention de le fumer & de le soulager à la taille.

Dans une maison de campagne où étoit un carré de pommiers de vingt ans qui n'avoient jamais rapporté, j'aperçus que la terre étoit beaucoup plus haute que celle du carré voisin. J'entrepris de le rabaisser; je fis donc faire des tranchées dans les entre-deux des arbres, & mettre à part la terre de dessus, qui servit à remplacer celle du fond qu'on enleva, à la profondeur d'un fer de bêche, & on dégorgea ensuite toutes les greffes qui devinrent à la hauteur convenable.

Fouillant au pied de quelques arbres malades pour en visiter les racines, il m'est arrivé en les taillant de les trouver fort saines, j'y ai remarqué seulement une sorte d'affaissement; en effet leur peau étoit fort aplatie, & tenoit fortement sur la partie ligneuse qu'elle pressoit intimement. Au-lieu que dans un arbre sain elle est rebondie, se détache aisément; est abreuvée d'une sève abondante, & imbibée d'un suc glutineux qui colle les doigts; dans les arbres malades la peau est sèche en plusieurs endroits, & ne s'enleve qu'avec une sorte d'effort. Cet affaissement de la peau m'a semblé avoir beaucoup d'affinité avec celui de la peau des branches, & en être la cause directe; j'ai visité celles-ci pour m'en assurer, & j'y ai remarqué les mêmes symptômes de maladie.

J'ai commencé par mesurer avec un compas ces racines dans leur fort, un peu au-dessus de la moitié en remontant vers le tronc, j'en ai entouré quelques-unes avec de la ficelle qui avoit trempée dans l'eau durant quelque tems. Assuré de la cause du mal, je me suis appliqué à en chercher le remede. Les engrais, les arrosemens, & les fomentations dont je parlerai ayant été mis en usage, je visitai quinze jours après ces racines affaïssées, & je trouvai que la peau étoit augmentée d'une ligne sur la grosseur d'un pouce; la ficelle de lâche qu'elle étoit, bandoit & appuyoit fortement sur la peau. Après les avoir ouvertes en

plusieurs endroits, j'y retrouvai ce gluant & cette humidité qui en sont inséparables quand l'arbre est en pleine santé, & la peau se détachoit aisément.

Au reste, les symptômes des maladies du pêcher ne décident pas toujours de leur nature. Ils font souvent prendre le change; ainsi que les diagnostics de nos maladies, capables d'induire en erreur les gens de l'Art. Ce n'est qu'avec une grande étude & une longue expérience qu'on évite la méprise. La jaunisse, par exemple, dans le pêcher a pour principe la sécheresse & la trop grande humidité, la pourriture des racines & la morsure des insectes dans le fond de la terre. Comment discerner alors quelle est la vraie cause de cette maladie? Comment se décider pour la cure & les remedes? C'est à quoi je vais m'appliquer, en faisant connoître, autant qu'il est possible, leur nature différente.

Les principales maladies du pêcher peuvent se réduire à la gomme, à la cloque des feuilles, à la brûlure, à la jaunisse, à la lèpre, autrement dite le meunier. Je les traite séparément, & je donne des remedes pour les faire cesser, d'après des expériences suivies pendant un long cours d'années.

LA GOMME, quoique peu dangereuse par elle-même, devient la maladie la plus fâcheuse du pêcher, & la cause de sa mort. Ce n'est dans son principe qu'une matiere aqueu-

se, une eau transparente formée des suc de la terre, nommée sève, & occasionnée par son épanchement & son séjour, suites ordinaires d'un défaut de circulation. Le pêcher & tous les arbres gommeux ayant le bois aussi poreux que l'écorce tendre, il n'est pas étonnant que la sève se décharge par ces pores extrêmement ouverts, qui ont aussi plus de capacité pour la recevoir. Cette double considération ne peut rendre les Jardiniers trop circonspects, pour ne leur point faire de plaies mal-à-propos, ni à contre-tems.

Il en est de la sève du pêcher comme du sang extravasé qui se caille hors de notre corps. Sa nature visqueuse, gluante, limoneuse, se coagule dès-lorsque ses parties cessent d'être agitées, elles s'affaissent dans le repos & se dessèchent par la pression de l'air. Les globules épais, onctueux, épars dans la partie séreuse de la sève, & confondus avec elle, se ramassent & se rapprochent les uns des autres.

De même que le sang destiné par sa nature à porter la nourriture & la vie, endommage par le levain mordant qu'il acquiert en croupissant, les parties charnues, les membranes, les muscles & les ossements même, ce qui produit ensuite la gangrene; dès-que la sève cesse d'être contenue & de circuler dans les vaisseaux destinés à la transmettre aux parties du pêcher, qui en reçoivent la nourriture & l'ac-

croissement, elle produit nécessairement sur la peau & sur la partie ligneuse des effets semblables à ceux du sang extravasé. De-là, je conclus que le Jardinier doit apporter par rapport à la gomme, les mêmes soins requis pour empêcher le sang de faire aucun dépôt aux parties de notre corps.

Dans les amandiers, les abricotiers, les pruniers & les cerisiers, le dommage causé par la gomme se répare plus facilement. La Nature remplace les branches desséchées par de nouvelles qui percent de la peau, & souvent même aux endroits malades. Le pêcher éprouve très-rarement ces heureux événements; sa peau plus tendre & plus poreuse rend plus considérables les plaies que lui fait la gomme; les suites en sont aussi plus fâcheuses; non-seulement les branches ne poussent plus, mais il n'en revient point d'ordinaire à leur place.

Les pêchers sur prunier y sont moins sujets que sur amandier, arbre abondant en sève, dont l'écorce, la moëlle & le bois sont plus tendres relativement à ses pores plus dilatés. Il est à remarquer que ce dernier est plus souvent attaqué de la gomme par la tête & les branches, que par la tige qui dans le prunier y est sujette.

Je dirai à ce sujet que les abricotiers se greffent sur des sauvageons ou des pruniers, & qu'il est rare d'en voir sur amandiers. Ceux-ci cependant surpassent pour la grosseur & la

durée, ces fortes d'arbres fruitiers, leurs fruits plus abondans sont aussi plus gros & plus savoureux, soit en espalier, soit en plein vent.

La gomme est très-préjudiciable au pèche par la grande dissipation de sa sève que la Nature est obligée de réparer. Ses causes naturelles viennent ou de trop de plénitude, comme dans les arbres vigoureux dont l'écorce se fend d'elle-même, ou de sa constitution défectueuse, ou de l'intempérie de l'air, du dérangement des saisons par les froids tardifs, les vents destructeurs, la grêle & le vice de la terre. Lorsqu'au printems, à des chaleurs prématurées succèdent des froids excessifs, la sève s'arrête au milieu de son cours, la gomme alors congelée paroît de toutes parts, & quantité de branches & de bourgeons meurent.

A l'égard des causes étrangères, elles peuvent être prévenues. J'en ai rapporté plusieurs, auxquelles j'ajoute les suivantes. Un Jardinier taille l'hiver, ou attend que la sève soit tout-à-fait montée, comme à la mi-Avril, pour récéper du vieux bois, abattre des maîtresses branches, jeter à bas des gourmands: cette sève arrêtée tout-à-coup par des plaies & des incisions, éprouve une révolution universelle. On évente la moëlle dans un tems où le hâle & le soleil dessèchent tout. A chacune de ces coupes faites contre l'ordre de la saison, elle bouillonne, & forme d'abord de petites pleurs comme des gouttes de rosée,

qui se convertissent en autant de boulettes perlées de la grosseur d'une tête d'épingle. Ces globules de gomme, en séjournant sur les branches, causent autant de petits chancres sur la peau, qui produisent une infinité de taches noirâtres. De-là ces pousses si chétives & ces branches dont la moëlle est noire & jaunâtre. Comment ces ulcères multipliés n'interromproient-ils pas la circulation de la sève ?

Si on n'a pas soin de couper net, avec la serpette, ou d'unir proprement les plaies faites avec la scie à la main ; si on néglige d'appliquer l'onguent de Saint Fiacre aux amputations de gros membres faites dans leur tems, on voit à toutes ces incisions autant de petits grumeaux de gomme.

Le bon gouvernement & la pratique de tout ce que j'ai dit contribuer à la santé de l'arbre, sont les préservatifs, les plus efficaces contre cette maladie. Quant aux remèdes actuels, je n'en connois qu'un qui consiste à enlever la gomme dès-qu'elle paroît, sans lui donner le tems de se sécher & de se durcir. Pour cet effet, que doit faire un Jardinier amoureux de ses arbres ? Les visiter de tems-en-tems dans ses momens perdus, & toujours après quelque pluie froide, faire le tour de ses espaliers & enlever jusqu'aux moindres vestiges, soit avec ses doigts, soit avec des chiffons mouillés, la gomme qu'il apperçoit. Celle qu'on laisse, sert à en atti-

rer de nouvelle. Ainsi les Chirurgiens, pour arrêter la suppuration d'une plaie, effluent à fond; ce qu'ils se gardent bien de faire tant qu'elle doit avoir lieu.

Si la gomme amassée en grumeaux, s'est épaissie, séchée & durcie, il ne faut pas l'enlever forcément, de peur d'occasionner une nouvelle plaie qui serviroit d'issue à un nouveau flux de gomme, mais attendre une pluie qui l'ait suffisamment détrempée. Cette opération ne suffit pas: pour voir si la gomme n'a pas carié en fond, vous sonderez la plaie avec une spatule de bois que vous porterez dans tous ses replis, attirant au-dehors ce que vous pourrez avoir de cette gomme; & la pointe de la serpette vous servira ensuite à enlever jusqu'au vif le bois rongé, & pourri. L'application de l'onguent de Saint Fiacre empêchera que les pluies ne continuent à carier l'arbre. Si la tige étoit attaquée de la gomme depuis le haut jusqu'en-bas, on se contenteroit de panser les endroits malades, sans envelopper entièrement la tige; qui veut avoir la liberté de l'air; les trachées & les soupiraux qui doivent en aspirer les parties spiritueuses, soit celles qu'il contient, soit celles qui viennent de la rosée & des humidités de la terre, étant bouchés, quantité de branches, ainsi que je l'ai éprouvé, meurent successivement.

La maladie que les Montreuillois appellent *la gorme*, est la même que celle dont je viens
de

de parler , mais différemment modifiée à l'occasion d'un événement qui se passe alors dans toute la Nature , & qui est commun aux végétaux. Cette gorme est la nielle qui attaque les grains , les melons , les fèves , les oignons , & qui laisse sur les épis du blé une couleur rougeâtre vers le tems de la fleur ; comme ils sont tendres alors , ils sont plus faciles à être rongés & altérés par cette humeur âcre & mordante. Il en est de même du pêcher , sur les pouttes duquel elle fait des taches livides , de couleur de canelle , semblables à celles de la rouille du fer : les especes qui s'en ressentent le plus sont les pêches hâtives , & les mignonnes dont le bois est plus tendre & plus poreux. J'attribue cette maladie qui commence à la mi-Mai , & dure jusque vers la mi-Juillet , tems de la maturité des fruits , à la disposition de l'air , à sa constitution , & au vice intérieur de la plante occasionné par l'action de l'air. Elle est fort commune dans les années extrêmement sèches ou humides, quand au lever du soleil des brouillards s'élevent lors de la belle saison. Les pêchers en ressentent plus vivement les atteintes après ceux des printems , durant lesquels ils ont étrangement souffert de la gelée , comme en 1749. Dans les terres fortes , dans les climats chauds & secs elle est moins fâcheuse , & de moindre durée.

La gorme fait un grand tort au pêcher , & détruit quantité de beaux bourgeons depuis l'endroit qu'elle attaque jusqu'à leur extrémité,

ce sont toujours ceux qui ont poussé depuis le printems, sur lesquels elle s'étend & s'aplatit. On n'y connoît point d'autre remede que de couper le bourgeon à un œil plus bas que l'endroit malade, & il s'en forme un nouveau à l'œil au-dessous. Comme cette maladie est contagieuse, & qu'elle prend d'une heure à l'autre, il faut visiter tous les arbres plutôt deux fois le jour qu'une, & en arrêter promptement le progrès.

LA CLOQUE. Vers la fin de Mars ou en Avril, les fleurs épanouies & nouées du pêcher, ses feuilles verdoyantes, & ses bourgeons déjà alongés, offriront le spectacle brillant d'un verd naissant, lorsque d'une nuit à une autre, du matin au soir, tout ce superbe appareil se trouve changé en un désastre affreux. Ses feuilles lisses & unies se récoquillent; à ce beau verd succede une couleur livide, d'un brun noirâtre & rougeâtre tout ensemble. De minces qu'elles étoient, elles ont acquis subitement le double & le triple de leur épaisseur ordinaire; difformes, repliées, elles sont gravelieuses, raboteuses & galeuses. Les bourgeons dont l'écorce étoit unie & luisante, & dont la figure étoit ronde, sont remplis de bosses, d'inégalités, de calus; leur grosseur par le haut est du triple de celle du bas, & la gomme en découle de toutes parts. Les fruits naissans, dénués de l'ombrage des feuilles repliées, qui se séchent, sont à la merci des rayons du soleil; & bien-

et dépourvus de nourriture par la privation de leurs meres-nourrices, ils se fanent & tombent. Enfin les pucerons vont se loger dans les replis de ces feuilles bronées, & achevent de mettre le comble à la disgrâce de ces arbres infortunés.

Quelle peut être la cause fatale d'une métamorphose si subite & si étrange ? Le seul souffle passager d'un vent brûlant peut bien changer l'économie extérieure de l'arbre, & détruire cette brillante harmonie, mais non pas renverser en un moment tout son mécanisme intérieur.

Je me suis transporté, lors de la cloque, en différens cantons durant nombre d'années, pour observer & suivre cette maladie dans tous les terrains & à toutes les positions, comme aussi pour recueillir les sentimens des plus experts dans l'Art du Jardinage. Tous s'accordent à dire que la cloque est une maladie pestilentielle du pêcher, l'une des plus bizarres & des plus variables de celles qui concourent à sa perte, & ils l'attribuent à un mauvais vent. Mais ce vent pernicieux, auteur de ces désordres, souffle tous les ans, & est accompagné des gelées meurtrières, & néanmoins ce n'est pas toujours alors que cette maladie a lieu. Quelques feuilles sont rôties, quelques bourgeons desséchés, certaines branches viciées meurent, nombre de fleurs avortent, des fruits noués sont grillés, sans que tout l'arbre soit maltraité.

Il est démontré que dans un tel événement il y a un dérangement de nature occasionné par une cause accidentelle qui n'a pas encore été découverte. Cet accroissement subit, tant dans les feuilles que dans les bourgeons, qui immédiatement après cette métamorphose, pesent deux & trois fois plus que les feuilles épargnées, n'est pas le seul effet du vent. De plus, ayant mis dans le microscope & disséqué ces bourgeons & ces feuilles cloquées, je les ai trouvées différemment conformées que les feuilles saines du même arbre. Le flux de gomme qui paroît incessamment dans tout le vieux bois, n'annonce-t-il pas un épanchement de sève mal préparée, mal cuite, & mal digérée? Il faut nécessairement supposer qu'il s'est fait dans la tige d'abord, ensuite dans le réservoir de la greffe, puis dans les grosses branches, & enfin dans les bourgeons une sorte de cacochymie qui a causé ce bouleversement universel, & que la sève a passé tout-à-coup dans toutes ces parties différentes, au-lieu qu'elle auroit dû y couler successivement, suivant l'ordre réglé par la Nature.

Dans les diverses observations que j'ai faites sur un événement aussi singulier, j'ai remarqué : 1°. Que malgré les paillassons, la cloque prenoit aux pêchers couverts, 2°. Que l'exposition du couchant en étoit la plus mal-traitée : 3°. Qu'elle n'arrivoit jamais durant un tems mou, brun, obscur, ni même après les pluies froides du printemps, ni après certaines

gelées fortes , durant lesquelles le soleil ne paroïssoit point. 4°. Je n'ai jamais vu les pêchers brouis ni cloqués lors des plus grands vents du nord & les plus froids , si ce n'est qu'ils fussent rabattus sur l'espalier par quelque toit ou bâtiment voisin , par un mur ou par une montagne. 5°. Ces vents destructeurs soufflent du midi au couchant en forme de tourbillons , & apportent avec eux des exhalaisons contagieuses , non-seulement aux plantes délicates , telles que les laitues placées sur des costières , les pois hâtifs , les melons & concombres avancés sur couches , mais aux plantes robustes , comme les lilas & les chèvrefeuilles. Après la rosée qui accompagne ces vents , on trouve sur ces feuilles brouies une humeur tant soit peu cotoneuse , qui est une humidité desséchée & coagulée , que les gens de campagne appellent les fils de la bonne Vierge. 6°. La cloque n'a jamais attaqué un pêcher après ces vents de galerie , qu'ils n'ayent été précédés , accompagnés ou suivis de coups passagers d'un soleil très-ardent , ou de quelque chaleur immodérée pour la saison. 7°. Elle ne prend pas toujours uniformément , souvent elle arrive tout d'un coup , d'autres fois peu-à-peu , tantôt avec la naissance même des bourgeons , tantôt lorsqu'ils sont à cinq ou six feuilles.

La cloque n'est donc qu'une indigestion en forme , causée par le contraste du froid & du chaud. Elle ne prend , comme je viens de le

dire, qu'après que la terre a été durant quelques-tems échauffée par la douceur des zéphirs, ou qu'après que les rayons pénétrants du soleil ont mis la sève dans un mouvement subit. Alors, par une révolution soudaine, ces vents de galerne apportent des froids morfondans qui l'arrêtent. Cette révulsion momentanée de la sève, ne lui permet pas de se préparer ni de séjourner dans ses cribles & dans les canaux propres à la digérer; elle y arrive grossière. Elle a bien pu monter, mais s'étant morfondue en chemin, elle ne circule plus, & se jette alors dans les parties les plus voisines; savoir, l'extrémité des bourgeons & les feuilles vers lesquelles elle a été lancée d'abord. De cette charge brusque & confuse, naît le volume énorme de chaque feuille, & le gonflement des bourgeons épaissis par leur extrémité.

A Montreuil on ne connoît d'autre remède à la cloque, que de laisser agir la Nature sans toucher aux arbres, ni aux feuilles cloquées, qu'on laisse tomber d'elles-mêmes. On attend patiemment que les nouvelles soient venues, & que les bourgeons, après s'être remis, soient suffisamment alongés pour être palissés. Les arbres se débarrassent seuls de tous les bourgeons desséchés. En 1749, nombre de leurs pêcheurs, dont je désespérois presque, se sont remis d'eux-mêmes, & étoient en Juillet aussi pleins & aussi verts que ceux que la cloque avoit épargnés.

La cloque, disent les Montreuillois, a fait pâtir les arbres : la première sève qui a coulé inutilement leur a occasionné un épuisement. Leur faire alors pousser de nouveaux jets, en supprimant ou en raccourcissant les jets cloqués, c'est leur demander au-dessus de leurs forces actuelles. Mais laissez les se remettre de leurs fatigues, donnez le tems aux racines de travailler pour envoyer à la tige & aux branches de nouveaux suc, attendez qu'ils soient en état de les cuire & de les faire circuler au renouvellement de sève, permettez aux parties relâchées & affaîsées, de reprendre leur jeu & leur ressort ; alors la Nature travaillant à loisir à réparer ces accidens, le mécanisme se rétablira peu à peu.

Je ne puis qu'applaudir à cette pratique qui a pour base un raisonnement aussi juste. Néanmoins persuadé que la Nature veut en nombre d'occasions être aidée, & qu'elle m'a paru en avoir grand besoin après la cloque, je pense qu'il est à propos d'administrer aux arbres cloqués des secours pour l'exciter sans la forcer. Je les laisse durant quelque-tems sans leur rien faire, afin que la sève se reproduise, & que celle qui est extravasée, rentre en partie pour être mieux élaborée, ou sorte tout-à-fait & se décharge. Ce tems ne peut être déterminé que par celui qu'emploient les arbres à se remettre de leur crise, c'est-à-dire quand les feuilles brouies commencent à se faner. Je préviens leur chute ;

& avant la pousse des nouvelles , je vais les ôter & les recueillir dans un panier pour les brûler , avec celles qui ont pu tomber. En voici la raison. La cloque n'arrive jamais qu'elle ne soit suivie d'un déluge de pucerons qui s'attachent aux feuilles devenues extrêmement tendres , par l'épanchement trop abondant de la sève. En laissant sur terre ces feuilles remplies des œufs de tous ces petits animaux , ils se multiplient à l'infini l'année suivante , & reviennent assaillir les pêchers :

Après cette première opération , je jette à bas les bourgeons rabougris , étiques & morts , & je fais aux arbres une sorte de taille. Les arbres sont malades , il faut les soulager ; ils sont épuisés , il faut leur fournir les moyens de prendre vigueur. Or , si je leur laisse trop de bourgeons à nourrir , combien auront-ils de peine à se remettre , & combien de tems s'écoulera-t-il avant leur rétablissement ! Le reste des bourgeons choisis que je conserve , profite d'autant qu'ils sont en moindre quantité. C'est ainsi qu'en 1749 j'ai conduit une infinité de pêchers , & j'ai eu la satisfaction de les voir rétablis un mois plutôt que ceux de Montreuil.

Autour du pied de ces arbres appauvris , je mets du terreau ; s'ils ont été fumés , j'y jette un peu d'eau. Je répare de cette façon leurs pertes , & leur épuisement , & je leur donne le moyen d'agir plus promptement. Je ne dirai point qu'après l'enlèvement de toutes

les feuilles cloquées, un labour est essentiel.

La cloque ne se borne pas aux effets dont j'ai fait la triste peinture, elle étend sa malignité sur la pousse de l'année & sur le fruit, comme sur celle des années suivantes. D'abord elle fait avorter à chaque bourgeon cloqué tous les yeux du bas jusqu'à la quatrième & cinquième feuille, & par conséquent nulle espérance de fruit à la taille prochaine qu'on est obligé d'allonger à ceux des yeux qui ont poussé après coup.

Une autre suite non moins fâcheuse de la cloque est l'avortement de tous les boutons à fruit des bourgeons. En faisant tomber leurs feuilles, elle les force d'ouvrir leurs boutons pour en reproduire de nouvelles, & cette reproduction ne peut se faire qu'aux dépens de la substance de chaque œil qui dès-lors étant altéré, n'est plus en état de donner du fruit pour l'année suivante. Aussi ne doit-on compter d'en avoir qu'à l'extrémité de quelques branches.

Plus d'une année un pêcher se ressent des suites de cette maladie. Après sa guérison, il perce à travers la peau en différens endroits, & fait éclore des gourmands ou des branches adventices, dont j'ai tant de fois parlé. Un Jardinier entendu taille d'année en année le plus long qu'il lui est possible sur ces sortes de branches, les étend, & rabaisse insensiblement les autres sur lesquelles il rapproche son arbre.

LA BRÛLURE du pêcher par la tige , la greffe & les branches , n'est que trop commune ; on en ignore le principe , qu'on dit être le soleil d'été. Il est étonnant que l'inutilité des préservatifs employés pour s'en garantir , n'ait pas encore désabusé du préjugé généralement adopté à cet égard.

Dès la cinquième & sixième année que le pêcher est planté , surtout à l'exposition du midi , l'écorce de la greffe commence à se rider , insensiblement elle se durcit & se sèche. Les pluies & les humidités qui pénètrent dans ces gerçures , jointes à l'impression des rayons du soleil , font écailler cette écorce qui se détache , & tombe enfin en pourriture. Au bout de quatorze ou de quinze ans , un pêcher qui doit être dans la vigueur de son âge , n'est plus qu'un squelette , ou est déjà remplacé.

Aux autres expositions la même chose arrive à la tige & aux grosses branches , mais avec quelques différences. Les parties en face du midi , qui sont d'ordinaire de figure ronde comme toutes les branches , s'affaissent & s'aplatissent dans la suite considérablement. Si on lève l'écorce en cet endroit , on la trouvera tellement collée sur le bois , qu'on aura de la peine à la détacher , tandis qu'à cette même branche l'écorce de derrière est ronde , gonflée comme les autres , pleine de sève , & quitte aisément le bois. Levez avec la serpette l'écorce à l'endroit où le soleil

au midi la frappe, vous la trouverez d'une aune pâle, au lieu que par derrière, elle a la verdure ordinaire. Considérez également les moyennes branches & les grosses; le devant & le côté qui répond au midi, sont toujours desséchés. Toutes les fois néanmoins que la brûlure fait des progrès, elle s'étend aux parties malades, sans qu'on puisse trop faire cette distinction. Mais regardez celles qui commencent à brûler dans les pêchers, & à quelque exposition que ce soit, vous les verrez desséchées à l'endroit où chacune d'elle répond au midi, & non ailleurs.

Ces faits une fois établis, je prétends que la cause principale de la brûlure du pêcher n'est point le soleil d'été dans son midi, mais le froid de la gelée des hivers, & que si le soleil y concourt, ce n'est que comme cause accessoire & instrumentale.

Avant que d'embrasser un sentiment si opposé à celui de tout le monde, j'ai pris plusieurs précautions pour garantir mes pêchers de la brûlure, telles que d'entourer leur tige de paille, de toile cirée, d'écorces d'arbres, de planches, & de douves. Toutes ces tentatives, loin de les préserver de cette maladie, leur ont attiré un déluge d'insectes & de vermine, qui s'y trouvoient d'autant plus à l'abri, qu'on ne s'avisait point d'aller les y chercher. Enfin dans une forte gelée, au mois de Janvier, lorsque le soleil à l'heure de midi brilloit dans son plus grand éclat,

j'apperçus un ancien pommier que j'avois laissé pour me donner du fruit, en attendant que mes jeunes plants fussent en état de m'en fournir ; je l'apperçus, dis-je, tout mouillé. Un coup de vent du midi l'avoit courbé vers le nord par le bas de sa tige. Je reconnus que cette humidité, qui avoit aussi trempé la terre de dessous, étoit de ces frimats blancs que la nuit, durant l'hiver, se plaît à verser sur tous les végétaux, & que le soleil fait fondre alors malgré la fraîcheur de l'air. Sur les trois heures après midi, je vis que ce pommier étoit incrusté en face du midi d'une couche de verglas épaisse d'un demi-pouce, depuis le commencement de sa courbure jusqu'en - bas. Très - sain du côté du nord, il étoit carié fort avant du côté du midi, à l'endroit où se trouvoit cette incrustation. Je réitérai la même observation durant trois jours, au bout desquels, quand les frimats furent fondus, j'enlevai avec une éponge toute cette humidité dans la partie cariée de l'arbre. Après des incisions faites jusqu'au vif, j'en remplis la cavité avec de la bouze de vache que j'entourai de linge, & que je couvris d'une planche.

Cette découverte me fit penser à mes espaliers sur lesquels je fis les mêmes remarques & les remèdes : il n'y eut plus de brûlure à mes arbres dès cette année, ni les suivantes. 1°. Si elle avoit pour principe la chaleur excessive du soleil en été,

mes jeunes arbres , avec tous les préservatifs dont j'ai usé pendant nombre d'années , auroient du être exempts de cette maladie. Or , ils ont brûlé comme les autres , il faut donc admettre une autre cause de la brûlure que le soleil. 2°. Il n'y a personne qui ne convienne que la glace appliquée sur l'écorce du pêcher , gèle la sève qui n'est qu'une eau fort limpide. Elle doit , ainsi que tous les liquides qui gèlent , perdre sa faveur & ses propriétés. Les pointes des sels & des acides dont elle est composée , doivent être émoussées par l'effet de la congélation , d'où il résulte un dérangement dans les organes de la végétation , & un dommage considérable pour l'arbre. 3°. L'écorce étant flétrie & desséchée , la partie ligneuse & même la moëlle doivent s'en ressentir. Coupez quelques - unes de ces branches , quoiqu'elles ne soient pas mortes , vous trouverez leur moëlle noire. Durant les années où la gelée a été longue & forte , lorsque le soleil a beaucoup lui en hiver , la moëlle des petites branches est de couleur jaune , qu'une nouvelle sève jointe à la vigueur de l'arbre fait ensuite disparaître. 4°. Ne sont-ce pas les faux-dégels qui gâtent les biens de la terre ? Ils ne font aussi que trop de ravages sur les parties des arbres tant de fois dégelées & regelées. 5°. Tout le monde convient que la gelée mord davantage sur l'eau chaude que sur la froide. Est-il étonnant que le soleil échauffant les frimats sur

la tige & sur les branches du pêcher, puis se retirant presque aussitôt, cet arbre si poreux soit saisi d'abord & tranfi? 6°. Il n'arrive que trop souvent à la vigne & aux autres végétaux d'être gâtés, lorsqu'il gèle au printemps, & que le soleil paroît ensuite. 7°. Si cet arbre durant l'été brûloit les pêchers, tous devroient l'être dès la première ou seconde année, tems où ils sont plus tendres, où ils ont l'écorce moins épaisse, & où ils ont moins de sève & d'humide radical, que quand ils ont poussé en terre de profondes racines. 8°. Enfin, qu'on examine tous les arbres qui furent gelés en 1709, & on reconnoitra qu'ils sont dépouillés de leur écorce & cariés en face du midi, tandis qu'ils sont fort sains du côté du nord. Cette brûlure ne doit donc être attribuée qu'à la fonte successive des frimats & des neiges que le soleil occasionne, & qui est suivie d'une nouvelle congélation. Je conviens que durant l'été l'impression des rayons du soleil sur l'écorce attendrie par ces congélations réitérées, la rend plus facile à se lever par écailles, mais pour lors elle fait le même effet que les pluies & les humidités de cette saison.

Les remèdes convenables à la guérison de cette maladie regardent la tige, la greffe, & les grosses branches saillantes, sur lesquelles les incrustations des frimats fondus convertis en verglas, s'attachent après que le soleil a disparu. A mesure qu'il les fait fondre, ils

oulent de toutes les parties supérieures de l'arbre sur la tige. Celle des nains est communément plus maltraitée, dépouillée de sa peau & desséchée, parce que l'humidité & la fraîcheur de la terre dont elle est plus voisine, influent beaucoup sur la congélation de ces frimats fondus.

Pour s'opposer à leurs ravages, voici deux moyens que j'ai constamment éprouvés. Le premier consiste à appliquer les paillassons sur les arbres, soit dans les tems nébuleux avant la neige, soit lorsque le soleil darde vivement ses rayons durant les fortes gelées. J'ai expliqué plus haut la façon de les fabriquer & de les poser. Le second est d'ôter avec un petit balai de plumes de volaille les frimats de la nuit & les neiges, en houffant l'arbre du haut en-bas surtout à l'exposition du midi, avant que le soleil puisse les faire fondre. Je ne parle ici que des gelées fortes & à glace, durant lesquelles les frimats fondus peuvent former des incrustations de verglas. Lorsqu'ils fondent d'eux-mêmes, ou par la chaleur du soleil durant une gelée médiocre, ils tombent à terre, ou ils sont pompés par l'air & séchés par le soleil. Je puis assurer qu'avec ce dernier expédient dont il ne faut point se faire une chimere, les yeux & les boutons de mes arbres ne se sont point ressentis de la gelée : leurs branches, leur greffe & la tige n'ont point été incrustées de glace, & ils ont été conséquemment préservés de la brû-

lure. Quand on voit que l'extrémité des branches est noire, il est incontestable que celle des racines l'est aussi. On les raccourcit alors jusqu'à l'endroit où elles sont vives, en observant d'ailleurs les précautions que j'indiquerai en parlant de la visite des racines par rapport à la jaunisse.

LA JAUNISSE, maladie commune à tous les végétaux, les attaque en différens tems de leur pousse, & souvent lorsque leur verdure ne fait que d'éclorre. Elle est suivie d'un appauvrissement universel, de la chute prématurée des feuilles, & d'un changement total dans l'arbre. Sa peau s'aplatit & se resserre contre la partie ligneuse, elle jaunit en dedans seulement, & devient d'un pâle blasâtre : enfin la partie de la sève qui l'imbibe tant dans les branches de la pousse précédente, que dans les bourgeons de l'année, se sèche & tarit peu à peu. Cette maladie transpire jusqu'à la moëlle qui, après avoir jauni, noircit. Les boutons à bois & à fruit travaillés imparfaitement, sont petits & mal nourris. Les rameaux chétifs & maigres séchent par le bout, & leur extrémité noircit, comme s'ils avoient passé par le feu. Les branches privées de cette sève abondante, principe de leur élasticité, se cassent facilement & cedent au moindre effort. On n'y voit plus cet humide qui leur est ordinaire ; & si l'arbre a rapporté des fruits, ils sont jaunâtres, petits & d'un goût fade.

La jaunisse prend quelquefois en vingt-quatre heures, quoique d'ordinaire elle se répare de loin : les feuilles des arbres pâlisent, se replient & jaunissent tout-à-fait. Les jeunes & les vieux, les foibles & les vigoureux en sont également attaqués ; nul terrain, nulle exposition n'en peuvent garantir, la durée n'est point fixe : elle décide communément du sort de l'arbre, quand elle est à un certain point, & qu'elle a été négligée.

Après avoir fouillé les racines de quantité d'arbres atteints de la jaunisse, j'ai trouvé que dans plusieurs cette maladie venoit du vice de la terre qui n'avoit point de fond, & que les racines avoient gagné le tuf, le sable, la craie, ou la glaise, & étoient devenues noires par le bout, comme si elles eussent passé par le feu. J'ai mis alors en œuvre les remèdes prescrits dans ma première partie.

D'autres fois, j'ai vu quantité de ces gros vers blancs qui se transforment en hannetons, & qui avoient rongé les moyennes & les petites racines, endommagé l'écorce des grosses, & mangé le chevelu. Au lieu de découvrir toutes les racines à la fois, je les prends par parties, & à mesure que je les visite & que je les travaille, je les recouvre de terreau onctueux ou de fumier bien consommé. Je fais ensuite arroser amplement avec de l'eau de fumier jusqu'à ce que les arbres aient re-

pris vigueur. Cette opération faite nécessairement dans un tems où les racines ne doivent point être mises à l'air, m'oblige à couvrir durant le jour ces arbres, avec des pailles ou que j'ôte le soir.

Fouillant au pied de quelques poiriers de bon-chrétien d'hiver, je trouvai de pareils vers dans leur tronc, qui avoient pénétré jusqu'à la moëlle & gagné à la hauteur de huit à neuf pouces. Je fis, avec un ciseau, une ouverture au tronc à l'endroit par lequel le gros vers étoit entré, ouverture que je conduisis à trois pouces en avant dans le corps de l'arbre. Après avoir détruit cet animal vorace, je rendis la plaie de l'arbre unie, & j'en remplis toute la capacité d'onguent de Saint Fiacre, dont je la couvris pareillement. L'arbre ayant été ensuite beaucoup soulagé tant à l'ébourgeonnement qu'à la taille, fut remis parfaitement, & la plaie fut couverte au bout de trois ans.

Quand je voyois que les taupes & les mulots avoient mis à jour les racines de mes arbres, & qu'ensuite la sécheresse les avoit pénétrées, j'employois le changement de terre, les engrais, les labours après des pluies; ou le soir après des arrosemens faits durant le jour, j'y jettois de l'eau de fumier, ou de mares bourbeuses. Avec ces précautions, qu'aucun Jardinier ne s'avise de prendre, j'ai conservé quantité d'arbres attaqués de la jaunisse.

On a vu dans le Dictionnaire la composition d'un bouillon très efficace pour la guérison de cette maladie. L'eau des lavures de vaisselle qu'on a laissé fermenter suffisamment dans des baquets est aussi une excellente fomentation au pied des arbres jaunés, sur les premières racines desquels on la répand. Cette eau, ainsi que celle prise dans les puits, qui servent de décharge aux cuisines, est merveilleuse pour la jaunisse des plantes étrangères, telles que les oranges.

Dans les grandes sécheresses, qui occasionnent souvent la jaunisse, il faut arroser abondamment. Quelquefois j'ai trouvé au pied des arbres des fourmillières, & des fourmis jaunes, que j'ai détruites avec les remèdes qui seront indiqués à la fin de cette partie.

La jaunisse qui peut cesser en quinze jours, dure aussi le reste de l'année jusqu'au printemps suivant, qui est le plus souvent son terme. Les remèdes ont alors produit leur effet. Les nouveaux sucres, après avoir été portés dans toutes les parties de l'arbre, ont remplacé l'humeur vicieuse dont elles étoient imprégnées. Il est une espèce de jaunisse qu'on peut qualifier de mortelle, quand cette humeur a tellement gagné & détérioré les organes des végétaux par son long séjour, que toute la masse de la fève est gâtée. L'unique remède est de replanter. On s'aperçoit que le mal est incurable, lorsqu'il résiste à tous les remèdes indiqués ci-devant.

LA ROUILLE a pris ce nom de certaines taches brunâtres de la couleur du fer rouillé, qui se forment sur les feuilles & sur les branches de la pousse nouvelle. Elle est plus ordinaire aux arbres de fruits à pepin qu'à ceux à noyau, elle attaque communément les pruniers en espalier, & le pêcher n'en est pas exempt. Voici comment elle se forme. La surface mince & légère des feuilles est alors enlevée, & au-lieu de ce beau vernis & de cette verdure fraîche, on apperçoit une couleur livide : elles deviennent raboteuses & rudes au toucher, elles sont ensuite à jour, comme un rézeau. Les bourgeons de l'année deviennent graveleux ; leur écorce est un peu brunâtre, & conséquemment contruse & endommagée.

La cause de la rouille est quelquefois la même que celle de la jaunisse, & on emploie aussi les mêmes remèdes. Souvent elle est occasionnée par un principe étranger qu'il faut chercher. Plus extérieure qu'intérieure, son siège est dans les feuilles & sur l'écorce des arbres, dans les feuilles des plantes & des fleurs. Elle affecte rarement, comme la jaunisse, les parties nobles des végétaux. Une des plus fâcheuses suites de cette maladie est la chute des feuilles ainsi corrodées, à la place desquelles l'arbre est forcé d'en produire d'autres ; ce qui ne peut se faire qu'au dépens du bouton à fruit, qui dès-lors avorte pour l'année suivante.

Il faut distinguer deux sortes de rouille, surtout dans le pêcher, l'une qui naît d'un dérangement intérieur & d'un vice de la sève, & l'autre qui a pour principe des causes extérieures.

La première est produite par le dérangement même de la saison. En 1751, la pluie dura presque depuis le mois de Janvier jusqu'en automne, & à l'exception d'une douzaine de jours fort chauds vers la fin de Mai, nous eûmes des matinées & des journées durant lesquelles on se chauffa jusqu'au mois d'Août, & les nuits pendant l'été furent extrêmement fraîches. Ces humidités successives & réitérées, ces contrastes de chaud & de froid arrêterent la sève au point qu'on ne vit jamais une rouille semblable à celle de 1751. L'effet de cette maladie fut la chute prématurée des feuilles; & par l'abondance d'une sève mal cuite, les yeux ou boutons destinés à fleurir l'année suivante, s'ouvrirent tous & poussèrent des branches chiffonnes. Je remarquai que la plupart des melons furent gercés, fendus, ouverts & fort mauvais. Les prunes, surtout celles de monsieur, furent dans le même cas. Ce qu'on put faire de mieux alors, fut de donner de l'air au pied des arbres, en fouillant la terre & en découvrant leurs premières racines.

L'autre espèce de rouille qui a pour principe des causes extérieures, vient de l'érosion ou de l'enlèvement de la partie verte des

feuilles , qui forme leur superficie plate en-dessus. On ne peut l'attribuer qu'à des animaux dont elle fait la pâture durant la nuit. La Nature s'efforce de produire cette partie enlevée de dessus la feuille , mais comme elle ne peut la réparer dans le même état où elle étoit originairement , la feuille ainsi rongée prend une couleur brunâtre livide.

Après avoir long-tems réfléchi sur la cause de cette maladie , j'imaginai que les fraîcheurs de la nuit y contribuoient , ainsi que les brouillards , les rosées & les humidités ; j'allai dans cette idée visiter sur le minuit avec de la lumière ceux de mes pêcheurs qui en étoient les plus affligés. C'étoit vers la mi-Mai. Je trouvai une avant-pêche couverte de petits perce-oreilles qui en rongeoient le feuillage , & qui avoient entamé nombre de fruits les plus avancés. A l'aspect de la lumière , tous ces animaux firent une prompte retraite. Je vis en outre beaucoup de limaçons , la plupart gros comme des pois & des noisettes , je les saisis aisément. Je continuai cette chasse nocturne , & je m'aperçus bientôt de ses effets , non-seulement par la beauté du feuillage de mes arbres , mais par l'intégrité de mes chasselas & de mes muscats qui , tous les ans , étoient entamés à mesure qu'ils tournoient.

Lorsque cette rouille des feuilles & des branches tire son origine de la sécheresse & d'un défaut de sève , on peut la faire cesser par le moyen des arrosemens. Le

Soleil , durant les grandes ardeurs de l'été ,
rôtir peu-à-peu la surface des feuilles dont il
pompe l'humide radical. Alors elles se séchent
en-dessus , & il n'en reste, pour ainsi dire, que
la carcasse, elles brunissent , se brouissent &
tombent. Je les ai vu se rouiller par les coups
réitérés de la grêle; & par l'agitation conti-
nuelle des vents fougueux , devenir toutes bru-
nes à force de meurtrissures & de contusions.

La rouille est ordinaire à beaucoup de lé-
gumes , tels que le céleri , la laitue , la chi-
corée: je l'attribue au vice des arrosemens ,
lorsqu'on répand dessus des eaux croupies ou
trop fraîches durant les grandes chaleurs , ou
au défaut de la terre trop légère , & incapable
de fournir de nouveaux suc à la transpiration
des plantes.

La maladie nommée **LE BLANC** , **LE MEU-**
NIER ou **LA LÈPKE** , est une des plus fâcheuses
pour le pêcher ; elle déconcerte les plus grands
Mâtres de l'Art qui n'ont pu encore y trouver
de remede. Dès la fin de Juin , & durant les
mois de Juillet & d'Août , jusqu'en Septem-
bre , il se forme à l'extrémité des bourgeons ,
aux feuilles & aux rameaux , ainsi qu'au fruit
même , un duvet blanchâtre assez ressem-
blant à la chanciffure qui paroît sur les viandes
cuites , & trop long-tems gardées. Cette ma-
tiere cotoneuse arrête la transpiration des ar-
bres , & les prive des bienfaits de l'air.

En suivant la lèpre dans son commencement,
 dans ses progrès , & dans sa fin , j'ai remarqué :

1°. Que ce düvet blanchâtre attaque d'abord l'extrémité du rameau. Toutes les maladies qui affligent les arbres, commencent du bas en haut, & s'insinuent en montant, à mesure que la sève vicieuse y est portée. Dans celle-ci, au contraire, l'humeur prend d'abord à la cime du bourgeon; ce groupe de feuilles qui en termine la pousse commence à blanchir, puis elle descend insensiblement vers le gros du rameau, & se communique aux feuilles, à la peau, aux yeux, au fruit, & souvent au vieux bois. Toute la capacité de l'arbre en est tellement infestée, qu'il devient farineux; c'est ce qui a fait donner à cette maladie le nom de blanc ou de meunier. Les suites en sont funestes pour l'année suivante: il n'y a pas de fruit à espérer sur aucune des branches qui en sont attaquées, à cause de la chute prématurée des feuilles qui n'ont point le tems de travailler la sève pour la faire passer au bouton endommagé lui-même par cette humeur desséchante.

2°. Les pruniers, les abricotiers, & tous les végétaux, sont sujets à la lèpre, mais plus rarement & plus légèrement, à proportion de leur délicatesse.

3°. Il en est de cette maladie comme de la jaunisse; elle ne prend pas toujours à toutes les parties de l'arbre à la fois, & ne nuit qu'aux bourgeons qui à la taille sont jettés à bas, ou taillés fort court si on est obligé de les conserver.

4°. Elle attaque également toutes sortes de Pêchers en tous lieux. Ceux qu'on arrête par les bords, qu'on rogne & qu'on pince, en sont bien plus maltraités, ainsi que les arbres remplis de mousse, de bois morts, de chicots, de chancres & de plaies non pansées.

5°. Cette maladie est tellement contagieuse, que les bourgeons de l'arbre le plus sain placé à côté d'un autre qui en est attaqué, ne tardent point à être couverts de lèpre. Il est vrai qu'elle n'y fait pas le même progrès, mais elle ne laisse pas de s'étendre.

6°. L'humeur, principe de ce duvet blanc dans le pêcher, vient d'une sève mal cuite & mal préparée, qui filtre à travers les toupillons de feuilles dont chaque bourgeon est couronné, & qui sont plus petites que celles des yeux inférieurs. Elle commence à distiller de ces dernières, & de l'écorce du bourgeon, comme une humidité gluante qui colle tant soit peu les doigts. Son principe est la gomme qui flue des feuilles où elle est différemment modifiée, plus amincie, plus déliée que dans les grands réservoirs de la sève.

Je suppose, comme une chose incontestable, que la sève, après avoir monté facilement, trouvant ses passages fermés à son retour, est obligée de fluer au-dehors; & qu'étant déplacée, elle produit les mêmes ravages dans les plantes que le sang dans nos corps en semblable occasion. Elle ne flue point par bouillons comme l'autre gomme dont j'ai parlé ci-devant, mais

par petites parcelles minces & superficielles. D'abord frappée de l'air, coagulée ensuite, & aplatie sur les feuilles & sur la peau, elle ne tarde pas à être desséchée par le hâle, les vents & le soleil. Le tissu de cette humeur visqueuse & gluante, m'a paru au microscope comme un amas de petites parties filandreuses & collées les unes sur les autres. Je ne puis mieux les comparer qu'à certains duvets cotonneux que la Nature forme sur les feuilles & les fruits du coignassier, & sur les feuilles des raisins, que pour cette raison on nomme aussi menuisiers. Par la dissection & l'analyse que j'ai faite de cette matière, j'ai trouvé, après l'avoir mise dans l'eau, & l'avoir laissé sécher, qu'elle avoit beaucoup de rapport avec les fils de la bonne Vierge que forment dans l'air les brouillards durant l'automne, & dont les arbres & les prés sont couverts, quand le soleil les condense.

7°. Les arbres atteints de la lèpre en Juin & au commencement de Juillet, se remettent au renouvellement de sève. A la fin de Juillet & en Août au contraire, tems où la sève est amortie, & où le soleil va en rétrogradant, ils se dépouillent de leurs feuilles, & dès-lors les yeux ou boutons avortent pour l'année suivante. Il faut à la taille avoir une attention particulière au choix du bon bois, afin de ne l'asseoir que sur celui qui est le plus franc.

Cette lèpre, dont je parle, ne doit pas être confondue avec le blanc qui ne prend qu'aux

feuilles du pêcher lors des chaleurs durant les grandes sécheresses. Vers le mois d'Août & au commencement de Septembre, il est des coups de soleil qui frappent vivement les feuilles de certains pêchers, dont la sève n'est pas assez abondante pour suffire à la dissipation qui s'en fait, quand le soleil enleve toute leur substance, & pompe leur humide radical. Ces feuilles paroissent alors toutes blanches à l'endroit du dessus qui répond au soleil, tandis que le dessous est verd comme à l'ordinaire. Elles peuvent se remettre jusqu'à un certain point, en baquetant de l'eau avec la main pour les humecter, & en arrosant les tiges. Ce blanc n'est pas dangereux, en ce que le bouton est tout-à-fait formé, & qu'on n'a point à appréhender la chute des feuilles, ni leur production forcée.

J'ai dit que la lèpre du pêcher est une sève appauvrie & dépouillée de son baume, qui étant portée trop abondamment vers l'extrémité des bourgeons, n'a plus de jeu pour descendre à cause des obstructions qui l'en empêchent, & est obligée de se dégorger autour des feuilles & de la branche par la nouvelle sève qui la pousse & qui flue tant qu'elle ne trouve point de conduits pour la renfermer. Il faut donc pour l'arrêter & la fixer, lui en former de nouveaux où elle puisse être digérée & circuler, & par conséquent dans le cas présent, pincer & arrêter les branches & les bourgeons attaqués de la lèpre,

aussi-tôt qu'elle commence, & les couper à trois ou quatre yeux plus bas que leur extrémité d'en-haut, afin qu'il s'y forme un nouveau bourgeon dont les pores libres & plus ouverts donneront lieu à la circulation de la sève. En retranchant cette partie supérieure qui est viciée, vous coupez court infailliblement à l'humeur gangreneuse. Cet expédient employé dès la naissance du mal m'a toujours réussi.

En rabaisant ces branches, on observera de ne les point casser, mais de les couper proprement proche d'un œil, & de soulager beaucoup l'arbre à l'ébourgeonnement, en sorte que si une branche de la taille du printemps en a poussé cinq ou six, on n'en laissera qu'une ou deux. Au moyen de cette suppression, l'arbre sera plus en état & de fournir à la circulation de la sève dans les rameaux qu'on laisse, & d'en produire de nouveaux à la place de ceux qui auront été raccourcis. L'année suivante, la taille se fera très-courte sur du bois choisi & en petite quantité.

Personne n'est plus opposé que moi à la mutilation des bourgeons par le bout; plus d'une fois dans cet ouvrage je m'éleve contre cette pratique dangereuse, mais dans le cas de nécessité toutes les règles sont obligées de plier. Ceux qui laissent leurs arbres attaqués de la lèpre, ont le chagrin de les perdre. Si par ma méthode les yeux avortent à cause des nouvelles pousses que je les oblige

Le produire ; j'ai du moins l'avantage d'arrêter le cours de la gangrene, & d'avoir pour l'année suivante des yeux qui peuvent me donner du fruit.

Les autres maladies du pêcher sont les fentes & les fluxions, la brûlure de l'extrémité des branches, le desséchement des racines, leur brûlure par le bout, leur chanciffure, & leur pourriture. Elles naissent toutes ou de la quantité ou de la disette de sève.

Lorsqu'un arbre est très-abondant en sève & trop replet, son écorce ne pouvant contenir l'excessive quantité des suc nourriciers, se fend quelquefois le long de la tige du haut en bas, & dans les grosses branches, de telle sorte que se séparant en deux, elle met à jour la partie ligneuse ; & le bois couvert auparavant de sa peau & imbibé d'une humidité nourrissante, se trouve à sec en cet endroit. Cette peau s'entr'ouvre souvent de trois & quatre lignes ; l'air alors, le soleil, les pluies, les gelées, dilatent & font gercer les deux parties de la peau séparées l'une de l'autre. Par cette ouverture qui imite, lorsqu'elle se fait dans les gros arbres, le bruit d'un coup de pistolet, la sève s'évapore & flue jusqu'à la réunion des parties. La gomme y arrive, suivie de la casie & du desséchement de la peau, qui opèrent des chancres par la suite.

Si on n'a pas soin d'aider la Nature à fermer ces ouvertures, quantité de pucerons & de vermine de toute espèce s'y établissent

pour l'été, & en font leur quartier d'hiver. D'autres animaux non moins nuisibles, tels que les cloportes, les bêtes à cent pattes, & les vieux papillons qui se choisissent eux-mêmes leur tombeau, picotent sans cesse la peau de l'arbre avec leurs petites pinces tranchantes, ou leurs trompes pointues, & rendent inutiles tous les efforts de la Nature, pour refermer une plaie qu'elle s'est faite elle-même. Les oiseaux qui font leurs délices de cette peuplade d'animaux, percent avec leur bec aigu cette peau mince & déliée, tant pour se nourrir de ses suc, que pour détacher les œufs qui y sont déposés. Ces divers renouvellemens de plaies occasionnent un nouveau flux de sève, & une nouvelle gomme. Pour comble d'infortune, le retour de l'hiver dévance la guérison de ces plaies, & y introduit par le souffle des vents les humidités morfondantes : au printemps l'écorce se lève & s'écaille ; de-là s'ensuit la paralysie de la tige & des grosses branches, les chancres & souvent la mort des rameaux & de l'arbre même.

Par toutes ces fentes la Nature ne semble-t-elle pas nous instruire, & nous prescrire ce que nous devons faire ? Le Jardinier fidèle à sa voix recourt à l'opération de l'incision avec le topique ordinaire qu'il recouvre avec des lattes retenues par des osiers. C'est l'unique moyen de détourner des arbres tant de maux résultans de ces ouvertures non re-

ermées. On a vu plus haut la maniere de la faire.

La brûlure de l'extrémité des branches est plus fréquente aux arbres de fruits à pepin qu'à ceux à noyau. Elle consiste dans le dépouillement prématuré des feuilles, & dans une noirceur qui paroît au bout des branches. Trois sortes de pêchers en sont attaquées, les vieux sur leur retour, les jeunes qui sont épuisés, & tous ceux dont les racines touchent le tuf. Ces marques noires qui se forment au bout des bourgeons m'ont paru comme autant de petits chancres occasionnés par l'appauvrissement & la disette des suc nourriciers. Son effet est la maigreur des bourgeons, des yeux & des boutons, les feuilles deviennent petites & maigres; le fruit rare & médiocre annonce que les racines sont également noires par leur extrémité. Les arbres jeunes & vigoureux se guérissent par le renouvellement & le changement des terres, par des engrais, & une taille fort courte durant quelques années.

Le dessèchement des racines, leur brûlure par le bout, leur chansiffure^a & leur moisissure ne sont pas faciles à guérir, quand ils sont invétés. La disette de sève en est la

^a Ce sont de véritables plantes : vues au microscope, on y distingue des racines, des tiges, des rameaux & des fleurs. Nombre de Savans & de Curieux les ont apperçus.

cause. Comme elle est interne on ne peut que la conjecturer. Le Jardinier curieux de ses arbres, fouille à leur pied & va d'abord à la source du mal. Lorsqu'il s'aperçoit que les racines sont noires par le bout, il les reraille jusqu'à l'endroit où elle sont vives & saines, il arrose, il fume, il change la terre, il la sonde auparavant pour voir si elle a du fond, en un mot, il n'omet rien de ce que j'ai prescrit en pareille occasion. Si les racines sont chancées au point que l'arbre soit désespéré, il se résout à replanter.

Cet examen ne doit point être remis au tems de la chute des feuilles, lorsque le bois est amplement aouré. Les arbres paroissent alors fort sains, à l'exception de ceux qui ne poussent plus, des rabougris, des chancieux, des gangrenés. Mais il en est qui font des pousses équivoques, qui donnent chaque année des apparences trompeuses, & dont le dépouillement des feuilles arrive avant le tems marqué. Toutes ces observations doivent être faites vers les mois d'Août & de Septembre, lorsque la sève commence à se modérer dans son mouvement, soit pour donner à chacun le traitement convenable, soit pour le remplacement.



